This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Bibliothek
Dr. MORIZ GROLIG in Wien.
№

Digitized by Google

Digitized by Google

Bought from Aspin

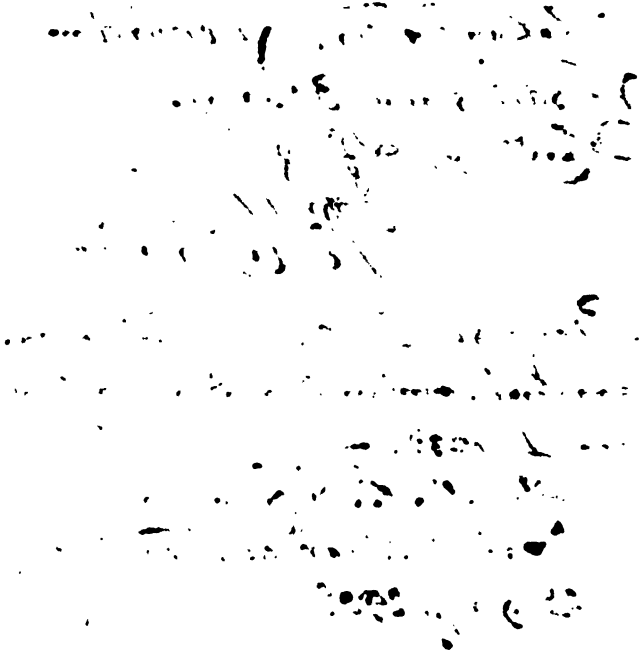
VOLTAIRE.
Same date as 1st ed.
This ed. not in
Bengesco.

Digitized by Google

G. Kunst v. Ferd. Guenard in
Versailles um 3.60 frcs.
Meissling, 19/8 08.
Dr. M. Grolig.

Bengesco I, 1232 u. ff. nicht vorgefunden. Auch nicht in den Nachträgen II, 1232. —
Anfangsw. L. A. Hinrichsen in Bibliogr. de la France, 1296a

Digitized by Google



Digitized by Google

SIÉCLE DE LOUIS XV.

Par l'Auteur du Siécle de Louis XIV.

PREMIERE PARTIE.

M. DCC. LXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

SIÉCLE DE LOUIS XV.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de l'Europe, après la mort de Louis XIV.

NOus avons donné avec quelque étenduë une idée du siécle de *Louis XIV.*, siécle des grands hommes, des beaux arts & de la politeſſe : il fut marqué, il eſt vrai, comme tous les autres par des calamités publiques & particulieres, inſéparables de la nature humaine ; mais tout ce qui peut conſoler les hommes dans la misère de leur condition faible & périſſable, ſemble avoir été prodigué dans ce ſiécle. Il faut voir maintenant ce qui ſuivit ce règne, orageux dans ſon commencement, brillant du plus grand éclat pendant cinquante années, mêlé enſuite de grandes adverſités & de quelque bonheur, & finiſſant dans une triſteſſe aſſez ſombre, après avoir commencé dans des factions turbulentes. CHAP. I.

Digitized by Google

CHAP. I.

Louis XV. était un enfant orphelin. Il eût été trop long, trop difficile, & trop dangereux d'assembler les états généraux pour régler les prétentions à la régence. Le parlement de Paris l'ayant déja donnée à deux reines ; il la donna au duc d'Orléans. Il avait cassé le testament de *Louis XIII.* : il cassa celui de *Louis XIV.* *Philippe* duc d'Orléans, petit-fils de France, fut déclaré maître absolu par ce même parlement qu'il envoya bientôt après en exil. *

Testament de Louis XIV. casse. Sept. 1715.

---

* Après tous les absurdes mensonges qu'on a été forcé de relever dans les prétendus mémoires de Madame de *Maintenon*, & dans les notes de *la Beaumelle* insérées dans son édition du siécle de *Louis XIV.* à Francfort, le lecteur ne sera point surpris que cet auteur ait osé avancer que la grande sale était remplie d'officiers armés sous leurs habits. Cela n'est pas vrai ; j'y étais ; il y avait beaucoup plus de gens de robe & de simples citoyens que d'officiers. Nulle apparence d'aucun parti, encor moins de tumulte. Il eût été de la plus grande folie d'introduire des gens apostés avec des pistolets, & de révolter les esprits qui étaient tout disposés en faveur du duc d'Orléans. Il n'y avait autour du palais où l'on rend la justice qu'un détachement des gardes françaises & suisses. Cette fable que la grande sale était pleine d'officiers armés sous leurs habits, est tirée des mémoires de la régence & de la vie de *Philippe* duc d'Orléans ; ouvrages des ténébres imprimés en Hollande & remplis de faussetés.

L'auteur des mémoires de *Maintenon* avance que *le président Lubert, le premier président de Maisons, & plusieurs membres de l'assemblée étaient prets de se déclarer contre le duc d'Orléans.*

Il y avait en effet un président de *Lubert* ; mais qui n'était que président aux Enquêtes & qui ne se mêlait de rien. Il n'y a jamais eu de premier président de *Maisons.* C'était alors *Claude de Mesmes* du nom d'*Avaux* qui avait cette place. M. de *Maisons*, beau-frere du maréchal de *Villars*, était président à Mortier, & très-attaché au duc d'Orléans. C'était chez lui que

Digitized by Google

CHAP. I.

Pour mieux sentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées, il faut remarquer que l'Empire Ottoman, qui avait pû attaquer l'empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701. attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre contre les chrétiens. Les turcs s'emparèrent aisément en 1715. du Poloponèse, que le célébre *Morosini*, surnommé le *poloponésiaque*, avait prit sur eux vers la fin du dix-septiéme siécle, & qui était resté aux vénitiens par la paix de Carlovits. L'empereur garant de cette paix fut obligé de se déclarer contre les turcs. Le prince *Eugène* qui les avait déja battus autrefois à Zenta, passa le Danube, & livra bataille, près de Petervaradin, au grand-visir *Ali*, favori du sultan *Achmet III.*, & remporta la victoire la plus signalée.

Guerre de l'Allemagne contre la Turquie en 1915.

---

le marquis de *Canillac* avoit arrangé le plan de la régence avec quelques autres confidens du prince. Il avait parole d'être garde des sceaux, & mourut quelque tems après. Ce sont des faits publics dont j'ai été témoin, & qui se trouvent dans les mémoires manuscrits du maréchal de *Villars*.

Le compilateur des mémoires de *Maintenon* ajoute à cette occasion que dans le traité de Rastadt fait par le maréchal de *Villars*, & le prince Eugène, *il y a des articles secrets qui excluent le duc d'Orléans du trône.* Cela est faux & absurde. Il n'y eut aucun article secret dans le traité de Rastadt. C'était un traité de paix authentique. On n'insère des articles secrets qu'entre des confédérés qui veulent cacher leurs conventions au public. Exclure le duc d'Orléans en cas de malheur, c'eût été donner la France à *Philippe V.* roi d'Espagne, compétiteur de l'empereur *Charles VI.* avec lequel on traitait; c'eût été détruire l'édifice de la paix d'Utrecht, auquel on donnait la derniere main, outrager l'empereur, renverser l'équilibre de l'Europe. On n'a jamais rien écrit de plus absurde.

Digitized by Google

CHAP. I. Quoique les détails n'entrent point dans un plan général, on ne peut s'empêcher de rapporter ici l'action d'un français célèbre par ses avantures singulières. Un comte de *Bonneval*, qui avait quitté le service de France sur quelques mécontentemens du ministère, major général alors sous le prince *Eugène*, se trouva dans cette bataille entouré d'un corps nombreux de janissaires ; il n'avait auprès de lui que deux cent soldats de son régiment ; il résista une heure entiere ; & ayant été abattu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restaient le porterent à l'armée victorieuse. Ce même homme proscrit en France, vint ensuite se marier publiquement à Paris ; & quelques années après il alla prendre le turban à Constantinople, où il est mort bacha.

1716. Comte de Bonneval.

Le grand-visir *Ali* fut blessé à mort dans la bataille. Les mœurs turques n'étaient pas encor adoucies ; ce visir avant d'expirer fit massacrer un général de l'empereur qui était son prisonnier. *

1717. Victoires du prince Eugène.

L'année d'après, le prince *Eugène* assiégea Belgrade, dans laquelle il y avait près de quinze mille hommes de garnison ; il se vit lui-même assiégé par une armée innombrable de turcs, qui s'avançaient contre son camp, & qui l'environnèrent de tranchées ; il était précisément dans la situation où se trouva *César* en assiégant Alésie ; il s'en tira comme lui ; il battit les ennemis, & prit la ville, toute son armée devait périr, mais la discipline militaire triompha de la force & du nombre.

Paix avec les Turcs. 1718.

Ce prince mit le comble à sa gloire par la

* Il s'appellait *Breüner*.

Digitized by Google

paix de Passarovitz, qui donna Belgrade & Témisvar à l'empereur; mais les vénitiens, pour qui on avait fait la guerre, furent abandonnés, & perdirent la Grèce sans retour. CHAP. I.

La face des affaires ne changeait pas moins entre les princes chrétiens. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait alarmé tant d'états, fut rompuë dès que *Louis XIV.* eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France; & rompit ouvertement avec la branche de *Bourbon* qui régnait à Madrid: & *Philippe V.* qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita, ou plûtôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un pays où il ne pouvait régner. Ainsi, après la mort de *Louis XIV.* toutes les vuës, toutes les négociations, toute la politique changèrent dans sa famille & chez tous les princes. Régence du duc d'Orléans.

Le cardinal *Albéroni*, premier ministre d'Espagne, se mit en tête de bouleverser l'Europe, & fut sur le point d'en venir à bout. Il avait en peu d'années rétabli les finances & les forces de la monarchie espagnole; il forma le projet d'y réunir la Sardaigne qui était alors à l'empereur, & la Sicile, dont les ducs de Savoie étaient en possession depuis la paix d'Utrecht. Il allait changer la constitution de l'Angleterre, pour l'empêcher de s'opposer à ses desseins; & dans la même vuë il était prêt d'exciter en France une guerre civile. Il négociait à la fois avec Albéroni

Digitized by Google

CHAP. I.

la Porte Ottomane, avec le Czar *Pierre le Grand*, & avec *Charles XII.* Il était prêt d'engager les turcs à renouveller la guerre contre l'empereur : & *Charles XII.* réuni avec le Czar devait mener lui-même le prétendant en Angleterre, & le rétablir sur le trône de ses pères.

Ce cardinal en même tems soulevait la Bretagne en France, & déja il faisait filer secrettement dans le royaume quelques troupes déguisées en faux-sauniers, conduites par un nommé *Colincri*, qui devait se joindre aux révoltés. La conspiration de la duchesse du Maine, du cardinal de *Polignac*, & de tant d'autres, était prête d'éclater ; le dessein était d'enlever, si on pouvait, le duc d'Orléans, de lui ôter la régence, & de la donner au roi d'Espagne *Philippe V.* Ainsi le cardinal *Albéroni*, autrefois curé de village auprès de Parme, allait être à la fois premier ministre d'Espagne & de France, & donnait à l'Europe entiere une face nouvelle.

La fortune fit évanouir tous ces vastes projets, une simple courtisane découvrit à Paris la conspiration, qui devint inutile dès qu'elle fut connuë. Le roi de Suède qui devait mettre le prétendant sur le trône d'Angleterre, fut tué en Norvège. Cependant une partie des projets d'*Albéroni* commençait à s'effectuer, tant il avait préparé de ressorts. La flotte qu'il avait armé descendit en Sardaigne dès l'année 1717. & la réduisit en peu de jours sous l'obéissance de l'Espagne : bientôt après elle s'empara de presque toute la Sicile en 1718.

Mais *Albéroni* n'ayant pu réussir, ni à empêcher les turcs de consommer leur paix avec l'empereur *Charles VI.*, ni à susciter des guerres civiles en France, & en Angleterre,

Digitized by Google

vit à la fois l'Empereur, le régent de France & le roi *George I.* réunis contre lui. CHAP. I.

Le régent de France fit la guerre à l'Espagne de concert avec les Anglais, de sorte que la premiere guerre entreprise par *Louis XV.* fut contre son oncle, que *Louis XIV.* avait établi au prix de tant de sang; c'était en effet une guerre civile. Le régent fait sous le nom de Louis XV la guerre au roi d'Espagne oncle de Louis XV. 1719.

Le roi d'Espagne avait eu soin de faire peindre les trois fleurs de lys sur tous les drapeaux de son armée. Le même maréchal de *Berwick* qui lui avait gagné des batailles pour affermir son trône, commandait l'armée française. Le duc de *Lyria* son fils était officier général dans l'armée espagnole. Le pere exhorta le fils par une lettre pathétique à bien faire son devoir contre lui-même. L'Abbé *Dubois*, depuis cardinal, enfant de la fortune comme *Albéroni*, & aussi singulier que lui par son caractère, dirigea toute cette entreprise. Il était alors secrétaire d'état. Ce fut la *Motte-Houdart* qui composa le manifeste qui ne fut signé de personne.

Une flotte anglaise battit celle d'Espagne auprès de Messine, & alors tous les projets du cardinal *Albéroni* étant déconcertés, ce ministre regardé six mois auparavant comme le plus grand homme d'état qui eût jamais été, ne passa plus alors que pour un téméraire & un brouillon. Le duc d'Orléans ne voulut donner la paix à *Philippe V.* qu'à condition qu'il renverrait son ministre; il fut livré par le roi d'Espagne aux troupes françaises, qui le conduisirent sur les frontieres d'Italie. Ce même homme étant depuis légat à Bologne, & ne pouvant plus entreprendre de bouleverser des royaumes, occupa son loisir à tenter de détruire la république de Saint Marin. Chûte d'Albéroni.

Digitized by Google

CHAP. I. 1720.

Cependant il résulta de tous ses grands desseins ; qu'on s'accorda de donner la Sicile à l'empereur *Charles VI.* & la Sardaigne aux ducs de Savoie, qui l'ont toujours possédée depuis ce tems, & qui prennent le titre de rois de Sardaigne ; mais la maison d'Autriche a perdu depuis la Sicile.

Ces événemens publics sont assez connus ; mais ce qui ne l'est pas & qui est très-vrai, c'est que quand le régent voulut mettre pour condition de la paix qu'il marierait sa fille, Mlle. de *Montpensier*, au prince des Asturies *Don Louis*, & qu'on donnerait l'Infante d'Espagne au roi de France, il ne put y parvenir qu'en gagnant le jésuite d'*Aubanton*, confesseur de *Philippe V.* Ce jésuite détermina le roi d'Espagne à ce double mariage, mais ce fut à condition que le duc d'Orléans, qui s'était déclaré contre les Jésuites, en deviendrait le protecteur, & qu'il ferait enregistrer la constitution. Il le promit, & tint parole. Ce sont là souvent les secrets ressorts des grands changemens dans l'état & dans l'église. L'Abbé *Dubois* désigné archevêque de Cambrai, conduisit seul cette affaire, & ce fut ce qui lui valut le cardinalat. Il fit enrégistrer la bulle purement & simplement, comme on l'a déjà dit, par le grand conseil, ou plûtôt malgré le grand conseil, par les princes du sang, les ducs & pairs, les maréchaux de France, les conseillers d'état & les maîtres des requêtes, & sur-tout par le chancelier d'*Aguesseau* lui-même, qui avoit été si long-tems contraire à cette acceptation. L'abbé *Dubois* obtint même une rétractation du cardinal de *Noailles*. Le régent de France dans cette intrigue se trouva lié quelque tems par les mêmes intérêts avec le jésuite d'*Aubanton*.

Révélation de la confession de Philippe.

Digitized by Google

CHAP. I.

Philippe V. commençait à être attaqué d'une mélancolie, qui jointe à sa dévotion, le portait à renoncer aux embarras du trône & à le résigner à son fils aîné *don-Louis*, projet qu'en effet il exécuta depuis en 1724. Il confia ce secret à d'*Aubanton*. Ce jésuite trembla de perdre tout son crédit quand son pénitent ne serait plus le maître, & d'être réduit à le suivre dans une solitude. Il revela au duc d'*Orléans* sa confession de *Philippe V.* ne doutant pas que ce prince ne fît tout son possible pour empêcher le roi d'Espagne d'abdiquer. Le régent avait des vuës contraires : il eût été content que son gendre fût roi, & qu'un jésuite qui avait tant gêné son goût dans l'affaire de la constitution, ne fût plus en état de lui prescrire des conditions. Il envoya la lettre d'*Aubanton* au roi d'Espagne. Ce monarque montra froidement le lettre à son confesseur, qui tomba évanoui, & mourut peu de tems après. *

* Ce fait se trouve attesté dans l'Histoire civile d'Espagne écrite par *Ballando*, imprimée avec la permission du roi d'Espagne lui-même ; elle doit être dans la bibliothèque des cordeliers à Paris. On peut la lire à la page 306 de la IV. partie. J'en ai la copie entre les mains. Cette perfidie de d'*Aubanton* plus commune qu'on ne croit, est connuë de plus d'un grand d'Espagne qui l'atteste.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Suite du Tableau de l'Europe. Regence du Duc d'Orléans. Syſtême de Law ou Laſs.

CHAP. II.

CE qui étonna le plus toutes les cours de l'Europe, ce fut de voir quelques tems après en 1724. & 1725. *Philippe V.* & *Charles VI.*, autrefois ſi acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires, ſorties de leur route naturelle, au point que le miniſtère de Madrid gouverna une année entiére la cour de Vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la maiſon françaiſe d'Eſpagne tout accès dans l'Italie, ſe laiſſa entrainer loin de ſes propres ſentimens, au point de recevoir un fils de *Philippe V.* & d'*Eliſabeth* de Parme ſa ſeconde femme, dans cette même Italie, & dont on voulait exclure tout français & tout eſpagnol. L'empereur donna à ce fils puîné de ſon concurrent, l'inveſtiture de Parme & de Plaiſance & du grand duché de Toſcane: quoique la ſucceſſion de ces états ne fût point ouverte, *Don Carlos* y fut introduit avec ſix mille eſpognols; & il n'en coûta à l'Eſpagne que deux cent mille piſtoles données à Vienne.

Cette faute du conſeil de l'empereur ne fut pas au rang des fautes heureuſes; elle lui coûta plus cher dans la ſuite. Tout était étrange dans cet accord; c'était deux maiſons ennemies, qui s'uniſſaient ſans ſe fier l'une à l'autre; c'était les anglais, qui, ayant tout fait pour détrôner *Philippe V.* & lui ayant arraché

Digitized by Google

Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité ; c'était un hollandais, *Ripperda*, devenu duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le royaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle. CHAP. II.

Cependant en France, la régence du duc d'*Orléans*, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude que les français avaient prise, d'obéir sous *Louis XIV.*, fit la sureté du régent & la tranquillité publique. La conspiration, dirigée de loin par le cardinal *Albéroni*, & mal tramée en France, fut dissipée aussi-tôt que formée. Le parlement, qui, dans la minorité de *Louis XIV.*, avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de *Louis XIII.* & de *Louis XIV.* avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espèces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un royaume d'avoir chez soi plus de cinq cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entière des espèces dans le public ; tout un peuple en foule se pressant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoye nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France étoit inondée ; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule, & leurs cas

Digitized by Google

CHAP. II.

davres portés par le peuple au palais royal, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux système de *Law*, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soutint en effet l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vuë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs achatnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva, par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre *Colbert*, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui se répandit de France en Hollande & en Angleterre; elle mérite l'attention de la postérité; car ce n'était point l'intérêt politique de deux ou trois princes qui bouleversait des nations. Les peuples se précipiterent d'eux-mêmes dans cette folie, qui enrichit quelques familles, & qui en réduisit tant d'autres à la mendicité. Voici quelle fut l'origine de cette démence précédée & suivie de tant d'autres folies.

Digitized by Google

CHAP. II.

Système de Law ou Lass.

Un écossais nommé *Jean Law*, que nous nommons *Jean Lass*, * qui n'avait d'autre métier que d'être grand joueur & grand calculateur, obligé de fuir de la grande Bretagne pour un meurtre, avait dès long-tems rédigé le plan d'une compagnie, qui payerait en billets les dettes d'un état, & qui se rembourserait par les profits. Ce système était très-compliqué; mais, réduit à ses justes bornes, il pouvait être très-utile. C'était une imitation de la banque d'Angleterre, & de sa compagnie des Indes. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis premier roi de Sardaigne, *Victor Amedée*, qui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer au contrôleur-général *Des Marets*; mais c'était dans le tems d'une guerre malheureuse où toute confiance était perduë; & la base de ce système était la confiance.

Enfin, il trouva tout favorable sous la régence du duc d'Orléans; deux milliards de dettes à éteindre, une paix qui laissait du loisir au gouvernement, un prince & un peuple amoureux des nouveautés.

Il établit d'abord une banque en son propre nom en 1716. Elle devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississipi, compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appas du gain, s'empressa d'acheter avec fureur les actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les riches-

* On le dit fils d'un orfévre dans les mémoires infidéles de la régence. On appelle en anglais orfévre *Goldsmith*, un dépositaire d'argent, espéce d'agent de change.

Digitized by Google

CHAP. II.

ſes auparavant reſſerrées par la défiance, circulerent avec profuſion; les billets doublaient, quadruplaient ces richeſſes. La France fut très-riche en effet par le crédit. Toutes les profeſſions connurent le luxe; & il paſſa chez les voiſins de la France, qui eurent part à ce commerce.

La banque fut déclarée banque du roi en 1718. Elle ſe chargea du commerce du Sénégal. Elle acquit le privilège de l'ancienne compagnie des Indes fondée par le célèbre *Colbert*, tombée depuis en décadence, & qui avait abandonné ſon commerce aux négocians de St. Malo. Enfin elle ſe chargea des fermes générales du royaume. Tout fut donc entre les mains de l'écoſſais *Laſs*, & toutes les finances du royaume dépendirent d'une compagnie de commerce.

Cette compagnie paraiſſant établie ſur de ſi vaſtes fondemens, ſes actions augmenterent vingt fois au-delà de leur premiere valeur. Le duc d'Orléans fit ſans doute une grande faute d'abandonner le public à lui-même. Il était aiſé au gouvernement de mettre un frein à cette frénéſie; mais l'avidité des courtiſans & l'eſpérance de profiter de ce déſordre empêcherent de l'arrêter. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets produiſirent à des hommes inconnus des biens immenſes: pluſieurs en moins de ſix mois devinrent plus riches que beaucoup de princes. *Laſs* ſéduit lui-même par ſon ſyſtême, & ivre de l'ivreſſe publique & de la ſienne, avait fabriqué tant de billets, que la valeur chimérique des actions valait en 1719., quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Le gouvernement rembourſa en papier tous les rentiers de l'état.

Le

Le régent ne pouvait plus gouverner une machine si immense, si compliquée, & dont le mouvement rapide l'entraînait malgré lui. Les anciens financiers & les gros banquiers réunis épuisèrent la banque royale, en tirant sur elle des sommes considérables. Chacun chercha à convertir ses billets en espèces; mais la disproportion était énorme. Le crédit tomba tout d'un coup; le régent voulut le ranimer par des arrêts, qui l'anéantirent. On ne vit plus que du papier; une misère réelle commençait à succéder à tant de richesses fictices. Ce fut alors qu'on donna la place de contrôleur général des finances à *Laſs*, précisément dans le tems qu'il était impossible qu'il la remplît; c'était en 1720., époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers, & des finances du royaume. On le vit en peu de tems d'écossais devenir français par la naturalisation; de protestant, catholique; d'aventurier, seigneur des plus belles terres; & de banquier, ministre d'état. Je l'ai vu arriver dans les salles du palais royal, suivi de ducs & pairs, de maréchaux de France, & d'évêques. Le désordre était au comble. Le parlement de Paris s'opposa autant qu'il le put à ces innovations, & il fut exilé à Pontoise. Enfin dans la même année, *Laſs* chargé de l'exécration publique, fut obligé de fuir du pays qu'il avait voulu enrichir, & qu'il avait bouleversé. Il partit dans une chaise de poste que lui prêta le duc de *Bourbon-Condé*, n'emportant avec lui que deux mille louis d'or, presque le seul reste de son opulence passagère. CHAP. II.

Les libelles de ce tems-là accusent le régent de s'être emparé de tout l'argent du royaume, pour les vues de son ambition; & il est certain qu'il est mort endetté de sept

Duc d'Orléans encor calomnié.

Digitized by Google

millions exigibles. On accusait *Law* d'avoir
CHAP. II. fait passer pour son profit les espèces de la France dans les pays étrangers. Il a vécu quelque tems à Londres des libéralités du marquis de *Lassai*, & est mort à Venise dans un état à peine au-dessus de l'indigence. J'ai vu sa veuve à Bruxelles aussi humiliée qu'elle avait été fiere & triomphante à Paris. De telles révolutions ne sont pas les objets les moins utiles de l'histoire.

Peste en Provence. Pendant ce tems la peste désolait la Provence. On avait la guerre avec l'Espagne. La Bretagne était prête à se soulever. Il s'était formé des conspirations contre le régent ; & cependant il vint à bout presque sans peine de tout ce qu'il voulut au-dehors & au-dedans. Le royaume était dans une confusion qui faisait tout craindre, & cependant ce fut le régne des plaisirs & du luxe.

Visa. Il fallut, après la ruine du système de *Law*, réformer l'état ; on fit un récensement de toutes les fortunes des citoyens, ce qui était une entreprise non moins extraordinaire que le système : ce fut l'opération de finance & de justice la plus grande, & la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. On la commença vers la fin de 1721. Elle fut imaginée, rédigée & conduite par quatre * freres, qui jusques-là n'avoient point eu de part principale aux affaires publiques, & qui par leur génie & par leurs travaux mériterent qu'on leur confiât la fortune de l'état. Ils établirent assez de bureaux de maîtres des requêtes, & d'autres juges ; ils formerent un ordre assez sûr, & assez net, pour que le chaos fut débrouillé ; cinq cent onze mille & neuf cito-

* Les freres *Paris*.

Digitized by Google

yens, la plûpart peres de famille, porterent leur fortune en papier à ce tribunal. Toutes ces dettes innombrables furent liquidées à près de seize cent trente un millions numéraires effectifs en argent, dont l'état fut chargé. C'eſt ainſi que finit ce jeu prodigieux de la fortune, qu'un étranger inconnu avait fait jouer à toute une nation. †

CHAP.

Après la deſtruction de ce vaſte édifice de *Laſs*, ſi hardiment conçu, & qui écraſa ſon architecte, il reſta pourtant de ſes débris une compagnie des Indes, qui devint quelque tems la rivale de celles de Londres & d'Amſterdam.

La fureur du jeu des actions qui avait ſaiſi les français, anima auſſi les hollandais & les anglais. Ceux qui avaient obſervé en France les reſſorts par leſquels tant de particuliers avaient élevé des fortunes ſi rapides & ſi immenſes, ſur la crédulité & ſur la miſére publiques, porterent dans Amſterdam, dans Rotterdam, dans Londres, le même artifice & la même folie. On parle encor avec étonnement de ces tems de démence & de ce fléau

† L'hiſtorien de la régence & celui du duc d'Orléans parlent de cette grande affaire avec auſſi peu de connoiſſance que de toutes les autres: ils diſent que le contrôleur général M. de *la Houſſaie*, était chambellan du duc d'Orléans: ils prennent un écrivain obſcur nommé *La Jonchère*, pour *La Jonchère* le tréſorier des guerres. Ce ſont des livres de Hollande. Vous trouverez dans une continuation de l'hiſtoire univerſelle de *Bénigne Boſſuet*, imprimée en 1732. chez *l'Honoré* à Amſterdam, que le duc de *Bourbon-Condé*, premier miniſtre après le duc d'Orléans, *fit bâtir le château de Chantilli de fond en comble du produit des actions*: vous y verrez que *Laſs* avait vingt millions ſur la banque d'Angleterre: autant de lignes, autant de menſonges.

Digitized by Google

politique ; mais qu'il est peu considérable en comparaison des guerres civiles, & de celles de religion qui ont si long-tems ensanglanté l'Europe, & des guerres de peuple à peuple, ou plûtôt de prince à prince, qui dévastent tant de contrées ! Il se trouva dans Londres & dans Rotterdam des charlatans qui firent des dupes. On créa des compagnies & des commerces imaginaires. Amsterdam fut bientôt désabusé. Rotterdam fut ruiné pour quelque tems. Londres fut bouleversé pendant l'année 1720. Il résulta de cette manie en France & en Angleterre, un nombre prodigieux de banqueroutes, de fraudes, de vols publics & particuliers, & toute la dépravation de mœurs que produit une cupidité effrénée.

CHAPITRE III.

Suite du Tableau de l'Europe. Cardinaux Dubois, & Fleury. Abdication de Victor Amedée, &c.

IL ne faut pas passer sous silence le ministère du cardinal *Dubois*. C'était le fils d'un apothicaire de Brive-la-gaillarde, dans le fond du Limousin. Il avait commencé par être instituteur du duc d'Orléans, & ensuite en servant son élève dans ses plaisirs, il en acquit la confiance : un peu d'esprit, beaucoup de débauche, de la souplesse, & sur-tout le goût de son maître pour la singularité, firent sa prodigieuse fortune : si ce cardinal premier ministre avait été un homme grave,

Digitized by Google

cette fortune aurait excité l'indignation, mais elle ne fut qu'un ridicule. Le duc d'Orléans se jouait de son premier ministre, & ressemblait à ce pape qui fit son porte-singe cardinal. Tout se tournait en gayeté & en plaisanterie dans la régence du duc d'Orléans : c'était le même esprit que du tems de la fronde, à la guerre civile près ; c'était le véritable esprit de la nation que le régent avait fait renaître après la sévére tristesse des dernieres années de *Louis XIV.* CHAP. III.

Le cardinal *Dubois* mourut d'une suite de ses débauches. Il trouva un expédient pour n'être pas fatigué dans ses derniers momens par des pratiques de religion, dont on sait qu'il faisait peu de cas. Il prétexta qu'il y avait pour les cardinaux un cérémonial particulier, & qu'un cardinal ne recevait pas l'extrême-onction & le viatique comme un autre homme. Le curé de Versailles alla aux informations, & pendant ce tems *Dubois* mourut. Nous rimes de sa mort comme de son ministère : tel était le caractère de la nation. Le cardinal Dubois meurt sans vouloir recevoir ses sacremens.

Le duc d'Orléans prit alors le titre de premier ministre, parce que le roi étant majeur il n'y avait plus de régence ; mais il suivit bientôt son cardinal. C'était un prince à qui on ne pouvait reprocher que son goût ardent pour les plaisirs & pour les nouveautés. 1723. Décemb.

De toute la race de *Henri IV. Philippe* d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus ; il en avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gayeté, la facilité, la franchise, avec un esprit plus cultivé. Sa physionomie incomparablement plus gracieuse était cependant celle de *Henri IV.* Il se plaisait quelquefois à mettre une fraise, & alors c'était *Henri IV* embelli.

Digitized by Google

CHAP. III.

Le duc de *Bourbon Condé* lui succéda à l'instant même dans le ministère. Sa seule intrigue fut d'en faire dresser sans délai la patente, & de la faire signer au roi, en lui apprenant la mort du duc d'Orléans. Mais ce fut toujours le sort des *Condés* de céder à des prêtres. *Henri de Condé* avait été accablé par le cardinal de *Richelieu*, le grand *Condé* emprisonné par le cardinal *Mazarin*, & le duc de *Bourbon* fut exilé par le cardinal de *Fleury*.

S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de *Fleury*. * On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726. jusqu'à 1742., tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très-rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le cardinal de *Fleury* eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce

* Le régent en 1722. avait fait le cardinal *Dubois* premier ministre. Où le compilateur des mémoires de *Maintenon* a t'il pris que *Louis XIV.* ayant donné un petit bénéfice en 1692. à cet abbé *Dubois*, alors obscur, avait dit de lui: *Il ne s'attache point aux femmes qu'il aime; s'il boit, il ne s'enivre pas; & s'il joue, il ne perd jamais?* Voilà des singulières raisons pour donner un bénéfice. Peut-on faire parler ainsi *Louis XIV.*? & ce monarque jettait-il la vuë sur l'abbé *Dubois*? D'ailleurs l'abbé *Dubois* n'était ni joueur, ni buveur,

Digitized by Google

qu'ayant commencé si tard, elle dura si longtems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'*Amboise*, qui aspirait à la tiare; & la simplicité arrogante de *Ximenès*, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'Espagne: on connaît le faste royal de *Richelieu*, les richesses prodigieuses accumulées par *Mazarin*. Il restait au cardinal de *Fleury* la distinction de la modestie; il fut simple & économe en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il s'était démis le plûtôt qu'il avait pu de son évêché de Fréjus, après l'avoir libéré de dettes par son économie, & y avoir fait beaucoup de bien par son esprit de conciliation. C'étaient là les deux parties dominantes de son caractère. La raison qu'il allégua à ses diocésains était l'état de sa santé qui *le mettait désormais dans l'impuissance de veiller à son troupeau*. Mais heureusement il n'avait jamais été malade.

Cet évêché de Fréjus loin de la cour, dans un pays peu agréable, lui avait toujours déplu. Il disait que, dès qu'il avait vu sa femme, il avait été dégoûté de son mariage, & il signa dans une lettre de plaisanterie au cardinal Quirini, *Fleury évêque de Fréjus par l'indignation divine*.

Il se démit vers le commencement de 1715. Le maréchal de *Villeroi*, après beaucoup de

Digitized by Google

CHAP. III.

sollicitations, obtint de *Louis XIV.* qu'il nommât l'évêque de Fréjus précepteur par son codicile. Cependant voici comme le nouveau précepteur s'en explique dans une lettre au cardinal *Quirini.*

J'ai regretté plus d'une fois la solitude de Fréjus. En arrivant, j'ai appris que le roi était à l'extrémité, & qu'il m'avait fait l'honneur de me nommer précepteur de son petit-fils; s'il avait été en état de m'entendre, je l'aurais supplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler; mais après sa mort on n'a pas voulu m'écouter: j'en ai été malade, & je ne me console point de la perte de ma liberté.

Il s'en consola en formant insensiblement son élève aux affaires, au secret, à la probité, & conserva dans toutes les agitations de la cour, pendant la minorité, la bienveillance du régent, & l'estime générale; ne cherchant point à se faire valoir, ne se plaignant de personne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue; mais il s'instruisait en secret de l'administration intérieure du royaume & de la politique étrangere. Il fit desirer à la France, par la circonspection de sa conduite, par la séduction aimable de son esprit, qu'on le vît à la tête des affaires. Ce fut le second précepteur qui gouverna la France: il ne prit point le titre de premier ministre, & se contenta d'être absolu. Son administration fut moins contestée & moins enviée que celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans les tems les plus heureux de leurs ministères. Sa place ne changea rien dans ses mœurs. On fut étonné que le premier ministre fût le plus aimable des courtisans & le plus désintéressé. Le bien de l'état s'accorda long-tems avec sa modération. On avait besoin de cette paix

paix qu'il aimait, & tous les ministres étrangers crurent qu'elle ne serait jamais rompuë pendant sa vie. CHAP. III.

Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même. *

Les affaires politiques rentrerent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier ministre d'Angleterre, *Robert Walpole*, était d'un caractère aussi pacifique; & ces deux hommes continuerent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733.; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagere de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublierent toutes les calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La premiere était la Russie, que le Czar *Pierre le grand* avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connoissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668. Louis XIV. Russie & Prusse.

* Dans quelques livres étrangers on a confondu ce cardinal de *Fleury* avec l'abbé *Fleury*, auteur de l'histoire de l'église & des excellens discours qui sont si au-dessus de son histoire. Cet abbé *Fleury* fut confesseur de *Louis XV.* Mais il vécut à la cour inconnu: il avait une modestie vraye, & l'autre *Fleury* avait la modestie d'un ambitieux habile.

Digitized by Google

CHAP. III.

avait reçu une ambassade Moscovite, on célébra, par une médaille, cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir abattu la Suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse. Ses forces se préparaient & ne se déployaient pas encore.

La maison d'Autriche était restée à peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Angleterre conservait sa puissance sur mer, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La Suéde languissait. Le Danemarck était florissant. L'Espagne & le Portugal subsistaient par l'Amérique. L'Italie, toujours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siécle, si on excepte Mantouë, devenuë patrimoine autrichien.

Abdication de Victor-Amédée, duc de Savoye, &c.

La Savoye donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains. Le roi de Sardaigne, duc de Savoye, ce *Victor-Amédée*, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730., à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait porté le premier de sa famille, & se répentit par un autre caprice un an après. La société de sa maîtresse devenuë sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée, pendant cinquante ans, des affaires de l'Europe. Il fit voir quelle

Digitized by Google

CHAP. III.

est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains dans ce siécle renoncerent à la couronne ; *Christine*, *Casimir*, *Philippe V.* & *Victor-Amédée*. *Philippe V.* ne reprit le gouvernement que malgré lui. *Casimir* n'y pensa jamais. *Christine* en fut tentée quelque tems, par un dégoût qu'elle eut à Rome. *Amédée* seul voulut remonter par la force sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, *Charles-Emanuel*, aurait acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son pere celle qu'il tenait de lui, si ce pere seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis ; mais c'était, dit-on, une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très-faux, que la cour de France voulut envoyer vingt mille hommes, pour défendre le pere contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causerent le moindre mouvement chez les nations voisines. Ce fut un terrible événement qui n'eut aucune suite.

Emprisonnement & mort de Victor-Amédée.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'*Auguste II.* roi de Pologne, électeur de Saxe, replongea l'Europe dans les dissensions, & dans les malheurs, dont elle est si rarement exempte.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Staniſlas Leſkſinski deux fois Roi de Pologne, & deux fois dépoſſedé. Guerre de 1734. La Lorraine réunie à la France.

CHAP. IV.

LE roi *Staniſlas*, beau-pere de *Louis XV.*, déja nommé roi de Pologne en 1704., fut élu roi en 1733. de la maniere la plus légitime & la plus ſolemnelle. Mais l'empereur *Charles VI.* fit procéder à une autre élection, appuyée par ſes armes & par celles de la Ruſſie. Le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avait épouſé une niéce de *Charles VI.*, l'emporta ſur ſon concurrent. Ainſi la maiſon d'autriche, qui n'avait pas eu le pouvoir de ſe conſerver l'Eſpagne & les Indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu même établir une compagnie de commerce à Oſtende, eut le crédit d'ôter la couronne de Pologne au beau-pere de *Louis XV.* La France vit renouveller ce qui était arrivé au prince *de Conty*, qui ſolemnellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommandé que ſoutenu, perdit le royaume où il avait été appellé.

Le roi *Staniſlas* alla à Dantzig ſoutenir ſon élection. Le grand nombre, qui l'avait choiſi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pays, où le peuple eſt eſclave, où la nobleſſe vend ſes ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public de quoi entretenir les armées, où les loix ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que diviſions; ce pays,

Digitized by Google

CHAP. IV.

dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de *Stanislas*. La nation Polonaise, qui un siécle auparavant regardait les Russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de Russie était devenu formidable, depuis que *Pierre le grand* l'avait formé. Dix mille esclaves Russes disciplinés dispersèrent toute la noblesse de Pologne; & le roi *Stanislas*, renfermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de Russes.

L'empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuse armée: mais l'Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de *Fleury*, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entiérement le roi *Stanislas*, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze cent hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse: il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats; & il alla relâcher en Danemarck. Le comte de *Plélo*, ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles-lettres & de la philosophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de

Le cardinal de Fleury envoye quinze cent français contre trente mille russes.

Digitized by Google

CHAP. IV.

s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : » je » suis sûr que je n'en reviendrai pas ; je vous » recommande ma femme & mes enfans. » Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée Russe ; il y périt percé de coups comme il l'avait prévu. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris ; l'ambassadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre malgré les privilèges de son caractère. Le roi *Stanislas* vit sa tête mise à prix par le général des russes le comte de *Munik*, dans la ville de Dantzig, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix. Il fut obligé de se déguiser en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. Remarquons ici que ce comte maréchal de *Munik* qui le poursuivait si cruellement, fut quelque tems après relégué en Sibérie, où il vécut vingt ans dans une extrême misére, pour reparaître ensuite avec éclat. Telle est la vicissitude des grandeurs.

La tête du roi Stanislas mise à prix.

A l'égard des quinze cent français qu'on avait si imprudemment envoyés contre une armée entiére de russes, ils firent une capitulation honorable : mais un navire de Russie ayant été pris dans ce tems-là même par un vaisseau du roi de France, les quinze cent hommes furent transportés & retenus auprès de Petersbourg : ils pouvaient s'attendre à être inhumainement traités dans un pays qu'on avait regardé comme barbare au commencement du siécle. L'impératrice *Anne* régnait alors, elle traita les officiers comme des ambassadeurs, & fit donner aux soldats des rafraîchissemens & des habits. Cette générosité inouïe

Les prisonniers français traités à Petersbourg avec une générosité inouïe.

Digitized by Google

jusqu'alors, était en même-tems l'effet du prodigieux changement que le Czar *Pierre* avait fait dans la cour de Russie, & une espêce de vengeance noble que cette cour voulait prendre des idées désavantageuses sous lesquelles l'ancien préjugé des nations l'enviſageait encore. CHAP. IV.

Le ministère de France eût entiérement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vengeance de l'outrage qu'on lui avait fait en Pologne, mais cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile. L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les moscovites; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne. Ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les ducs de Savoye avaient depuis longtems accrû petit-à-petit leurs états, tantôt en donnant de secours aux empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. Le roi *Charles-Emanuel* espérait le Milanais; & il lui fut promis par les ministres de Versailles & de Madrid. Le roi d'Espagne *Philippe V.*, ou plûtôt la reine *Elisabeth* de Parme, son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le roi de France n'enviſageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoyait alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre: on est presque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne

Digitized by Google

fut plus promptement terminée, que celle qui
CHAP. IV. unissait ces trois monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoûtumées depuis long-tems à se déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnerent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour de France avait acquise. L'idée de ses vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances que la France pouvait faire la guerre à l'empereur, sans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les potentats regarderent donc tranquillement ses succès rapides. Une armée de français fut maîtresse de la campagne sur le Rhin, & les troupes de France, d'Espagne & de Savoye jointes ensemble,
1734. Mort du maréchal de Villars. furent les maîtresses de l'Italie. Le maréchal de *Villars* déclaré généralissime des armées française, espagnole & piémontaise, finit sa glorieuse carriere à quatre vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de *Coigni*, son successeur, gagna deux batailles, tandis que le duc de *Montemar*, général des espagnols, remporta une victoire dans le royaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la cour d'Espagne donne souvent à l'exemple des anciens romains. *Don Carlos*, qui avait été reconnu prince héréditaire de Toscane, fut bientôt roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'empereur *Charles VI.* perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un roi à la Pologne: & un fils du roi d'Espagne eut en deux campagnes ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'Autri-

Digitized by Google

che pendant plus de deux siécles.

CHAP. IV.

Cette guerre d'Italie est la seule qui se soit terminée avec un succès solide pour les français depuis *Charlemagne*. La raison en est qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées ; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'Espagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

Seule guerre en Italie, dont la finait été heureuse pour la France.

L'empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le Cardinal de *Fleury*, ministre de France, qui avait eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, *Don Carlos* fut reconnu roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déja accoûtumée à voir donner & changer des états. On assigna à *François* duc de Lorraine, gendre de l'empereur *Charles VI.*, l'héritage des *Médicis*, qu'on avait auparavant accordé à *Don Carlos ;* & le dernier grand duc de Toscane près de sa fin, demandait ; *si on ne lui donnerait pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'est pas que le grand-duché de Toscane se regardât comme un fief de l'empire ; mais l'empereur le regardait comme tel, aussi-bien que Parme & Plaisance, revendiqué toujours par le Saint Siége, & dont le dernier duc de Parme avait fait hommage au Pape : tant les droits changent selon les tems. Par cette paix ces duchés de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à *Don Carlos* fils de *Philippe V.* & d'une princesse de Parme, furent

Digitized by Google

cédés à l'empereur *Charles VI.* en propriété.

CHAP. IV. Le roi de Sardaigne duc de Savoye, qui avait compté sur le Milanais auquel sa maison toujours agrandie par degrés avait depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de *Philippe II.* roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par *Louis XII.* héritier naturel de ce duché. *Philippe V.* avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions céderent à la convenance & au bien public. L'empereur garda le Milanais: ce n'est pas un fief dont il doive toujours donner l'investiture: c'était originairement le royaume de Lombardie annexé à l'Empire, devenu ensuite un fief sous les *Viscomtis* & sous les *Sforces*: & aujourdhui c'est un état appartenant à l'empereur; état démembré à la vérité, mais qui avec la Toscane & Mantouë rend la maison impériale très-puissante en Italie.

Par ce traité, le roi *Staniſlas* renonçait au royaume qu'il avait eu deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver; il gardait le titre de roi. Il lui fallait un autre dédommagement; & ce dédommagement fut pour la France encor plus que pour lui. Le cardinal de *Fleury* se contenta d'abord du Barrois, que le duc de Lorraine devait donner au roi *Staniſlas*, avec la reversion à la couronne de France, & la Lorraine ne devait être cédée que lorsque son duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands

Digitized by Google

succès, & des conjonctures les plus favorables. Le garde des sceaux *Chauvelin* encouragea le cardinal de *Fleury* à se servir de ses avantages : il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint. CHAP. IV.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de trois millions cinq cent mille livres, faite au duc *François*, jusqu'à ce que la Toscane lui fût échuë.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement : réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la derniere fois un souverain résidant chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes lorrains devint souveraine de la Toscane. Le second fils du roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna assignata*, *les trônes donnés*.

Tout resta paisible entre les princes chrétiens, si on en excepte les querelles puissantes de l'Espagne & de l'Angleterre pour le commerce de l'Amérique. La cour de France continua d'être regardée comme l'arbitre de l'Europe.

L'empereur faisait la guerre aux Turcs, sans consulter l'empire ; cette guerre fut malheureuse : *Louis XV.* le tira de ce précipice par sa médiation ; & M. de *Villeneuve*, son ambassadeur à la Porte Ottomane, alla en Hongrie, conclure en 1739. avec le grand visir la paix dont l'empereur avait besoin.

Presque dans le même-tems, il pacifiait l'état de Genes menacé d'une guerre civile ; il soumit & adoucit pour un tems les Corses qui avaient secoué le joug de Genes. Le même ministère étendait ses soins sur Genève,

Digitized by Google

CHAP. IV.

& appaisait une guerre civile élevée dans ses murs.

Il interposait sur-tout ses bons offices entre l'Espagne & l'Angleterre, qui commençaient à se faire sur mer une guerre plus ruineuse, que les droits qu'elles se disputaient n'étaient avantageux. On avait vu le même gouvernement en 1735. employer sa médiation entre l'Espagne & le Portugal : aucun voisin n'avait à se plaindre de la France, & toutes les nations la regardaient comme leur médiatrice & leur mere commune. Cette gloire & cette félicité ne furent pas de longue durée.

CHAPITRE V.

Mort de l'Empereur Charles VI. La succession de la maison d'Autriche disputée par quatre puissances. La reine d'Hongrie reconnuë dans tous les états de son pere. La Silésie prise par le roi de Prusse.

L'Empereur *Charles VI.* mourut au mois d'octobre 1740. à l'âge de cinquante-cinq ans. Si la mort du roi de Pologne *Auguste II.* avait causé de grands mouvemens, celle de *Charles VI.* dernier prince de la maison d'Autriche, devait entraîner bien d'autres révolutions. L'héritage de cette maison sembla sur-tout devoir être déchiré ; il s'agissait de la Hongrie & de la Bohème, royaumes longtems électifs, que les princes autrichiens avaient rendus héréditaires ; de la Suabe autrichienne, appellée Autriche antérieure ; de

Digitized by Google

la haute & basse Autriche conquises au XIII. siécle; de la Stirie, de la Carintie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgau, des quatre villes forestiéres, du Brisgau; du Frioul, du Tirol, du Milanez, du Mantouan, du duché de Parme: à l'égard de Naples & de Sicile, ces deux royaumes étaient entre les mains de *Don-Carlos* fils du roi d'Espagne *Philippe V.* CHAP. V.

Marie Thérese, fille aînée de *Charles VI.*, se fondait sur le droit naturel qui l'appellait à l'héritage de son pere, sur une pragmatique solemnelle qui confirmait ce droit, & sur la garantie de presque toutes les puissances. *Charles Albert* électeur de Baviere demandait la succession en vertu d'un testament de l'empereur *Ferdinand I.* frere de *Charles-Quint.*

Auguste III. roi de Pologne, électeur de Saxe, alléguait des droits plus récens, ceux de sa femme même, fille aînée de l'empereur *Joseph* frere aîné de *Charles VI.*

Le roi d'Espagne étendait ses prétentions sur tous les états de la maison d'Autriche, en remontant à la femme de *Philippe II.*, fille de l'empereur *Maximilien II. Philippe V.* descendoit de cette princesse par les femmes. *Louis XV.* aurait pu prétendre à cette succession, à d'aussi justes titres que personne, puisqu'il descendait en droite ligne de la branche aînée masculine d'Autriche par la femme de *Louis XIII.* & par celle de *Louis XIV.*; mais il lui convenait plus d'être arbitre & protecteur que concurrent; car il pouvait alors décider de cette succession & de l'empire, de concert avec la moitié de l'Europe; mais s'il y eût prétendu, il aurait eu l'Europe à combattre. Cette cause de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde chré-

Digitized by Google

CHAP. V.

tien, par des mémoires publics ; tous les princes, tous les particuliers y prenaient intérêt : on s'attendait à une guerre universelle, mais ce qui confondit la politique humaine, c'est que l'orage commença d'un côté où personne n'avait tourné les yeux.

Du royaume de Prusse.

Un nouveau royaume s'était élevé au commencement de ce siécle : l'empereur *Léopold*, usant du droit que se sont toujours attribué les empereurs d'Allemagne de créer des rois, avait érigé en 1701. la Prusse ducale en royaume en faveur de l'électeur de Brandebourg *Féderic-Guillaume*. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert, mais *Féderic-Guillaume II.* son second roi, qui avait une politique différente de celle des princes de son tems, dépensa près de vingt-cinq millions de notre monnoye à faire défricher ces terres, à bâtir des villages, & à les peupler : il y fit venir des familles de Suabe & de Franconie ; il y attira plus de seize mille émigrants de Saltsbourg, leur fournissant à tous de quoi s'établir & de quoi travailler. En se formant ainsi un nouvel état, il créait, par une économie singuliere, une puissance d'une autre espéce : il mettoit tous les mois environ quarante mille écus d'Allemagne en réserve, tantôt plus tantôt moins, ce qui lui composa un trésor immense en vingt-huit années de régne. Ce qu'il ne mettait pas dans ses coffres lui servait à former une armée d'environ soixante & dix mille hommes choisis, qu'il disciplina lui-même d'une maniere nouvelle, sans néanmoins s'en servir. Mais son fils *Féderic III.* fit usage de tout ce que le pere avoit préparé. Il prévit la confusion générale, & ne perdit pas un moment pour en profiter. Il prétendoit en Silésie quatre duchés. Ses ayeux avaient renoncé

Economie du second roi de Prusse.

Digitized by Google

à toutes leurs prétentions par des transactions réiterées, parce qu'ils étaient faibles; il se trouva puissant, & il les réclama. CHAP. V.

Déja la France, l'Espagne, la Bavière, la Saxe se remuaient pour faire un empereur. La Bavière pressait la France de lui procurer au moins un partage de la succession autrichienne. L'électeur réclamait tous ces héritages par ses écrits; mais il n'osait les demander tout entier par ses ministres. Cependant *Marie-Thérèse*, épouse du grand Duc de Toscane *François* de Lorraine, se mit d'abord en possession de tous les domaines qu'avait laissés son pere; elle reçut les hommages des états d'autriche à Vienne le 7. novembre 1740. Les provinces d'Italie, la Bohème, lui firent leurs sermens par leurs députés; elle gagna surtout l'esprit des hongrois en se soumettant à prêter l'ancien serment du roi *André II.* fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes successeurs en quelque tems que ce soit veut enfraindre vos privilèges, qu'il vous soit permis en vertu de cette promesse, à vous & à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.* Serment singulier & qui ne devait pas l'être

Plus les ayeux de l'archiducheſſe-reine avaient montré de l'éloignement pour l'exécution de tels engagemens, plus aussi la démarche prudente dont je viens de parler, rendit cette princesse extrêmement chere aux hongrais. Ce peuple, qui avait toujours voulu secouer le joug de la maison d'Autriche, embrassa celui de *Marie-Thérese*; & après deux cent ans de séditions, de haines & de guerres civiles, il passa tout d'un coup à l'adoration. La reine ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24. Juin 1741. Elle n'en fut pas moins souveraine, Qualités de Marie-Thérese.

Digitized by Google

CHAP. V.

elle l'était déja de tous les cœurs par une affabilité populaire que ſes ancêtres avaient rarement exercée ; elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, ſans le rendre plus reſpectable. L'archiducheſſe ſa tante, gouvernante des pays-bas, n'avait jamais mangé avec perſonne. *Marie-Thereſe* admettait à ſa table toutes les dames & tous les officiers de diſtinction : les députés des états lui parlaient librement, jamais elle ne refuſa d'audience, & jamais on n'en ſortit mécontent d'elle.

Son premier ſoin fut d'aſſurer au grand duc de Toſcane ſon époux, le partage de toutes ſes couronnes ſous le nom de *Co-Régent*, ſans perdre en rien ſa ſouveraineté, & ſans enfraindre la pragmatique-ſanction : elle ſe flattait dans ces premiers momens, que les dignités dont elle ornait ce prince, lui préparaient la couronne impériale ; mais cette princeſſe n'avoit point d'argent, & ſes troupes très-diminuées étaient diſperſées dans ſes vaſtes états.

Féderic III roi de Pruſſe.

Le roi de Pruſſe lui fit propoſer alors qu'elle lui cédât la baſſe Siléſie, & lui offrit ſon crédit, ſes ſecours, ſes armes, avec cinq millions de nos livres, pour lui garantir tout le reſte, & donner l'empire à ſon époux. Des miniſtres habiles prévirent que ſi la reine de Hongrie refuſoit de telles offres, l'Allemagne ſeroit bientôt bouleverſée ; mais le ſang de tant d'empereurs qui coulait dans les veines de cette Princeſſe, ne lui laiſſa pas ſeulement l'idée de démembrer ſon patrimoine ; elle était impuiſſante & intrépide. Le roi de Pruſſe voyant qu'en effet cette puiſſance n'était alors qu'un grand nom, & que l'état où était l'Europe, lui donneroit infailliblement des alliés, marcha

Digitized by Google

marcha en Silésie au milieu du mois de décembre 1740.

CHAP. V.

On voulut mettre sur ses drapeaux cette devise : *Pro Deo & patria* : il raya *pro Deo*, disant qu'il ne fallait point ainsi mêler le nom de DIEU dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissoit d'une province, & non de religion. Il fit porter devant son régiment des gardes l'aigle romaine éployée en relief au haut d'un bâton doré : cette nouveauté lui imposoit la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée pour ressembler en tout aux anciens romains. Entrant ensuite en Silésie, il s'empara de presque toute cette province, dont on lui avait refusé une partie ; mais rien n'était encor décidé. Le général *Neuperg* vint avec environ vingt-quatre mille autrichiens au secours de cette province déja envahie : il mit le roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Molvitz, près de la riviere de Neiss. On vit alors ce que valait l'infanterie prussienne : la cavalerie du roi moins forte de près de moitié que l'autrichienne, fut entiérement rompuë : la premiere ligne de son infanterie fut prise en flanc, on crut la bataille perduë ; tout le bagage du roi fut pillé ; & ce prince en danger d'être pris, fut entraîné loin du champ de bataille par tous ceux qui l'environnaient. La seconde ligne de l'infanterie rétablit tout par cette discipline inébranlable à laquelle les soldats prussiens sont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leurs fusils avec leurs haguettes de fer en un moment. La bataille fut gagnée : & cet événement devint le signal d'un embrasement universel.

Démarches singulieres.

Bataille de Molvitz.

TAYLORIAN OXFORD

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Le roi de France s'unit aux rois de Prusse & de Pologne pour faire élire empereur l'électeur de Bavière, Charles Albert. Ce prince est déclaré lieutenant-général du roi de France. Son élection, ses succès & ses pertes rapides.

CHAP. VI. L'Europe crut que le roi de Prusse était déjà d'accord avec la France, quand il prit la Silésie; on se trompait, c'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'on raisonne d'après ce qui n'est que vraisemblable. Le roi de Prusse hazardoit beaucoup, comme il l'avoua lui-même; mais il prévit que la France ne manquerait pas une si belle occasion de le seconder. L'intérêt de la France semblait être alors de favoriser contre l'Autriche son ancien allié l'électeur de Bavière, dont le pere avait tout perdu autrefois pour elle après la bataille d'Hostedt. Ce même électeur de Baviere, *Charles Albert*, avait été retenu prisonnier dans son enfance par les autrichiens, qui lui avaient ravi jusqu'à son nom de *Baviere*. La France trouvait son avantage à le venger; il paraissait aisé de lui procurer à la fois l'empire & une partie de la succession autrichienne; par-là on enlevait à la nouvelle maison d'Autriche Lorraine cette supériorité que l'ancienne avait affecté sur tous les autres potentats de l'Europe: on anéantissait cette vieille rivalité entre les *Bourbons* & les *Autrichiens*; on faisait plus que *Henri IV.* & le cardinal de *Richelieu* n'avaient pû espérer.

Féderic III. en partant pour la Silésie, en-

Digitized by Google

trevit le premier cette révolution, dont aucun fondement n'était encore jetté : il eſt ſi vrai, qu'il n'avait pris aucune meſure avec le cardinal de *Fleury*, que le marquis de *Beauveau*, envoyé par le roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau monarque, ne ſçut, quand il vit les premiers mouvemens des troupes de Pruſſe, ſi elles étaient deſtinées contre la France ou contre l'Autriche. Le roi *Féderic* lui dit en partant : *Je vais, je crois, jouer votre jeu ; ſi les as me viennent, nous partagerons.* * CHAP. VI.

Ce fut là le ſeul commencement de la négociation encore éloignée. Le miniſtère de France héſita long-tems. Le cardinal de *Fleury*, âgé de 85. ans, ne voulait commettre, ni ſa réputation, ni ſa vieilleſſe, ni la France, à une guerre nouvelle. La pragmatique-ſanction, ſignée & authentiquement garantie, le retenait. Diſcours ſingulier.

Le comte, depuis maréchal duc de *Belle-Iſle*, & ſon frere, petits-fils du fameux *Fouquet*, ſans avoir ni l'un ni l'autre aucune influence dans les affaires, ni encore aucun accès auprès du roi, ni aucun pouvoir ſur l'eſprit du cardinal de *Fleury*, firent réſoudre cette entrepriſe.

Le maréchal de *Belle-Iſle*, ſans avoir fait de grandes choſes, avait une grande réputation. Il n'avait été ni miniſtre ni général, & paſſait pour l'homme le plus capable de conduire un état & une armée : mais une ſanté très-faible détruiſait ſouvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, ſon corps pliait ſous les efforts de ſon ame ; on aimait en lui la politeſſe d'un courtiſan aimable, & la franchiſe Maréchal de Belle-Iſle.

* L'auteur était en ce tems-là auprès du roi de Pruſſe. Il peut aſſurer que le cardinal de *Fleury* ignorait abſolument à quel prince il avait à faire.

Digitized by Google

CHAP. VI.

apparente d'un ſoldat. Il perſuadait ſans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paraiſſait toujours perſuadé.

Son frere le chevalier de *Belle-Iſle* avait la même ambition, les mêmes vuës, mais encore plus approfondies, parce qu'une ſanté plus robuſte lui permettait un travail plus infatigable. Son air plus ſombre était moins engageant; mais il ſubjuguait lorſque ſon frere inſinuait. Son éloquence reſſemblait à ſon courage; on y ſentait, ſous un air froid & profondément occupé, quelque choſe de violent; il était capable de tout imaginer, de tout arranger & de tout faire.

Ces deux hommes étroitement unis, plus encor par la conformité des idées que par le ſang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe, aidés dans ce grand deſſein par une dame d'un eſprit ſupérieur. Le cardinal combattit; il donna même au roi ſon avis par écrit, & cet avis était contre l'entrepriſe. On croyait qu'il ſe retirerait alors; ſa carriere entiére eût été glorieuſe; mais il n'eut pas la force de renoncer au miniſtère & de vivre avec lui-même ſur le bord de ſon tombeau.

Le maréchal de *Belle-Iſle* & ſon frere arrangerent tout, & le vieux cardinal préſida à une entrepriſe qu'il déſaprouvait.

Tout ſembla d'abord favorable. Le maréchal de *Belle-Iſle* fut envoyé à Francfort, au camp du roi de Pruſſe, & à Dreſde pour concerter ces vaſtes projets que le concours de tant de princes ſemblait rendre infaillibles. Il fut d'accord de tout avec le roi de Pruſſe, & le roi de Pologne électeur de Saxe. Il négociait dans toute l'Allemagne: il était l'ame du parti qui devait procurer l'empire & des couronnes héréditaires à un prince qui pouvait peu

Digitized by Google

CHAP. VI.

par lui-même. La France donnait à la fois à l'électeur de Baviere de l'argent, des alliés, des suffrages & des armées. Le roi, en lui envoyant l'armée qu'il lui avait promise, créa par lettres patentes * son lieutenant-général celui qu'il allait faire empereur d'Allemagne. 31. Juil. 1741.

L'électeur de Baviere, fort de tant de secours, entra facilement dans l'Autriche, tandis que la reine *Marie-Thérese* résistait à peine au roi de Prusse. Il se rend d'abord maître de Passau, ville impériale qui appartient à son évêque, & qui sépare la haute Autriche de la Baviere. Il arrive à Lintz, capitale de cette haute Autriche. Des partis poussent jusqu'à trois lieuës de Vienne; l'alarme s'y répand; on s'y prépare à la hâte à soutenir un siége: on détruit un fauxbourg presque tout entier, & un palais qui touchait aux fortifications: on ne voit sur le Danube que des bateaux chargés d'effets précieux qu'on cherche à mettre en sûreté. L'électeur de Baviere fit même faire une sommation au comte de *Kevenhuller* gouverneur de Vienne. 15. Août.

L'Angleterre & la Hollande étaient alors loin de tenir cette balance qu'elles avaient long-tems prétendu avoir dans leurs mains; les états généraux restaient dans le silence à la vuë d'une armée du maréchal de *Maillebois*, qui était en Vestphalie, & cette même armée en imposait au roi d'Angleterre, qui craignait pour ses états d'Hanovre où il était pour lors. Il avait levé vingt-cinq mille hommes pour secourir *Marie-Thérese*; mais il fut obligé de l'abandonner à la tête de cette armée levée pour elle, & de signer un traité de neutralité.

* Ces lettres ne furent scelées que le 20. Août 1741.

Digitized by Google

CHAP. VI.

Il n'y avait alors aucune puiſſance, ni dans l'empire, ni hors de l'empire, qui ſoutînt cette pragmatique-ſanction, que tant d'états avaient garantie. Vienne, mal fortifiée par le côté menacé, pouvait à peine réſiſter : ceux qui connaiſſaient le mieux l'Allemagne & les affaires publiques croyaient voir avec la priſe de Vienne, le chemin fermé aux hongrais, tout le reſte ouvert aux armées victorieuſes, toutes les prétentions réglées, & la paix renduë à l'Empire & à l'Europe.

Courage de Marie-Thereſe.

Plus la ruine de *Marie-Thereſe* paraiſſait inévitable, plus elle eut de courage ; elle était ſortie de Vienne, & s'était jettée entre les bras des hongrais ſi ſévérement traités par ſon pere & par ſes ayeux. Ayant aſſemblé les quatre ordres de l'état à Presbourg, elle y parut tenant entre ſes bras ſon fils aîné preſque encor au berceau ; & leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à-peu-près ces propres paroles : *abandonnée de mes amis, perſécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de reſſource que dans votre fidélité, dans votre courage & dans ma conſtance ; je mets en vos mains la fille & le fils de vos rois, qui attendent de vous leur ſalut.* Tous les palatins attendris & animés, tirerent leurs ſabres en s'écriant : *Moriamur pro rege noſtro Maria-Thereſia*, mourons pour notre roi *Marie-Thereſe*. Ils donnent toujours le titre de roi à leur reine. Jamais princeſſe en effet n'avait mieux mérité ce titre. Ils verſaient des larmes en faiſant ſerment de la défendre : elle ſeule retint les ſiennes ; mais quand elle fut retirée avec ſes filles d'honneur, elle laiſſa couler en abondance les pleurs que ſa fermeté avait retenuës. Elle était enceinte alors, & il n'y

11. Sept. 1741.

Digitized by Google

CHAP. VI.

avait pas long-tems qu'elle avait écrit à la ducheſſe de Lorraine ſa belle-mere : *J'ignore entor s'il me reſtera une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état, elle excitait le zéle de ſes hongrais ; elle ranimait en ſa faveur l'Angleterre & la Hollande, qui lui donnaient des ſecours d'argent : elle agiſſait dans l'empire : elle négociait avec le roi de Sardaigne, & ſes provinces lui fourniſſaient des ſoldats.

Enthouſiaſme de l'Angleterre pour Marie-Théreſe.

Toute la nation anglaiſe s'anima en ſa faveur. Ce peuple n'eſt pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une. Des particuliers propoſerent de faire un don gratuit à cette princeſſe. La ducheſſe de *Malborow*, veuve de celui qui avait combattu pour *Charles VI.*, aſſembla les principales dames de Londres ; elles s'engagerent à fournir cent mille livres ſterling ; & la ducheſſe en dépoſa quarante mille. La reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avait la généroſité de lui offrir ; elle ne voulut que celui qu'elle attendait de la nation aſſemblée en parlement.

On croyait que les armées de France & de Baviere, victorieuſes, allaient aſſiéger Vienne. Il faut toujours faire ce que l'ennemi craint. C'était un de ces coups déciſifs, une de ces occaſions que la fortune préſente une fois & qu'on ne retrouve plus. L'électeur de Baviere avait oſé concevoir l'eſpérance de prendre Vienne ; mais il ne s'était point préparé à ce ſiége ; il n'avait ni gros canons ni munitions. Le cardinal de *Fleury* n'avait point porté ſes vuës juſqu'à lui donner cette capitale : les partis mitoyens lui plaiſaient : il aurait voulu diviſer les dépouilles avant de les avoir ; & il ne prétendait pas que l'empereur qu'il faiſait eût toute la ſucceſſion.

Digitized by Google

CHAP. VI.

L'armée de France, aux ordres de l'électeur de Baviere, marcha donc vers Prague, aidée de vingt mille Saxons, au mois de novembre 1741. Le comte *Maurice de Saxe*, frere naturel du roi de Pologne, attaqua la ville. Ce général, qui avait la force du corps singuliere du roi son pere, avec la douceur de son esprit & la même valeur, possédait de plus grands talens pour la guerre. Sa réputation l'avait fait élire d'une commune voix duc de Courlande; mais la Russie, qui donnait des loix au Nord, lui avait enlevé ce que le suffrage de tout un peuple lui avait accordé: il s'en consolait dans le service des français & dans les agrémens de la société de cette nation, qui ne le connaissait pas encore assez.

Le comte de Saxe.

En 1726. 28. Juin.

Il fallait, ou prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'entreprise. On manquait de vivres; la saison était avancée; cette grande ville, quoique mal fortifiée, pouvait aisément soutenir les premieres attaques. Le général *Ogilvi*, irlandais de naissance, qui commandait dans la place, avait trois mille hommes de garnison; & le grand duc marchait au secours avec une armée de trente mille hommes; il était déjà arrivé à cinq lieuës de Prague le 25. novembre, mais la nuit même les français & les saxons donnerent l'assaut.

Prague prise par escalade.

Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artillerie qui attira toute la garnison de leur côté: pendant ce tems le comte de Saxe en silence fait préparer une seule échelle vers les remparts de la ville neuve à un endroit très-éloigné de l'attaque. Monsieur de *Chevert* alors lieutenant-colonel du régiment de Beausse monte le premier. Le fils aîné du maréchal de *Broglie* le suit: on arrive au rempart, on ne trouve à quelques pas qu'une sentinelle;

Digitized by Google

tinelle ; on monte en foule, & on se rend maître de la ville ; toute la garnison met bas les armes. *Ogilvi* se rend prisonnier de guerre avec ses trois mille hommes. Le comte de Saxe préserva la ville du pillage ; & ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les conquérans & le peuple conquis furent pêle-mêle ensemble pendant trois jours, français, saxons, bavarois, bohémiens étant confondus, ne pouvant se reconnaître, sans qu'il y eût une goute de sang répandu. CHAP. VI.

L'électeur de Baviere qui venait d'arriver au camp, rendit compte au roi de ce succès, comme un général qui écrit à celui dont il commande les armées : il fit son entrée dans la capitale de la Bohème le jour même de la prise, & s'y fit couronner au mois de décembre. Cependant le grand duc qui n'avait pu sauver cette capitale, & qui ne pouvait subsister dans les environs, se retira au sudest de la province, & laissa à son frere le prince *Charles* de Lorraine le commandement de son armée.

Marie-Thérese près de sa ruine.

Dans le même-tems le roi de Prusse se rendait maître de la Moravie, province située entre la Bohème & la Silésie : ainsi *Marie-Thérese* semblait accablée de tous côtés. Déja son compétiteur avait été couronné archiduc d'Autriche à Lintz ; il venait de prendre la couronne de Bohème à Prague, & de-là il alla à Francfort recevoir celle d'empereur sous le nom de *Charles VII.*

Le maréchal de *Belle-Isle* qui l'avait suivi de Prague à Francfort, semblait être plûtôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur de France. Il avait ménagé toutes les voix, & dirigé toutes les négociations ; il recevait les honneurs dûs au représentant d'un roi qui

Digitized by Google

CHAP. VI.

donnait la couronne impériale. L'électeur de Mayence qui préside à l'élection lui donnait la main dans son palais, & l'ambassadeur ne donnait la main chez lui qu'aux seuls électeurs, & prenait le pas sur tous les autres princes. Ses pleins pouvoirs furent remis en langue française : la chancellerie allemande, jusques-là avait toujours exigé que de telles piéces fussent présentées en latin, comme étant la langue d'un gouvernement qui prend le titre d'empire romain. *Charles-Albert* fut élu le 4. janvier 1741., de la maniere la plus tranquille & la plus solemnelle : on l'aurait cru au comble de la gloire & du bonheur, mais la fortune changeait, & il devint un des plus infortunés princes de la terre par son élévation même.

Charles-Albert empereur.

CHAPITRE VII.

Désastres rapides qui suivent les succès de l'empereur Charles-Albert de Baviere.

ON commençait à sentir la faute qu'on avait faite de n'avoir pas assez de cavalerie. Le maréchal de *Belle-Isle* était malade à Francfort, & voulait à la fois conduire des négociations & commander de loin une armée. La mesintelligence se glissait entre les puissances alliées ; les saxons se plaignaient beaucoup des prussiens, & ceux-ci des français, qui à leur tour les accusaient. *Marie-Thérese* était soutenuë de sa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de Venise, d'emprunts en Flandres, mais sur-

Digitized by Google

tout de l'ardeur déſeſpérée de ſes troupes raſſemblées enfin de toutes parts. L'armée française ſous des chefs peu accrédités ſe détruiſait par les fatigues, la maladie & la déſertion : les recruës venaient difficilement. Il n'en était pas comme des armées de *Guſtave Adolphe*, qui ayant commencé ſes campagnes en Allemagne avec moins de dix mille hommes, ſe trouvait à la tête de trente mille, augmentant ſes troupes dans le pays même à meſure qu'il y faiſait des progrès. Chaque jour affaibliſſait les français vainqueurs, & fortifiait les autrichiens. Le prince *Charles* de Lorraine frere du grand duc était dans le milieu de la Bohême avec trente-cinq mille hommes : tous les habitans étaient pour lui ; il commençait à faire avec ſuccès une guerre défenſive, en tenant continuellement ſon ennemi en alarmes, en coupant ſes convois, en le harcelant ſans relâche de tous les côtés par des nuées de houzards, de croates, de pandours, & de talpaches. Les *pandours* ſont des ſclavons qui habitent le bord de la Drave, & de la Save ; ils ont un habit long ; ils portent pluſieurs piſtolets à la ceinture, un ſabre & un poignard. Les *talpaches* ſont une infanterie hongraiſe armée d'un fuſil, de deux piſtolets, & d'un ſabre. Les *croates* appellés en France *cravates*, ſont des milices de Croatie. Les *houzards* ſont des cavaliers hongrais, montés ſur de petits chevaux légers & infatigables : ils déſolent des troupes diſperſées en trop de poſtes, & peu pourvuës de cavalerie. Les troupes de France & de Baviere étaient par-tout dans ce cas. L'empereur *Charles VII.* avait voulu conſerver avec peu de monde une vaſte étenduë de terrein, qu'on ne croyait pas la reine de Hongrie en état de reprendre :

CHAP. VII.

Pandours.

Talpaches.

Croates.

Houzards.

CHAP. VII.

mais tout fut repris, & la guerre fut enfin reportée du Danube au Rhin.

Fausses démarches du cardinal de Fleury 11. Juillet 1742.

Le cardinal de *Fleury* voyant tant d'espérances trompées, tant de désastres qui succedaient à de si heureux commencemens, écrivit au général de *Kœnigseck* une lettre qu'il lui fit rendre par le maréchal de *Belle-Isle* même; il s'excusait dans cette lettre de la guerre entreprise, & il avouait qu'il avait été entraîné au delà de ses mesures. *Bien des gens savent*, dit-il, *combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y consentir. Votre excellence est trop instruite de tout ce qui se passe pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le roi à entrer dans une ligue qui étoit si contraire à mon goût & à mes principes.*

Pour toute réponse, la reine de Hongrie fit imprimer la lettre du cardinal de *Fleury*. Il est aisé de voir quels mauvais effets cette lettre devait produire; en premier lieu elle rejettait évidemment tout le reproche de la guerre sur le général chargé de négocier avec le comte de *Kœnigseck*, & ce n'était pas rendre la négociation facile que de rendre sa personne odieuse: en second lieu elle avouait de la faiblesse dans le ministère, & c'eût été bien mal connaître les hommes que de ne pas prévoir qu'on abuserait de cette faiblesse, que les alliés de la France se réfroidiraient, & que ses ennemis s'enhardiraient. Le cardinal voyant la lettre imprimée, en écrivit une seconde, dans laquelle il se plaint au général Autrichien de ce qu'on a publié sa premiere lettre, & lui dit, *qu'il ne lui écrira plus désormais ce qu'il pense.* Cette seconde lettre lui fit encor plus de tort que la premiere. Il les

Digitized by Google

fit désavouer toutes deux dans quelques papiers publics, & ce désaveu qui ne trompa CHAP. VII. personne, mit le comble à ses fausses démarches, que les esprits les moins critiques excuserent dans un homme de quatre-vingt sept ans fatigué des mauvais succès. Enfin l'empereur bavarois fit proposer à Londres des projets de paix; & sur-tout des sécularisations d'évêchés en faveur d'Hanovre. Le ministère anglais ne croyait pas avoir besoin de l'empereur pour les obtenir. On insulta à ses offres en les rendant publiques; & l'empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix, comme le cardinal de *Fleury* avait désavoué la guerre.

La querelle alors s'échauffa plus que jamais. La France d'un côté, l'Angleterre de l'autre, parties principales en effet sous le nom d'auxiliaires, s'efforcerent de tenir la balance à main armée. La maison de *Bourbon* fut obligée pour la seconde fois de tenir tête à presque toute l'Europe.

Le cardinal de *Fleury*, trop âgé pour soutenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la France dans cette guerre entreprise malgré lui, & ne vit que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine: ce qui restait à la France de forces maritimes, fut absolument détruit par les anglais; & les provinces de France furent expolées. L'empereur, que la France avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états.

Les armes françaises furent détruites en Baviere & en Bohème, sans qu'il se donnât une seule grande bataille; & le désastre fut au point qu'une retraite dont on avait besoin, & qui paraissait impraticable, fut regardée

Digitized by Google

comme un bonheur signalé. Le maréchal de *Belle-Isle* sauva le reste de l'armée française assiégée dans Prague, & ramena environ treize mille hommes de Prague à Egra, par une route détournée de trente-huit lieuës, au milieu des glaces & à la vuë des ennemis. Enfin la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

CHAP. VII.

Décemb. 1742.

Mort du cardinal de Fleury.

Le cardinal de *Fleury* mourut au village d'Issi, au milieu de tous ces désastres, & laissa les affaires de la guerre, de la marine, de la finance & de la politique dans une crise, qui altéra la gloire de son ministère, & non la tranquillité de son ame.

Louis XV. prit dès-lors la résolution de gouverner par lui-même, & de se mettre à la tête d'une armée. Il se trouvait dans la même situation où fut son bisayeul dans une guerre nommée, comme celle-ci, la guerre de la succession.

Il avait à soutenir la France & l'Espagne, contre les mêmes ennemis, c'est-à-dire, contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, & la Savoye. Pour se faire une idée juste de l'embarras qu'éprouvait le roi des périls, où l'on était exposé, & des ressources qu'il eut, il faut voir comment l'Angleterre donnait le mouvement à toutes ces secousses de l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Conduite de l'Angleterre, de l'Espagne, du roi de Sardaigne, des puissances d'Italie. Bataille de Toulon.

CHAP. VIII.

ON sait qu'après l'heureux tems de la paix d'Utrecht, les anglais qui jouissaient de Minorque & de Gibraltar en Espagne, avaient encor obtenu de la cour de Madrid des privilèges que les français ses défenseurs n'avaient pas. Les commerçans anglais allaient vendre aux colonies espagnoles les négres, qu'ils achetaient en Afrique pour être esclaves dans le nouveau monde. Des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piastres par tête qu'on payait au gouvernement espagnol, étaient un objet de gain considérable; car la compagnie anglaise en fournissant quatre mille huit cent négres, avait obtenu encor de vendre les huit cent, sans payer de droits; mais le plus grand avantage des anglais, à l'exclusion des autres nations, était la permission dont cette compagnie jouit dès 1716., d'envoyer un vaisseau à Porte-Bello.

Ce vaisseau qui d'abord ne devait être que de cinq cent tonneaux, fut en 1717. de huit cent cinquante par convention, mais en effet de mille par abus; ce qui faisait deux millions pesant de marchandises. Ces mille tonneaux étaient encor le moindre objet de ce commerce de la compagnie anglaise; une patache qui suivait toujours le vaisseau sous

Digitized by Google

CHAP. VIII.

prétexte de lui porter des vivres, allait & venait continuellement ; elle se chargeait dans les colonies anglaises des effets qu'elle aportait à ce vaisseau, lequel ne se desemplissant jamais par cette manœuvre, tenait lieu d'une flotte entiere. Souvent même d'autres navires venaient remplir le vaisseau de permission, & leurs barques allaient encor sur les côtes de l'Amérique porter des marchandises dont les peuples avaient besoin, mais qui faisaient tort au gouvernement espagnol, & même à toutes les nations intéressées au commerce qui se fait des ports d'Espagne ou golfe du Mexique. Les gouverneurs espagnols traiterent avec rigueur les marchands anglais, & la rigueur se pousse toujours trop loin.

Un patron de vaisseau marchand fait déclarer la guerre.

Un patron de vaisseau nommé *Jenkins*, vint en 1739. se présenter à la chambre des communes. C'était un homme franc & simple qui n'avait point fait de commerce illicite, mais dont le vaisseau avait été rencontré par un garde-côtes espagnol dans un parage de l'Amérique, où les espagnols ne voulaient pas souffrir de navires anglais. Le capitaine espagnol avait saisi le vaisseau de *Jenkins*, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au patron. En cet état *Jenkins* se présenta au parlement ; il raconta son avanture avec la naïveté de sa profession & de son caractère. *Messieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort ; je l'attendis ; je recommandai mon ame à* DIEU, *& ma vengeance à ma patrie.* Ces paroles prononcées naturellement exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée. Le peuple de Londres criait à la porte du parlement ; *la mer libre ou la guerre.* On n'a peut-être jamais parlé avec plus de

Digitized by Google

véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le parlement d'Angleterre : & je ne sçais si les harangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athènes & dans Rome, en des occasions à peu-près semblables, l'emportent sur les discours non préparés du chevalier *Windham*, du lord *Carteret*, du ministre *Robert Walpole*, du comte *Chesterlfield*, de M. *Pultney*, depuis comte de *Bath*. Ces discours, qui sont l'effet naturel du gouvernement & de l'esprit anglais, étonnent quelquefois les étrangers, comme les productions d'un pays qui sont à vil prix sur leur terrein sont recherchées précieusement ailleurs. Mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où l'esprit de parti domine. Le véritable état de la nation y est presque toujours déguisé. Le parti du ministère y peint le gouvernement florissant ; la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération régne partout. *Où est le tems*, s'écriait alors un membre du parlement, *où est le tems où un ministre de la guerre disait qu'il ne fallait pas qu'on osât tirer un coup de canon en Europe sans la permission de l'Angleterre.*

CHAP. VIII.

Enfin le cri de la nation détermina le parlement & le roi. On déclara la guerre à l'Espagne dans les formes à la fin de l'année 1739.

La mer fut d'abord le théâtre de cette guerre, dans laquelle les corsaires des deux nations, pourvus de lettres patentes, allaient en Europe & en Amérique attaquer tous les vaisseaux marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattaient. On en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

Les anglais prennent Porto-Bello. Mars 1740.

L'amiral *Vernon*, l'an 1740., pénétra dans le golfe du Mexique & y attaqua, & prit la

CHAP. VIII.

ville de Porto-Bello, l'entrepôt des trésors du nouveau monde, la rasa & en fit un chemin ouvert par lequel les anglais purent exercer à main armée le commerce autrefois clandestin, qui avait été le sujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les anglais comme un des plus grands services rendus à la nation. L'amiral fut remercié par les deux chambres du parlement: elles lui écrivirent ainsi qu'elles en avaient usé avec le duc de *Malborou* après la journée d'Hocsted. Depuis ce tems les actions de leur compagnie du Sud augmenterent, malgré les dépenses immenses de la nation. Les anglais espérerent alors de conquérir l'Amérique espagnole. Ils crurent que rien ne résisterait à l'amiral *Vernon*; & lorsque quelque tems après cet amiral alla mettre le siége devant Carthagène, ils se hâterent d'en célébrer la prise: de sorte que dans le tems même que *Vernon* en levait le siége, ils firent frapper une médaille où l'on voyait le port & les environs de Carthagène avec cette légende, *il a pris Carthagène*: le revers représentait l'amiral *Vernon*, & on y lisait ces mots, *au vengeur de sa patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperaient la postérité, si l'histoire plus fidéle & plus exacte ne prévenait pas de telles erreurs.

La France, qui n'avait qu'une marine faible, ne se déclarait pas alors ouvertement; mais le ministère de France secourait les espagnols autant qu'il était en son pouvoir.

Ce qui se passait en Italie dans cet embrasement général.

On était en ces termes entre les espagnols & les anglais, quand la mort de l'empereur *Charles VI.* mit le trouble dans l'Europe. On a vu ce que produisait en Allemagne la querelle de l'Autriche & de la Baviere. L'Italie fut aussi bientôt désolée pour cette succession

Digitized by Google

autrichienne. Le Milanez était réclamé par la maison d'Espagne. Parme & Plaisance devaient revenir, par le droit de naissance, à un des fils de la reine née princesse de Parme. Si *Philippe V.* avait voulu avoir le Milanez pour lui, il eût trop alarmé l'Italie. Si on eût destiné Parme & Plaisance à *Don Carlos*, déja maître de Naples & de Sicile, trop d'états réunis sous un même souverain, eussent encor alarmé les esprits. *Don Philippe*, puîné de *Don Carlos*, fut le prince auquel on destina le Milanez & le Parmésan. La reine de Hongrie maîtresse du Milanez, faisait ses efforts pour s'y maintenir. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, révendiquait ses droits sur cette province; il craignait de la voir dans les mains de la maison de Lorraine entée sur la maison d'Autriche, qui possédant à la fois le Milanez & la Toscane, pourrait un jour lui ravir les terres qu'on lui avait cédées par les traités de 1737. & 1738.: mais il craignait encor davantage de se voir pressé par la France, & par un prince de la maison de *Bourbon*, tandis qu'il voyait un autre prince de cette maison maître de Naples & de Sicile.

CHAP. VIII.

Il se résolut dès le commencement de 1742. à s'unir avec la reine de Hongrie sans s'accorder dans le fond avec elle. Ils se réunissaient seulement contre le péril présent; ils ne se faisaient point d'autres avantages: le roi de Sardaigne se réservait même de prendre, quand il voudrait, d'autres mesures. C'était un traité de deux ennemis qui ne songeaient qu'à se défendre d'un troisiéme. La cour d'Espagne envoyait l'infant *Don Philippe*, attaquer le duc roi de Sardaigne, qui n'avait voulu de lui ni pour ami, ni pour voisin. Le cardinal de *Fleury* avait laissé passer *Don Philippe*

Conduite du roi de Sardaigne.

Digitized by Google

CHAP. VIII.

& une partie de son armée par la France, mais il n'avait pas voulu lui donner de troupes.

On fait beaucoup dans un tems, on craint de faire même peu dans un autre. La raison de cette conduite était qu'on se flattait encor de regagner le roi de Sardaigne, qui laissait toujours des espérances.

On ne voulait pas d'ailleurs alors de guerre directe avec les anglais, qui l'auraient infailliblement déclarée. Les révolutions des affaires de terre qui commençaient alors en Allemagne, ne permettaient pas de braver par-tout les puissances maritimes. Les anglais s'opposaient ouvertement à l'établissement de *Don Philippe* en Italie, sous prétexte de maintenir l'équilibre de l'Europe.

Cette balance, bien ou mal entenduë, était devenuë la passion du peuple anglais, mais un intérêt plus couvert était le but du ministère de Londres. Il voulait forcer l'Espagne à partager le commerce du nouveau monde: il eût à ce prix aidé *Don Philippe* à passer en Italie, ainsi qu'il avait aidé *Don Carlos* en 1731. Mais la cour d'Espagne ne voulait point enrichir ses ennemis à ses dépens. & comptait établir *Don Philippe* dans ses états.

Dès les mois de novembre & de décembre 1741., la cour d'Espagne avait envoyé par mer plusieurs corps de troupes en Italie sous la conduite du duc de *Montemar*, célébre par la victoire de Bitonto, & ensuite par sa disgrace. Ces troupes avaient débarqué successivement sur les côtes de la Toscane & dans les ports qu'on appelle l'état *degli presidii*, appartenant à la couronne des deux Siciles. Il fallait passer sur les terres de la Toscane. Le grand duc, mari de la reine de Hongrie, fut obligé de leur accorder le passage & de déclarer son

Digitized by Google

CHAP. VIII.

pays neutre. Le duc de *Modène*, marié à la fille du feu duc d'*Orléans*, régent de France, se déclara neutre aussi. Le Pape *Benoit XIV.* sur les terres de qui l'armée devait passer dans ces conjonctures, ainsi que celle des autrichiens, embrassa la même neutralité à meilleur titre que personne, en qualité de pere commun des princes & des peuples, tandis que ses enfans vivaient à discrétion sur son territoire.

Neutralités singulieres en Italie.

De nouvelles troupes espagnoles arrivèrent par la voie de Gènes. Cette république se dit encore neutre & les laissa passer. Vers ce tems-là même le roi de Naples embrassait la neutralité, quoiqu'il s'agît de la cause de son pere & de son frere. Mais de tous ces potentats neutres en apparence aucun ne l'était en effet.

Etrange avanture à Naples.

A l'égard de la neutralité du roi de Naples, voici quelle en fut la suite. On fut étonné, le 18. août, de voir paraître à la vuë du port de Naples, une escadre anglaise composée de six vaisseaux de soixante canons, de six frégates & de deux galiottes à bombes. Le capitaine *Martin*, depuis amiral, qui commandait cette escadre, envoya à terre un officier avec une lettre au premier ministre, qui portait en substance qu'il fallait que le roi rapellât ses troupes de l'armée espagnole, ou que l'on allait dans l'instant bombader la ville. On tint quelques conférences, le capitaine anglais dit enfin, en mettant sa montre sur le tillac, qu'il ne donnait qu'une heure pour se déterminer. Le port était mal pourvu d'artillerie; on n'avait point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendait pas. On vit alors que l'ancienne maxime, *qui est maître de la mer l'est de la terre*, est souvent vraie. On fut obligé de promettre tout

Digitized by Google

CHAP. VIII.

ce que le commandant anglais voulait, & même il fallut le tenir jusqu'à ce qu'on eût le tems de pouvoir à la défense du port & du royaume.

Les Anglais eux-mêmes sentaient bien que le roi de Naples ne pouvait pas plus garder en Italie cette neutralité forcée que le roi d'Angleterre n'avait gardé la sienne en Allemagne.

L'armée espagnole commandée par le duc de *Montemar*, venuë en Italie pour soumettre la Lombardie, se retirait alors vers les frontieres du Royaume de Naples, toujours pressée par les autrichiens. Alors le roi de Sardaigne retourna dans le Piémont, & dans son duché de Savoie, où les vicissitudes de la guerre demandaient sa présence. L'infant *Don-Philippe* avait en vain tenté de débarquer à Gènes avec de nouvelles troupes. Les escadres d'Angleterre l'en avaient empêché, mais il avait pénétré par terre dans le duché de Savoie & s'en était rendu maître. C'est un pays presque ouvert du côté du Dauphiné. Il est stérile & pauvre. Ses souverains en retiraient alors à peine quinze cent mille livres de revenu. *Charles Emanuel* roi de Sardaigne, & duc de Savoie, l'abandonna pour aller défendre le Piémont, pays plus important.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, l'infant Don Philippe prend la Savoie Decemb. 1743.

On voit par cet exposé que tout était en alarmes, & que toutes les Provinces éprouvaient des revers du fond de la Silésie au fond de l'Italie. L'Autriche n'était alors en guerre ouverte qu'avec la Baviere. Et cependant on désolait l'Italie. Les peuples du Milanez, du Mantouan, de Parme, de Modène, de Guastalla regatdaient avec une tristesse impuissante toutes ces irruptions & toutes ces secousses, accoutumés depuis long-tems à être le prix du vainqueur, sans oser seulement donner leur exclusion & leur suffrage.

Récapitulation de l'état de l'Europe.

Digitized by Google

CHAP. VIII.

La cour d'Espagne fit demander aux Suisses le passage par leur territoire pour porter de nouvelles troupes en Italie, elle fut refusée. La Suisse vend des Soldats à tous les princes & défend son pays contre eux. Le gouvernement y est pacifique & les peuples guerriers. Une telle neutralité fut respectée. Venise de son côté leva vingt mille hommes pour donner du poids à la sienne.

Il y avait dans Toulon une flotte de seize vaisseaux espagnols, destinée d'abord pour transporter *Don-Philippe* en Italie ; mais il avait passé par terre comme on a vu. Elle devoit apporter des provisions à ses troupes, & ne le pouvait, retenuë continuellement dans le port par une flotte anglaise qui dominait dans la Méditerranée, & insultait toutes les côtes de l'Italie, & de la Provence. Les canoniers espagnols n'étaient pas experts dans leur art ; on les exerça dans le port de Toulon pendant quatre mois, en les faisant tirer au blanc, & en excitant leur émulation & leur industrie par des prix proposés.

Quand ils se furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'escadre espagnole, commandée par *Don Joseph Navarro*. Elle n'était que de douze vaisseaux. Les espagnols n'ayant pas assez de matelots & de canoniers pour en manœuvrer seize ; elle fut jointe aussi tôt par quatorze vaisseaux français, quatre frégates, & trois brulots, sous les ordres de Mr. de *Court*, qui à l'âge de quatre-vingts ans avait toute la vigueur de corps & d'esprit qu'un tel commandement exige. Il y avait quarante années qu'il s'était trouvé au combat naval de Malaga, où il avait servi en qualité de capitaine sur le vaisseau amiral, & depuis ce tems il ne s'était donné

Digitized by Google

CHAP. VIII. Bataille navale de Toulon, 1744. 22. Fevr.

de bataille sur mer en aucune partie du monde que celle de Messine en 1718. L'amiral anglais *Mattheus* se présenta devant les deux escadres combinées de France & d'Espagne. La flotte de *Mattheus* était de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates & de quatre brulots : avec cet avantage du nombre, il sut aussi se donner d'abord celui du vent, manœuvre dont depend souvent la Victoire dans les combats de mer, comme elle dépend sur la terre d'un poste avantageux. Ce sont les anglais qui les premiers ont rangé leurs forces navales en bataille dans l'ordre où l'on combat aujourdhui, & c'est d'eux que les autres nations ont pris l'usage de partager leurs flottes en avant-garde, arrière-garde & corps de bataille.

On combattit donc à la bataille de Toulon dans cet ordre. Les deux flottes furent également endommagées, & également dispersées.

Cette journée navale de Toulon fut donc indécise comme presque toutes les batailles navales (à l'exception de celle de la Hogue,) dans lesquelles le fruit d'un grand appareil & d'une longue action est de tuer du monde de part & d'autre, & de démâter des vaisseaux. Chacun se plaignit, les espagnols crurent n'avoir pas été assez secourus, les français accusèrent les espagnols de peu de reconnoissance. Ces deux nations quoiqu'alliées n'étaient point toujours unies. L'antipatie ancienne se réveillait quelquefois entre les peuples, quoique l'intelligence fût entre leurs rois.

Au reste le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Espagne : la mer Méditerranée fut libre au moins pendant quelque tems, & les provisions dont avoit besoin

Don-Philippe

Digitized by Google

Don-Philippe purent aiſément lui arriver des côtes de Provence ; mais ni les flottes françaiſes, ni les eſcadres d'Eſpagne ne purent s'oppoſer à l'amiral *Mattheus*, quand il revint dans ces parages. Ces deux nations obligées d'entretenir continuellement de nombreuſes armées de terre, n'avaient pas ce fond inépuiſable de marine, qui fait la reſſource de la puiſſance anglaiſe. CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Le prince de Conti force les paſſages des Alpes : Situation des affaires d'Italie.

LOUIS XV. au milieu de tous ces efforts, déclara la guerre au roi *George*, & bientôt à la reine d'Hongrie, qui la lui déclarèrent auſſi dans les formes. Ce ne fut de part & d'autre qu'une cérémonie de plus. Ni l'Eſpagne, ni Naples ne déclarerent la guerre, mais ils la firent. 15 Mai 1744. 26 Avril

Don Philippe, à la tête de vingt mille eſpagnols, dont le Marquis de la *Mina* était général, & le prince de *Conti*, ſuivi de vingt mille français, inſpirerent tous deux à leurs troupes cet eſprit de confiance & de courage opiniâtre dont on avait beſoin pour pénétrer dans le Piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée entiére, où il faut à tout moment combattre entre des rochers, des précipices & des torrens, & où la difficulté des convois n'eſt pas un des moindres obſtacles. Le prince de *Conti* qui avait ſervi en qualité de lieutenant général dans la guerre malheu-

CHAP. IX.

reuse de Baviere, avait de l'expérience dans sa jeunesse.

1. Avril

Le premier d'avril 1744. l'infant *Don-Philippe* & lui passerent le Varo, riviere qui tombe des Alpes, & qui se jette dans la mer de Gènes au dessous de Nice. Tout le comté de Nice se rendit; mais pour avancer, il fallait attaquer les retranchemens élevés près de Ville-Franche, & après eux, on trouvait ceux de la forteresse de Montalban, au milieu des rochers qui forment une longue suite de remparts presque inaccessibles. On ne pouvait marcher que par des gorges étroites, & par des abimes sur lesquels plongeait l'artillerie ennemie, & il fallait sous ce feu gravir de rochers en rochers. On trouvait encor jusques dans les Alpes des anglais à combattre; l'amiral *Mattheus*, après avoir radoubé ses vaisseaux, était venu reprendre l'empire de la mer. Il avait débarqué lui-même à Ville-Franche. Ses soldats étaient avec les piémontais; & ses canoniers servaient l'artillerie. Malgré ces périls, le prince de *Conti* se présente au pas de Ville-Franche, rempart du Piémont, haut de près de deux cent toises, que le roi de Sardaigne croyait hors d'atteinte, & qui fut couvert de français & d'espagnols. L'amiral anglais & ses matelots, furent sur le point d'être faits prisonniers.

Escalade de Ville-Franche & de Montalban.

19 Juillet 1744. Journée de Chateau Dauphin.

On avança, on pénétra enfin jusqu'à la vallée de Chateau-Dauphin. Le comte de *Campo-Santo* suivait le prince de *Conti* à la tête des espagnols, par une autre gorge. Le comte de *Campo-Santo* portait ce nom & ce titre, depuis la bataille de Campo-Santo où il avait fait des actions étonnantes; ce nom était sa récompense, comme on avait donné le nom

Digitized by Google

de *Bitonto* au duc de *Montemar*, après la bataille de Bitonto. Il n'y a guéres de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée. CHAP. IX.

Le bailli de *Givri* escalade en plein jour un roc sur lequel deux mille piémontais sont retranchés. Ce brave *Chevert*, qui avait monté le premier sur les remparts de Prague, monte à ce roc un des premiers; & cette entreprise était plus meurtriere que celle de Prague. On n'avait point de canon: les piémontais foudroyaient les assaillans avec le leur. Le roi de Sardaigne placé lui-même derriere ces retranchemens, animait ses troupes. Le bailli de *Givri* était blessé dès le commencement de l'action; & le marquis de *Villemur* instruit qu'un passage non moins important venait d'être heureusement forcé par les français, envoyait ordonner la retraite. *Givri* la fait battre; mais les officiers & les soldats trop animés ne l'écoutent point. Le lieutenant-colonel de Poitou saute dans les premiers retranchemens; les grenadiers s'élancent les uns sur les autres; &, ce qui est à peine croyable, ils passent par les embrasures mêmes du canon ennemi, dans l'instant que les piéces ayant tiré, reculaient par leur mouvement ordinaire: on y perdit près de deux mille hommes; mais il n'échapa aucun piémontais. Le roi de Sardaigne, au désespoir, voulait se jetter lui-même au milieu des attaquans, & on eut beaucoup de peine à le retenir; il en coûta la vie au bailli de *Givri*; le colonel *Salis*, le marquis de *la Carte* y furent tués; le duc d'*Agenois* & beaucoup d'autres blessés. Mais il en avait coûté encor moins qu'on ne devait s'attendre dans un tel terrein. Le comte de *Campo-Santo* qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé où ce furieux combat s'était

Digitized by Google

CHAP IX.

donné, écrivit au marquis de la *Mina*, général de l'armée espagnole sous Don Philippe : *Il se présentera quelques occasions où nous ferons aussi-bien que les français, car il n'est pas possible de faire mieux.* Je rapporte toujours les lettres des généraux, lorsque j'y trouve des particularités intéressantes : Ainsi je transcrirai encor ce que le prince de *Conti* écrivit au roi touchant cette journée : *C'est une des plus brillantes & des plus vives actions qui se soient jamais passées ; les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade de Poitou, ayant monsieur d'Agenois à sa tête, s'est couverte de gloire.*

La bravoure & la présence d'esprit de monsieur de Chevert, ont principalement décidé l'avantage. Je vous recommande monsieur de Solémi, & le Chevalier de Modène. La Carte a été tué ; votre majesté qui connaît le prix de l'amitié sent combien j'en suis touché. Ces expressions d'un prince à un roi, sont des leçons de vertu pour le reste des hommes, & l'histoire doit les conserver.

Journée des barricades.

Pendant qu'on prenait Château-Dauphin, il fallait emporter ce qu'on appellait les barricades ; c'était un passage de trois toises entre deux montagnes qui s'élevent jusqu'aux nuës. Le roi de Sardaigne avait fait couler dans ce précipice la rivière de Sture qui baigne cette vallée. Trois retranchemens, & un chemin couvert par delà la rivière, défendaient ce poste, qu'on appellait les barricades ; il fallait ensuite se rendre maître du château de Démont, bâti avec des fraix immenses sur la tête d'un rocher isolé, au milieu de la vallée de Sture ; après quoi les français maîtres des Alpes voyaient les plaines du Piémont. Ces barricades furent tournées habilement par

Digitized by Google

les français & par les espagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin. On les emporta presque sans coup férir, en mettant ceux qui les défendaient entre deux feux. Cet avantage fut un des chefs-d'œuvre de l'art de la guerre, car il fut glorieux, il remplit l'objet proposé, & ne fut pas sanglant.

CHAP. IX. 18. Juil.

CHAPITRE X.

Nouvelles disgraces de l'Empereur Charles VII. Bataille de Dettingue.

TAnt de belles actions ne servaient de rien au but principal, & c'est ce qui arrive dans presque toutes les guerres. La cause de la reine de Hongrie n'en était pas moins triomphante. L'empereur *Charles VII.* nommé en effet empereur par le roi de France, n'en avait été pas moins chassé de ses états héréditaires, & n'était pas moins errant dans l'Allemagne. Les français n'étaient pas moins repoussés au Rhin & au Mein. La France enfin n'en était pas moins épuisée pour une cause qui lui était étrangere, & pour une guerre qu'elle aurait pu s'épargner, guerre entreprise par la seule ambition du maréchal de *Belle-Isle*, dans laquelle on n'avait que peu de chose à gagner & beaucoup à perdre.

L'empereur *Charles VII.* se réfugia d'abord dans Ausbourg, ville impériale & libre, qui se gouverne en république, fameuse par le nom d'*Auguste*, la seule qui ait conservé les restes, quoique défigurés de ce nom d'*Auguste*, autrefois commun à tant de villes sur les fron-

Digitized by Google

CHAP. X.

tieres de la Germanie & des Gaules. Il n'y demeura pas long-tems, & en la quittant au mois de Juin 1743., il eut la douleur d'y voir entrer un colonel de houſſards nommé *Mentzel*, fameux par ſes férocités & ſes brigandages, qui le chargea d'injures dans les ruës.

Il portait ſa malheureuſe deſtinée dans Francfort, ville encore plus privilégiée qu'Auſbourg, & dans laquelle s'était faite ſon élection à l'Empire; mais ce fut pour y voir accroître ſes infortunes. Il ſe donnait une bataille qui décidait de ſon ſort à quatre milles de ſon réfuge.

Le comte *Stairs* écoſſais, l'un des éleves du duc de *Malborou*, autrefois ambaſſadeur en France, avait marché vers Francfort à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, compoſée d'anglais, d'hanovriens & d'autrichiens. Le roi d'Angleterre arriva avec ſon ſecond fils le duc de *Cumberland*, après avoir paſſé à Francfort dans ce même aſyle de l'empereur qu'il reconnaiſſait toujours pour ſon ſouverain, & auquel il faiſait la guerre dans l'eſpérance de le détrôner.

Le maréchal duc de *Noailles* qui commandait l'armée oppoſée au roi d'Angleterre, avait porté les armes dès l'âge de quinze ans. Il avait commandé en Catalogne dans la guerre de 1701., & paſſa depuis par toutes les fonctions qu'on peut avoir dans le gouvernement: à la tête des finances au commencement de la régence, général d'armée & miniſtre d'état, il ne ceſſa dans tous ces emplois de cultiver la littérature, exemple autrefois commun chez les grecs, & chez les romains, mais rare aujourdhui dans l'Europe. Ce général par une manœuvre ſupérieure fut

Digitized by Google

d'abord le maître de la campagne. Il cotoya l'armée du roi d'Angleterre qui avait le Mein entre elle & les français : il lui coupa les vivres en se rendant maître des passages au-dessus & au-dessous de leur camp. CHAP. X.

Le roi d'Angleterre s'était posté dans Aschaffembourg, ville sur le Mein qui appartient à l'électeur de Mayence. Il avait fait cette démarche malgré le comte *Stairs* son général, & commençait à s'en répentir. Il y voyait son armée bloquée & affamée par le maréchal de *Noailles*. Le soldat fut réduit à la demi-ration par jour. On manquait de fourages au point qu'on proposa de couper les jarrets aux chevaux, & on l'aurait fait si on était resté encor deux jours dans cette position. Le roi d'Angleterre enfin fut obligé de se retirer pour aller chercher des vivres à Hanau sur le chemin de Francfort ; mais en se retirant il était exposé aux batteries du canon ennemi placé sur la rive du Mein. Il fallait faire marcher en hâte une armée que la disette affaiblissait & dont l'arriere-garde pouvait être accablée par l'armée française. Car le maréchal de *Noailles* avait eu la précaution de jetter des ponts entre Dettingue & Aschaffembourg, sur le chemin de Hanau, & les anglais avaient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces ponts. Le 26. Juin au milieu de la nuit le roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, & hazarda cette marche précipitée & dangereuse à laquelle il était réduit. Le maréchal de *Noailles* voit les anglais qui semblent marcher à leur perte dans un chemin étroit entre une montagne & la riviére. Il ne manqua pas d'abord de faire avancer tous les escadrons composés de la maison du roi, de dragons & de houzards, vers le village

Digitized by Google

CHAP. X.

de Dettingue, devant lequel les anglais devaient passer. Il fait défiler sur deux ponts quatre brigades d'infanterie avec celles des gardes-françaises. Ces troupes avaient ordre de rester postées dans le village de Dettingue en deçà d'un ravin profond. Elles n'étaient point apperçuës des anglais, & le maréchal voyait tout ce que les anglais faisaient. Monsieur de *Vallière* lieutenant-général, homme qui avait poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller, tenait ainsi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeaient sur eux du rivage. Ils devaient passer par un chemin creux qui est entre Dettingue & un petit ruisseau. On ne devait fondre sur eux qu'avec un avantage certain dans un terrein qui devenait un piége inévitable. Le roi d'Angleterre pouvait être pris lui-même : c'était enfin un de ces momens décisifs qui semblaient devoir mettre fin à la guerre.

Le maréchal recommande au duc de *Grammont* son neveu, lieutenant-général & colonel des gardes, d'attendre dans cette position que l'ennemi vînt lui-même se livrer. Il alla malheureusement reconnaître un gué pour faire encor avancer de la cavalerie. La plûpart des officiers disaient qu'il eût mieux fait de rester à la tête de l'armée pour se faire obéir. Il envoya faire occuper le poste d'Aschaffembourg par cinq brigades, de sorte que les anglais étaient pris de tous côtés. Un moment d'impatience détangea toutes ces mesures.

27. Juin. Le duc de *Grammont* crut que la premiere colonne ennemie était déjà passée, & qu'il n'y avait qu'à fondre sur une arriere-garde qui ne pouvait résister, il fit passer le ravin à ses troupes. Quittant ainsi un terrein avantageux

tageux où il devait rester, il avance avec le régiment des gardes & celui de *Noailles* infanterie, dans une petite plaine qu'on appelle champ des coqs. Les anglais qui défilaient en ordre de bataille, se formerent bientôt. Par-là les français qui avaient attiré les ennemis dans le piége y tomberent eux-mêmes. Ils attaquerent les ennemis en désordre & avec des forces inégales. Le canon que monsieur de *Vallière* avait établi le long du Mein, & qui foudroyait les ennemis par le flanc, & surtout les hanovriens, ne fut plus d'aucun usage, parce qu'il aurait tiré contre les français même. Le maréchal revient dans le moment qu'on venait de faire cette faute. CHAP. X.

La maison du roi à cheval, les carabiniers enfoncerent d'abord par leur impétuosité deux lignes entiéres d'infanterie; mais ces lignes se reformerent dans le moment & envelopperent les français. Les officiers du régiment des gardes marcherent hardiment à la tête d'un corps assez faible d'infanterie; vingt & un de ces officiers furent tués sur la place, autant furent dangereusement blessés. Le régiment des gardes fut mis dans une déroute entiére.

Le duc de *Chartres* depuis duc d'Orléans, le prince de *Clermont*, le comte d'*Eu*, le duc de *Pentiévre* malgré sa grande jeunesse, faisaient des efforts pour arrêter le désordre. Le comte de *Noailles* eut deux chevaux de tués sous lui. Son frere le duc d'*Ayen* fut renversé.

Le marquis de *Puiségur*, fils du maréchal de ce nom, parlait aux soldats de son régiment, courait après eux, ralliait ce qu'il pouvait, & en tua de sa main quelques uns qui ne voulaient plus suivre & qui criaient *sauve qui peut*. Les princes & les ducs de *Bi-*

CHAP. X.

ron, de *Luxembourg*, de *Péquigni-Chevreuſe*, ſe mettaient à la tête des brigades qu'ils rencontraient & s'enfoncerent dans les lignes des ennemis.

D'un autre côté la maiſon du roi, & les carabiniers ne ſe rebutaient point. On voyait ici une troupe de gendarmes, là une compagnie des gardes, cent mouſquetaires dans un autre endroit, des compagnies de cavalerie s'avançant avec des chevaux-legers; d'autres qui ſuivaient les carabiniers ou les grenadiers à cheval, & qui couraient aux anglais le ſabre à la main avec plus de bravoure que d'ordre. Il y en avait ſi peu, qu'environ cinquante mouſquetaires emportés par leur courage, pénétrerent dans le régiment de cavalerie de milord *Stairs*. Vingt-ſept officiers de la maiſon du roi à cheval périrent dans cette confuſion, & ſoixante & ſix furent bleſſés dangereuſement. Le comte d'*Eu*, le comte d'*Harcourt*, le comte de *Beuvron*, le duc de *Boufflers* furent bleſſés; le comte de la *Motte Houdancourt*, chevalier d'honneur de la reine, eut ſon cheval tué, fut foulé long-tems aux pieds des chevaux & remporté preſque mort. Le marquis de *Gontaud* eut le bras caſſé; le duc de *Rochechouart*, premier gentilhomme de la chambre ayant été bleſſé deux fois & combattant encor, fut tué ſur la place. Les marquis de *Sabran*, de *Fleury*, le comte d'*Eſtrade*, le comte de *Roſtaing* y laiſſerent la vie. Parmi les ſingularités de cette triſte journée, on ne doit pas omettre la mort d'un comte de *Boufflers* de la branche de *Rémiancourt*. C'était un enfant de dix ans & demi, un coup de canon lui caſſa la jambe: il reçut le coup, ſe vit couper la jambe, & mourut avec un égal ſang froid.

Digitized by Google

Tant de jeuneſſe & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de ſon malheur. CHAP. X.

La perte n'était guéres moins conſidérable parmi les officiers anglais. Le roi d'Angleterre combattait à pied & à cheval, tantôt à la tête de la cavalerie, tantôt à celle de l'infanterie. Le duc de *Cumberland* fut bleſſé à ſes côtés, le duc d'*Aremberg* qui commandait les autrichiens reçut une balle de fuſil au haut de la poitrine. Les anglais perdirent pluſieurs officiers généraux. Le combat dura trois heures. Mais il était trop inégal ; le courage ſeul avait à combattre la valeur, le nombre & la diſcipline. Enfin le maréchal de *Noailles* ordonna la retraite.

Le roi d'Angleterre dîna ſur le champ de bataille, & ſe retira enſuite ſans même ſe donner le tems d'enlever tous ſes bleſſés, dont il laiſſa environ ſix cent que le lord *Stairs* recommanda à la généroſité du maréchal de *Noailles*. Les français les recueillirent comme des compatriotes ; les anglais & eux ſe traitaient en peuples qui ſe reſpectaient.

Les deux généraux s'écrivirent des lettres qui font voir juſqu'à quel point on peut pouſſer la politeſſe & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'était pas particuliére au comte *Stairs*, & au duc de *Noailles*. Le duc de *Cumberland* ſur-tout fit un acte de généroſité qui doit être tranſmis à la poſtérité. Un mouſquetaire, nommé *Girardau*, bleſſé dangereuſement, avait été porté près de ſa tente. On manquait de chirurgiens, aſſez occupés ailleurs ; on alla panſer le prince à qui une balle avait percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le prince, *par ſoulager*

Digitized by Google

CHAP. X.

cet officier français, il eſt plus bleſſé que moi; il manquerait de ſecours & je n'en manquerai pas.

Au reſte, la perte fut à peu près égale dans les deux armées. Il y eut du côté des alliés deux mille deux cent trente-un homme, tant tués que bleſſés. On ſut ce calcul par les anglais qui rarement diminuënt leur perte & n'augmentent guére celle de leurs ennemis.

Les français ſouffrirent une grande perte en faiſant avorter le fruit des plus belles diſpoſitions par cette ardeur précipitée, & cette indiſcipline qui leur avait fait perdre autrefois les batailles de Poitiers, de Crecy, d'Azincour. Celui qui écrivit cette hiſtoire, vit ſix ſemaines après le comte *Stairs* à la Haye; il prit la liberté de lui demander ce qu'il penſait de cette bataille? Ce général lui répondit: Je penſe que les français ont fait une grande faute, & nous deux; la vôtre a été de ne ſavoir pas attendre; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, & enſuite de n'avoir pas ſu profiter de la victoire.

Après cette action, beaucoup d'officiers français & anglais allérent à Francfort, ville toujours neutre où l'empereur vit l'un après l'autre, le comte *Stairs*, & le maréchal de *Noailles*, ſans pouvoir leur marquer d'autres ſentimens que ceux de la patience dans ſon infortune.

Le maréchal de *Noailles* trouva l'empereur accablé de chagrin, ſans états, ſans eſpérances, n'ayant pas de quoi faire ſubſiſter ſa famille, dans cette ville impériale où perſonne ne voulait faire la moindre avance au chef de l'Empire; il lui donna une lettre de crédit de quarante mille écus, certain de n'ê-

Digitized by Google

tre pas désavoué par le roi son maître. Voilà où en était réduite la majesté de l'empire romain. CHAP. X.

CHAPITRE XI.

Premiere campagne de Louis XV. en Flandre ; ses succès. Il quitte la Flandre pour aller au secours de l'Alsace menacée, pendant que le prince de Conti continuë à s'ouvrir le passage des Alpes. Nouvelles ligues. Le roi de Prusse prend encor les armes.

CE fut dans ces circonstances dangereuses, dans ce choc de tant d'états, dans ce mêlange & ce chaos de guerre & de politique, que *Louis XV.* commença sa premiere campagne. On gardait à peine les frontieres du côté de l'Allemagne. La reine de Hongrie s'était fait prêter serment de fidélité par les habitans de la Baviere & du haut Palatinat. Elle fit présenter dans Francfort même, où *Charles VII.* était retiré, un mémoire où l'élection de cet empereur était qualifiée *nulle de toute nullité.* Il était obligé enfin de se déclarer neutre, tandis qu'on le dépouillait. On lui proposait de se démettre, & de résigner l'Empire à *François* de Lorraine, grand duc de Toscane, époux de *Marie-Thérese.* Premiere campagne de Louis XV. en 1744.

Le prince *Charles* de Lorraine, frere du grand duc, commençait à s'établir dans une île du Rhin auprès du vieux Brisac. Des par-

Digitized by Google

CHAP XI.

tis hongrais pénétraient jusques par delà la Saare & entamaient les frontiéres de la Lorraine. Ce fameux partisan *Mentzel* faisait répandre dans l'Alsace, dans les trois évêchés, dans la Franche-Comté des manifestes par lesquels il invitait les peuples au nom de la reine de Hongrie à retourner sous l'obéissance de la maison d'Autriche; il menaçait les habitans qui prendraient les armes de les faire pendre *après les avoir forcés de se couper eux-mêmes le nez & les oreilles.* Cette insolence digne d'un soldat d'*Attila*, n'était que méprisable, mais elle était la preuve des succès. Les armées autrichiennes menaçaient Naples, tandis que les armées françaises & espagnoles n'étaient encor que dans les Alpes. Les anglais victorieux sur terre, dominaient sur les mers; les hollandais allaient se déclarer & promettaient de se joindre en Flandres aux autrichiens & aux anglais. Tout était contraire. Le roi de Prusse satisfait de s'être emparé de la Siléfie avait fait sa paix particuliére avec la reine de Hongrie.

Louis XV. soutint tout ce grand fardeau. Non seulement il assura les frontiéres sur les bords du Rhin & de la Moselle, par des corps d'armées; mais il prépara une descente en Angleterre même. Il fit venir de Rome le jeune prince *Charles Edouard*, fils aîné du prétendant, & petit-fils de l'infortuné roi *Jacques second.* Une flotte de vingt-un vaisseaux chargée de vingt-quatre mille hommes de débarquement le porta dans le canal d'Angleterre. Ce prince vit pour la premiére fois le rivage de sa patrie. Mais une tempête, & surtout les vaisseaux anglais, rendirent cette entrepriſe infructueuse.

9. Janv. 1744.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi partit

pour la Flandre. Il avait une armée floriſſante que le comte d'*Argenſon* ſecrétaire d'état de la guerre avait pourvuë de tout ce qui pouvait faciliter la guerre de campagne & de ſiége. CHAP. XI.

Louis XV. arrive en Flandre. A ſon approche les hollandais qui avaient promis de ſe joindre aux troupes de la reine de Hongrie & aux anglais, commencent à craindre. Ils n'oſent remplir leur promeſſe : ils envoyent des députés au roi au lieu de troupes contre lui. Le roi prend Courtrai & Menin. Courtrai le 18. Mai. Menin le 5. Juin.

Le lendemain même de la priſe de Menin il inveſtit Ypres. C'était le prince de *Clermont*, abbé de Saint-Germain-des-Près, qui commandait les principales attaques au ſiége d'Ypres. On n'avait point vu en France depuis les cardinaux de la *Vallette* & de *Sourdis*, d'homme qui réunît la profeſſion des armes & celle de l'Egliſe. Le prince de *Clermont* avait eu cette permiſſion du pape *Clément XII.*, qui avait jugé que l'état eccléſiaſtique devait être ſubordonné à celui de la guerre dans l'arriére-petit-fils du grand *Condé*. 6. Juin 1744.

On inſulta le chemin couvert du front de la baſſe-ville, quoique cette entrepriſe parût prématurée & haſardée ; le marquis de *Beauveau* maréchal de camp qui marchait à la tête des grenadiers de Bourbonnais & de Royal-Comtois, y reçut une bleſſure mortelle qui lui cauſa les douleurs les plus vives. Il mourut dans des tourmens intolérables regretté des officiers & des ſoldats comme capable de commander un jour les armées, & de tout Paris comme un homme de probité & d'eſprit. Il dit aux ſoldats qui le portaient : *mes amis, laiſſez-moi mourir & allez combattre.*

Ypres capitula bientôt ; nul moment n'était 25. Juin.

Digitized by Google

CHAP. XI.

perdu. Tandis qu'on entrait dans Ypres, le duc de *Boufflers* prenait la Kenoque ; & pendant que le roi allait après ces expéditions visiter les places frontiéres, le prince de *Clermont* faisait le siége de Furnes, qui arbora le drapéau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte. Les généraux anglais & autrichiens qui commandaient vers Bruxelles regardaient ces progrès & ne pouvaient les arrêter. Un corps que commandait le maréchal de *Saxe* que le roi leur oppofait, était si bien posté & couvrait les siéges si à propos, que les succès étaient assurés. Les alliés n'avaient point de plan de campagne fixe & arrêté. Les opérations de l'armée française étaient concertées. Le maréchal de *Saxe* posté à Courtrai arrêtait tous les efforts des ennemis & facilitait toutes les opérations. Une artillerie nombreuse qu'on tirait aisément de Douai, un régiment d'artillerie de près de cinq mille hommes plein d'officiers capables de conduire des siéges & composé de soldats, qui sont pour la plûpart des artistes habiles ; enfin le corps des ingénieurs, étaient des avantages que ne peuvent avoir des nations réunies à la hâte pour faire ensemble la guerre quelques années. De pareils établissemens ne peuvent être que le fruit du tems & d'une attention suivie dans une monarchie puissante. La guerre de siége devait donner à la France nécessairement la supériorité.

19. Juin. 11. Juil.

Le prince Charles de Lorraine passe le Rhin. 29. & 30. Juin 1744.

Au milieu de ces progrès la nouvelle vient que les autrichiens ont passé le Rhin du côté de Spire à la vuë des français & des bavarois, que l'Alsace est entamée, que les frontiéres de la Lorraine sont exposées. On ne pouvait d'abord le croire, mais rien n'était plus certain. Le prince *Charles* en donnant de la jalousie en

Digitized by Google

plusieurs endroits, & faisant à-la-fois plus d'une tentative, avait enfin réussi du côté où était posté le comte de *Seckendorff* qui commandait les bavarois, les palatins & les hessois, alliés, payés par la France. CHAP. XI.

L'armée autrichienne, au nombre d'environ soixante mille hommes, entre en Alsace sans résistance. Le prince *Charles* s'empara en une heure de Lauterbourg, poste peu fortifié, mais de la plus grande importance. Il fait avancer le général *Nadasti* jusqu'à Veissenbourg, ville ouverte, dont la garnison est forcée de se rendre prisonniére de guerre. Il met un corps de dix mille hommes dans la ville & dans les lignes qui la bordent. Le maréchal de *Coigny*, qui commandait dans ces quartiers, général hardi, sage & modeste, célébre par deux victoires en Italie, dans la guerre de 1738., vit que sa communication avec la France était coupée, que le pays Messin, la Lorraine, allait être en proie aux autrichiens & aux hongrais; il n'y avait d'autre ressource que de passer sur le corps de l'ennemi pour rentrer en Alsace & couvrir le pays. Il marche aussitôt avec la plus grande partie de son armée à Veissenbourg dans le tems que les ennemis venaient de s'en emparer. Il les attaque dans la ville & dans les lignes; les autrichiens se défendent avec courage. On se battait dans les places & dans les ruës; elles étaient couvertes de morts. La résistance dura six heures entiéres. Les bavarois, qui avaient mal gardé le Rhin, réparerent leur négligence par leur valeur. Ils étaient sur-tout encouragés par le comte de *Mortagne*, alors lieutenant-général de l'empereur, qui reçut dix coups de fusil dans ses habits. Le marquis de *Montal* menait les français. On reprit enfin Veissenbourg. Les autrichiens en Alsace. 15. Juill. 1744.

Digitized by Google

CHAP XI.

& les lignes, mais on fut bientôt obligé, par l'arrivée de toute l'armée autrichienne, de se retirer vers Hagnau, qu'on fut même forcé d'abandonner. Des partis ennemis, qui allerent à quelques lieuës au-delà de la Sarre, porterent l'épouvante juſqu'à Luneville, dont le roi *Staniſlas Leſcſinsky* fut obligé de partir avec ſa cour.

Le roi de France marche au ſecours de l'Alſace.

A la nouvelle de ces revers que le roi apprit à Dunkerque, il ne balança pas ſur le parti qu'il devait prendre; il ſe réſolut à interrompre le cours de ſes conquêtes en Flandres; à laiſſer le maréchal de *Saxe* avec environ 40. mille hommes conſerver ce qu'il avait pris, & à courir lui-même au ſecours de l'Alſace.

Il fait d'abord prendre les devans au maréchal de *Noailles*. Il envoye le duc d'*Harcourt* avec quelques troupes garder les gorges de Phalsbourg. Il ſe prépare de marcher à la tête de vingt-ſix bataillons & de trente-trois eſcadrons. Ce parti que prenait le roi dès ſa premiere campagne, tranſporta les cœurs des français & raſſura les provinces alarmées par le paſſage du Rhin, & ſur-tout par les malheureuſes campagnes précédentes en Allemagne.

Le roi prit ſa route par *Saint-Quentin*, la *Fère*, *Laon*, *Rheims*, faiſant marcher ſes troupes, dont il aſſigna le rendez-vous à Metz. Il augmenta pendant cette marche la paye & la nourriture du ſoldat, & cette attention redoubla encor l'affection de ſes ſujets. Il arriva dans Mets le 5. Août, & le 7. on apprit un événement qui changeait toute la face des affaires, qui forçait le prince *Charles* à ſortir de l'Alſace, qui rétabliſſait l'empereur & mettait la reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eût été encor.

Digitized by Google

CHAP. XI.

Il semblait que cette princesse n'eût alors rien à craindre du roi de Prusse après la paix de Breslau, & sur-tout après une alliance défensive concluë la même année que la paix de Breslau, entre lui & le roi d'Angleterre; mais il était visible que la reine de Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande s'étant unies contre l'empereur par un traité fait à Vorms, les puissances du nord, & sur-tout la Russie, étant vivement sollicitées, les progrès de la reine de Hongrie augmentant en Allemagne, tout était à craindre tôt ou tard pour le roi de Prusse; il avait enfin pris le parti de rentrer dans ses engagemens avec la France. Le traité avait été signé secrétement le 5. Avril, & on avait fait depuis à Francfort une alliance étroite entre le roi de France, l'empereur, le roi de Prusse, l'électeur Palatin & le roi de Suede, en qualité de Landgrave de Hesse. Ainsi l'union de Francfort était un contrepoids aux projets de l'union de Vorms. Une moitié de l'Europe était ainsi animée contre l'autre, & des deux côtés on épuisait toutes les ressources de la politique & de la guerre.

27. Mai 1744.

Le maréchal *Schmettau* vint de la part du roi de Prusse annoncer au roi que son nouvel allié marchait à Prague avec quatre-vingt mille hommes, & qu'il en faisait avancer vingt-deux mille en Moravie. Cette puissante diversion en Allemagne, les conquêtes du roi en Flandres, sa marche en Alsace, dissipaient toutes les alarmes, lorsqu'on en éprouva une d'une autre espêce qui fit trembler & gémir toute la France.

La guerre est plus vive qu'auparavant. Le roi de Prusse fait marcher cent mille hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Le roi de France eſt à l'extrêmité. Dès qu'il eſt guéri, il marche en Allemagne; il va aſſiéger Fribourg, tandis que l'armée autrichienne, qui avait pénétré en Alſace, va délivrer la Bohème, & que le Prince de Conti gagne une bataille en Italie.

CHAP. XII.

Le roi de France eſt à l'extrêmité. 1745.

LE jour qu'on chantait dans Metz un *Te Deum* pour la priſe du Château-Dauphin, le roi reſſentit des mouvemens de fiévre; c'était le 8. d'Août. La maladie augmenta; elle prit le caractère d'une fiévre qu'on appelle maligne ou putride, & dès la nuit du 14. il était à l'extrêmité. Son tempérament était robuſte & fortifié par l'exercice; mais les meilleures conſtitutions ſont celles qui ſuccombent le plus ſouvent à ces maladies, par cela même qu'elles ont la force d'en ſoutenir les premieres atteintes, & d'accumuler pendant pluſieurs jours les principes d'un mal auquel elles réſiſtent dans les commencemens. Cet événement porta la crainte & la déſolation de ville en ville; les peuples accouroient de tous les environs de Metz; les chemins étaient remplis d'hommes de tous états & de tout âge, qui, par leurs différens rapports, augmentaient leur commune inquiétude.

Le danger du roi ſe répand dans Paris au milieu de la nuit; on ſe relève; tout le monde court en tumulte ſans ſavoir où l'on va. Les

Digitized by Google

églises s'ouvrent en pleine nuit ; on ne connaît plus le tems ni du sommeil, ni de la veille, ni du repas. Paris était hors de lui-même ; toutes les maisons des hommes en place étaient assiégées d'une foule continuelle : on s'assemblait dans tous les carrefours. Le peuple s'écriait, » s'il meurt, c'est pour avoir » marché à notre secours. » Tout le monde s'abordait, s'interrogeait dans les églises sans se connaître. Il y eut plusieurs églises où le prêtre qui prononçait la priére pour la santé du roi, interrompit le chant par ses pleurs, & le peuple lui répondit par des sanglots & par des cris. Le courrier qui apporta le 19. à Paris la nouvelle de sa convalescence, fut embrassé & presque étouffé par le peuple : on baisait son cheval ; on le menait en triomphe. Toutes les ruës rétentissaient d'un cri de joie : le roi est guéri. Quand on rendit compte à ce monarque des transports inouis de joie qui avaient succédé à ceux de la désolation, il en fut attendri jusqu'aux larmes, & en se soulevant par un mouvement de sensibilité qui lui rendait des forces, *ah !* s'écria-t'il, *qu'il est doux d'être aimé ainsi ! & qu'ai-je fait pour le mériter.*

CHAP. XII. Témoignages singuliers de l'amour des français pour leur roi.

Tel est le peuple de France ; sensible jusqu'à l'enthousiasme & capable de tous les excès dans ses affections comme dans ses murmures.

L'archiducheſſe épouse du prince de Lorraine mourut à Bruxelles environ ce tems-là, d'une maniere douloureuse. Elle était chérie des brabançons, & méritait de l'être ; mais ces peuples n'ont pas l'ame passionnée des français.

Les courtisans ne sont pas comme le peuple. Le péril de *Louis XV.* fit naître parmi eux plus d'intrigues & de cabales qu'on n'en vit autrefois, quand *Louis XIV.* fut sur le

Digitized by Google

CHAP. XII.

point de mourir à Calais : son petit-fils en éprouva les effets dans Metz. Les momens de crise où il parut expirant, furent ceux qu'on choisit pour l'accabler par les démarches les plus indiscrètes, qu'on disait inspirées par des motifs religieux, mais que la raison réprouvait, & que l'humanité condamnait. Il échapa à la mort & à ces pièges.

Dès qu'il eut repris ses sens, il s'occupa au milieu de son danger, de celui où le prince *Charles* avait jetté la France par son passage du Rhin. Il n'avait marché que dans le dessein de combattre le prince *Charles*; mais ayant envoyé le maréchal de *Noailles* à sa place, il dit au comte d'Argenson, *écrivez de ma part au Maréchal de Noailles, que pendant qu'on portait Louis XIII. au tombeau, le prince de Condé gagna une bataille.* Cependant on put à peine entamer l'arriere-garde du prince *Charles* qui se retirait en bon ordre. Ce prince, qui avait passé le Rhin malgré l'armée de France, le repassa presque sans perte vis-à-vis une armée supérieure. Le roi de Prusse se plaignit qu'on eût ainsi laissé échapper un ennemi qui allait venir à lui. C'était encore une occasion heureuse manquée. La maladie du roi de France, quelque retardement dans la marche de ses troupes, un terrein marécageux & difficile par où il fallait aller au prince *Charles*, les précautions qu'il avait prises, ses ponts assurés, tout lui facilita cette retraite; il ne perdit pas même un magasin.

Paroles de Louis XV étant à l'extrémité.

Belle marche du prince Charles de Lorraine.

Ayant donc repassé le Rhin avec cinquante mille hommes complets, il marche vers le Danube & l'Elbe avec une diligence incroyable; & après avoir pénétré en France aux portes de Strasbourg, il allait délivrer la Bohême une seconde fois. Mais le roi de Prusse

Digitized by Google

s'avançait vers Prague : il l'investit le 4. Septembre ; & ce qui parut étrange, c'est que le général *Ogilvy*, qui la défendait avec quinze mille hommes, se rendit dix jours après prisonnier de guerre lui & sa garnison. C'était le même gouverneur qui, en 1741. avait rendu la ville en moins de tems, quand les français l'escaladerent. CHAP. XII. 15. Sept.

Une armée de quinze mille hommes prisonniere de guerre, la capitale de la Bohême prise, le reste du royaume soumis peu de jours après, la Moravie envahie en même-tems, l'armée de France rentrant enfin en Allemagne, les succès en Italie firent espérer qu'enfin la grande querelle de l'Europe allait être décidée en faveur de l'empereur *Charles VII. Louis XV.* dans une convalescence encor faible, résout le siége de Fribourg au mois de Septembre, & y marche. Il va passer le Rhin à son tour. Et ce qui fortifia encor ses espérances, c'est qu'en arrivant à Strasbourg, il y reçut la nouvelle d'une victoire remportée par le prince de *Conti*.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Coni. Conduite du roi de France. Le roi de Naples surpris près de Rome.

POur descendre dans le Milannez, il fallait prendre la ville de Coni. L'Infant *Don Philippe* & le prince de *Conti* l'assiégeaient. Le Roi de Sardaigne les attaqua dans leurs lignes avec une armée supérieure. Rien

Digitized by Google

CHAP. XIII.

n'était mieux concerté que l'entrepriſe de ce monarque. C'était une de ces occaſions où il était de la politique de donner bataille. S'il était vainqueur, les français avaient peu de reſſources, & la retraire était très-difficile ; s'il était vaincu, la ville n'était pas moins en état de réſiſter dans cette ſaiſon avancée, & il avait des retraites sûres. Sa diſpoſition paſſa pour une des plus ſavantes qu'on eût jamais vuës : cependant il fut vaincu. Les français & les eſpagnols combattirent comme des alliés qui ſe ſecourent, & comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les eſpagnols ne perdirent que neuf cent hommes, & les français eurent mille deux cent hommes tués ou bleſſés. Le prince de *Conti* qui était général & ſoldat eut ſa cuiraſſe percée de deux coups & deux chevaux tués ſous lui : Il n'en parla point dans ſa lettre au roi, mais il s'étendait ſur les bleſſures de meſſieurs de *la Force*, de *Senneterre*, de *Chauvelin*, ſur les ſervices ſignalés de monſieur de *Courten*, ſur ceux de meſſieurs de *Choiſeuil*, du *Chaila*, de *Beauprau*, ſur tous ceux qui l'avaient ſecondé, & demandait pour eux des récompenſes. Cette hiſtoire ne ſerait qu'une liſte continuelle, ſi on pouvait citer toutes les belles actions, qui devenuës ſimples & ordinaires ſe perdent continuellement dans la foule.

Mais cette nouvelle victoire fut encor au nombre de celles qui cauſent des pertes ſans produire d'avantages réels aux vainqueurs. On a donné plus de cent vingt batailles en Europe depuis 1600. ; & de tous ces combats il n'y en a pas eu dix de déciſifs. C'eſt du ſang inutilement répandu pour des intérêts qui changent

Digitized by Google

changent tous les jours. Cette victoire donna d'abord la plus grande confiance, qui se changea bientôt en triſteſſe : la rigueur de la ſaiſon, la fonte des neiges, le débordement de la Sture, & des torrens, furent plus utiles au roi de Sardaigne que la victoire de *Coni* ne le fut à l'infant & au prince de *Conti*. Ils furent obligés de lever le ſiége & de repaſſer les monts avec une armée affaiblie. C'eſt preſque toujours le ſort de ceux qui combattent vers les alpes, & qui n'ont pas pour eux le maître du Piémont, de perdre leurs armées, même par des victoires. CHAP. XIII.

Le roi de France dans cette ſaiſon pluvieuſe était devant Fribourg. On fut obligé de détourner la riviere du Treiſan, & de lui ouvrir un canal de deux mille ſix cent toiſes ; mais à peine ce travail fut il achevé, qu'une digue ſe rompit, & on recommença. On travaillait ſous le feu des châteaux de Fribourg, il fallait ſaigner à-la-fois deux bras de la riviere : les ponts conſtruits ſur le canal nouveau furent dérangés par les eaux ; on les rétablit dans une nuit, & le lendemain on marcha au chemin couvert ſur un terrein miné & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mouſquetterie continuelle. Cinq cent grénadiers furent couchés par terre, tués ou bleſſés, deux compagnies entieres périrent par l'effet des mines du chemin couvert : & le lendemain on acheva d'en chaſſer les ennemis malgré les bombes, les pierriers, & les grénades dont ils faiſaient un uſage continuel & terrible. Il y avait ſeize ingénieurs à ces deux attaques, & tous les ſeize y furent bleſſés. Une pierre atteignit le prince de *Soubiſe*, & lui caſſa le bras ; dès que le Roi le ſut, il alla le voir ; il y retourna pluſieurs fois ; il voyait

Digitized by Google

CHAP. XIII.

mettre l'appareil à ses blessures. Cette sensibilité encourageait toutes ses troupes. Les soldats redoublaient d'ardeur en suivant le duc de *Chartres*, aujourdhui duc d'*Orléans*, prémier prince du sang, à la tranchée & aux attaques.

Prise de Fribourg par le roi de France.

Le général *Damnitz*, gouverneur de Fribourg, n'arbora le drapeau blanc que le six Novembre après deux mois de tranchée ouverte. Le siége des châteaux ne dura que sept jours. Le roi était maître du Brisgau. Il dominait dans la Suabe. Le prince de *Clermont* de son côté s'était avancé jusqu'à Constance. L'empereur était retourné enfin dans Munich.

Les affaires prenaient en Italie un tour favorable quoiqu'avec lenteur. Le roi de Naples poursuivait les autrichiens conduits par le prince de *Lobkovitz* sur le territoire de Rome. On devait tout attendre en Bohème de la diversion du roi de Prusse: mais par un de ces revers si fréquens dans cette guerre, le prince *Charles* de Lorraine chassait alors les prussiens de la Bohème, comme il en avait fait retirer les français en 1742. & en 1743.; & les prussiens faisaient les mêmes fautes & les mêmes retraites qu'ils avaient reprochées aux armées françaises; ils abandonnaient successivement tous les postes qui assurent Prague; enfin ils furent obligés d'abandonner Prague même.

19. Novemb. 1744.

Le prince *Charles* qui avait passé le Rhin à la vuë de l'armée de France, passa l'Elbe la même année à la vuë du roi de Prusse: il le suivit jusqu'en Silésie. Ses partis allerent aux portes de Breslau; on doutait enfin si la reine *Marie-Thérese* qui paraissait perduë au mois de juin ne reprendrait pas jusqu'à la Silésie au mois de décembre de la même année, & on craignait que l'empereur qui venait de rentrer

Digitized by Google

dans sa capitale désolée, ne fût obligé d'en sortir encor.

CHAP. XIII.

Tout était révolution en Allemagne, tout y était intrigue. Les rois de France & d'Angleterre achetaient tour-à-tour des partisans dans l'Empire. Le roi de Pologne *Auguste*, électeur de Saxe, se donna aux anglais pour cent cinquante mille piéces par an. Si on s'étonnait que dans ces circonstances un roi de Pologne électeur fût obligé de recevoir cet argent, on était encor plus surpris que l'Angleterre fût en état de le donner, lorsqu'il lui en coûtait cinq cent mille guinées cette année pour la reine de Hongrie, deux cent mille pour le roi de Sardaigne, & qu'elle donnait encor des subsides à l'électeur de Mayence; elle soudoyait jusqu'à l'électeur de Cologne, frere de l'empereur, qui recevait vingt-deux mille piéces de la cour de Londres, pour permettre que les ennemis de son frere levassent contre lui des troupes dans ses évêchés de Cologne, de Munster & d'Osnabruck, d'Ildesheim, de Paderborn & de ses abbayes, il avait accumulé sur sa tête tous ces biens ecclésiastiques, selon l'usage d'Allemagne, & non suivant les régles de l'église. Se vendre aux anglais n'était pas plus glorieux, mais il crut toujours qu'un empereur créé par la France en Allemagne, ne se soutiendrait pas, & il sacrifia les intérêts de son frere aux siens propres.

Les anglais soudoyent presque tous les princes.

Marie-Thérese avait en Flandres une armée formidable composée d'allemands, d'anglais, & enfin de hollandais, qui se déclarerent après tant d'indécision.

La Flandre française était défenduë par le maréchal de *Saxe*, plus faible de vingt mille hommes que les alliés. Ce général mit en œu-

Conduite du maréchal de Saxe.

Digitized by Google

CHAP. XIII.

vre ces ressources de la guerre auxquelles ni la fortune, ni même la valeur du soldat, ne peuvent avoir part. Camper & décamper à propos, couvrir son pays, faire subsister son armée aux dépens des ennemis, aller sur leur terrein lorsqu'ils s'avancent vers le pays qu'on défend, & les forcer à revenir sur leurs pas, rendre par l'habileté la force inutile, c'est ce qui est regardé comme un chef d'œuvre de l'art militaire, & c'est ce que fit le maréchal de *Saxe* depuis le commencement d'août jusqu'au mois de novembre.

La querelle de la succession autrichienne était tous les jours plus vive, la destinée de l'empereur plus incertaine, les intérêts plus compliqués, les succès toujours balancés.

Ce qui est très-vrai, c'est que cette guerre enrichissait en secret l'Allemagne en la dévastant. L'argent de la France & de l'Angleterre répandu avec profusion demeurait entre les mains des allemands : & au fond le résultat était de rendre ce vaste pays plus opulent, & par conséquent un jour plus puissant, si jamais il pouvait être réuni sous un seul chef.

Situation de l'Italie.

Il n'en est pas ainsi de l'Italie, qui d'ailleurs ne peut faire de long-tems un corps formidable comme l'Allemagne. La France n'avait envoyé dans les Alpes que quarante-deux bataillons & trente-trois escadrons, qui, attendu l'incomplet ordinaire des troupes, ne composaient pas un corps de plus de vingt-six mille hommes. L'armée de l'infant était à peu-près de cette force au commencement de la campagne, & toutes deux, loin d'enrichir un pays étranger, tiraient presque toutes leurs subsistances des provinces de France. A l'égard des terres du pape, sur lesquelles le prince de *Lobkowitz*, général d'une armée de *Marie*,

Digitized by Google

Thérese, était pour lors avec le fonds de trente mille hommes : ces terres étaient plûtôt dévastées qu'enrichies. Cette partie de l'Italie devenait une scène sanglante dans ce vaste théâtre de la guerre qui se faisait du Danube au Tibre. CHAP. XIII.

Les armées de *Marie-Thérese* avaient été sur le point de conquérir le royaume de Naples vers les mois de mars, d'avril & de mai 1744.

Rome voyait depuis le mois de juillet les armées napolitaine & autrichienne, combattre sur son territoire. Le roi de Naples, le duc de Modène, étaient dans Velletri, autrefois capitale des Volsques, & aujourdhui la demeure des doyens du sacré collège. Le roi des deux Siciles y occupait le palais Ginetti, qui passe pour un ouvrage de magnificence, & de goût. Le prince de *Lobkovitz* fit sur Velletri la même entreprise que le prince *Eugène* avait faite sur Cremone en 1702. : car l'histoire n'est qu'une suite des mêmes événemens renouvellés & variés. Six mille autrichiens étaient entrés dans Velletri au milieu de la nuit. La grande garde était égorgée : on tuait ce qui se défendait ; on faisait prisonnier ce qui ne se défendait pas. L'alarme & la consternation étaient par-tout. Le roi de Naples, le duc de *Modène*, allaient être pris. Le marquis de l'*Hôpital*, ambassadeur de France à Naples, qui avait accompagné le roi, s'éveille au bruit, court au roi & le sauve. A peine le marquis de l'*Hôpital* était-il sorti de sa maison pour aller au roi, qu'elle est remplie d'ennemis, pillée & saccagée. Le roi, suivi du duc de *Modène* & de l'ambassadeur, va se mettre à la tête de ses troupes hors de la ville. Les autrichiens se répandent dans les maisons. Le

Journée de Velletri.

La nuit du 10. au 11. d'Août.

Digitized by Google

CHAP. XIII.

général *Novati* entre dans celle du duc de *Modène*.

Tandis que ceux qui pillaient les maisons jouissaient avec sureté de la victoire, il arrivait la même chose qu'à Crémone. Les gardes valonnes, un régiment irlandais, des suisses, repoussaient les autrichiens, jonchaient les ruës de morts, & reprenaient la ville. Peu de jours après le prince de *Lobkovitz* est obligé de se retirer vers Rome. Le roi de Naples le poursuivit; le premier était vers une porte de la ville, le second vers l'autre; ils passent tous deux le Tibre; & le peuple romain du haut des remparts avait le spectacle des deux armées. Le roi sous le nom du comte de *Pouzzoles*, fut reçu dans Rome. Ses gardes avaient l'épée à la main dans les ruës, tandis que leur maître baisait les pieds du pape; & les deux armées continuerent la guerre sur le territoire de Rome, qui remerciait le ciel de ne voir le ravage que dans ses campagnes.

2. Novembre 1744.

On voit au reste que d'abord l'Italie était le grand point de vuë de la cour d'Espagne; que l'Allemagne était l'objet le plus délicat de la conduite de la cour de France, & que des deux côtés le succès était encor très-incertain.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Prise du maréchal de Belle-Isle. L'empereur Charles VII. meurt ; mais la guerre n'en est que plus vive.

LE roi de France, immédiatement après la prise de Fribourg, retourna à Paris, où il fut reçu comme le vengeur de sa patrie, & comme un pere qu'on avait craint de perdre. Il resta trois jours dans Paris pour se faire voir aux habitans qui ne voulaient que ce prix de leur zéle.

Le roi comptant toujours de maintenir l'empereur, avait envoyé à Munich, à Cassel & en Silésie, le maréchal de *Belle-Isle* chargé de ses pleins pouvoirs, & de ceux de l'empereur. Ce général venait de Munich, résidence impériale, avec le comte son frere : ils avaient été à Cassel, & suivaient leur route sans défiance, dans des pays où le roi de Prusse a partout des bureaux de poste qui, par les conventions établies entre les princes d'Allemagne, sont toujours regardés comme neutres & inviolables. Le maréchal & son frere, en prenant des chevaux à un de ces bureaux, dans un bourg appellé Elbingrode, appartenant à l'électeur d'Hanovre, furent arrêtés par le bailli hanovrien, maltraités, & bientôt après transférés en Angleterre. Le duc de *Belle-Isle* était prince de l'Empire, & par cette qualité, cet arrêt pouvait être regardé comme une violation des privilèges du collège des

Le maréchal de Belle-Isle & son frere prisonniers. 13. Novembre 1744.

Digitized by Google

CHAP. XIV.

princes. En d'autres tems un empereur aurait vengé cet attentat ; mais *Charles VII.* régnait dans un tems où on pouvait tout oser contre lui, & où il ne pouvait que se plaindre. Le ministère de France réclama à la fois tous les privilèges des ambassadeurs & les droits de la guerre. Si le maréchal de *Belle-Isle* était regardé comme prince de l'Empire & ministre du roi de France, allant à la cour impériale & à celle de Prusse, ces deux cours n'étant point en guerre avec Hanovre, il paraît certain que sa personne était inviolable. S'il était regardé comme maréchal de France & général, le roi de France offrait de payer sa rançon & celle de son frere, selon le cartel établi à Francfort le 18. juin 1743. entre la France & l'Angleterre. La rançon d'un maréchal de France est de cinquante mille livres, celle d'un lieutenant-général de quinze mille. Le ministre de *George second* éluda ces instances pressantes par une défaite inouie. Il déclara qu'il regardait messieurs de *Belle-Isle* comme prisonniers d'état ; on les traita avec les attentions les plus distinguées suivant les maximes de la plûpart des cours européenes, qui adoucissent ce que la politique a d'injuste, & ce que la guerre a de cruel par tout ce que l'humanité a de dehors séduisans.

Mort de l'empereur Charles VII.

L'empereur *Charles VII.*, si peu respecté dans l'Empire, & n'y ayant d'autre appui que le roi de Prusse, qui alors était poursuivi par le prince *Charles*, craignant que la reine de Hongrie ne le forçât encor de sortir de Munich sa capitale, se voyant toujours le jouet de la fortune, accablé de maladies que les chagrins redoublaient, succomba enfin, & mourut à Munich à l'âge de quarante-sept ans & demi, en laissant cette leçon au monde, que le plus haut

20. Janvier 1745.

Digitized by Google

haut degré de la grandeur humaine peut être le comble de la calamité. Il n'avait été malheureux que depuis qu'il avait été empereur. La nature dès-lors lui avait fait plus de mal encor que la fortune. Une complication de maladies douloureuſes rendit plus violens les chagrins de l'ame par les ſouffrances du corps, & le conduiſit au tombeau. Il avait la goute & la pierre : on trouva ſes poumons, ſon foie & ſon eſtomac gangrenés, des pierres dans ſes reins, un polipe dans ſon cœur : on jugea qu'il n'avait pu dès long-tems être un moment ſans ſouffrir. Peu de princes ont eu de meilleures qualités. Elles ne ſervirent qu'à ſon malheur, & ce malheur vint d'avoir pris un fardeau qu'il ne pouvait ſoutenir. CHAP. XIV.

Le corps de cet infortuné prince fut expoſé, vêtu à l'ancienne mode eſpagnole, étiquette établie par *Charles Quint*, quoique depuis lui aucun empereur n'ait été eſpagnol, & que *Charles VII.* n'eût rien de commun avec cette nation. Il fut enſéveli avec les cérémonies de l'Empire, & dans cet appareil de la vanité & de la miſere humaine, on porta le globe du monde devant celui qui pendant la courte durée de ſon empire n'avait pas même poſſédé une petite & malheureuſe province ; on lui donna même dans quelques reſcrits le titre d'invincible, titre attaché par l'uſage à la dignité d'empereur, & qui ne faiſait que mieux ſentir les malheurs de celui qui l'avait poſſédée.

On crut que la cauſe de la guerre ne ſubſiſtant plus, le calme pouvait être rendu à l'Europe. On ne pouvoit offrir l'Empire au fils de *Charles VII.* âgé de dix-ſept ans. On ſe flattait en Allemagne que la reine de Hongrie rechercherait la paix comme un moyen

Digitized by Google

CHAP. XIV.

sûr de placer enfin son mari le *Grand Duc* sur le trône impérial ; mais elle voulut & ce trône & la guerre. Le ministère anglais qui donnait la loi à ses alliés, puisqu'il donnait l'argent, & qui payait à la fois la reine de Hongrie, le roi de Pologne & le roi de Sardaigne, crut qu'il y avait à perdre avec la France par un traité, & à gagner par les armes.

Cette guerre générale se continua parce qu'elle étoit commencée. L'objet n'en était pas le même que dans son principe. C'était une de ces maladies qui à la longue changent de caractère. La Flandre qui avoit été respectée avant 1744., était devenuë le principal théâtre ; & l'Allemagne fut plûtôt pour la France un objet de politique que d'opérations militaires. Le ministère de France qui voulait toujours faire un empereur, jetta les yeux sur ce même *Auguste II.* roi de Pologne électeur de Saxe, qui était à la solde des anglais. Mais la France n'était guère en état de faire de telles offres. Le trône de l'Empire n'était que dangereux, pour quiconque n'a pas l'Autriche & la Hongrie. La cour de France fut refusée ; l'électeur de Saxe n'osa ni accepter cet honneur, ni se détacher des anglais, ni déplaire à la reine. Il fut le second électeur de Saxe qui refusa d'être empereur.

L'électeur de Saxe, roi de Pologne, refuse la couronne impériale.

Il ne restait à la France d'autre parti que d'attendre du sort des armes la décision de tant d'intérêts divers qui avaient changé tant de fois, & qui dans tous leurs changemens avaient tenu l'Europe en alarmes.

Le nouvel électeur de Baviere *Maximilien Joseph* était le troisieme de pere en fils que la France soutenait. Elle avait fait rétablir l'ayeul dans ses états ; elle avait fait don-

Digitized by Google

ner l'Empire au pere ; & le roi fit un nouvel effort pour secourir encor le jeune Prince. Six mille hessois à sa solde ; trois mille palatins & treize bataillons d'allemands qui sont depuis long-tems dans les corps des troupes de France, s'étaient joints aux troupes bavaroises, toujours soudoyées par le roi. CHAP. XIV.

Pour que tant de secours fussent efficaces, il fallait que les bavarois se secourussent eux-mêmes, mais leur destinée était de succomber sous les autrichiens : ils défendirent si malheureusement l'entrée de leur pays, que dès le commencement d'avril le nouvel électeur de Bavière fut obligé de sortir de cette même capitale, que son pere avait été forcé de quitter tant de fois. Les malheurs de sa maison le forcerent enfin d'avoir recours à *Marie-Thérese* elle-même, de renoncer à l'alliance de la France, & de recevoir l'argent des anglais comme les autres. 1744. 22. Avril.

Le roi abandonné de ceux pour qui seuls il avait commencé la guerre, fut obligé de la continuer sans avoir d'autre objet que de la faire cesser ; situation triste qui expose les peuples, & qui ne leur promet nul dédommagement.

Le parti qu'on prit fut de se défendre en Italie & en Allemagne, & d'agir toujours offensivement en Flandre ; c'était l'ancien théâtre de la guerre, & il n'y a pas un seul champ dans cette province qui n'ait été arrosé de sang. Une armée vers le Mein empêchait les autrichiens de se porter contre le roi de Prusse, alors allié de la France, avec des forces trop supérieures. Le maréchal de *Maillebois* était parti de l'Allemagne pour l'Italie, & le prince de *Conti* fut chargé de la guerre vers le Mein,

Digitized by Google

qui devenait d'une espêce toute contraire à celle qu'il avait faite dans les Alpes.

CHAP. XIV.

Le roi voulut aller lui-même achever en Flandres les conquêtes qu'il avait interrompuës l'année précédente. Il venait de marier le Dauphin avec la seconde infante d'Espagne au mois de Février & ce jeune prince, qui n'avait pas seize ans accomplis, se prépara à partir au commencement de mai avec son pere.

En Février 1745.

CHAPITRE XV.

Siége de Tournai. Bataille de Fontenoi.

LE maréchal de *Saxe* était déjà en Flandre à la tête de l'armée composée de cent six bataillons complets, & de cent soixante & douze escadrons. Déja Tournai, cette ancienne capitale de la domination française, était investi. C'était la plus forte place de la barriere. La ville & la citadelle étaient encor un des chefs-d'œuvre du maréchal de *Vauban*; car il n'y avait guère de place en Flandre dont *Louis XIV.* n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les états généraux des sept provinces apprirent que Tournai étoit en danger, ils manderent, qu'il fallait hazarder une bataille pour secourir la ville. Ces républicains, malgré leur circonspection, furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies. Au cinq mai les alliés avancerent à Cambron à sept lieuës de Tournai. Le roi partit le six de

Digitized by Google

Paris avec le dauphin. Les aides de camp du roi, les ménins du dauphin les accompagnaient. CHAP. XV.

La principale force de l'armée ennemie consistait en vingt bataillons, & vingt six escadrons anglais, sous le jeune duc de *Cumberland*, qui avait gagné avec le roi son pere la bataille de Dettingue : cinq bataillons & seize escadrons hanovriens étaient joints aux anglais. Le prince de *Valdek*, à peu près de l'âge du duc de *Cumberland*, impatient de se signaler, était à la tête de quarante escadrons hollandais, & de vingt-six bataillons. Les autrichiens n'avoient dans cette armée que huit escadrons. On faisait la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été si long-tems défenduë par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande ; mais à la tête de ce petit nombre d'autrichiens était le vieux général *Kenigsec*, qui avait commandé contre les turcs en Hongrie, & contre les français en Italie & en Allemagne. Ses conseils devaient aider l'ardeur du duc de *Cumberland*, & du prince de *Valdek*. On comptait dans leur armée au-delà de cinquante-cinq mille combattans. Le roi laissa devant Tournai environ dix-huit mille hommes, qui étaient postés en échelle jusqu'au champ de bataille ; six mille pour garder les ponts sur l'Escaut, & les communications.

L'armée était sous les ordres d'un général en qui on avait la plus juste confiance. Le comte de *Saxe* avait déja mérité sa grande réputation, par de savantes retraites en Allemagne, & par sa campagne de 1744. ; il joignait une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le secret, l'art de savoir différer à propos un projet, & celui de l'exécu-

Digitized by Google

CHAP. XV.

ter rapidement, le coup d'œil, les reſſources, la prévoyance étaient ſes talens de l'aveu de tous les officiers : mais alors ce général conſumé d'une maladie de langueur était preſque mourant. Il était parti de Paris, très-malade, pour l'armée. L'auteur de cette hiſtoire l'ayant même rencontré avant ſon départ, & n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faibleſſe, le maréchal lui répondit : *il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le roi étant arrivé le 6. à Douay, ſe rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Eſcaut, à portée des tranchées de Tournai. De-là il alla reconnaître le terrain qui devait ſervir de champ de bataille. Toute l'armée en voyant le roi & le dauphin fit entendre des acclamations de joye. Les alliés paſſérent le dix, & la nuit du onze, à faire leurs derniéres diſpoſitions. Jamais le roi ne marqua plus de gayeté que la veille du combat. La converſation roula ſur les batailles où les rois s'étaient trouvés en perſonne. Le roi dit que depuis la bataille de Poitiers aucun roi de France n'avait combattu avec ſon fils, & qu'aucun n'avait gagné de victoire ſignalée contre les anglais : qu'il eſpérait être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action ; il éveilla lui-même à quatre heures le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, qui dans l'inſtant envoya demander au maréchal de *Saxe* ſes derniers ordres. On trouva le maréchal dans une voiture d'oſier qui lui ſervait de lit, & dans laquelle il ſe faiſoit traîner quand ſes forces épuiſées ne lui permettaient plus d'être à cheval. Le roi & ſon fils avaient déja paſſé un pont ſur l'Eſcaut à Calonne ; ils allérent prendre leur poſte par-delà la juſtice de notre-dame aux bois à mille

Digitized by Google

toises de ce pont, & précisément à l'entrée du champ de bataille. CHAP. XV.

La suite du roi & du dauphin, qui composait une troupe nombreuse, était suivie d'une foule de personnes de toute espêce qu'attirait cette journée, & dont quelques-uns même étaient montés sur des arbres pour voir le spectacle d'une bataille.

En jettant les yeux sur les cartes, qui sont fort communes, on voit d'un coup d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin assez près de l'Escaut à la droite de l'armée française, à neuf cent toises de ce pont de Calonne, par où le roi & le dauphin s'étaient avancés. Le village de Fontenoi par-delà Antoin presque sur la même ligne, un espace étroit de quatre cent cinquante toises de large, entre Fontenoi & un petit bois qu'on appelle le bois de Barri. Ce bois, ces villages étaient garnis de canons comme un camp retranché. Le maréchal de *Saxe* avait établi des redoutes entre Antoin & Fontenoi: d'autres redoutes aux extrêmités du bois de Barri fortifiaient cette enceinte. Le champ de bataille n'avait pas plus de cinq cent toises de longueur depuis l'endroit où était le roi auprès du village de Fontenoi, & jusqu'à ce bois de Barri, & n'avait guère plus de neuf cent toises de large; de sorte que l'on allait combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le général de l'armée française avait pourvu à la victoire & à la défaite. Le pont de Calonne muni de canon, fortifié de retranchemens, & défendu par quelques bataillons, devait servir de retraite au roi & au dauphin en cas de malheur. Le reste de l'armée aurait défilé alors

Digitized by Google

CHAP. XV.

par d'autres ponts sur le bas-Escaut par-delà Tournai.

On prit toutes les mesures qui se prêtaient un secours mutuel sans qu'elles pûssent se traverser. L'armée de France semblait inabordable ; car le feu croisé qui partait des redoutes du bois de Barri, & du village de Fontenoi, défendait tout approche. Outre ces précautions on avait encor placé six canons de seize livres de balle au-deçà de l'Escaut pour foudroyer les troupes qui attaqueraient le village d'Antoin.

On commençait à se canonner de part & d'autre à six heures du matin. Le maréchal de *Noailles* était alors auprès de Fontenoi, & rendait compte au maréchal de *Saxe* d'un ouvrage qu'il avait fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoi à la premiere des trois redoutes, entre Fontenoi & Antoin : il lui servit de premier aide de camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'état, & s'oubliant soi-même pour un général étranger & moins ancien. Le maréchal de *Saxe* sentait tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la foiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre.

Le maréchal de *Noailles* embrassait le duc de *Grammont* son neveu ; & il se séparaient, l'un pour retourner auprès du roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le duc de *Grammont* à mort : il fut la premiere victime de cette journée.

Les anglais attaquerent trois fois Fontenoi, & les hollandais se présenterent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque,

Digitized by Google

on vit un escadron hollandais emporté presque tout entier par le canon d'Antoin ; il n'en resta que quinze hommes, & les hollandais ne se présenterent plus dès ce moment. CHAP. XV.

Alors le duc de *Cumberland* prit une résolution qui pouvait lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna à un major général nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ce bois vis-à-vis Fontenoi, & de l'emporter. *Ingolsbi* marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre : il trouve dans le bois de Barri un bataillon du régiment d'un partisan : c'était ce qu'on appellait les *Grassins*, du nom de celui qui les avait formés. Ces soldats étaient en avant dans le bois par-delà la redoute, couchés par terre. *Ingolsbi* crut que c'était un corps considérable : il retourne auprès du duc de *Cumberland*, & demande du canon. Le tems se perdait. Le prince était au désespoir d'une désobéissance qui dérangeait toutes ses mesures, & qu'il fit ensuite punir à Londres par un conseil de guerre, qu'on appelle la cour martiale.

Il se détermina sur le champ à passer entre cette redoute & Fontenoi. Le terrein était escarpé ; il fallait franchir un ravin profond ; il fallait essuyer tout le feu de Fontenoi & de la redoute. L'entreprise était audacieuse : mais il était réduit alors ou à ne point combattre ou à tenter ce passage.

Les anglais & les hanovriens s'avancent avec lui sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers : il les forme sur trois lignes assez pressées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyaient dans un terrein d'environ quatre cent toises de-là

Digitized by Google

CHAP. XV.

ge. Des rangs entiers tombaient morts à droite & à gauche ; ils étaient remplacés auſſi-tôt ; & les canons qu'ils amenaient à bras vis-à-vis Fontenoi & devant les redoutes, répondaient à l'artillerie françaiſe. En cet état ils marchaient fiérement précédés de ſix piéces d'artillerie, & en ayant encore ſix autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux ſe trouverent quatre bataillons des gardes françaiſes, ayant deux bataillons de gardes ſuiſſes à leur gauche, le régiment de *Courten* à leur droite, enſuite celui d'Aubeterre, & plus loin le régiment du roi qui bordait Fontenoi le long d'un chemin creux.

Le terrein s'élevait à l'endroit où étaient les gardes françaiſes juſqu'à celui où les anglais ſe formaient.

Les officiers des gardes françaiſes ſe dirent alors les uns aux autres : il faut aller prendre le canon des anglais. Ils y monterent rapidement avec leurs grenadiers, mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mouſqueterie en coucha par terre près de ſoixante, & le reſte fut obligé de revenir dans ſes rangs.

Cependant les anglais avançaient ; & cette ligne d'infanterie compoſée des gardes françaiſes & ſuiſſes, & de *Courten*, ayant encor ſur leur droite *Aubeterre* & un bataillon du régiment du roi, s'approchait de l'ennemi. On était à cinquante pas de diſtance. Un régiment des gardes anglaiſes, celui de *Cambel* & le royal écoſſais, étaient les premiers : Monſieur de *Cambel* était leur lieutenant-général ; le comte d'*Albermale* leur général-major, & monſieur de *Churchil* petit-fils naturel du grand duc de *Malborou* leur brigadier : les officiers anglais ſaluerent les français en ôtant leurs

Digitized by Google

chapeaux. Le comte de *Chabane*, le duc de *Biron*, qui s'étaient avancés, & tous les officiers des gardes françaises leur rendirent le salut Milord *Charles Hai*, capitaine aux gardes anglaises, cria : *Messieurs des gardes françaises, tirez.*

Le comte d'*Anteroche*, alors lieutenant de grénadiers, & depuis capitaine, leur dit à voix haute : *messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire, qu'ils tiraient par divisions ; de sorte que le front d'un bataillon sur quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon faisait sa décharge, & ensuite un troisiéme, tandis que les premiers rechargeaient. La ligne d'infanterie française ne tira point ainsi : elle était seule sur quatre de hauteur ; les rangs assez éloignés, & n'étant soutenuë par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf officiers des gardes tomberent blessés à cette seule charge. *Messieurs de Clisson*, de *Langey*, de *la Peyre* y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze soldats demeurerent sur la place, deux cent quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze officiers suisses tomberent blessés, ainsi que deux cent neuf de leurs soldats, parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le colonel de *Courten*, son lieutenant-colonel, quatre officiers, soixante & quinze soldats tomberent morts : quatorze officiers, & deux cent soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regarderent derriere eux, & ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cent toises, ils se disperserent. Le duc de *Grammont* leur colonel & premier lieutenant-général, qui aurait pu les faire soutenir, était tué. Monsieur de *Luttaux*, second lieute-

Digitized by Google

nant-général, n'arriva que dans la déroute.

CHAP. XV. Les anglais avançaient à pas lents, comme faisant l'exercice. On voyait les majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas & droit. Ils débordèrent Fontenoi & la redoute. Ce corps qui auparavant était en trois divisions, se pressant par la nature du terrein, devint une colonne longue & épaisse, presque inébranlable par sa masse & plus encor par son courage : elle s'avança vers le régiment d'*Aubeterre*. Monsieur de *Luttaux*, premier lieutenant-général de l'armée, à la nouvelle de ce danger accourut de Fontenoi où il venait d'être blessé dangereusement. Son aide de camp le suppliait de commencer par faire mettre le premier appareil à sa blessure ; *le service du roi*, lui répondit monsieur de *Luttaux*, *m'est plus cher que ma vie*. Il s'avançait avec le duc de *Biron* à la tête du régiment d'*Aubeterre* que conduisait son colonel de ce nom. *Luttaux* reçoit en arrivant deux coups mortels. Le duc de *Biron* a un cheval tué sous lui. Le régiment d'*Aubeterre* perd beaucoup de soldats & d'officiers. Le duc de *Biron* arrête alors avec le régiment du roi qu'il commandait, la marche de la colonne par son flanc gauche. Un bataillon des gardes anglaises se détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très-meurtriere, & revient au petit pas se replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, sans jamais se déranger, repoussant tous les régimens qui viennent l'un après l'autre se présenter devant elle.

Ce corps gagnait du terrein, toujours serré, toujours ferme. Le maréchal de *Saxe* qui voyait de sang froid combien l'affaire était périlleuse, fit dire au roi par le marquis de

Digitized by Google

Meuze, qu'il le conjurait de repaſſer le pont avec le dauphin, qu'il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au déſordre. Oh je ſuis bien ſûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le roi, mais je reſterai où je ſuis. CHAP. XV.

Il y avait de l'étonnement & de la confuſion dans l'armée depuis le moment de la déroute des gardes françaiſes & ſuiſſes. Le maréchal de *Saxe* veut que la cavalerie fonde ſur la colonne anglaiſe. Le comte d'*Etrée* y court. Mais les efforts de cette cavalerie étaient peu de choſe contre une maſſe d'infanterie ſi réunie, ſi diſciplinée & ſi intrépide, dont le feu toujours roulant & ſoutenu, écartait néceſſairement des petits corps ſéparés. On ſait d'ailleurs que la cavalerie ne peut guére entamer ſeule une infanterie ſerrée. Le maréchal de *Saxe* était au milieu de ce feu : ſa maladie ne lui laiſſait pas la force de porter une cuiraſſe ; il portait une eſpéce de bouclier de pluſieurs doubles de taffetas piqué qui repoſait ſur l'arçon de ſa ſelle. Il jetta ſon bouclier & courut faire avancer la ſeconde ligne de cavalerie contre la colonne.

Tout l'état major était en mouvement. Monſieur de *Vaudreuil*, major-général de l'armée, allait de la droite à la gauche. Monſieur de *Puiſégur*, Meſſieurs de *Saint Sauveur*, de *Saint George*, de *Mezière* aides maréchaux de logis ſont tous bleſſés. Le comte de *Longaunai*, aide-major général eſt tué. Ce fut dans ces attaques que le chevalier d'*Aché*, lieutenant-général eut le pied fracaſſé. Il vint enſuite rendre compte au roi, & lui parla longtems ſans donner le moindre ſigne des douleurs qu'il reſſentait, juſqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Plus la colonne anglaiſe avançait, plus elle

Digitized by Google

CHAP. XV.

devenait profonde & en état de réparer les pertes continuelles que lui causaient tant d'attaques réiterées. Elle marchait toujours serrée au travers des morts & des blessés des deux partis, & paraissait former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très-grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où était le roi avec son fils. Ces deux princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitaient entre eux. Pendant ce désordre les brigades des gardes du corps qui étaient en reserve, s'avancerent d'elles-mêmes aux ennemis. Les chevaliers de *Suzy* & de *Saumery* y furent blessés à mort. Quatre escadrons de la gendarmerie arrivaient presque en ce moment de *Douay*, & malgré la fatigue d'une marche de 7. lieuës, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres avec cette même intrépidité & ce même feu roulant. Le jeune Comte de *Chevrier* guidon fut tué. C'était le jour même qu'il avait été reçu à sa troupe. Le chevalier de *Monaco*, fils du duc de *Valentinois*, y eut la jambe percée. Monsieur du *Guesclin* reçut une blessure dangereuse. Les carabiniers donnerent; ils eurent six officiers renversés morts, & vingt-un de blessés.

Le maréchal de *Saxe* dans le dernier épuisement était toujours à cheval se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne anglaise pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y faisait les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tachait en vain d'ébranler cette colonne. Les régimens se présentaient les uns après les autres, & la masse anglaise faisant face de tout côté, plaçant à propos son canon

Digitized by Google

& tirant toujours par diviſion, nourriſſait ce feu continu, quand elle était attaquée, & après l'attaque elle reſtait immobile & ne tirait plus. Quelques régimens d'infanterie vinrent encor affronter cette colonne par les ordres ſeuls de leurs commandans. Le maréchal de *Saxe* en vit un dont les rangs entiers tombaient & qui ne ſe dérangeait pas. On lui dit que c'était le régiment de vaiſſeaux, que commandait monſieur de Guerchi. *Comment ſe peut-il faire*, s'écria-t'il, *que de telles troupes ne ſoient pas victorieuſes.*

CHAP. XV.

Hainault ne ſouffrait pas moins, il avait pour colonel le fils du prince de *Craon* gouverneur de Toſcane. Le pere ſervait le grand duc, les enfans ſervaient le roi de France. Ce jeune homme d'une très-grande eſpérance fut tué à la tête de ſa troupe; ſon lieutenant-colonel bleſſé à mort auprès de lui. Normandie avança; il eut autant d'officiers & de ſoldats hors de combat que celui de Hainault; il était mené par ſon lieutenant colonel monſieur de *Solency*, dont le roi loua la bravoure ſur le champ de bataille, qu'il récompenſa enſuite en le faiſant brigadier. Des bataillons irlandais coururent au flanc de cette colonne: le colonel *Dillon* tombe mort: ainſi aucun corps, aucune attaque n'avait pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert & à la fois.

Le maréchal de *Saxe* repaſſe par le front de la colonne qui s'était déja avancée plus de trois cent pas au-delà de la redoute d'Eu & de Fontenoi. Il va voir ſi Fontenoi tenait encor: on n'y avait plus de boulets, on ne répondait à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

Monſieur *Du Brocard*, lieutenant-général

Digitized by Google

CHAP. XV.

d'artillerie, & plusieurs officiers d'artillerie étaient tués. Le maréchal pria alors le duc d'*Harcourt* qu'il rencontra d'aller conjurer le roi de s'éloigner, & il envoya ordre au comte de la *Marck* qui gardait Antoin d'en sortir avec le régiment de Piémont; la bataille parut perduë sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne; on était prêt de faire partir celui du village de Fontenoi, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du maréchal de *Saxe* était de faire si on pouvait un dernier effort mieux dirigé & plus plein contre la colonne anglaise. Cette masse d'infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale; elle même était étonnée de se trouver au milieu des français sans avoir de cavalerie; la colonne était immobile & semblait ne recevoir plus d'ordre; mais elle gardait une contenance fiere & paraissait être maîtresse du champ de bataille. Si les hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoi & Antoin, s'ils étaient venus donner la main aux anglais, il n'y avait plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée française ni problablement pour le roi & son fils. Le succès d'une derniere attaque était incertain. Le maréchal de *Saxe* qui voyait la victoire ou l'entiere défaite dépendre de cette derniere attaque songeait à préparer une retraite sure; il envoya un second ordre au comte de la *Marck* d'évacuer Antoin & de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait signifier un troisiéme ordre au comte depuis duc de *Lorges*, en le rendant responsable de l'exécution; le comte de *Lorges* obéit

Digitized by Google

obéit à regret. On déſeſpérait alors du ſuccès de la journée. *

CHAP. XV.

Un conſeil aſſez tumultueux ſe tenait auprès du roi ; on le preſſait de la part du général & au nom de la France de ne pas s'expoſer davantage.

Le duc de *Richelieu* lieutenant-général, & qui ſervait en qualité d'aide-de-camp du roi, arriva en ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainſi couru de tous côtés ſans être bleſſé, il ſe préſente hors d'haleine l'épée à la main & couvert de pouſſiere. Quelle nouvelle apportez-vous, lui dit le maréchal ? quel eſt votre avis ? Ma nouvelle, dit le duc de *Richelieu*, eſt que la bataille eſt gagnée ſi on le veut, & mon avis eſt qu'on faſſe avancer dans l'inſtant quatre canons contre le front de la colonne ; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la maiſon du roi & les autres troupes l'entoureront ; *il faut tomber ſur elle comme des fourageurs.* Le roi ſe rendit le premier à cette idée.

Vingt perſonnes ſe détachent. Le duc de *Péquigni*, appellé depuis le duc de *Chaunes*, va faire pointer ces quatre piéces, on les

* Les citoyens des villes, qui dans leur heureuſe oiſiveté liſent les anciennes hiſtoires, les batailles d'Arbelles, de Zama, de Canne, de Pharſale, peuvent à peine comprendre les combats de nos jours. On s'approchoit alors. Les fleches n'étoient que le prélude ; c'était à qui pénétrerait dans les rangs oppoſés : la force du corps, l'adreſſe, la promptitude faiſaient tout. On ſe mêlait. Une bataille était une multitude de combats particuliers ; il y avait moins de bruit & plus de carnage. La maniere de combattre d'aujourdhui eſt auſſi différente que celle de fortifier & d'attaquer les villes.

Digitized by Google

CHAP. XV.

place vis-à-vis la colonne anglaise. Le duc de *Richelieu* court à bride abatuë au nom du roi faire marcher sa maison, il annonce cette nouvelle à monsieur de *Montesson* qui la commandait. Le prince de *Soubise* rassemble ses gendarmes, le duc de *Chaunes* ses chevaux légers, tout se forme & marche; quatre escadrons de la gendarmerie avancent à la droite de la maison du roi, les grenadiers à cheval sont à la tête sous monsieur de *Grille*, leur capitaine; les mousquetaires commandés par monsieur de *Jumillac* se précipitent.

Dans ce même moment important, le comte d'*Eu* & le Duc de *Biron* à la droite voyaient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poste, selon l'ordre positif du maréchal de *Saxe*. Je prends sur moi la désobéissance, leur dit le duc de *Biron*; je suis sûr que le roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face; je réponds que monsieur le maréchal de *Saxe* le trouvera bon. Le maréchal qui arrivait dans cet endroit, informé de la résolution du roi & de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre; il changea de sentiment lorsqu'il en fallait changer, & fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa faiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des irlandais, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait en chemin de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Le duc de *Biron*, le comte d'*Etrée*, le marquis de *Croissy*, le comte de *Lowendal*, lieutenans-généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de *Penthièvre* suivent monsieur de *Croissy* & ses enfans. Les régimens de *Chabrillant*, de *Brancas*, de

Digitized by Google

Brionne, *Aubeterre*, *Courten* accoururent guidés par leurs colonels ; le régiment de Normandie, les carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne & vengent leurs camarades tués dans leur premiere charge. Les irlandais les secondent. La colonne était attaquée à-la-fois de front, & par les deux flancs. CHAP. XV.

En sept ou huit minutes tout ce corps formidable est ouvert de tous côtés ; le général *Posomby*, le frere du comte d'*Albermale*, cinq colonels, cinq capitaines aux gardes, un nombre prodigieux d'officiers étaient renversés morts. Les anglais se rallierent, mais ils cédérent ; ils quitterent le champ de bataille sans tumulte, sans confusion, & furent vaincus avec honneur.

Le roi de France alla de régiment en régiment ; les cris de victoire & de vive le roi, les chapeaux en l'air, les étendarts & les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embrassaient formaient un spectacle dont tout le monde jouissait avec une joie tumultueuse. Le roi était tranquille, témoignant sa satisfaction & sa reconnaissance à tous les officiers généraux & à tous les commandans des corps ; il ordonna qu'on eût soin des blessés & qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

Le maréchal de *Saxe* au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le roi ; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux & pour lui dire ces propres paroles, *Sire, j'ai assez vécu, je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir votre majesté victorieuse. Vous voyez*, ajouta-t'il ensuite, *à quoi tiennent les batailles.* Le roi le releva, & l'embrassa tendrement.

Digitized by Google

CHAP. XV.

Il dit au duc de *Richelieu*, je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu, il parla de même au duc de *Biron*. Le maréchal de *Saxe* dit au roi, Sire, il faut que j'avouë que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre le bois de Barri & de Fontenoi; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des généraux assez hardis pour hazarder de passer en cet endroit.

Les alliés avaient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avait environ deux mille cinq cent prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les français.

Par le compte exactement rendu au major-général de l'infanterie française, il ne se trouva que seize cent quatre-vingt-un soldats ou sergens d'infanterie tués sur la place, & trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés. Parmi les officiers cinquante-trois seulement étaient morts sur le champ de bataille; trois cent vingt trois étaient en danger de mort par leurs blessures. La cavalerie perdit environ dix-huit cent hommes.

Jamais depuis qu'on fait la guerre on n'avait pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avait des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines; & sur-tout à Lille; les églises mêmes étaient employées à cet usage digne d'elles; non-seulement aucun secours, mais encor aucune commodité ne manqua, ni aux français, ni à leurs prisonniers blessés. Le zéle même des citoyens alla trop loin; on ne cessait d'apporter de tous côtés aux malades des alimens délicats; & les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin les hôpitaux étaient si bien servis, que presque tous les

Digitized by Google

officiers aimaient mieux y être traités que chez des particuliers ; & c'eſt ce qu'on n'avait point vu encor. CHAP. XV.

On eſt entré dans les détails ſur cette ſeule bataille de Fontenoi. Son importance, le danger du roi & du dauphin l'exigeaient. Cette action décida du ſort de la guerre, prépara la conquête des pays-bas, & ſervit de contrepoids à tous les événemens malheureux. Ce qui rend encor cette bataille à jamais mémorable, c'eſt qu'elle fut gagnée lorſque le général affaibli & preſque expirant ne pouvait plus agir. Le maréchal de *Saxe* avait fait la diſpoſition, & les officiers français remporterent la victoire. *

* On eſt obligé d'avertir que dans une hiſtoire auſſi ample qu'infidèle de cette guerre, imprimée à Londres en 4. volumes, on avance que les français ne prirent aucun ſoin des priſonniers bleſſés ; on ajoute que le duc de *Cumberland* envoya au Roi de France un coffre rempli de bâles machées & de morceaux de verre trouvés dans les plaies des anglais.

Les auteurs de ces contes puériles penſent apparemment que les bales machées ſont un poiſon. C'eſt un ancien préjugé auſſi peu fondé que celui de la poudre blanche. Il eſt dit dans cette hiſtoire que les français perdirent dix-neuf mille hommes dans la bataille, que leur roi ne s'y trouva point, qu'il ne paſſa pas le pont de Calonne, qu'il reſta toujours derrière l'Eſcaut; il eſt dit enfin que le parlement de Paris rendit un arrêt qui condamnait à la priſon, au banniſſement & au fouet, ceux qui publieraient des rélations de cette journée. On ſent bien que des impoſtures ſi extravagantes ne méritent pas d'être refutées. Mais puiſqu'il s'eſt trouvé en Angleterre un homme aſſez dépourvu de connaiſſances & de bon ſens pour écrire de ſi ſingulieres abſurdités dont ſon hiſtoire eſt toute remplie, il peut ſe trouver un jour des lecteurs capables de les croire. Il eſt juſte qu'on prévienne leur crédulité.

Digitized by Google

CHAP. XVI.

CHAPITRE XVI.

Suites de la journée de Fontenoi.

Le roi de France vainqueur demande la paix.

CE qui eſt auſſi remarquable que cette victoire, c'eſt que le premier ſoin du roi de France fut de faire écrire le jour même à l'abbé de la *Ville*, ſon miniſtre à la Haye, qu'il ne demandait pour prix de ſes conquêtes que la pacification de l'Europe, & qu'il était prêt d'envoyer des plénipotentiaires à un congrès. Les états-généraux ſurpris, ne crurent pas l'offre ſincére: ce qui dut ſurprendre davantage, c'eſt que cette offre fut éludée par la reine de Hongrie & par les anglais. Cette reine, qui faiſait à la fois la guerre en Siléſie contre le roi de Pruſſe, en Italie contre les français, les eſpagnols & les napolitains, vers le Mein contre l'armée françaiſe, ſemblait devoir demander elle-même une paix dont elle avait beſoin; mais la cour d'Angleterre, qui dirigeait tout, ne voulait point cette paix; la vengeance & les préjugés menent les cours comme les particuliers.

Cependant le roi envoya un aide-major de l'armée, nommé Mr. de la *Tour*, officier très-eclairé, porter au roi de Pruſſe la nouvelle de la victoire: cet officier rencontra le roi de Pruſſe au fond de la baſſe Siléſie, du côté de Ratisbor, dans une gorge de montagne, près d'un village nommé Friedberg. C'eſt là qu'il vit ce monarque remporter une victoire ſignalée contre les autrichiens. Il manda à ſon allié le roi de France: » j'ai acquitté à Friedberg » la lettre de change que vous avez tirée ſur » moi à Fontenoi.

Digitized by Google

CHAP. XVI.

Le roi de France de son côté avait tous les avantages que la victoire de Fontenoi devait donner. Déja la ville & la citadelle de Tournai s'étaient renduës peu de jours après la bataille ; le maréchal de *Saxe* avait secrétement concerté avec le roi la prise de Gand capitale de la Flandre autrichienne, ville plus grande que peuplée, mais riche & florissante par les débris de son ancienne splendeur.

Une des opérations de campagne qui fit le plus d'honneur au marquis de *Louvois* dans la guerre de 1689., avait été le siége de Gand: il s'était déterminé à ce siége, parce que c'était le magasin des ennemis. *Louis XV.* avait précisément la même raison pour s'en rendre maître. On fit selon l'usage tous les mouvemens qui devaient tromper l'armée ennemie retirée vers Bruxelles ; on prit tellement ses mesures que le marquis du *Chaila* d'un côté, & le comte de *Lowendal* de l'autre, devaient se trouver devant Gand à la même heure. La garnison n'était alors que de six cent hommes, les habitans étaient ennemis de la France, quoique de tout tems peu contens de la domination autrichienne; mais très-différens de ce qu'ils étaient autrefois, quand eux-mêmes ils composaient une armée. Ces deux marches secrettes se faisaient selon les ordres du général, lorsque cette entreprise fut prête d'échouer par un de ces événemens si communs à la guerre.

Les anglais, quoique vaincus à Fontenoi, n'avaient été ni dispersés, ni découragés. Ils virent des environs de Bruxelles, où ils étaient postés, le péril évident dont Gand était menacé ; ils firent marcher enfin un corps de six mille hommes pour défendre cette ville. Ce corps avançoit à Gand sur la chaussée d'Alost

Digitized by Google

CHAP. XVI.

précisément dans le tems que Mr. du *Chaila* était environ à une lieuë de lui, sur la même chaussée ; marchant avec trois brigades de cavalerie, deux d'infanterie composées de Normandie, *Crillon*, & *Laval*, vingt piéces de canon, & des pontons : l'artillerie était déja en avant, gardée par cinquante hommes & au-delà de cette artillerie était Mr. de *Grassin*, avec une partie de sa troupe légére qu'il avait levée ; il était nuit & tout était tranquille, quand les six mille anglais arrivent & attaquent les *Grassins*, qui n'ont que le tems de se jetter dans une ferme près de l'abbaye de la Mêle, dont cette journée a pris le nom. Les anglais apprennent que les français sont sur la chaussée loin de leur artillerie qui est en avant, gardée par cinquante hommes ; ils y courent & s'en emparent. Tout était perdu. Le marquis de *Crillon*, qui était déja arrivé à trois cent pas, voit les anglais maîtres du canon qu'ils tournaient contre lui, & qui allaient y mettre le feu ; il prend sa resolution dans l'instant sans se troubler ; il ne perd pas un moment, il court avec son régiment aux ennemis par un côté ; le jeune marquis de *Laval* s'avance avec un autre bataillon ; on reprend le canon : on fait ferme. Tandis que les marquis de *Crillon* & de *Laval* arrêtaient ainsi les anglais, une seule compagnie de Normandie qui s'était trouvée près de l'abbaye, se defendait contre eux.

Journée de Mêle. 9. Juillet 1745.

Deux bataillons de Normandie arrivent en hâte. Le jeune comte de *Périgord* les commandait, il était fils du marquis de *Talleirand* d'une maison qui a été souveraine, mort malheureusement devant Tournai, & venait d'obtenir à dix-sept ans ce régiment de Normandie, qu'avait eu son pere, il s'avança le premier

Digitized by Google

premier à la tête d'une compagnie de grenadiers. Le bataillon anglais attaqué par lui, jette bas les armes. CHAP. XVI.

Mrs. du *Chaila* & de *Souvré* paraiſſent bientôt avec la cavalerie ſur cette chauſſée. Les anglais ſont arrêtés de tous côtés ; ils ſe défendirent encore. Le marquis de *Graville* y fut bleſſé ; mais enfin ils furent mis dans une entiére déroute.

Mr. d'*Azincour* capitaine de Normandie, avec quarante hommes ſeulement, fait priſonnier le lieutenant-colonel du régiment de *Rich*, huit capitaines, deux cent quatre-vingt ſoldats qui jetterent leurs armes & qui ſe rendirent à lui : rien ne fut égal à leur ſurpriſe quand ils virent qu'ils s'étaient rendus à quarante français. Mr. d'*Azincour* conduiſit ſes priſonniers à Mr. de *Graville*, tenant la pointe de ſon épée ſur la poitrine du lieutenant-colonel anglais, & le menaçant de le tuer ſi ſes gens faiſaient la moindre réſiſtance.

Un capitaine de Normandie nommé Mr. de *Montalambert* prend cent cinquante anglais, avec cinquante ſoldats de ſon régiment ; Mr. de *Saint Sauveur* capitaine au régiment du roi cavalerie, avec un pareil nombre mit en fuite ſur la fin de l'action trois eſcadrons ennemis : enfin le ſuccès étrange de ce combat eſt peut-être ce qui fit le plus d'honneur aux français dans cette campagne, & qui mit le plus de conſternation chez leurs ennemis. Ce qui caractériſe encor cette journée, c'eſt que tout y fut fait par la préſence d'eſprit & par la valeur des officiers français, ainſi que la bataille de Fontenoi fut gagnée.

On arriva devant Gand au moment déſigné par le maréchal de *Saxe* ; on entre dans la ville les armes à la main ſans la piller, on

Digitized by Google

prend la garnison de la citadelle prisonniers.

CHAP. XVI.

Prise de Gand.

Un des grands avantages de la prise de cette ville fut un magasin immense de provisions de guerre & de bouche, de fourrages, d'armes, d'habits, que les alliés avaient en dépôt dans Gand ; c'était un faible dédommagement des fraix de guerre, presqu'aussi malheureuse ailleurs, qu'elle était glorieuse sous les yeux du roi.

29. Juil.

Tandis qu'on prenait la citadelle de Gand, on investissait Oudenarde ; & le même jour que Mr. de *Lowendal* ouvrait la tranchée devant Oudenarde, le marquis de *Souvré* prenait Bruges. Oudenarde se rendit après trois jours de tranchée.

Autres prises.

A peine le roi de France était-il maître d'une ville, qu'il en faisait assiéger deux à la fois. Le duc *d'Harcour* prenait Dendermonde en deux jours de tranchée ouverte, malgré le jeu des écluses, & au milieu des inondations ; & le comte de *Lowendal* faisait le siége d'Ostende.

Ce siége d'Ostende était réputé le plus difficile. On se souvenait qu'elle avait tenu trois ans & trois mois au commencement du siécle passé. Par la comparaison du plan des fortifications de cette place, avec celles qu'elle avait quand elle fut prise par *Spinola*, il paraît que c'était *Spinola* qui devait la prendre en quinze jours, & que c'était Mr. de *Lowendal* qui devait s'y arrêter trois années. Elle était bien mieux fortifiée ; Mr. de *Chanclos*, lieutenant-général des armées d'Autriche, la défendait avec une garnison de quatre mille hommes, dont la moitié était composée d'anglais ; mais la terreur & le découragement étaient au point que le gouverneur capitula dès que le marquis d'*Herouville*, homme digne

Digitized by Google

d'être à la tête des ingénieurs, & citoyen aussi utile que bon officier, eut pris le chemin couvert du côté des dunes. CHAP. XVI.

Une flotte d'Angleterre qui avait apporté du secours à la ville, & qui canonnait les assiégeans, ne vint là que pour être témoin de la prise. Cette perte consterna le gouvernement d'Angleterre & celui des Provinces-Unies; il ne resta plus que Nieuport à prendre pour être maître de tout le comté de la Flandre proprement dite, & le roi en ordonna le siége. 25. août.

Dans ces conjonctures le ministère de Londres fit réflexion qu'on avait en France plus de prisonniers anglais qu'il n'y avait de prisonniers français en Angleterre. La détention du maréchal de *Belle-Isle* & de son frere, avait suspendu tout cartel. On avait pris les deux généraux contre le droit des gens, on les renvoya sans rançon. Il n'y avait pas moyen en effet d'exiger une rançon d'eux, après les avoir déclaré prisonniers d'état, & il était de l'intérêt de l'Angleterre de rétablir le cartel. Les anglais rendent enfin le maréchal de Belle-Isle & son frere.

Cependant le roi partit pour Paris, où il arriva le sept Septembre 1745. On ne pouvait ajouter à la réception qu'on lui avait fait l'année précédente. Ce furent les mêmes fêtes; mais on avait de plus à célébrer la victoire de Fontenoi, celle de Mêle & la conquête du comté de Flandres.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Affaires d'Allemagne. François de Lorraine, grand duc de Toscane, élu Empereur. Armées autrichiennes & saxonnes, battues par Frédéric III. roi de Prusse. Prise de Dresde.

CHAP. XVII.

LEs prospérités de *Louis XV.* s'accrurent toujours dans les Pays bas; la supériorité de ses armées, la facilité du service en tout genre, la dispersion & le découragement des alliés, leur peu de concert & sur-tout la capacité du maréchal de *Saxe*, qui ayant recouvré sa santé agissait avec plus d'activité que jamais, tout cela formait une suite non interrompuë de succès qui n'a point d'exemple, que les conquêtes de *Louis XIV.* Tout était favorable en Italie pour *Don Philippe.* Une révolution étonnante en Angleterre menaçait déjà le trône du roi *George II.* comme on le verra dans la suite; mais la reine de Hongrie jouïssait d'une autre gloire & d'un autre avantage, qui ne coutait point de sang, & qui remplit la premiere & la plus chere de ses vuës; elle n'avait jamais perdu l'espérance du trône impérial pour son mari, du vivant même de *Charles VII.*; & après la mort de cet empereur, elle s'en crut assurée malgré le roi de Prusse qui lui faisait la guerre, malgré l'électeur Palatin qui lui refusait sa voix, & malgré une armée française qui n'était pas loin de Francfort, & qui pouvait empêcher l'élection; c'était cette même armée comman-

Digitized by Google

dée d'abord par le maréchal de *Maillebois*, & qui passa au commencement de Mai 1745., sous les ordres du prince de *Conti*. Mais on en avait tiré vingt mille hommes pour l'armée de Fontenoi. Le prince ne put empêcher la jonction de toutes les troupes que la reine de Hongrie avait dans cette partie de l'Allemagne, & qui vinrent couvrir Francfort, où l'élection se fit comme en pleine paix. CHAP. XVII.

Ainsi la France manqua le grand objet de la guerre, qui était d'ôter le trône impérial à la maison d'Autriche. L'élection se fit le treize septembre 1745. Le roi de Prusse fit protester de nullité par ses ambassadeurs; l'électeur Palatin dont l'armée autrichienne avait ravagé les terres, protesta de même: les ambassadeurs électoraux de ces deux princes, se retirerent de Francfort; mais l'élection ne fut pas moins faite dans les formes. Car il est dit dans la bulle d'or, *que si des électeurs ou leurs ambassadeurs se retirent du lieu de l'élection avant que le roi des romains futur empereur soit élu, ils seront privés cette fois de leurs droits de suffrage, comme étant censés l'avoir abandonné.* Election de François premier. 1745. 13. Sept.

La reine de Hongrie désormais impératrice vint à Francfort jouir de son triomphe & du couronnement de son Epoux. Elle vit du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée, elle fut la premiere à crier *vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joye & de tendresse. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Elle alla voir ensuite son armée rangée en bataille auprès de Hildeberg au nombre de soixante mille hommes. L'empereur son époux la reçut l'épée à la main à la tête de l'armée. Elle passa entre les lignes, saluant tout le monde, dîna sous une tente & fit distribuer un florin à chaque soldat. 25. Oct. 1744.

Digitized by Google

CHAP. XVII.

C'était la destinée de cette princesse, & des affaires qui troublaient son régne, que les événemens heureux fussent balancés de tous les côtés par des disgraces. L'empereur *Charles VII.* avait perdu la Baviere pendant qu'on le couronnait empereur, & la reine de Hongrie perdait une bataille pendant qu'elle préparait le couronnement de son époux *François I.* Le roi de Prusse était encor vainqueur près de la source de l'Elbe à Sore.

1.O&ob. 1745.

Il y a des tems où une nation conserve constamment sa supériorité. C'est ce qu'on avait vu dans les suédois sous *Charles XII.*, dans les anglais sous le duc de *Malborou*; c'est ce qu'on voyait dans les français en Flandres sous *Louis XV.*, sous le maréchal de *Saxe*, & dans les prussiens sous *Frédéric III.* L'impératrice perdait donc la Flandre, & avait beaucoup à craindre du roi de Prusse en Allemagne, pendant qu'elle faisait monter son mari sur le trône de son pere.

Dans ce tems-là même, lorsque le roi de France vainqueur dans les Pays-bas, & dans l'Italie, proposait toujours la paix, le roi de Prusse victorieux de son côté demandait aussi à l'impératrice de Russie *Elisabeth* sa médiation. On n'avait point encor vu des vainqueurs faire tant d'avances, & on pourrait s'en étonner: mais aujourdhui il est dangereux d'être trop conquérant. Toutes les puissances de l'Europe prennent les armes tôt ou tard, quand il y en a une qui remuë: on ne voit que ligues, & contre-ligues soutenuës de nombreuses armées. C'est beaucoup de pouvoir garder par la conjoncture des tems, une province acquise.

Au milieu de ces grands embarras, on reçut l'offre inouïe d'une médiation à laquelle

Digitized by Google

on ne s'attendait pas ; c'était celle du grand Turc. Son premier visir écrivit à toutes les cours chrétiennes qui étaient en guerre, les exhortant à faire cesser l'effusion du sang humain, & leur offrant la médiation de son maître. Une telle offre n'eut aucune suite ; mais elle devait servir au moins à faire rentrer en elles-mêmes tant de puissances chrétiennes, qui, ayant commencé la guerre par intérêt, la continuaient par obstination, & ne la finirent que par nécessité. Au reste cette médiation du sultan des turcs, était le prix de la paix que le roi de France avait ménagée, entre l'empereur d'Allemagne *Charles VI.*, & la Porte-Ottomane en 1739. CHAP. XVI.

Le roi de Prusse s'y prit autrement pour avoir la paix, & pour garder la Silésie. Ses troupes battent complettement les autrichiens & les saxons aux portes de Dresde ; ce fut le vieux prince d'*Anhalt* qui remporta cette victoire décisive. Il avait fait la guerre cinquante ans. Il était entré le premier dans les lignes des français au siége de Turin en 1707. ; on le regardait comme le premier officier de l'Europe, pour conduire l'infanterie. Cette grande journée fut la derniere qui mit le comble à sa gloire militaire, la seule qu'il eut jamais connue. Il ne savait que combattre. 1745. 15. Dec.

Le roi de Prusse habile en plus d'un genre, enferma de tous côtés la ville de Dresde. Il y entre suivi de dix bataillons & de dix escadrons ; désarme trois régimens de milice qui composaient la garnison, se rend au palais, où il va voir les deux princes & les trois princesses enfans du roi de Pologne, qui y étaient demeurés ; il les embrassa, il eut pour eux les attentions qu'on devait attendre de l'homme le plus poli de son siécle. Il fit ouvrir tou-

Digitized by Google

CHAP. XVII.

tes les boutiques qu'on avait fermées, donna à dîner à tous les ministres étrangers, fit jouer un opéra italien; on ne s'apperçut pas que la ville était au pouvoir du vainqueur; & la prise de Dresde ne fut signalée que par les fêtes qu'il y donna.

Le roi de Prusse fait encor une paix utile.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'étant entré dans Dresde le 18., il y fit la paix le 25. avec l'Autriche & la Saxe; & laissa tout le fardeau au roi de France.

Marie-Thérese renonça encor malgré elle à la Silésie, par cette seconde paix, & *Fréderic* ne lui fit d'autre avantage que de reconnaître *François premier* empereur. L'électeur Palatin, comme partie contractante dans le traité, le reconnut de même, & il n'en couta au roi de Pologne électeur de Saxe, qu'un million d'écus d'Allemagne, qu'il fallut donner au vainqueur avec les intérêts jusqu'au jour du payement.

Le roi de Prusse retourna dans Berlin jouir paisiblement du fruit de sa victoire; il fut reçu sous des arcs de triomphe; le peuple jettait sur ses pas de branches de sapin, faute de mieux, en criant vive *Fréderic le grand.* Ce prince heureux dans ses guerres & dans ses traités ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir les loix & les arts dans ses états; & il passa tout d'un coup du tumulte de la guerre à une vie retirée & philosophique, il s'adonna à la poësie, à l'éloquence, à l'histoire; tout cela était également dans son caractère. C'est en quoi il était beaucoup plus singulier que *Charles XII.* Il ne le regardait pas comme un grand homme, parce que *Charles* n'était que héros. On n'est entré ici dans aucun détail des victoires du roi de Prusse. Il lès a écrites lui-même. C'était à *Césat* à faire ses commentaires.

Digitized by Google

CHAP. XVII.

Le roi de France privé une seconde fois de cet important secours, n'en continua pas moins ses conquêtes. L'objet de la guerre était alors du côté de la maison de France, de forcer la reine de Hongrie par ses pertes en Flandres, à céder ce qu'elle disputait en Italie, & de contraindre les états-généraux à rentrer au moins dans l'indifférence dont ils étaient sortis.

L'objet de la reine de Hongrie était de se dédommager sur la France, de ce que le roi de Prusse lui avait ravi; ce projet reconnu depuis impraticable par la cour d'Angleterre, était alors approuvé & embrassé par elle. Car il y a des tems où tout le monde s'aveugle. L'empire donné à *François premier* fit espérer que les cercles se détermineraient à prendre les armes contre la France. Et il n'est rien que la cour de Vienne ne fit pour les y engager.

L'Empire resta neutre constamment, comme toute l'Italie avait été neutre dans le commencement de ce chaos de guerre; mais les cœurs des allemands étaient tous à *Marie-Thérese*.

CHAPITRE XVIII.

Suite de la conquête des Pays-bas autrichiens. Bataille de Liége.

LE roi de France étant parti pour Paris après la prise d'Ostende, apprit en chemin que Nieuport s'était rendu, & que la garnison était prisonniere de guerre. Bientôt après le comte de *Clermont Gallerande* avait pris la ville d'Ath. Le maréchal de *Saxe* in- 8. Octob.

5. Sept. 1745.

Digitized by Google

CHAP. XVIII.

vestit Bruxelles au commencement de l'hiver. Cette ville est, comme on sait, la capitale du Brabant, & le séjour des gouverneurs des pays-bas autrichiens. Le comte de *Caunits* alors premier ministre commandant à la place du prince *Charles*, gouverneur général du pays, était dans la ville. Le comte de *Lanoy*, lieutenant-général des armées, en était le gouverneur particulier : le général *Vanderduin*, de la part des hollandais, y commandait dix-huit bataillons & sept escadrons : il n'y avait de troupes autrichiennes que cent cinquante dragons & autant de houzards. L'impératrice-reine s'était reposée sur les hollandais & sur les anglais du soin de défendre son pays, & ils portaient toujours en Flandre tout le poids de cette guerre. Le felt maréchal *Los-rios*, deux princes de *Ligne*, l'un général d'infanterie, l'autre de cavalerie. Le général *Chanclos*, qui avait rendu Ostende ; cinq lieutenans-généraux autrichiens avec une foule de noblesse, se trouvaient dans cette ville assiégée, où la reine de Hongrie avait en effet beaucoup plus d'officiers que de soldats.

29 Janv. 1746.

Les débris de l'armée ennemie étaient vers Malines sous le prince de *Valdeck*, & ne pouvaient s'opposer au siége. Le maréchal de *Saxe* avait fait subitement marcher son armée sur quatre colonnes par quatre chemins différens. On ne perdit à ce siége d'homme distingué que le chevalier d'*Aubeterre*, colonel du régiment des vaisseaux. La garnison avec tous les officiers généraux fut faite prisonnière. On pouvait prendre le premier ministre, & on en avait plus de droit que les hanovriens n'en avaient eu de saisir le maréchal de *Belle-Isle* : on pouvait prendre aussi le résident des états-généraux ; mais non-seulement on laissa en

Prise de Bruxelles 21. février 1746.

Digitized by Google

pleine liberté le comte de *Caunits* & le ministre hollandais, on eut encor un soin particulier de leurs effets & de leur suite ; on leur fournit des escortes ; on renvoya au prince *Charles* les domestiques & les équipages qu'il avait dans la ville : on fit déposer dans les magasins toutes les armes des soldats, pour être renduës lorsqu'ils pourraient être échangés. CHAP. XVIII.

Le roi, qui avait tant d'avantages sur les hollandais, & qui tenait alors plus de trente mille hommes de leurs troupes prisonniers de guerre, ménageait toujours cette république. Les états-généraux se trouvaient dans une grande perplexité : l'orage approchait d'eux ; ils sentaient leur faiblesse. La magistrature désirait la paix, mais le parti anglais, qui prenait déja toutes ses mesures pour donner un stadouder à la nation, & qui était secondé du peuple, criait toujours qu'il fallait la guerre. Les états ainsi divisés, se conduisaient sans principes, & leur conduite annonçait leur trouble.

Cet esprit de trouble & de division redoubla dans les Provinces-unies, quand on y apprit qu'à l'ouverture de la campagne, le roi marchait en personne à Anvers, ayant à ses ordres cent vingt bataillons & cent quatre-vingt-dix escadrons. Autrefois, quand la république de Hollande s'établit par les armes, elle détruisit toute la grandeur d'Anvers, la ville la plus commerçante de l'Europe : elle lui interdit la navigation de l'Escaut, & depuis elle continua d'agraver sa chûte, sur-tout depuis que les états-généraux étaient devenus les alliés de la maison d'Autriche. Ni l'empereur *Léopold*, ni *Charles VI.*, ni sa fille l'impératrice reine, n'eurent jamais sur l'Escaut d'autres vaisseaux qu'une patache pour les

Digitized by Google

CHAP. XVIII.

droits d'entrée & de sortie. Mais quoique les états-généraux eussent humilié Anvers à ce point, & que les commerçans de cette ville en gémissent, la Hollande la regardait comme un des remparts de son pays. Ce rempart fut bientôt emporté.

15. Mars 1746.

Prise de Mons. 10. Juillet.

Le prince de *Conti* eut sous ses ordres un corps d'armée séparé avec lequel il investit Mons la capitale du Hainaut autrichien; douze bataillons qui la défendaient augmenterent le nombre des prisonniers de guerre. La moitié de cette garnison était hollandaise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats. Saint-Guillain eut le même sort. Charleroi suivit de près. On prend d'assaut la ville basse après deux jours seulement de tranchée ouverte. Le marquis depuis maréchal de la *Fare*, entra dans Charleroi aux mêmes conditions qu'on avait pris toutes les villes qui avaient voulu résister, c'est-à-dire que la garnison fut prisonniere. Le grand projet était d'aller à Mastricht, d'où l'on domine aisément dans les Provinces-unies; mais pour ne laisser rien derriere soi, il fallait assiéger la ville importante de Namur. Le prince *Charles* qui commandait alors l'armée, fit en vain ce qu'il put pour prévenir ce siége. Au confluent de la Sambre & de la Meuse est située Namur, dont la citadelle s'éléve sur un roc escarpé; & douze autres forts bâtis sur la cime des rochers voisins, semblent rendre Namur inaccessible aux attaques; c'est une des places de la barriere. Le prince de *Gavres* en était gouverneur pour l'impératrice reine: mais les hollandais qui gardaient la ville, ne lui rendaient ni obéissance, ni honneurs. Les environs de cette ville sont célébres par les campemens & par les marches du maréchal

Prise de St. Guillain. 24. Juillet.

Prise de Charleroi. 2. Août, ou Auguste.

Digitized by Google

de *Luxembourg*, du maréchal de *Boufflers*, & du roi *Guillaume*, & ne le ſont pas moins par les manœuvres du maréchal de *Saxe*. Il força le prince *Charles* à s'éloigner & à le laiſſer aſſiéger Namur en liberté. CHAP. XVIII.

Le prince de *Clermont* fut chargé du ſiége de Namur. C'était en effet douze places qu'il fallait prendre. On attaqua pluſieurs forts à la fois; ils furent tous emportés. Monſieur de *Brulart*, aide major-général, plaçant les travailleurs après les grenadiers dans un ouvrage qu'on avait pris, leur promit double paye s'ils avançaient le travail: ils en firent plus qu'on ne leur demandait, & refuſerent la double paye. 5. Sept.

Je ne puis entrer dans le détail des actions ſingulieres qui ſe paſſerent à ce ſiége & à tous les autres. Il y a peu d'événemens à la guerre où des officiers & de ſimples ſoldats ne faſſent de ces prodiges de valeur qui étonnent ceux qui en ſont témoins, & qui enſuite reſtent pour jamais dans l'oubli. Si un général, un prince, un monarque, eût fait une de ces actions, elles ſeraient conſacrées à la poſtérité; mais la multitude de ces faits militaires ſe nuit à elle-même; & en tout genre, il n'y a que les choſes principales qui reſtent dans la mémoire des hommes.

Cependant comment paſſer ſous ſilence le fort Ballard, pris en plein jour par trois officiers ſeulement, Mr. de *Launai* aide-major, Mr. d'*Amère* capitaine dans Champagne, & Mr. de *Clamouze* jeune portugais du même régiment, qui ſautant ſeul dans les retranchemens, fit mettre bas les armes à toute la garniſon? Priſe de Namur.

La tranchée avait été ouverte le 10. Septembre devant Namur, & la ville capitula le 19. 19. Sept. 1746.

Digitized by Google

CHAP. XVIII

La garnison fut obligée de se retirer dans la citadelle & dans quelques autres châteaux par la capitulation, & au bout de onze jours elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute prisonniere de guerre. Elle consistait en douze bataillons, dont dix étaient hollandais.

Après la prise de Namur, il restait de dissiper ou de battre l'armée des alliés. Elle campait alors en deça de la Meuse, ayant Maestricht à sa droite, & Liége à sa gauche. On s'observa, on escarmoucha quelques jours; le Jar séparait les deux armées. Le Maréchal de *Saxe* avait dessein de livrer bataille; il marcha aux ennemis le 11. Octobre à la pointe du jour sur dix colonnes. On voyait du fauxbourg de Liége comme d'un amphithéâtre les deux armées, celle des français de cent vingt mille combattans, l'alliée de quatre-vingt mille. Les ennemis s'étendaient le long de la Meuse de Liege à Viset, derriere cinq villages retranchés. On attaque aujourdhui une armée comme une place avec du canon. Les alliés avaient à craindre qu'après avoir été forcés dans ces villages ils ne pussent passer la riviere. Ils risquaient d'être entiérement détruits, & le maréchal de *Saxe* l'espérait.

Bataille de Liège ou de Rocou. 11 Octob.

Le seul officier-général que la France perdit en cette journée, fut le Marquis de *Fénélon*, neveu de l'immortel archevêque de *Cambrai*. Il avait été élevé par lui, & en avait toute la vertu, avec un caractère tout différent. Vingt années employées dans l'ambassade de Hollande n'avaient point éteint un feu & un emportement de valeur, qui lui couta la vie. Blessé au pied depuis quarante ans, & pouvant marcher à peine, il alla sur les retranchemens ennemis à cheval. Il cherchait la mort & il la trouva. Son extrême dévotion

Digitized by Google

augmentait encor son intrépidité ; il pensait que l'action la plus agréable à DIEU était de mourir pour son roi : il faut avouer qu'une armée composée d'hommes, qui penseraient ainsi, serait invincible. Les français eurent peu de personnes de marque blessées dans cette journée. Le fils du comte de *Ségur* eut la poitrine traversée d'une bale, qu'on lui arracha par l'épine du dos, & il échapa à une opération plus cruelle que la blessure même. Le marquis de *Lujac* reçut un coup de feu, qui lui fracassa la machoire, entama la langue, lui perça les deux jouës. Le marquis de *Laval* qui s'était distingué à Mêle, le prince de *Monaco*, le marquis de *Vaubecour*, le comte de *Barleroy* furent blessés dangereusement.

Cette bataille ne fut que du sang inutilement répandu, & une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna, ni ne perdit de terrein. Chacun prit ses quartiers. L'armée battuë avança même jusqu'à Tongres ; l'armée victorieuse s'étendit de Louvain dans ses conquêtes, & alla jouïr du repos auquel la saison d'ordinaire force les hommes dans ces pays, en attendant que le printems ramene les cruantés & les malheurs que l'hyver a suspendus.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Succès de l'infant Don Philippe & du maréchal de Maillebois, suivis des plus grands désastres.

CHAP. XIX.

IL n'en était pas ainsi dans l'Italie & vers les Alpes. Il s'y passait alors une scène extraordinaire. Les plus tristes revers avaient succédé aux prospérités les plus rapides. La maison de France perdait en Italie plus qu'elle ne gagnait en Flandre, & les pertes semblaient même plus irréparables, que les succès de Flandres ne paraissaient utiles. Car alors le véritable objet de la guerre était l'établissement de *Don Philippe*. Si on était vaincu en Italie, il n'y avait plus de ressources pour cet établissement, & on avait beau être vainqueur en Flandres, on sentait bien que tôt ou tard il faudrait rendre les conquêtes, & qu'elles n'étaient que comme un gage, une sûreté passagere qui indemnisait des pertes qu'on faisait d'ailleurs. Les cercles d'Allemagne ne prenaient part à rien, les bords du Rhin étaient tranquilles ; c'était en effet l'Espagne qui était devenuë enfin la partie principale dans la guerre. On ne combattait presque plus sur terre & sur mer que pour elle. La cour d'Espagne n'avait jamais perdu de vuë Parme, Plaisance & le Milanez. De tant d'états disputés à l'héritiere de la maison d'Autriche, il ne restait plus que ces provinces d'Italie, sur lesquelles on pût faire valoir des droits.

Depuis

Digitized by Google

Depuis la fondation de la monarchie, cette guerre eſt la ſeule dans laquelle la France ait été ſimplement auxiliaire ; elle le fut dans la cauſe de l'empereur *Charles VII.* juſqu'à la mort de ce Prince, & dans celle de l'infant *Don Philippe* juſqu'à la paix. CHAP. XIX.

Au commencement de la campagne de 1745. en Italie, les apparences furent auſſi favorables à la maiſon de France qu'elles l'avaient été en Autriche en 1741. Les chemins étaient ouverts aux armées eſpagnoles & françaiſes par la voye de Genes. Cette république forcée par la reine de Hongrie & par le roi de Sardaigne à ſe déclarer contre eux, avait enfin fait ſon traité définitif ; elle devait fournir environ dix-huit mille hommes. L'Eſpagne lui donnait trente mille piaſtres par mois, & cent mille une fois payées pour le train d'artillerie que Genes fourniſſait à l'armée eſpagnole ; car dans cette guerre ſi longue & ſi variée, les états puiſſants & riches ſoudoyerent toujours les autres. L'armée de *Don Philippe* qui deſcendait des Alpes avec la françaiſe jointe au corps des genois, était réputée de quatre-vingt mille hommes. Celle du comte de *Gages* qui avait pourſuivi les allemands aux environs de Rome, s'avançait forte d'environ trente mille combattans, en comptant l'armée napolitaine. C'était au tems même que le roi de Pruſſe vers la Saxe, & le prince de *Conti* vers le Rhin empêchaient que les forces autrichiennes ne puſſent ſecourir l'Italie. Les génois même eurent tant de confiance qu'ils déclarerent la guerre dans les formes au roi de Sardaigne. Le projet était que l'armée eſpagnole & la napolitaine viendraient joindre l'armée françaiſe & eſpagnole dans le Milanez. 28 Juin 1745.

Digitized by Google

CHAP. XIX.

Au mois de mars 1745., le duc de *Modène*, & le comte de *Gages* à la tête de l'armée d'Espagne & de Naples, avaient poursuivi les autrichiens des environs de Rome à Rimini, de Rimini à Césene, à Imola, à Forli, à Bologne, & enfin jusques dans Modène.

Le maréchal de *Maillebois*, éleve du célébre *Villars*, déclaré capitaine-général de l'armée de *Don Philippe*, arriva bientôt par Vintimille & Oneille, & descendit vers le Montferrat sur la fin du mois de Juin à la tête des espagnols & des français.

De la petite principauté d'Oneille, on descend dans le marquisat de Final, qui est à l'extrêmité du territoire de Genes, & de là on entre dans le Montferrat Mantouan, pays encore hérissé de rochers qui sont une suite des Alpes; après avoir marché dans les vallées entre ces rochers on trouve le terrein fertile d'Alexandrie, & pour aller droit à Milan, on va d'Alexandrie à Tortone; à quelques milles de-là vous passez le Pô; ensuite se présente Pavie sur le Tésin; & de Pavie il n'y a qu'une journée à la grande ville de Milan, qui n'est point fortifiée, & qui envoye toujours ses clefs à quiconque a passé le Tésin, mais qui a un château très-fort & capable de résister longtems.

Pour s'emparer de ce pays il ne faut que marcher en force. Pour le garder, il faut veiller à droite & à gauche sur une vaste étenduë de terrein, être maître du cours du Pô, depuis Casal jusqu'à Crémone, & garder l'Oglio, riviere qui tombe des Alpes du Tirol, ou bien avoir au moins Lodi, Créme & Pizzighitone pour fermer le chemin aux allemans qui peuvent arriver du Trentin par ce côté. Il faut enfin sur-tout avoir la communication libre

Digitized by Google

par les derrières avec la riviere de Genes, c'est-à-dire, avec ce chemin étroit qui conduit le long de la mer, depuis Antibes par Monaco, Vintimille, afin d'avoir une retraite en cas de malheur. Tous les postes de ce pays sont connus & marqués par autant de combats que le territoire de Flandres. CHAP. XIX.

Les français & les espagnols se trouvaient sur la fin de l'année 1745. maîtres du Montferrat, de l'Alexandrin, du Tortonois, du pays derrière Genes, qu'on nomme les fiefs impériaux de la Loméline, du Pavesan, du Lodesan, de Milan, de presque tout le Milanez, de Parme & de Plaisance. Tous ces succès s'étaient suivis rapidement, comme ceux du roi de France dans les Pays-bas, & du Prince *Edouard* dans l'Ecosse, tandis que le roi de Prusse de son côté battait au fond de l'Allemagne les troupes autrichiennes. Mais il arriva en Italie précisément la même chose qu'on avait vue en Bohême au commencement de cette guerre. Les apparences les plus heureuses couvraient les plus grandes calamités.

Le sort du roi de Prusse était en faisant la guerre de nuire beaucoup à la maison d'Autriche, & en faisant la paix, de nuire tout autant à la maison de France. Sa paix de Breslau avait fait perdre la Bohême. Sa paix de Dresde fit perdre l'Italie.

A peine l'impératrice reine fut-elle délivrée pour la seconde fois de cet ennemi, qu'elle fit passer de nouvelles troupes en Italie par le Tirol & le Trentin, pendant l'hyver de 1746. L'infant *Don Philippe* possédait Milan, mais il n'avait pas le château. Sa mere la reine d'Espagne lui ordonnait absolument de l'attaquer. Le maréchal de *Maillebois* écrivit au mois de décembre 1745.

Digitized by Google

CHAP. XIX.

Je prédis une destruction totale, si on s'obstine à rester dans le Milanez. Le conseil d'Espagne s'y obstina, & tout fut perdu.

Les troupes de l'impératrice reine d'un côté, les piémontaises de l'autre, gagnerent du terrein par-tout. Des places perdues, des échecs redoublés diminuerent l'armée française & espagnole, & enfin la fatale journée de Plaisance la réduisit à sortir avec peine de l'Italie dans un état déplorable.

Le prince de *Lichtenstein* commandait l'armée de l'impératrice reine. Il était encor à la fleur de son âge; on l'avait vû ambassadeur du pere de l'impératrice à la cour de France, dans une plus grande jeunesse, & il y avait acquis l'estime générale. Il la mérita encor davantage le jour de la bataille de Plaisance, par sa conduite & par son courage; car se trouvant dans le même état de maladie & de langueur où l'on avait vu le maréchal de *Saxe* à la bataille de Fontenoi, il surmonta comme lui l'excès de son mal, pour accourir à cette bataille, & il la gagna d'une maniere aussi complette. Ce fut la plus longue & une des plus sanglantes de toute la guerre. Le maréchal de *Maillebois* attaqua trois heures avant le jour, & fut long-tems vainqueur à son aîle droite qu'il commandait: mais l'aîle gauche de cette armée ayant été enveloppée par un nombre supérieur d'autrichiens, & le général d'*Arembourre* blessé & pris, cette aîle gauche fut entiérement défaite; & on fut obligé après neuf heures de combat de se retirer sous Plaisance.

Bataille de Plaisance gagnée par le prince de Lichtenstein. 16 Juin 1746.

Si on combattait de près comme autrefois, une mêlée de neuf heures, de bataillon contre bataillon, d'escadron contre escadron, & d'homme contre homme, détruirait les armées entieres, & l'Europe serait dépeuplée

Digitized by Google

par le nombre prodigieux des combats qu'on a livrés de nos jours ; mais dans ces batailles, comme je l'ai déja remarqué, on ne se mêle presque jamais. Le fusil & le canon sont moins meurtriers que ne l'étaient autrefois la pique & l'épée. On est très-long-tems même sans tirer, & dans le terrein coupé d'Italie, on tire entre des hayes. On consume du tems à s'emparer d'une cassine, à pointer son canon, à se former & à se reformer ; ainsi neuf heures de combat ne sont pas neuf heures de destruction. CHAP. XIX.

La perte des espagnols, des français & de quelques régimens napolitains, fut cependant de plus de huit mille hommes tués ou blessés, & on leur fit quatre mille prisonniers. Enfin l'armée du roi de Sardaigne arriva, & alors le danger redoubla, toute l'armée des trois couronnes de France, d'Espagne & de Naples, courait risque d'être prisonniere.

Dans ces tristes conjonctures l'infant *Don Philippe* reçut une nouvelle, qui devait, selon toutes les apparences, mettre le comble à tant d'infortunes. C'était la mort de *Philippe V.* roi d'Espagne son pere. Ce monarque, après avoir autrefois essuyé beaucoup de revers, & s'être vu deux fois obligé d'abandonner sa capitale, avait régné paisiblement en Espagne ; & s'il n'avait pû rendre à cette monarchie la splendeur où elle fut sous *Philippe second*, il l'avait mise du moins dans un état plus florissant qu'elle n'avait été sous *Philippe IV.* & sous *Charles II.* Il n'y avait que la dure nécessité de voir toujours Gibraltar & Minorque, & le commerce de l'Amérique espagnole, entre les mains des anglais, qui eût continuellement traversé le bonheur de son administration. La conquête d'Oran sur les maures en

Mort de Philippe V roi d'Espagne oncle de Louis XV. 9. Juillet 1746.

Digitized by Google

CHAP. XIX.

1732., la couronne de Naples & de Sicile enlevée aux autrichiens, & affermie sur la tête de son fils *Don Carlos*, avaient signalé son régne, & il se flattait avec apparence quelque tems avant sa mort de voir le Milanez, Parme & Plaisance soumis à l'infant *Don Philippe* son autre fils de son second mariage avec la princesse de Parme.

Précipité comme les autres princes dans ces grands mouvemens qui agitent presque toute l'Europe, il avait senti plus que personne le néant de la grandeur & la douloureuse nécessité de sacrifier tant de milliers d'hommes à des intérêts qui changent tous les jours. Dégoûté du trône, il l'avait abdiqué pour son premier fils *Don Louis*, & l'avait pris après la mort de ce prince; toujours prêt à le quitter, n'ayant éprouvé par sa complexion mélancolique, que l'amertume attachée à la condition humaine, même dans la puissance absoluë.

La nouvelle de sa mort arrivée à l'armée après sa défaite, augmenta l'embarras où l'on était. On ne savait pas encor si *Ferdinand VI.*, successeur de *Philippe V.*, ferait pour un frere d'un second mariage ce que *Philippe V.* avait fait pour un fils. Ce qui restait de cette florissante armée des trois couronnes, courait risque plus que jamais d'être enfermée sans ressource. Elle était entre le Pô, le Lambro, le Tidone & la Trébie. Se battre en raze campagne ou dans un poste contre une armée supérieure, est très ordinaire. Sauver des troupes vaincuës & enfermées, est très-rare: c'est l'effort de l'art militaire.

Retraite savante.

Le comte de *Maillebois*, fils du maréchal, osa proposer de se retirer en combattant. Il se chargea de l'entreprise, la dirigea sous les yeux de son pere, & en vint à bout. L'armée des

Bataille en faisant retraite.

Digitized by Google

trois couronnes passa toute entiére en un jour & une nuit sur trois ponts avec quatre mille mulets chargés & mille chariots de vivres, & se forma le long du Tidone. Les mesures étaient si bien prises, que le roi de Sardaigne & les autrichiens ne purent l'attaquer que quand elle put se défendre. Les français & les espagnols soutinrent une bataille longue & opiniâtre, pendant laquelle ils ne furent point entamés. CHAP. XIX.

Cette journée, plus estimée des juges de l'art qu'éclatante aux yeux du vulgaire, fut comptée pour une journée heureuse, parce qu'on remplit l'objet proposé: cet objet était triste, c'était de se retirer par Tortone, & de laisser au pouvoir de l'ennemi Plaisance & tout le pays. En effet, le lendemain de cette étrange bataille, Plaisance se rendit, & plus de trois mille malades y furent faits prisonniers de guerre.

De toute cette grande armée qui devait subjuguer l'Italie, il ne resta enfin que seize mille hommes effectifs à Tortone. La même chose était arrivée du tems de *Louis XIV.*, après la journée de Turin. *François premier*, *Louis XII.*, *Charles VIII.*, avaient essuyé les mêmes disgraces. Grandes leçons toujours inutiles.

On se retira bientôt à Gavi vers les confins des genois. L'infant & le duc de *Modène* allerent dans Genes; mais au lieu de la rassurer, ils en augmenterent les alarmes. Genes était bloquée par les escadres anglaises. Il n'y avait pas de quoi nourrir le peu de cavalerie qui restait encore. Quarante mille autrichiens & vingt mille piémontais approchaient; si on restait dans Genes, on pouvait la défendre; mais on abandonnait le comté de Nice, la 17. Août.

Digitized by Google

Savoye, la Provence. Un nouveau général espagnol, le marquis de la *Mina*, était envoyé pour sauver les débris de l'armée. Les genois le suppliaient, mais ils ne purent rien obtenir.

CHAP. XIX.

Genes se rend, & presque à discrétion.

Genes n'est pas une ville qui doive, comme Milan, porter ses clefs à quiconque approche d'elle avec une armée; outre son enceinte, elle en a une seconde de plus de deux lieuës d'étenduë, formée sur une chaîne de rochers. Par-delà cette double enceinte, l'Apennin lui sert par-tout de fortification. Le poste de la Bocchetta, par où les ennemis s'avançaient, avait toujours été réputé imprenable. Cependant les troupes qui gardaient ce poste ne firent aucune résistance, & allerent se rejoindre aux débris de l'armée française & espagnole, qui se retiraient par Vintimille. La consternation des génois ne leur permit pas de tenter seulement de se défendre. Ils avaient une grosse artillerie; l'ennemi n'avait point de canon de siége, mais ils n'attendirent pas que ce canon arrivât, & la terreur les précipita dans toutes les extrêmités qu'ils craignaient. Le sénat envoya précipitamment quatre sénateurs dans les défilés des montagnes, où campaient les autrichiens, pour recevoir du général *Brown* & du marquis de *Botta* d'*Adorno* milanais, lieutenant-général de l'impératrice reine, les loix qu'ils voudraient bien donner. Ils se soumirent à remettre leur ville dans vingt-quatre heures; à rendre prisonniers leurs soldats, les français & les espagnols; à livrer tous les effets qui pourraient appartenir à des sujets de France, d'Espagne & de Naples. On stipula que quatre sénateurs se rendraient en ôtage à Milan; qu'on payerait sur le champ cinquante mille genovines, qui font environ quatre cent mille

Digitized by Google

mille livres de France, en attendant les taxes qu'il plairait au vainqueur d'imposer. CHAP. XIX.

On se souvenait que *Louis XIV.* avait exigé autrefois que le doge de Genes vînt lui faire des excuses à Versailles avec quatre sénateurs. On en ajouta deux pour l'impératrice reine; mais elle mit sa gloire à refuser ce que *Louis XIV.* avait exigé. Elle crut qu'il y avait peu d'honneur à humilier les faibles, & ne songea qu'à tirer de Genes de fortes contributions, dont elle avait plus de besoin que du vain honneur de voir le doge de la petite république de Genes avec six génois aux pieds du trône impérial.

Genes fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'était la ruiner entiérement. Cette république ne s'était pas attenduë, quand la guerre commença pour la succession de la maison d'Autriche, qu'elle en serait la victime; mais dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit état qui ne doive trembler.

La puissance autrichienne accablée en Flandre, mais victorieuse dans les Alpes, n'était plus embarrassée que du choix des conquêtes qu'elle pouvait faire vers l'Italie. Il paraissait également aisé d'entrer dans Naples ou dans la Provence. Il lui eût été plus facile de garder Naples. Le conseil autrichien crut qu'après avoir pris Toulon & Marseille, il réduirait les deux Siciles facilement, & que les français ne pourraient plus repasser les Alpes.

Le 28. Octobre 1746., le maréchal de *Maillebois* était sur le Var, qui sépare la France du Piémont. Il n'avait pas onze mille hommes. Le marquis de *la Mina* n'en ramenait pas neuf mille. Le général espagnol se sépara alors des français, tourna vers la Savoye par le Dauphiné; car les espagnols étaient 1746.

Digitized by Google

CHAP. XIX.

toujours maîtres de ce duché, & ils voulaient le conserver en abandonnant le reste.

Les autrichiens & les piémontais entrent en Provence.

Les vainqueurs passerent le Var au nombre de près de quarante mille hommes. Les débris de l'armée française se retiraient dans la Provence, manquant de tout, la moitié des officiers à pied; point d'approvisionnement, point d'outils pour rompre les ponts, peu de vivres. Le clergé, les notables, les peuples, couraient au-devant des détachemens autrichiens pour leur offrir des contributions & être préservés du pillage.

Tel était l'effet des révolutions d'Italie, pendant que les armées françaises conquéraient les Pays-bas, & que le prince *Charles Edouard*, dont nous parlerons, avait pris & perdu l'Ecosse.

CHAPITRE XX.

Les autrichiens & les piémontais entrent en Provence. Les anglais en Bretagne. Révolution dans Genes, &c.

L'Incendie qui avait commencé vers le Danube, & presque aux portes de Vienne, & qui d'abord avait semblé ne devoir durer que peu de mois, était parvenu après six ans sur les côtes de France. Presque toute la Provence était en proye aux autrichiens. D'un côté leurs partis désolaient le Dauphiné; de l'autre ils passaient au-delà de la Durance. Vence & Grace furent abandonnées au pillage; les anglais faisaient des descentes dans la Bretagne, & leurs escadres allaient devant

Digitized by Google

Toulon & Marseille aider leurs alliés à prendre ces deux villes, tandis que d'autres escadres attaquaient les possessions françaises en Asie & en Amérique. CHAP. XX.

Il fallait sauver la Provence ; le maréchal de *Belle-Isle* y fut envoyé, mais d'abord sans argent & sans armée. C'était à lui à réparer les maux d'une guerre universelle, que lui seul avait allumée. Il ne vit que de la désolation, des miliciens effrayés, des débris de régimens sans discipline, qui s'arrachaient le foin & la paille ; les mulets des vivres mouraient faute de nourriture ; les ennemis avaient tout rançonné & tout dévoré du Var à la riviere d'Argents, & de la Durance. L'infant *Don Philippe* & le duc de *Modène* étaient dans la ville d'Aix en Provence, où ils attendaient les efforts que feraient la France & l'Espagne pour sortir de cette situation cruelle.

Les ressources étaient encor éloignées, les dangers & les besoins pressaient : le maréchal eut beaucoup de peine à emprunter en son nom cinquante mille écus pour subvenir aux plus pressans besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'intendant & de munitionnaire. Ensuite à mesure que le gouvernement lui envoyait quelques bataillons & quelques escadrons, il prenait des postes par lesquels il arrêtait les autrichiens & les piémontais. D'un côté il couvrit Castellane, Draguignan & Brignoles, dont l'ennemi allait se rendre maître. Le maréchal de Belle-isle en Provence fait tête aux autrichiens & aux piémontais.

Enfin au commencement de Janvier 1747., se trouvant fort de soixante bataillons & de vingt-deux escadrons, & secondé du marquis de *la Mina*, qui lui fournit quatre à cinq mille espagnols, il se vit en état de pousser de poste en poste les ennemis hors de la Provence.

Digitized by Google

CHAP. XX.

Ils étaient encor plus embarrassés que lui ; car ils manquaient de subsistances. Ce point essentiel est ce qui rend la plûpart des invasions infructueuses. Ils avaient d'abord tiré toutes leurs provisions de Genes ; mais la révolution inouie qui se faisait pour lors dans Genes, & dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire, les priva d'un secours nécessaire, & les força de retourner en Italie.

CHAPITRE XXI.

Révolution de Genes.

Révolution dans Genes.

IL se faisait alors dans Genes un changement aussi important qu'imprévu.

Les autrichiens usaient avec rigueur du droit de la victoire ; les génois ayant épuisé leurs ressources & donné tout l'argent de leur banque de St. George, pour payer seize millions, demanderent grace pour les huit autres ; mais on leur signifia le trente Nov. 1746 de la part de l'impératrice reine, que non-seulement il les fallait donner, mais qu'il fallait payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régimens répandus dans le fauxbourg de Saint Pierre des Arènes de Bisagno, & dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres le désespoir saisit tous les habitans ; leur commerce était ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée, les magnifiques maisons de campagne qui embélissaient les dehors de Genes pillées, les habitans traités en esclaves par le soldat ; ils n'avaient plus à perdre que la vie ; & il n'y avait point de génois qui ne parût enfin résolu à la sacri-

Digitized by Google

fier plûtôt que de souffrir plus long-tems un traitement si honteux & si rude.

CHAP. XXI.

Genes captive comptait encor parmi ses disgraces la perte du royaume de Corse si long-tems soulevé contre elle, & dont les mécontens seraient sans doute appuyés pour jamais par ses vainqueurs.

La Corse qui s'était plainte d'être opprimée par Genes, comme Genes l'était par les autrichiens, jouissait dans ce chaos de révolutions de l'infortune de ses maîtres. Ce surcroît d'afflictions n'était que pour le sénat; en perdant la Corse, il ne perdait qu'un fantôme d'autorité, mais le reste des génois était en proye aux afflictions réelles qu'entraîne la misére. Quelques sénateurs fomentaient sourdement & avec habileté les résolutions désespérées que les habitans semblaient disposés à prendre. Ils avaient besoin de la plus grande circonspection; car il était vraisemblable qu'un soulévement téméraire & mal soutenu ne produirait que la destruction du sénat & de la ville. Les émissaires des sénateurs se contentaient de dire aux plus accrédités du peuple: « Jusqu'à quand attendrez-vous que les autri» chiens viennent vous égorger entre les bras » de vos femmes & de vos enfans, pour vous » arracher le peu de nourriture qui vous reste? » Leurs troupes sont dispersées hors de l'en» ceinte de vos murs; il n'y a dans la ville que » ceux qui veillent à la garde de vos portes; » vous êtes ici plus de trente mille hommes » capables d'un coup de main; ne vaut-il pas » mieux mourir que d'être les spectateurs des » ruines de votre patrie? » Mille discours pareils animaient le peuple; mais il n'osait encor remuer, & personne n'osait arborer l'étendart de la liberté.

Digitized by Google

CHAP. XXI

Les autrichiens tiraient de l'arsénal de Gênes des canons & des mortiers pour l'expédition de Provence, & ils faisaient servir les habitans à ce travail. Le peuple murmurait, mais il obéissait. Un capitaine autrichien ayant rudement frappé un habitant qui ne s'empressait pas assez, ce moment fut un signal auquel le peuple s'assembla, s'émut, & s'arma en un moment de tout ce qu'il put trouver; pierres, bâtons, épées, fusils, instrumens de toute espêce. Ce peuple qui n'avait pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étaient encor éloignés, la défendit quand ils en étaient les maîtres. Le marquis de *Botta* qui était à Saint Pierre des Arènes, crut que cette émeute du peuple se relentirait d'elle-même, & que la crainte reprendrait bientôt la place de cette fureur passagere. Le lendemain il se contenta de renforcer les gardes des portes & d'envoyer quelques détachemens dans les ruës. Le peuple attroupé en plus grand nombre que la veille, courait au palais du doge demander les armes qui sont dans ce palais; le doge ne répondit rien; les domestiques indiquerent un autre magazin; on y court, on l'enfonce, on s'arme; une centaine d'officiers se distribuënt dans la place; on se barricade dans les ruës, & l'ordre qu'on tâche de mettre autant qu'on le peut dans ce bouleversement subit & furieux, n'en ralentit point l'ardeur.

5. Déc. 1746.

Il semble que dans cette journée & dans les suivantes, la consternation qui avait si longtems atterré l'esprit des génois, eût passé dans les allemands. Ils ne tenterent pas de combattre le peuple avec des troupes régulieres; ils laisserent les soulevés se rendre maîtres de la porte saint Thomas & de la porte

Digitized by Google

CHAP. XXI.

saint Michel. Le sénat qui ne savaît encor si le peuple soutiendrait ce qu'il avait si bien commencé, envoya une députation au général autrichien dans saint Pierre des Arènes. Le marquis de *Botta* négocia lorsqu'il fallait combattre. Il dit aux sénateurs qu'ils armassent les troupes génoises laissées désarmées dans la ville, & qu'ils les joignissent aux autrichiens, pour tomber sur les rébelles au signal qu'il ferait. Mais on ne devait pas s'attendre que le sénat de Genes se joignît aux oppresseurs de la patrie, pour accabler ses défenseurs & pour achever sa perte.

Les allemands comptant sur les intelligences qu'ils avaient dans la ville, s'avancerent à la porte de Bisagno par le fauxbourg qui porte ce nom, mais ils y furent reçus par des salves de canon & de mousqueterie. Le peuple de Genes composait alors une armée. On battait la caisse dans la ville au nom du peuple, & on ordonnait sous peine de la vie à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, & de se ranger sous des drapeaux de leurs quartiers. Les allemands furent attaqués à la fois dans le fauxbourg de Bisagno, & dans celui de saint Pierre des Arènes; le tocsin sonnait en même tems dans tous les villages des vallées; les payſans s'assemblerent au nombre de vingt mille. Un prince *Doria* à la tête du peuple, attaque le marquis de *Botta* dans saint Pierre des Arènes; le général & ses neuf régimens se retirerent en désordre. Ils laisserent quatre mille prisonniers & près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages; & allerent au poste de la Bochetta poursuivis sans cesse par des simples payſans, & forcés enfin d'abandonner ce poste & de fuir jusqu'à Gavi. 9. Dec. 1746.

Digitized by Google

CHAP. XXI.

C'eſt ainſi que les autrichiens perdirent Gênes pour avoir trop mépriſé & accablé le peuple, & pour avoir eu la ſimplicité de croire que le ſénat ſe joindrait à eux contre les habitans qui ſecouraient le ſénat même. L'Europe vit avec ſurpriſe qu'un peuple faible nourri loin des armes, & que ni ſon enceinte de rochers, ni les rois de France, d'Eſpagne, de Naples n'avaient pu ſauver du joug des autrichiens, l'eût briſé ſans aucun ſecours & eût chaſſé ſes vainqueurs.

Il y eut dans ces tumultes beaucoup de brigandages; le peuple pilla pluſieurs maiſons appartenantes aux ſénateurs ſoupçonnés de favoriſer les autrichiens. Mais ce qui fut le plus étonnant dans cette révolution, c'eſt que ce même peuple qui avait quatre mille de ſes vainqueurs dans ſes priſons ne tourna point ſes forces contre ſes maîtres. Il avait des chefs; mais ils étaient indiqués par le ſénat: & parmi eux, il ne s'en trouva point d'aſſez conſidérable pour uſurper long-tems l'autorité. Le peuple choiſit trente-ſix citoyens pour le gouverner; mais il y ajouta quatre ſénateurs, *Grimaldi*, *Scaglia*, *Lomelini*, *Fornari*, & ces quatre nobles rendaient ſecrétement compte au ſénat qui paraiſſait ne ſe mêler plus du gouvernement: mais il gouvernait en effet; il faiſait déſavouer à Vienne la révolution qu'il fomentait à Genes, & dont il redoutait la plus terrible vengeance. Son miniſtre dans cette cour déclara que la nobleſſe génoiſe n'avait aucune part à ce changement qu'on appellait révolte. Le conſeil de Vienne agiſſant encor en maître, & croyant être bientôt en état de reprendre Genes, lui ſignifia que le ſénat eût à faire payer inceſſamment les huit millions reſtans de la ſomme à laquelle on l'avait con-

Digitized by Google

damné, à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, à faire justice des séditieux. Ces loix qu'un maître irrité aurait pu donner à des sujets rébelles & impuissans, ne firent qu'affermir les génois dans la résolution de se défendre & dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avaient chassés de la capitale. Quatre mille autrichiens dans les prisons de Genes étaient encor des ôtages qui les rassuraient. Cependant les autrichiens aidés des piémontais en sortant de Provence, menaçaient Genes de rentrer dans ses murs. Un des généraux autrichiens avait déjà renforcé ses troupes de soldats albanois, accoutumés à combattre au milieu des rochers. Ce sont les anciens épirotes qui passent encor pour être aussi bons guerriers que leurs ancêtres. Il eut ces épirotes par le moyen de son oncle, ce fameux *Shullembourg*, qui après avoir résisté au roi de Suede *Charles XII.*, avait défendu Corfou contre l'Empire Ottoman. Les autrichiens repasserent donc la Bocchetta; ils resserraient Genes d'assez près; la campagne à droite & à gauche était livrée à la fureur des troupes irrégulieres, au saccagement & à la dévastation. Genes était consternée, & cette consternation même y produisait des intelligences avec ses oppresseurs, & pour comble de malheur il y avait alors une grande division entre le sénat & le peuple. La ville avait des vivres; mais plus d'argent, & il fallait dépenser dix-huit mille florins par jour pour entretenir les milices qui combattaient dans la campagne, ou qui gardaient la ville. La république n'avait ni aucunes troupes régulieres aguerries, ni aucun officier expérimenté. Nul secours n'y pouvait arriver que par mer, & encor au ha-

CHAP. XXI.

Digitized by Google

CHAP. XXI.

zard d'être pris par une flotte anglaise, conduite par l'amiral *Medley*, qui dominait sur les côtes.

Le roi de France fit d'abord tenir au sénat un million, par un petit vaisseau qui échappa aux anglais. Les galéres de Toulon & de Marseille partent chargées d'environ six mille hommes. On relâcha en Corse & à Monaco à cause d'une tempête, & sur-tout de la flotte anglaise. Cette flotte prit six bâtimens qui portaient environ mille soldats. Mais enfin le reste entra dans Genes au nombre d'environ quatre mille cinq cens français qui firent renaître l'espérance.

Le duc de Boufflers vient secourir Genes le dernier Avril 1747.

Bientôt après le duc de *Boufflers* arrive & vient commander les troupes qui défendent Genes, & dont le nombre augmente de jour en jour. Il fallut que ce général passât dans une barque, & trompât la flotte de l'amiral *Medley*.

Le duc de *Boufflers* se trouvait à la tête d'environ huit mille hommes de troupes régulieres, dans une ville bloquée, qui s'attendait à être bientôt assiégée ; il y avait peu d'ordre, peu de provisions, point de poudre ; les chefs du peuple étaient peu soumis au sénat. Les autrichiens conservaient toujours quelques intelligences. Le duc de *Boufflers* eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venait défendre qu'avec ceux qu'il venait combattre. Il mit l'ordre par-tout ; des provisions de toute espéce aborderent en sûreté, moyenant une retribution qu'on donnait en secret à des capitaines des vaisseaux anglais, tant l'intérêt particulier sert toujours à faire ou à réparer les malheurs publics. Les autrichiens avaient quelques moines dans leur parti ; on leur opposa les mêmes armes avec plus de force ; on engagea les confesseurs à refuser l'absolution à

Digitized by Google

quiconque balançait entre la patrie & les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices qu'il encourageait par son enthousiasme en leur parlant, & par son exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnaient tous les jours, & mourut en exhortant les génois à se défendre. Les dames génoises mirent en gages leurs pierreries chez des juifs, pour subvenir aux fraix des ouvrages nécessaires.

CHAP. XXI.

Moine & confession employée pour sauver Genes.

Mais le plus puissant de ces encouragemens fut la valeur des troupes françaises, que le duc de *Boufflers* employait souvent à attaquer les ennemis dans leurs postes au-delà de la double enceinte de Genes. On réussit dans presque tous ces petits combats, dont le détail attirait alors l'attention, & qui se perdent ensuite par des événemens innombrables.

La cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus. Le duc de *Boufflers* ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire; il mourut de la petite vérole le jour même que les ennemis se retiraient. Il était fils du maréchal de *Boufflers*, ce général si estimé sous *Louis XIV.*, homme vertueux, bon citoyen: & le duc avait les qualités de son pere.

Mort du duc de Boufflers. 27. Juin 1747.

Genes n'était pas alors pressée, mais elle était toujours très-menacée par les piémontais, maîtres de tous les environs, par la flotte anglaise qui bouchait ses ports, par les autrichiens qui revenaient des Alpes fondre sur elle. Il fallait que le maréchal de *Belle-Isle* descendît en Italie, & c'est ce qui était d'une extrême difficulté.

Genes devait à la fin être accablée, le royaume de Naples exposé, toute espérance ôtée à *Don Philippe* de s'établir en Italie. Le

Digitized by Google

CHAP. XXI.

duc de *Modène* en ce cas périſſait ſans reſſource. *Louis XV.* ne ſe rebuta pas.

17. Sept. 1747.

Il envoya à Genes le duc de *Richelieu*, de nouvelles troupes, de l'argent. Le duc de *Richelieu* arrive dans un petit bâtiment malgré la flotte anglaiſe ; ſes troupes paſſent à la faveur de la même manœuvre. La cour de Madrid ſeconde ſes efforts ; elle fait paſſer à Genes environ trois mille hommes ; elle promet deux cent cinquante mille livres par mois aux génois, mais le roi de France les donne ; le duc de *Richelieu* repouſſe les ennemis dans pluſieurs combats, fait fortifier tous les poſtes, met les côtes en ſureté. Alors la cour d'Angleterre s'épuiſait pour faire tomber Genes, comme celle de France pour la défendre. Le miniſtère anglais donne cent cinquante mille livres ſterling à l'impératrice reine & autant au roi de Sardaigne, pour entreprendre le ſiége de Genes. Les anglais perdirent leurs avances. Le maréchal de *Belle-Iſle*, après avoir pris le comté de Nice, tenait les autrichiens & les piémontais en alarmes. S'ils faiſaient le ſiége de Genes, il tombait ſur eux. Ainſi, étant encor arrêté par eux, il les arrêtait.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Combat d'Exiles funeste aux français.

CHAP. XXII.

POur pénétrer en Italie malgré les armées d'Autriche & de Piémont, quel chemin fallait-il prendre ? Le général espagnol *la Mina* voulait qu'on tirât à Final, par ce chemin de la côte du Ponent, où l'on ne peut aller qu'un à un ; mais il n'avait ni canons ni provisions : transporter l'artillerie française, garder une communication de près de quarante marches par une route aussi serrée qu'escarpée, où tout doit être porté à dos de mulet, être exposé sans cesse au canon des vaisseaux anglais, de telles difficultés paraissaient insurmontables. On proposait la route de Démont & de Coni : mais assiéger Coni, était une entreprise dont tout le danger était connu. On se détermina pour la route du Col de l'Exiles, à près de vingt-cinq lieues de Nice, & on résolut d'emporter cette place.

Cette entreprise n'était pas moins hazardeuse, mais on ne pouvait choisir qu'entre des périls. Le comte de *Belle-Isle* saisit avidement cette occasion de se signaler ; il avait autant d'audace pour exécuter un projet, que de dextérité pour le conduire ; homme infatigable dans le travail du cabinet & dans celui de la campagne. Il part donc & prend son chemin en retournant vers le Dauphiné, & s'enfonçant ensuite vers le Col de l'Affiete sur le chemin d'Exiles, c'est là que vingt & un bataillons piémontais l'attendaient derriere des

Digitized by Google

CHAP. XXII.

retranchemens de pierre & de bois, hauts de dix-huit pieds sur treize pieds de profondeur, & garnis d'artillerie.

Pour emporter ces retranchemens, le comte de *Belle-Isle* avait vingt-huit bataillons & sept canons de campagne, qu'on ne put guere placer d'une maniere avantageuse. On s'enhardissait à cette entreprise par le souvenir des journées de Montalban & de Château-Dauphin, qui semblaient justifier tant d'audace. Il n'y a jamais d'attaques entiérement semblables, & il est plus difficile encor, & plus meurtrier, d'attaquer des palissades, qu'il faut arracher avec les mains sous un feu plongeant & continu, que de gravir & de combattre sur des rochers: & enfin, ce qu'on doit compter pour beaucoup, les piémontais étaient très-aguerris; & on ne pouvait mépriser des troupes que le roi de Sardaigne avait commandées.

19. Juillet 1747. L'action dura deux heures; c'est-à-dire, que les piémontais tuérent deux heures de suite sans peine & sans danger tous les français qu'ils choisirent. Monsieur d'*Arnauld* maréchal de camp, qui menait une division, fut blessé à mort des premiers avec M. de *Grille*, major-général de l'armée.

Parmi tant d'actions sanglantes qui signalerent cette guerre de tous côtés, ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante, inutilement sacrifiée. Le comte de *Goas* colonel de Bourbonnais y périt. Le marquis de *Donge* colonel de Soissonnais y reçut une blessure dont il mourut six jours après. Le marquis de *Brienne* colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté retourna aux palissades en disant, il m'en reste un autre pour le service du roi; & il fut frappé à mort. On compta

Digitized by Google

1695. morts & 1606. blessés. Fatalité contraire à l'événement de toutes les autres batailles, où les blessés sont toujours le plus grand nombre. Celui des officiers qui périt fut très-grand, tous ceux de Bourbonnais furent blessés ou moururent, & les piémontais ne perdirent pas cent hommes. CHAP. XXII.

Belle-Isle desespéré, arrachait les palissades, & blessé aux deux mains il tirait des bois encor avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Il avait dit souvent qu'il ne fallait pas qu'un général survécût à sa défaite, & il ne prouva que trop que ce sentiment était dans son cœur. Les blessés furent menés à Briançon, où l'on ne s'était pas attendu au désastre de cette journée. Monsieur d'*Audiffret* lieutenant du roi vendit sa vaisselle d'argent, pour secourir les malades. Sa femme prête d'accoucher, prit elle-même le soin des hôpitaux, pansa de ses mains les blessés, & mourut en s'acquittant de ce pieux office. Exemple aussi triste que noble & qui mérite d'être consacré dans l'histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Le roi de France maître de la Flandre & victorieux, propose en vain la paix. Prise du Brabant hollandais. Les conjonctures font un Stadhouder.

CHAP. XXIII.

DAns ce fracas d'événemens, tantôt malheureux, tantôt favorables, le roi victorieux en Flandres était le seul souverain qui voulût la paix. Toujours en droit d'attaquer le territoire des hollandais, & toujours le menaçant, il crut les amener à son grand dessein d'une pacification générale, en leur proposant un congrès dans une de leurs villes.

Congrès inutile.

On choisit Breda. Le marquis de *Puysieux* y alla des premiers en qualité de plénipotentiaire. Les hollandais envoyerent à Breda Mr. de *Vassenaar*, sans avoir aucune vuë déterminée. La cour d'Angleterre qui ne penchait pas à la paix ne pût paraître publiquement la refuser. Le comte de *Sandwich*, petit-fils par sa mere du fameux *Vilmot*, comte de *Rochester*, fut le plénipotentiaire anglais. Mais tandis que les puissances auxiliaires de l'impératrice reine avaient des ministres à ce congrès inutile, cette princesse n'y en eut aucun.

Les hollandais devaient plus que toute autre puissance presser l'heureux effet de ces apparences pacifiques. Un peuple tout commerçant qui n'était plus guerrier, qui n'avait ni bons généraux, ni bons soldats, & dont les meilleures

Digitized by Google

meilleures troupes étaient prisonnieres en France au nombre de plus de trente-cinq mille hommes, semblait n'avoir d'autre intérêt que de ne pas attirer sur son terrein l'orage qu'il avait vû fondre sur la Flandre. La Hollande n'était plus même une puissance maritime ; ses amirautés ne pouvaient pas alors mettre en mer vingt vaisseaux de guerre. Les régens sentaient tous que si la guerre entamait leurs provinces, ils seraient forcés de se donner un stadhouder, & par conséquent un maître. Les magistrats d'Utrecht, de Dordrecht, de la Brille, avaient toujours insisté pour la neutralité ; quelques membres de la république étaient ouvertement de cet avis. En un mot, il est certain que si les états-généraux avaient pris la ferme résolution de pacifier l'Europe, ils en seraient venus à bout ; ils auraient joint cette gloire à celle d'avoir fait autrefois, d'un si petit pays, un état puissant & libre ; & cette gloire a été long-tems dans leurs mains : mais le parti anglais & le préjugé général prévalurent. Je ne crois pas qu'il y ait un peuple qui revienne plus difficilement de ses anciennes impressions, que la nation hollandaise. L'irruption de *Louis XIV.* & l'année 1672. étaient encor dans leurs cœurs. Et j'ose dire que je me suis apperçu plus d'une fois que leur esprit frappé de la hauteur ambitieuse de *Louis XIV.*, ne pouvait concevoir la modération de *Louis XV.* Ils ne la crurent jamais sincere. On regardait toutes ses démarches pacifiques, & tous ses ménagemens, tantôt comme des preuves de faiblesse, tantôt comme des piéges.

CHAP. XXIII.

Le roi qui ne pouvait les persuader, fut forcé de conquérir une partie de leur pays pendant la tenuë d'un congrès inutile ; il fit

Prise du Brabant hollandais.

Digitized by Google

CHAP. XXIII.

entrer ſes troupes dans la Flandre hollandaiſe ; c'eſt un démembrement des domaines de cette même Autriche : dont ils prenaient la défenſe il commence une lieue au deſſous de Gand, & s'étend à droite & à gauche, d'un côté à Midelbourg ſur la mer, de l'autre juſqu'au deſſous d'Anvers ſur l'Eſcaut. Il eſt garni de petites places d'un difficile accès, & qui auraient pu ſe défendre. Le roi avant de prendre cette province pouſſa encor les ménagemens juſqu'à déclarer aux états-généraux, qu'il ne regarderait ces places que comme un dépôt, qu'il s'engageait à reſtituer ſi-tôt que les hollandais ceſſeraient de fomenter la guerre, en accordant des paſſages & des ſecours d'hommes & d'argent à ſes ennemis.

On ne ſentit point cette indulgence, on ne vit que l'irruption ; & la marche des troupes françaiſes fit un ſtadhouder. Il arriva préciſément ce que l'abbé de *la Ville*, dans le tems qu'il faiſait les fonctions d'envoyé en Hollande, avait dit à pluſieurs ſeigneurs des états qui refuſaient toute conciliation, & qui voulaient changer la forme du gouvernement : *ce ne ſera pas vous, ce ſera nous qui vous donnerons un maître.*

Tout le peuple au bruit de l'invaſion demanda pour ſtadhouder le prince d'*Orange*, la ville de Terver dont il était ſeigneur commença, & le nomma ; toutes les villes de Zelande ſuivirent ; Roterdam, Delft le proclamerent ; il n'eût pas été ſûr pour les régens de s'oppoſer à la multitude, ce n'était partout qu'un avis unanime. Tout le peuple de la Haye entoura le palais où s'aſſemblent les députés de la province de Hollande & de Veſtriſe, la plus puiſſante des ſept, qui ſeule paye la moitié des charges de tout l'état, & dont le pen-

23 Avril.

Digitized by Google

sonnaire est regardé comme le plus considérable personnage de la république. Il fallut dans l'instant, pour appaiser le peuple, arborer le drapeau d'Orange au palais & à l'hôtel de ville; & deux jours après le prince fut élu. Le diplome porta *qu'en considération des triſtes circonſtances où l'on était, on nommait Stadhouder, capitaine & amiral-général, Guillaume Charles Henri Friſon, prince d'Orange, de la branche de Naſſau Dieſt*, qu'on prononce *Diſt*. Il fut bientôt reconnu par toutes les villes & reçu en cette qualité à l'assemblée des états-généraux. Les termes dans lesquels la province de Hollande avait conçu son élection montraient trop que les magistrats l'avaient nommé malgré eux. On sait assez que tout prince veut être absolu, & que toute république est ingrate. Les Provinces-unies qui devaient à la maison de *Naſſau* la plus grande puissance où jamais un petit état soit parvenu, purent rarement établir ce juste milieu entre ce qu'ils devaient au sang de leurs libérateurs, & ce qu'ils devaient à leur liberté. *Louis XIV.* en 1672, & *Louis XV.* en 1747, ont créé deux Stadhouders par la terreur; & le peuple hollandais a rétabli deux fois ce stadhouderat, que la magistrature voulait détruire.

CHAP. XXIII.

1. Mai. Création d'un Stadhouder dans les Provinces-unies.

Les régens avaient laissé autant qu'ils l'avaient pu, le prince *Henri Friſon d'Orange* dans l'éloignement des affaires, & même quand la province de Gueldre le choisit pour son Stadhouder en 1722., quoique cette place ne fût qu'un titre honorable, quoiqu'il ne disposât d'aucun emploi, quoiqu'il ne pût ni changer seulement une garnison, ni donner l'ordre, les états de Hollande écrivirent fortement à ceux de Gueldre, pour les détourner

Digitized by Google

CHAP. XXIII.

d'une résolution qu'ils appellaient funeste. Un moment leur ôta ce pouvoir, dont ils avaient joui pendant près de cinquante années.

Le nouveau Stadhouder commença par laisser d'abord la populace piller & démolir les maisons des receveurs, tous parens & créatures des bourguemaîtres; & quand on eut attaqué ainsi les magistrats par le peuple, on contint le peuple par les soldats.

Le prince tranquille dans ces mouvemens, se fit donner la même autorité qu'avait eu le roi *Guillaume*, & assura mieux encor sa puissance à sa famille. Non-seulement le stadhouderat devint l'héritage de ses enfans mâles, mais de ses filles & de leur postérité; car quelque tems après on passa en loi qu'au défaut de la race masculine une fille serait stadhouder & capitaine-général, pourvu qu'elle fît exercer ses charges par son mari; & en cas de minorité la veuve d'un stadhouder doit avoir le titre de gouvernante, & nommer un prince pour faire les fonctions du stadhouderat.

Par cette révolution les Provinces-unies devinrent une espèce de monarchie mixte, moins restrainte à beaucoup d'égards que celles d'Angleterre, de Suede & de Pologne. Ainsi il n'arriva rien dans toute cette guerre de ce qu'on avait d'abord imaginé, & tout le contraire de ce que les nations avaient attendu arriva. L'entreprise, les succès & les malheurs du prince *Charles* Edouard en Angleterre, furent peut-être le plus singulier de ces événemens qui étonnerent l'Europe.

Fin de la premiere partie.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans la premiere partie du Siécle de LOUIS XV.

CHAPITRE I. *TABLEAU de l'Europe, après la mort de* LOUIS XIV. Page 3

CHAP. II. *Suite du Tableau de l'Europe. Régence du duc d'*Orléans. *Syſtême de* Law. 12

CHAP. III. *Suite du Tableau de l'Europe. Cardinaux* Dubois *&* Fleury. *Abdication de* Victor-Amedée *&c.* 20

CHAP. IV. Staniſlas Leſckſinski *deux fois Roi de Pologne, & deux fois dépoſſedé. Guerre de* 1734. *La Lorraine réunie à la France.* 28

CHAP. V. *Mort de l'Empereur* Charles VI. *La ſucceſſion de la maiſon d'Autriche diſputée par quatre Puiſſances. La Reine d'Hongrie reconnuë dans tous les Etats de ſon pere. La Siléſie priſe par le roi de Pruſſe.* 36

Digitized by Google

CHAP. VI. *Le Roi de France s'unit aux Rois de Pruſſe & de Pologne, pour faire élire Empereur l'Electeur de Baviere,* Charles Albert. *Ce Prince eſt déclaré lieutenant-général du Roi de France. Son élection, ſes ſuccès & ſes pertes rapides.* 42

CHAP. VII. *Déſaſtres rapides qui ſuivent les ſuccès de l'Empereur* Charles Albert de Baviere. 50

CHAP. VIII. *Conduite de l'Angleterre, de l'Eſpagne, du Roi de Sardaigne, des Puiſſances d'Italie. Bataille de Toulon.* 55

CHAP. IX. *Le Prince de* Conti *force les paſſages des Alpes. Situation des affaires d'Italie.* 65

CHAP. X. *Nouvelles diſgraces de l'Empereur* Charles VII. *Bataille de Dettingue.* 69

CHAP. XI. *Premiere campagne de* Louis XV. *en Flandre; ſes ſuccès. Il quitte la Flandre pour aller au ſecours de l'Alzace menacée, pendant que le Prince de* Conti *continue à s'ouvrir le paſſage des Alpes. Nouvelles ligues. Le Roi de Pruſſe prend encor les armes.* 77

CHAP. XII. *Le Roi de France eſt à l'extrémité. Dès qu'il eſt guéri, il marche en Allemagne; il va aſſiéger Fribourg, tandis que l'armée Autrichienne, qui avait pénétré en Alzace, va délivrer la Bohême, & que le Prince de* Conti *gagne une bataille en Italie.* 84

Digitized by Google

CHAP. XIII. *Bataille de Coni. Conduite du Roi de France. Le Roi de Naples surpris près de Rome.* 87

CHAP. XIV. *Prise du Maréchal de* Belle-Ile. *L'Empereur* Charles VII. *meurt, mais la guerre n'en est que plus vive.* 95

CHAP. XV. *Siége de Tournai. Bataille de Fontenoi.* 100

CHAP. XVI. *Suites de la journée de Fontenoi.* 118

CHAP. XVII. *Affaires d'Allemagne.* François de Lorraine, *grand Duc de Toscane, élu Empereur. Armées autrichiennes & Saxones battuës par* FRÉDERIC III. *Roi de Prusse. Prise de Dresde.* 124

CHAP. XVIII. *Suite de la conquête des Pays-bas autrichiens. Bataille de Liége.* 129

CHAP. XIX. *Succès de l'Infant* Don Philippe *& du Maréchal de* Maillebois, *suivis des plus grands désastres.* 136

CHAP. XX. *Les Autrichiens & les Piémontais entrent en Provence; les Anglais en Bretagne. Révolution dans Genes.* 146

CHAP. XXI. *Révolution dans Genes.* 148

CHAP. XXII. *Combat d'Exiles funeste aux Français.* 157

Digitized by Google

CHAP. XXIII. *Le Roi de France maître de la Flandre & victorieux, propose en vain la paix. Prise du Brabant hollandais. Les conjonctures font un Stadhouder.* 169

Fin de la Table de la premiere Partie.

Digitized by Google

SIÉCLE DE LOUIS XV.

Par l'Auteur du Siécle de Louis XIV.

SECONDE PARTIE.

M. DCC. LXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

SIÉCLE DE LOUIS XV.

CHAPITRE XXIV.

Entrepriſe, victoires, défaite, malheurs déplorables du prince Charles Edouard Stuard.

LE Prince *Charles Edouard* était fils de celui qu'on appellait le prétendant, ou le chevalier de *St. George*. On ſait aſſez que ſon grand-pere avoit été détrôné par les anglais, ſon biſayeul condamné à mourir ſur un échaffaut par les propres ſujets, ſa quadriſayeule livrée au même ſuplice par le parlement d'Angleterre. Ce dernier rejetton de tant de rois & de tant d'infortunés conſumait ſa jeuneſſe auprès de ſon pere retiré à Rome. Il avait marqué plus d'une fois le deſir d'expoſer ſa vie pour

CHAP. XXIV.

Digitized by Google

remonter au trône de ses pères. On l'avoit
CHAP. XXIV. appellé en France dès l'an 1742, & on avait tenté en vain de le faire débarquer en Angleterre. Il attendait dans Paris quelque occasion favorable, pendant que la France s'épuisait d'hommes & d'argent en Allemagne, en France & en Italie. Les vicissitudes de cette guerre universelle ne permettaient plus qu'on pensât à lui, il était sacrifié aux malheurs publics.

Ce prince s'entretenant un jour avec le cardinal de *Tencin*, à qui son pere avait donné sa nomination au cardinalat par un accord fait entre eux ; celui-ci lui dit : „ que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau vers le nord de l'Ecosse ? votre seule „ présence pourra vous former un parti & „ une armée ? alors il faudra bien que la „ France vous donne des secours. “

Ce conseil hardi, conforme au courage de *Charles Edouard*, le détermina. Il ne fit confidence de son dessein qu'à sept Officiers, les uns irlandais, les autres écossais, qui voulurent courir sa fortune. L'un d'eux s'adresse à un négociant de Nantes, nommé *Walsh*, fils d'un irlandois attaché à la maison *Stuard*. Ce négociant avait une frégate de dix-huit canons, sur laquelle le prince s'embarqua le 12 Juin 1745, n'ayant pour une expédition dans laquelle il s'agissoit de la couronne de la grande Bretagne, que sept officiers, environ dix-huit cens sabres, douze cens fusils, & quarante-huit mille francs. La frégate était escortée d'un vaisseau de roi de soixante-quatre canons, nommé l'Elisabeth, qu'un armateur de Dunkerque avoit armée en course. C'était alors l'usage que le ministère de la marine

Digitized by Google

prêtat des vaisseaux de guerre aux armateurs & aux négocians qui payaient une somme au roi, & qui entretenaient l'équipage à leurs dépens pendant le tems de la course. Le ministre de la marine, & le roi de France lui-même, ignoraient à quoi ce vaisseau devait servir. CHAP. XXIV.

Le 20. Juin l'Elisabeth & la frégate voguant de conserve, rencontrerent trois vaisseaux de guerre Anglais, qui escortaient une flotte marchande. Le plus fort de ces vaisseaux, qui était de soixante & dix canons, se sépara du convoi pour aller combattre l'Elisabeth; & par un bonheur qui semblait présager des succès au prince *Edouard*, sa frégate ne fut point attaquée. L'Elisabeth & le vaisseau anglais engagèrent un combat violent * & long & inutile. La frégate qui portait le petit-fils de *Jacques II*, échappait & faisoit force de voiles vers l'Ecosse.

Le prince aborda d'abord dans une petite Ile presque déserte au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitième degré. Il cingle au continent de l'Ecosse. Il débarque dans un petit canton, appellé le Moidart: quelques habitans, auxquels il se déclara, se jetterent à ses genoux: mais que pouvons-nous faire? lui dirent-ils; nous n'avons point d'armes; nous sommes dans la pauvreté; nous ne vivons que du pain d'avoine, & nous cultivons une terre ingrate. *Je cultiverai cette terre avec vous*, répondit le prince, *je mangerai ce pain, je partagerai votre pauvreté, & je vous apporte des armes.*

Débarquement du prince Edouard Stuard dans une ile d'Ecosse. Juin 1746.

* Du moins c'est ce qui m'a été assuré par l'un des chefs de l'entreprise.

Digitized by Google

CHAP. XXIV.

On peut juger si de tels sentimens, & de tels discours attendrirent ces habitans. Il fut joint par quelques chefs des tribus de l'Ecosse. Ceux du nom de *Macdonall*, de *Lokil*, les *Camerons*, les *Frasers* vinrent le trouver.

Ces tribus d'écosse, qui sont nommées *Clans* dans la langue écossaise, habitent un pays hérissé de montagnes & de forêts dans l'étendue de plus de deux cens milles. Les trente-trois îles des Orcades, & les trente du Zetland sont habitées par les mêmes peuples, qui vivent sous les mêmes loix. L'ancien habit romain militaire s'est conservé chez eux seuls, comme on l'a dit au sujet du régiment des montagnards écossais, qui combattit à la bataille de Fontenoi. On peut croire que la rigueur du climat, & la pauvreté extrême, les endurcissent aux plus grandes fatigues; ils dorment sur la terre; ils souffrent la disette; ils font de longues marches au milieu des neiges & des glaces. Chaque clan était soumis à son Laird, c'est-à-dire son seigneur, qui avait sur elles le droit de juridiction, droit qu'aucun seigneur ne possede en Angleterre; & ils sont d'ordinaire du parti que ce Laird a embrassé.

Mœurs & loix des montagnards d'Ecosse.

Cette ancienne anarchie, qu'on nomme le droit féodal, subsistait dans cette partie de la grande Brétagne stérile, pauvre, abandonnée à elle-même. Les habitans sans industrie, sans aucune occupation qui leur assurât une vie douce, étaient toujours prêts à se précipiter dans les entreprises qui les flattaient de l'espérance de quelque butin. Il n'en était pas ainsi de l'Irlande, pays plus fertile, mieux gouverné par la

Digitized by Google

cour de Londres, & dans lequel on avait encouragé la culture des terres & des manufactures. Les irlandais commençaient à être plus attachés à leur repos & à leurs poſſeſſions, qu'à la maiſon des *Stuard*. Voilà pourquoi l'Irlande reſta tranquille, & que l'Ecoſſe fut en mouvement. CHAP. XXIV.

Depuis la réunion du royaume d'Ecoſſe à celui de l'Angleterre ſous la reine *Anne*, pluſieurs écoſſais qui n'étaient pas nommés membres du parlement de Londres, & qui n'étaient pas attachés à la cour par des penſions, étaient ſecretement dévoués à la maiſon des *Stuard*; & en général les habitans des parties ſeptentrionales, plutôt ſubjugués qu'unis, ſupportaient impatiemment cette réunion, qu'ils regardaient comme un eſclavage.

Les clans des ſeigneurs attachés à la cour, comme des ducs d'*Argile*, d'*Athol*, de *Queensburi*, & d'autres, demeurerent fidèles au gouvernement; il en faut pourtant excepter un grand nombre qui furent ſaiſis de l'entouſiaſme de leurs compatriotes, & entraînés bientôt dans le parti d'un prince qui tiroit ſon origine de leur pays, & qui excitoit leur admiration & leur zele.

Les ſept hommes que le prince avait menés avec lui, étaient le marquis de *Tullibardine*; frere du duc d'*Athol*, un *Makdonal*, *Thomas Sheridan*, *Sullivant* déſigné maréchal de logis de l'armée qu'on n'avait pas; *Kelli* irlandais, & *Strikland* anglais.

On n'avait pas encore raſſemblé trois cens hommes au-tour de ſa perſonne, qu'on fit un étendart royal d'un morceau de taffetas apporté par *Sullivant*. A chaque moment la

Digitized by Google

CHAP. XXIV.

troupe grossissait ; & le prince n'avait pas encore passé le bourg de Fenning, qu'il se vit à la tête de quinze cens combattans, qu'il arma de fusils & de sabres dont il était pourvu.

Il renvoya en France la frégate sur laquelle il était venu, & informa les rois de France & d'Espagne de son débarquement. Ces deux monarques lui écrivirent, & le traiterent de *frère* ; non qu'ils le reconnussent solemnellement pour héritier des couronnes de la grande Brétagne ; mais ils ne pouvaient, en lui écrivant, refuser ce titre à sa naissance & à son courage. Ils lui envoyèrent à diverses reprises quelques secours d'argent, de munitions, & d'armes.

Il fallait que ces secours se dérobassent aux vaisseaux anglais qui croisaient à l'orient & à l'occident de l'Ecosse. Quelques-uns étaient pris, d'autres arrivaient, & servaient à encourager le parti qui se fortifiait de jour en jour. Jamais le tems d'une révolution ne parut plus favorable. Le roi *George* alors était hors du royaume ; il n'y avait pas six mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. Quelques compagnies du regiment de *Sinclair* marchèrent d'abord des environs d'Edimbourg, contre la petite troupe du prince ; elles furent entiérement défaites. Trente montagnards prirent quatre-vingt anglais prisonniers avec leurs officiers & leurs bagages.

Ses premiers succès.

Ce premier succès augmentait le courage & l'espérance, & attirait de tous côtés de nouveaux soldats. On marchait sans relâche. Le prince *Edouard* toujours à pied à la tête de ses montagnards, vêtu comme eux, se nourrissant comme eux, traverse

Digitized by Google

le pays de Banedoch, le pays d'Athol, le Perth-shire; s'empare du Perth, ville considérable dans l'Ecosse. Ce fut là qu'il fut proclamé solemnellement régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse & d'Irlande, pour son pere *Jacques III.* Ce titre de *régent de France* qui s'arrogait un prince à peine maître d'une petite ville d'Ecosse, & qui ne pouvait se soutenir que par les secours du roi de France, étoit une suite de l'usage étonnant qui a prévalu, que les rois d'Angleterre prennent le titre de rois de France; usage qui devrait être aboli, & qui ne l'est pas: parce que les hommes ne songent jamais à réformer les abus que quand ils viennent importans & dangereux.

CHAP. XXIV. 15. Sept. 1745.

Le duc de *Perth*, le lord *George Murrai* arriverent alors à Perth, & firent ferment au prince. Ils amenerent de nouvelles troupes; une compagnie entiere d'un régiment écossais au service de la cour, déserta pour se ranger sous ses drapeaux. Il prend Dundrée, Drumond, Neubourg. On tient un conseil de guerre: les avis se partageaient sur la marche. Le prince dit qu'il falloit aller droit à Edimbourg, la capitale de l'Ecosse. Mais comment espérer de prendre Edimbourg avec si peu de monde & point de canon? Il avoit de partisans dans la ville, mais tous les citoyens n'étaient pas pour lui: *Il faut me montrer*, dit-il, *pour les faire déclarer tous*: & sans perdre de tems, il marche à la capitale, il arrive, il s'empare de la porte. L'allarme est dans la ville, les uns veulent reconnaître l'héritier de leurs anciens rois, les autres tiennent pour le gouvernement. On craint le pillage: les

Il prend Edimbourg. 19. Sept. 1745.

Digitized by Google

CHAP. XXIV.

citoyens les plus riches transportent leurs effets dans le château : le gouverneur *Gueſt* s'y retire avec quatre cens ſoldats de garniſon. Les magiſtrats ſe rendent à la porte dont *Charles Edouard* étoit maître. Le prévôt d'Edimbourg nommé *Stuard*, qu'on ſoupçonna d'être d'intelligence avec lui, paraît en ſa préſence, & demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire. Tomber à ſes genoux, lui répondit un habitant, & le reconnaître. Il fut auſſi-tôt proclamé dans la capitale.

Cependant on mettoit dans Londres ſa tête à prix. Les ſeigneurs de la régence pendant l'abſence du roi *George*, firent proclamer qu'on donneroit trente mille livres ſterling à celui qui le livreroit. Cette proſcription était une ſuite de l'acte du parlement fait la dix ſeptieme année du regne du roi, & d'autres actes du même parlement. La reine *Anne* elle-même avoit été forcée de proſcrire ſon propre frere, à qui dans les derniers tems elle aurait voulu laiſſer la couronne, ſi elle n'avait conſulté que ſes ſentimens. Elle avait mis ſa tête à quatre mille livres, & le parlement la mit à quatre-vingts mille livres.

Si une telle proſcription eſt une maxime d'état, c'en eſt une bien difficile à concilier avec ces principes de modération que toutes les cours font gloire d'étaler. Le prince *Charles Edouard* pouvoit faire une proclamation pareille ; mais il crut fortifier ſa cauſe & la rendre plus reſpectable, en oppoſant, quelques mois après, à ces proclamations ſanguinaires, des manifeſtes dans leſquels il défendoit à ſes adhérans d'attenter à la perſonne du roi regnant, & d'au-

Digitized by Google

un prince de la maison d'Hanovre.

CHAP. XXIV.

D'ailleurs il ne songea qu'à profiter de cette première ardeur de sa faction, qu'il ne fallait pas laisser ralentir. A peine était-il maître de la ville d'Edimbourg, qu'il apprit qu'il pouvait donner une bataille, & il se hâta de la donner. Il sut que le général *Cope* s'avançeit contre lui avec de troupes réglées; qu'on assemblait les milices, qu'on formait des regimens en Angleterre, qu'on en faisait revenir de Flandre, qu'enfin il n'y avait pas un moment à perdre. Il sort d'Edimbourg sans y laisser un seul soldat, & marche avec environ trois mille montagnards, vers les anglais qui étaient au nombre de plus de quatre mille : ils avaient deux régimens de dragons. La cavalerie du prince n'était composée que de quelques chevaux de bagage. Il ne se donna ni le tems ni la peine de faire venir ses canons de campagne. Il savait qu'il y en avoit six dans l'armée ennemie; mais rien ne l'arrêta. Il atteignit les ennemis à sept mille d'Edimbourg à Preston-pans. A peine est-il arrivé, qu'il range sa petite armée en bataille. Le duc de *Perth* & le lord *George Murrai* commandaient l'un la gauche & l'autre la droite de l'armée; c'est-à-dire, chacun environ sept ou huit cens hommes. *Charles Edouard* était si rempli de l'idée qu'il devait vaincre, qu'avant de charger les ennemis, il remarqua un défilé par où ils pouvaient se retirer, & il le fit occuper par cinq cens montagnards. Il engagea donc le combat suivi d'environ deux mille cinq cens hommes seulement; ne pouvant avoir ni seconde ligne, ni corps de réserve. Il tire son épée, jettant le fourreau loin de lui, *Mes amis*, dit-il, *je ne la*

Digitized by Google

CHAP. XXIV.

remettrai dans le fourreau que quand vous ſerez libres & heureux. Il étoit arrivé ſur le champ de bataille preſqu'auſſi-tôt que l'ennemi : il ne lui donna pas le tems de faire de décharges d'artillerie. Toute ſa troupe marche rapidement aux anglais ſans garder de rang, ayant des cornemuſes pour trompettes ; ils tirent à vingt pas ; ils jettent auſſitôt leurs fuſils ; mettent d'une main leurs boucliers ſur leur tête, & ſe précipitant entre les hommes & les chevaux, ils tuent les chevaux à coup de poignard, & attaquent les hommes le ſabre à la main. Tout ce qui eſt nouveau & inattendu ſaiſit toujours. Cette nouvelle maniere de combattre effraya les anglais : la force du corps qui n'eſt aujourd'hui d'aucun avantage dans les autres batailles, était beaucoup dans celle-ci. Les anglais plièrent de tous côtés ſans réſiſtance ; on en tua huit cens ; le reſte fuyait par l'endroit que le prince avoit remarqué ; & ce fut là même qu'on en fit quatorze cens priſonniers. Tout tomba au pouvoir du vainqueur ; il ſe fit une cavalerie avec les chevaux des dragons ennemis. Le général *Cope* fut obligé de fuir lui quinzième. La nation murmura contre lui : on l'accuſa devant une cour martiale de n'avoir pas aſſez pris de meſures ; mais il fut juſtifié, & il demeura conſtant que les véritables raiſons qui avaient décidé de la bataille, étaient la préſence d'un prince qui inſpirait à ſon parti une confiance audacieuſe, & & ſur-tout cette manière nouvelle d'attaquer, qui étonna les anglais. C'eſt un avantage qui réuſſit preſque toujours les premières fois, & que peut-être ceux qui commandent les armées ne ſongent pas aſſez à ſe procurer.

Il gagne une victoire complette à Preſton-Pans 2. Octob. 1745.

Digitized by Google

Le prince *Edouard* dans cette journée ne perdit pas soixante hommes. Il ne fut embaraſſé dans ſa victoire que de ſes priſonniers : leur nombre était preſque égal à celui des vainqueurs. Il n'avait point de places fortes ; ainſi ne pouvant garder ſes priſonniers, il les renvoya ſur leur parole, après les avoir fait jurer de ne point porter les armes contre lui d'une année. Il garda ſeulement les bleſſés pour en avoir ſoin. Cette magnanimité devait lui faire de nouveaux partiſans. CHAP. XXIV.

Peu de jours après cette victoire, un vaiſſeau français & un eſpagnol abordèrent heureuſement ſur les côtes & y apportèrent de l'argent & de nouvelles eſpérances : il y avait ſur ces vaiſſeaux des officiers irlandais, qui ayant ſervi en France & en Eſpagne, étaient capables de diſcipliner ſes troupes. Le vaiſſeau français lui amena le 11. octobre au port de Mont-Roſe un envoyé * ſecret du roi de France qui débarqua de l'argent & des armes. Le prince retourné dans Edimbourg vit bientôt après augmenter ſon armée juſqu'à près de ſix mille hommes. L'ordre s'introduiſait dans ſes troupes & dans ſes affaires. Il avait une cour, des officiers, des ſécretaires d'état.

On lui fourniſſait de l'argent de plus de trente milles à la ronde. Nul ennemi ne paraiſſait ; mais il lui fallait le château d'Edimbourg, ſeule place véritablement forte, & qui puiſſe ſervir dans le beſoin de magaſin & de retraite, & tenir en reſpect la capitale. Le château d'Edimbourg eſt bâti ſur

* C'était un frere du marquis Dargent, très-connu dans la litterature. Il fut depuis préſident au parlement d'Aix.

Digitized by Google

CHAP. XXIV.

un roc escarpé: il a un large fossé taillé dans le roc, & de murailles de douze pieds d'épaisseur. La place, quoique irrégulière, exige un siège régulier, & sur-tout du gros canon. Le prince n'en avoit point. Il se vit obligé de permettre à la ville de faire avec le commandant *Gueſt* un accord, par lequel la ville fournirait des vivres au château, & le château ne tirerait pas sur elle.

Ce contre-tems ne paru pas déranger ses affaires. La cour de Londre le craignait beaucoup, puisqu'elle cherchait à le rendre odieux dans l'esprit des peuples : elle lui réprochait d'être né catholique romain, & de venir bouleverser la religion & les loix du pays. Il ne cessait de protester qu'il respecterait la religion & les loix, & que les anglicans & les presbitériens n'auraient pas plus à craindre de lui, quoique né catholique, que du roi *George* né luthérien. On ne voyait dans sa cour aucun prêtre; il n'exigeait pas même que dans les paroisses on le nommât dans les prières, & il se contentait qu'on priât en général pour le roi & la famille royale, sans désigner personne.

Le roi d'angleterre était revenu en hâte le 11 Septembre pour s'opposer aux progrès de la révolution; la perte de la bataille de Preston-pans l'allarma au point qu'il ne se crut pas assez fort pour resister avec les milices anglaises. Plusieurs seigneurs levaient de régimens de milice à leurs dépens en sa faveur, & le parti *Wigh* sur-tout, qui est le dominant en Angleterre, prenait à cœur la conservation du gouvernement qu'il avoit établi, & de la famille qu'il avait mis sur le trône; mais si

Digitized by Google

le prince *Edouard* recevait de nouveaux secours & avait de nouveaux succès, ces milices mêmes pouvaient se tourner contre le roi *George*. Il exigea d'abord un nouveau serment des milices de la ville de Londres ; ce serment de fidélité portait ces propres mots : *J'abhorre, je déteste, je rejette comme un sentiment impie cette damnable doctrine, que des princes excomuniés par le pape, peuvent être dépossés & assassinés par leurs sujets, ou quelque autre que ce soit, &c.* Mais il ne s'agissait ni d'excommunication, ni du pape dans cette affaire ; & quant à l'assassinat, on ne pouvait guères en craindre d'autres que celui qui avait été solemnellement proposé au prix de trente mille livres sterling : on ordonna, selon l'usage pratiqué dans les tems de troubles depuis *Guillaume III*, à tous les prêtres catholiques, de sortir de Londres & de son territoire. Mais ce n'était pas les prêtres catholiques qui étoient dangereux. Ceux de cette religion ne composaient pas la centième partie du peuple d'Angleterre. C'était la valeur du prince *Edouard* qui était réellement à redouter ; c'était l'intrépidité d'une armée victorieuse animée par des succès inespérés. Le roi *George* se crut obligé de faire revenir six mille hommes de troupes de Flandres, & d'en demander encore six mille aux hollandais suivant les traités faits avec la république.

CHAP. XXIV.

14 Sept. 1745.

Les états-généraux lui envoyerent précisément les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai & de Dendermonde, ne devaient servir de dix-huit mois. Elles avaient promis de ne faire aucun service, *pas même dans les places les plus éloignées*

Les hollandais envoient servir en Angleterre des troupes

CHAP. XXIV.

des frontieres; & les états juſtifiaient cette infraction en diſant que l'Angleterre n'était point *place frontière*. Elles devaient mettre bas les armes devant les troupes de France; mais on alleguait que ce n'était pas contre les français qu'elles allaient combattre; elles ne devaient paſſer à aucun ſervice étranger; & on répondait qu'en effet elles n'étaient point dans *un ſervice étranger*, puiſqu'elles étaient aux ordres & à la ſolde des états-généraux.

qui avoient fait ſerment de ne point ſervir.

C'eſt par des telles diſtinctions qu'on éludait la capitulation que ſemblait la plus préciſe, mais dans laquelle on n'avait pas ſpécifié un cas que perſonne n'avait prévu.

Quoiqu'il ſe paſſât alors d'autres grands événemens, je ſuivrai celui de la révolution d'Angleterre; & l'ordre des matières ſera préferé à l'ordre des temps, qui n'en ſouffrira pas. Rien ne prouve mieux les allarmes, que l'excès des précautions. Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un artifice dont on ſe ſervit pour rendre la perſonne de *Charles-Edouard* odieuſe dans Londres. On fit imprimer un journal imaginaire, dans lequel on comparait les événemens rapportés dans les gazettes, ſous le gouvernement du roi *George*, à ceux qu'on ſuppoſait ſous la domination d'un prince catholique.

» A préſent, diſait-on, nos gazettes » nous apprennent tantôt qu'on a porté à la » banque les tréſors enlevés aux vaiſſeaux » français & eſpagnols, tantôt que nous » avons raſé porto-bello, tantôt que nous » avons pris Louisbourg & que nous ſom- » mes maîtres du commerce. Voici ce que » nos gazettes diront ſous la domination de

Digitized by Google

» prétendant ; aujourd'hui il a été proclamé dans les marchés de Londres par des montagnards & par des moines. Plusieurs maisons ont été brûlées, & plusieurs citoyens massacrés. CHAP. XXIV.

» Le 4 la maison du Sud & la maison des Indes ont été changées en couvens.

» Le 20 on a mis en prison six membres du parlement.

» Le 26 on a cédé trois ports d'Angleterre aux français.

» Le 28 la loi *habeas corpus* a été abolie, & on a passé un nouvel acte pour brûler les héretiques.

» Le 29 le père *Poignardi*, Jésuite italien a été nommé garde du sceau privé.

Cependant on suspendit en effet le 28 octobre la loi *habeas corpus*. C'est une loi regardée comme fondamentale en Angleterre, & comme le boulevard de la liberté de la nation. Par cette loi, le roi ne peut faire emprisonner aucun citoyen, sans qu'il soit interrogé dans les vingt-quatre heures, & relâché sous caution jusqu'à ce que son procès lui soit fait ; & s'il a été arrêté injustement, le sécretaire d'état doit être condamné à lui payer chérement chaque heure. Loi *habeas corpus*.

Le roi n'a pas le droit de faire arrêter un membre du parlement sous quelque prétexte que ce puisse être, sans le consentement de la chambre. Le parlement dans les tems de rébellion suspend toujours ces loix par un acte particulier, pour un certain tems, & donne pouvoir au roi de s'assurer pendant ce tems seulement des personnes suspectes. Il n'y eut aucun membre de deux chambres qui donnât sur lui la moin-

Digitized by Google

CHAP. XXIV.

dre surprise. Quelques-uns cependant étaient soupçonnés par la voix publique d'être jacobites ; & il y avait des citoyens dans Londres qui étaient sourdement de ce parti. Mais aucun ne voulait hazarder sa fortune & sa vie sur des espérances incertaines. La défiance & l'inquiétude tenaient en suspends tous les esprits. On craignait de se parler. C'est un crime en ce pays, de boire à la santé d'un prince proscrit qui dispute la couronne, comme autrefois à Rome, c'en était un sous un empereur regnant d'avoir chez soi la statuë de son compétiteur. On buvait à Londres à la santé du roi & du Prince ; ce qui pouvait aussi bien signifier le roi *Jacques*, & son fils le prince *Charles Edouard*, que le roi *George* & son fils aîné le prince de *Galles*. Les partisans secrets de la révolution se contentaient de faire imprimer des écrits tellement mesurés que le parti pouvait aisément les entendre sans que le gouvernement pût les condamner. On en distribua beaucoup de cette espèce ; un entre autres par lequel on avertissait, *qu'il y avoit un jeune homme de grande espérance qui était prêt de faire une fortune considérable, qu'en peu de tems il s'était fait plus de vingt mille livres de rente, mais qu'il avait besoin d'amis pour s'établir à Londres.* La liberté d'imprimer est un des privilèges dont les anglais sont le plus jalous. La loi ne permet pas d'attrouper le peuple & de le haranguer, mais elle permet de parler par écrit à la nation entiere. Le gouvernement fit visiter toutes les imprimeries, mais n'ayant le droit d'en faire fermer aucune, sans un délit constaté, il les laissa subsister toutes.

La

La fermentation commença à se manifester dans Londres, quand on apprit que le Prince *Edouard* s'était avancé jusqu'à Carliſle, & qu'il s'était rendu maître de la ville; que ſes forces augmentaient, & qu'enfin il était à Derbi dans l'Angleterre même, à trente lieues de Londres: alors il eut pour la première fois des anglais nationaux dans ſes troupes. Trois cens hommes du comté de Lancaſtre prirent parti dans ſon régiment de Mancheſter. La renommée qui groſſit tout, faiſait ſon armée forte de trente mille hommes. On diſait que tout le comté de Lancaſtre s'était déclaré. Les boutiques & la banque furent fermées un jour à Londres. CHAP. XXIV. 26. Nov.

CHAPITRE XXV.

Suite des avantures du Prince Charles Edouard. Sa défaite; ſes malheurs, & ceux de ſon parti.

CHAP. XXV.

Depuis le jour que le prince *Edouard* aborda en Ecoſſe, ſes partiſans ſollicitaient des ſecours de France; les ſollicitations redoublaient avec les progrès. Quelques irlandais qui ſervaient dans les troupes françaiſes, s'imaginerent qu'une deſcente en Angleterre vers Plimouth ſerait praticable. Le trajet eſt court de Calais ou de Boulogne vers les côtes. Ils ne voulaient point une flotte de vaiſſeaux de guerre, dont l'équipement eût conſumé trop de tems, & dont l'appareil ſeul eût averti les eſcadres

CHAP. XXV.

anglaises de s'opposer au débarquement. Ils prétendaient qu'on pourrait débarquer huit ou dix mille hommes, & du canon pendant la nuit; qu'il ne fallait que des vaisseaux marchands, & quelques corsaires pour une telle tentative: & ils assuraient que dès qu'on serait débarqué, une partie de l'Angleterre se joindrait à l'armée de France, qui bientôt pourrait se réunir auprès de Londres, avec les troupes du prince. Ils faisaient envisager enfin une révolution prompte & entière. Ils demandèrent pour chef de cette entreprise le duc de *Richelieu*, qui, par le service rendu dans la journée de Fontenoi, & par la réputation qu'il avait en Europe, était plus capable qu'un autre de conduire avec vivacité cette affaire hardie & délicate. Ils pressèrent tant, qu'on leur accorda enfin ce qu'ils demandaient. *Lally* qui depuis fut lieutenant-général, & qui a péri d'une mort si tragique, était l'ame de l'entreprise. L'écrivain de cette histoire qui travailla long-tems avec lui, peut assurer qu'il n'a jamais vu d'homme plus zélé, & qu'il ne manqua à l'entreprise que la possibilité. On ne pouvait se mettre en mer vis-à-vis des escadres anglaises, & cette tentative fut regardée à Londres comme absurde.

Le colonel Lally.

On ne put faire passer au prince que quelques petits secours d'hommes & d'argent, par la mer germanique, & par l'Est de l'Ecosse. Le lord *Dromond*, frere du duc de *Perth*, officier au service de France, arriva heureusement avec quelques piquets & trois compagnies de régiment royal écossais. Dès qu'il fut débarqué à Montrose, il fit publier qu'il venait par ordre du roi de

Digitized by Google

France ſecourir le prince de *Galles*, régent d'Ecoſſe & ſon allié, & faire la guerre au roi d'Angleterre électeur d'Hanovre. Alors les troupes hollandaiſes, qui par leur capitulation ne pouvaient ſervir contre le roi de France, furent obligées de ſe conformer à cette loi de la guerre, ſi long-tems éludée. On les fit paſſer en Hollande, tandis que la cour de Londres faiſait revenir ſix mille heſſois à leur place. Ce beſoin de troupes étrangères était un aveu du danger que l'on courait. Le prétendant faiſait répandre dans le nord & dans l'occident de l'Angleterre, des nouveaux manifeſtes, par leſquels il invitait la nation à ſe joindre à lui. Il declarait qu'il traiterait les priſonniers de guerre comme on traiterait les ſiens, & il renouvellait expreſſement à ſes partiſans la défenſe d'attenter à la perſonne du roi regnant, & à celle des princes de ſa maiſon. Ces proclamations qui paraiſſaient ſi généreuſes dans un prince dont on avait mis la tête à prix, eurent une deſtinée que les maximes d'état peuvent ſeules juſtifier. Elles furent brûlées par la main du bourreau.

CHAP. XIV.

Les troupes hollandaiſes cèdent enfin à la loi de la guerre qui les obligeait à ne pas ſervir.

Il était plus important & plus néceſſaire de s'oppoſer à ſes progrès, que de faire brûler ſes manifeſtes. Les milices anglaiſes reprirent Edimbourg. Ces milices répandues dans le comté de Lancaſtre lui coupent les vivres; il faut qu'il retourne ſur ſes pas. Son armée eſt tantôt forte, tantôt faible, parce qu'il n'avait pas de quoi la retenir continuellement ſous le drapeau par un paiement exact. Cependant il lui reſtait encore environ huit mille hommes. A peine le prince fut-il informé que les enne-

Digitized by Google

CHAP. XXV.

mis étaient à six milles de lui, près des marais de Falkirk, qu'il courut les attaquer, quoiqu'ils fussent près d'une fois plus forts que lui. On se battit de la même maniere & avec la même impétuosité qu'au combat de Prestons-pans. Ses écossais secondés encore d'un violent orage qui donnait au visage des anglais, les mirent d'abord en désordre; mais bientôt après ils furent rompus eux-mêmes par leur propre impétuosité. Six piquets des troupes françaises les couvrirent, soutinrent le combat, & leur donnèrent le tems de se rallier. Le prince *Edouard* disait toujours que s'il avait eu seulement trois mille hommes de troupes réglées, il se serait rendu maître de toute l'Angleterre.

Nouvelle victoire du prince Edouard à Falkirk 28 Janv. 1746.

Les dragons anglais commencèrent la fuite, & toute l'armée anglaise suivit sans que les généraux & les officiers pussent arrêter les soldats. Ils regagnèrent leur camp à l'entrée de la nuit. Ce camp était retranché & presque entouré de marais.

Le prince demeuré maître du champ de bataille, prit à l'instant le parti d'aller les attaquer dans leur camp, malgré l'orage qui redoublait avec violence. Les montagnards perdirent quelque tems à chercher dans l'obscurité leurs fusils, qu'ils avaient jettés dans l'action, suivant leur coutume. Le prince se met donc en marche avec eux pour livrer un second combat; il pénètre jusqu'au camp ennemi l'épée à la main: la terreur s'y répandit, les troupes anglaises deux fois battues en un jour, quoiqu'avec peu de perte, s'enfuirent à Edimbourg. Ils n'eurent pas six cens hommes de tués dans

Il livre un second combat le même jour. 28 Janv. 1746.

Digitized by Google

cette journée, mais ils laisserent leurs tentes & leurs équipages au pouvoir du vainqueur. Ces Victoires faisaient beaucoup pour la gloire du prince, mais peu encore pour ses intérêts. Le duc de *Cumberland* marchait en Ecosse; il arriva à Edimbourg le 10 Février. Le prince *Edouard* fut obligé de lever le siege du château de Sterlin. L'hiver était rude; les subsistances manquaient. Sa plus grande ressource était dans quelques partis, qui erraient tantôt vers Inverness, & tantôt vers Aberden, pour recueillir le peu de troupes & d'argent qu'on hazardait de lui faire passer en France. La plupart de ces vaisseaux étaient observés, & pris par les anglais. Trois compagnies du régiment de Fitz-James abordèrent heureusement. Lorsque quelque petit vaisseau abordait, il était reçu avec des acclamations de joie; les femmes courraient au-devant; elles menaient par la bride les chevaux des officiers. On faisait valoir les moindres secours, comme des renforts considérables; mais l'armée du prince *Edouard* n'en était pas moins pressée par le duc de *Cumberland*. Elle était retirée dans Inverness, & tout le pays n'était pas pour lui. Le duc de *Cumberland* passe enfin la riviere de Spée & marche vers Inverness; il fallut en venir à une bataille décisive.

CHAP. XXV.

Le prince avait à-peu-près le même nombre de troupes qu'à la journée de *Falkirk*. Le duc de *Cumberland* avait quinze bataillons, & neuf escadrons avec un corps de montagnards. L'avantage du nombre était toujours nécessairement du côté des anglais: ils avaient de la cavalerie, & une artillerie bien servie, ce qui leur donnait encore une très-grande supériorité. Enfin ils étaient

23 Avril 1746.

Digitized by Google

CHAP. XXV.

accoutumés à la manière de combattre des montagnards qui ne les étonnait plus. Ils avaient à réparer aux yeux du duc de *Cumberland* la honte de leurs défaites passées. Les deux armées furent en présence le 17. avril 1746. à deux heures après midi, dans un lieu nommé Culloden. Les montagnards ne firent point leur attaque ordinaire qui était si rédoutable. La bataille fut entièrement perdue, & le prince légèrement blessé fut entraîné dans la fuite la plus précipitée. Les lieux, les tems, font l'importance de l'action. On a vu dans cette guerre en Allemagne, en Italie & en Flandres des batailles de près de cent mille hommes qui n'ont pas eu de grandes suites. Mais à Culloden une action entre onze mille hommes d'un côté & sept à huit mille de l'autre, décida du sort de trois royaumes. Il n'y eut pas dans ce combat neuf cens hommes de tués parmi les rebelles; car c'est ainsi que leur malheur les a fait nommer en Ecosse même. On ne leur fit que trois cens vingt prisonniers. Tout s'enfuit du côté d'Inverness: & y fut poursuivi par les vainqueurs. Le prince accompagné d'une centaine d'officiers fut obligé de se jetter dans une riviere à trois milles d'Inverness, & de la passer à la nage. Quand il eut gagné l'autre bord, il vit de loin les flammes au milieu desquelles périssaient cinq ou six cens montagnards dans une grange à laquelle le vainqueur avait mis le feu, & il entendit leurs cris.

Bataille décisive de Culloden, & victoire complette du duc de Cumberland 27 Avril 1746.

Des femmes combattaient pour le

Il y avait plusieurs femmes dans son armée: une entre autres nommée Madame de *Séford*, qui avait combattu à la tête des troupes des montagnards, qu'elle avait ame-

Digitized by Google

nées ; elle échappa à la poursuite ; quatre autres furent prises. Tout les officiers français furent faits prisonniers de guerre ; & celui qui faisait la fonction de ministre de France auprès du prince *Edouard* se rendit prisonnier dans Inverness. Les anglais n'eurent que cinquante hommes de tués, & deux cens cinquante hommes de blessés dans cette affaire décisive. CHAP. XXV. prince Edouard

Le duc de *Cumberland* fit distribuer cinq mille livres sterling (environ cent vingt mille livres de France) aux soldats : c'étoit un argent qu'il avoit reçu du Maire de Londre ; il avait été fourni par quelques citoyens qui ne l'avaient donné qu'à cette condition. Cette singularité prouvait encor que le parti le plus riche devoit être victorieux. On ne donna pas un moment de relâche aux vaincus, on les poursuit partout. Les simples soldats se retiraient aisément dans leurs montagnes & dans leurs deserts. Les officiers se sauvaient avec plus de peine ; les uns étaient trahis & livrés, les autres se rendaient eux-mêmes dans l'espérance du pardon. Le prince *Edouard*, *Sullivan*, *Sheridan* & quelques-uns de ses adhérans, se retirèrent d'abord dans les ruines du fort Auguste, dont il fallut bientôt sortir. A mesure qu'il s'éloignait, il voyait diminuer le nombre de ses amis. La division se mettait parmi-eux, & ils se reprochaient l'un à l'autre leurs malheurs : ils s'aigrissent dans leurs contestations sur les partis qu'il fallait prendre : plusieurs se retirèrent ; il ne lui resta que *Sheridan* & *Sullivan* qui l'avaient suivi quand il partit de France.

Il marcha avec eux cinq jours & cinq Entre-

CHAP. XXV. Mités affreuses où le prince Charles Edouard est réduit.

nuits, sans presque prendre un moment de repos, & manquant souvent de nourriture. Ses ennemis le suivaient à la piste. Tous les environs étaient remplis de soldats qui le cherchaient; & le prix mis à sa tête redoublait leur diligence. Les horreurs du sort qu'il éprouvait, étaient en tout semblables à celle où fut réduit son grand-oncle *Charles second* après la bataille de Worcester, aussi funeste que celle de Culloden. Il n'y a pas d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulières & aussi horribles que celles qui avoient affligé toute sa maison. Il étoit né dans l'exil, & il n'en était sorti que pour traîner après des victoires, ses partisans sur l'échafaut, & pour errer dans des montagnes. Son père chassé au berceau du palais des rois & de sa patrie, dont il avait été reconnu l'héritier légitime, avoit fait comme lui des tentatives qui n'avaient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes uniques se présentait sans cesse au cœur du prince, & il ne perdait pas l'espérance. Il marchait à pied, sans apareil à sa blessure, sans aucun secours, à travers ses ennemis; il arriva enfin dans un petit port nommé Arizaig, à l'occident septentrional de l'Ecosse.

La fortune sembla vouloir alors le consoler. Deux armateurs de Nantes faisaient voile vers cet endroit, & lui apportaient de l'argent, des hommes & des vivres: mais avant qu'ils abordassent, les recherches continuelles qu'on faisait de sa personne, l'obligerent de partir du seul endroit où il pouvait alors trouver sa sûreté; & à peine furent-ils à quelques milles de ce port, qu'il

Digitized by Google

qu'il apprit que ces deux vaisseaux avaient abordé, & qu'ils s'en étaient retournés. Ce contre-tems aggravoit encore son infortune. Il fallait toujours fuir & se cacher. *Onel* un de ses partisans irlandois au service d'Espagne, qui le joignit dans ces cruelles conjonctures, lui dit, qu'il pouvait trouver une retraite assurée dans une petite île voisine, nommée Stornai, la dernière qui est au nord-oueſt de l'Ecosse. Ils s'embarquèrent dans un bâteau de pêcheur; ils arrivent dans cet asyle; mais à peine sont-ils sur le rivage, qu'ils apprennent qu'un détachement de l'armée du duc de *Cumberland* est dans l'île. Le prince & ses amis furent obligés de passer la nuit dans un marais pour se dérober à une poursuite si opiniâtre. Ils hazardèrent au point du jour de rentrer dans leur petite barque, & se remettre en mer sans provisions & sans savoir quelle route tenir. A peine eurent-ils vogué deux milles qu'ils furent entourés de vaisseaux ennemis. CHAP. XXV.

Il n'y avait plus de salut qu'en échouant entre des rochers sur le rivage d'une petite île déserte, & presque inabordable. Ce qui en d'autres tems eût été regardé comme une des plus cruelles infortunes, fut pour eux leur unique ressource. Ils cachèrent leur barque derrière un rocher, & attendirent dans ce désert que les vaisseaux anglois fussent éloignés, où que la mort vînt finir tant de désastres. Il ne restait au prince, à ses amis, & aux matelots qu'un peu d'eau de vie pour soutenir leur vie malheureuse.

On trouva par hazard quelques poissons secs que des pêcheurs poussés par la tempête avoient laissés sur le rivage. On rama d'île

Digitized by Google

CHAP. XXV.

en île, quand les vaisseaux ennemis ne parurent plus. Le prince aborde dans cette même île de Wist où il était venu prendre terre lorsqu'il arriva de France. Il y trouve un peu de secours, & de repos; mais cette légère consolation ne dura guères. Des milices du duc de *Cumberland* arrivèrent au bout de trois jours dans ce nouvel asyle. La mort ou la captivité paraissait inévitable. Le prince avec ses deux compagnons se cacha trois jours & trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer & de fuïr dans une autre île déserte, où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau de vie, de pain d'orge, & de poisson salé. On ne pouvait sortir de ce désert, & regagner l'Ecosse qu'en risquant de tomber entre les mains des anglois qui bordaient le rivage; mais il falloit ou périr par la faim ou prendre ce parti.

Ils se remettent donc en mer, & ils abordent pendant la nuit. Ils erraient sur le rivage n'ayant pour habits que des lambeaux déchirés de vêtemens à l'usage des montagnards. Ils rencontrerent au point du jour une demoiselle à cheval, suivie d'un jeune domestique. Ils hazardèrent de lui parler. Cette demoiselle était de la maison de *Macdonal* attachée aux *Stuards*. Le prince qui l'avoit vue dans le tems de ses succès, la reconnut & s'en fit reconnaître. Elle se jetta à ses pieds. Le prince, ses amis, & elle fondaient en larmes, & les pleurs que Mademoiselle de *Macdonal* versait dans cette entrevue si singulière & si touchante, redoublaient par le danger où elle voyait le prince. On ne pouvait faire un pas sans risquer d'être pris. Elle conseilla au prince

Digitized by Google

de se cacher dans une caverne qu'elle lui indiqua au pied d'une montagne, près de la cabane d'un montagnard, connu d'elle & affidé, & elle promit de venir le prendre dans cette retraite, ou de lui envoyer quelque personne sûre, qui se chargerait de le conduire. CHAP. XXV.

Le prince s'enfonça donc encore dans une caverne avec ses fidèles compagnons. Le paysan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge trempée dans de l'eau; mais leur inquiétude & leur désolation furent au comble, lorsqu'ayant passé deux jours dans ces lieux affreux, personne ne vint à leur secours. Tous les environs étaient garnis de milices. Il ne restait plus de vivres à ces fugitifs. Une maladie cruelle affaiblissoit le prince, son corps était couvert de boutons ulcérés. Cet état, & ce qu'il avait souffert, & tout ce qu'il avoit à craindre, mettait le comble à cet excès de plus horribles miseres que la nature humaine puisse éprouver; mais il n'était pas au bout.

Mademoiselle de *Macdonal* envoie enfin un exprès dans la caverne; & cet exprès leur apprend que la retraite dans le continent est impossible; & qu'il faut fuir encore dans une petite île nommée Benbécula, & s'y réfugier dans la maison d'un pauvre gentilhomme qu'on lui indique; que Mademoiselle de *Macdonal* s'y trouvera, & que là on verra les arrangemens qu'on pourra prendre pour leur sûreté. La même barque qui les avait portés au continent, les transporte donc dans cette île. Ils marchent vers la maison de ce gentilhomme. Mademoiselle de *Macdonal* s'embarqua à quelques milles de là pour les aller trouver.

Digitized by Google

CHAP. XXV.

Mais ils sont à peine arrivés dans l'île, qu'ils apprennent que le gentilhomme chez lequel ils comptaient trouver un asyle, avait été enlevé la nuit avec toute sa famille. Le prince & ses amis se cachent encore dans des marais. *Onel* enfin va à la découverte. Il rencontra Mademoiselle *Macdonal* dans une chaumière. Elle lui dit qu'elle pouvait sauver le prince en lui donnant des habits de servante qu'elle avoit apportés avec elle, mais qu'elle ne pouvait sauver que lui, qu'une seule personne de plus serait suspecte. Ces deux hommes n'hésitèrent pas à préférer son salut au leur. Ils se séparèrent en pleurant. *Charles Edouard* prit des habits de servante, & suivit sous le nom de *Betti*, Mademoiselle *Macdonal*. Les dangers ne cessèrent pas malgré ce déguisement. Cette demoiselle & le prince déguisé, se réfugièrent d'abord dans l'île de Skie à l'occident de l'Ecosse.

Ils étaient dans la maison d'un gentilhomme, lorsque cette maison est tout-à-coup investie par les milices ennemies. Le Prince ouvre lui-même la porte aux soldats. Il eut le bonheur de n'être pas reconnu; mais bientôt après on sut dans l'île qu'il étoit dans ce château. Alors il fallut le séparer de Mademoiselle *Macdonal*, & s'abandonner seul à sa destinée. Il marcha dix lieues entières suivi d'un simple batelier. Enfin pressé de la faim & prêt à succomber, il se hazarda d'entrer dans une maison, dont il savoit bien que le maître n'était pas de son parti. *Le fils de votre roi*, lui dit-il, *vient vous demander du pain & un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abu-*

Digitized by Google

ser de ma confiance, & de mon malheur. Prenez les misérables vêtemens qui me couvrent, gardez-les; vous pourrez me les apporter un jour dans le Palais des rois de la grande-Bretagne. Le gentilhomme auquel il s'adressait, fut touché, comme il devoit l'être. Il s'empressa de le secourir autant que la pauvreté de ce pays peut le permettre, & lui garda le secret. CHAP. XXV.

De cette île il regagna encore l'Ecosse, & se rendit dans la Tribu de Morar qui lui étoit affectionnée. Il erra ensuite dans le Lockaber, dans le Badenoc. Ce fut-là qu'il appris qu'on avoit arrêté Mademoiselle *Macdonal* sa bienfaitrice, & presque tous ceux qui l'avaient reçu. Il vit la liste de tous ses partisans condamné par contumace. C'est ce qu'on appelle en Angleterre un *acte d'atteinder*. Il étoit toujours en danger lui-même; & les seules nouvelles qui lui venaient étaient celles de la prison de ses serviteurs, dont on préparoit la mort.

Le bruit se répandit alors en France que ce prince étoit au pouvoir de ses ennemis. Ses agens de Versailles effrayés, supplièrent le roi de permettre qu'au moins on fît écrire en sa faveur. Il y avoit en France plusieurs prisonniers de guerre anglais; & les partisans du prétendant s'imaginèrent que cette considération pourrait retenir la vengence de la cour d'Angleterre, & prévenir l'effusion du sang qu'on s'attendait à voir verser sur les échaffauts. Le marquis d'*Argenson*, alors ministre des affaires étrangères & frère du secrétaire de la guerre, s'adressa à l'embassadeur de Provinces-unies, Monsieur *Vanhoy*, comme à un médiateur. Ces deux ministres se ressemblaient

Le Roi de France fait envain intercéder en faveur du prince Edouard & de ses partisans.

CHAP. XXV.

en un point qui les rendaient différens de presque tous les hommes d'état ; c'est qu'ils mettaient toujours de la franchise & de l'humanité, où les autres n'emploient guères que la politique.

Lettre singulière de l'ambassadeur Vanhoy.

L'ambassadeur *Venhoy* écrivit donc une longue lettre au duc de *Neucastle*, secretaire d'état d'Angleterre. *Puissiez-vous*, lui disait-il, *bannir cet art pernicieux que la discorde a enfanté pour exciter les hommes à se détruire mutuellement. Miserables politiques qui substituent la vengeance, la haine, la mefiance, l'avidité aux préceptes divins de la gloire des rois, & du salut des peuples.*

Cette exhortation semblait être pour la substance & pour les expressions d'un autre tems que le nôtre : on la qualifia d'*homélie* : elle choqua le Roi d'Angleterre au lieu de l'adoucir. Il fit porter ses plaintes aux Etats-généraux de ce que leur embassadeur avait osé lui envoyer des remontrances d'un roi ennemi, sur la conduite qu'il avoit à tenir envers des sujets rebelles. Le duc de *Neucastle* écrivit que s'était un procédé inouï.

Les Etats-généraux reprimandèrent vivement leur ambassadeur, & lui ordonnèrent de faire excuse au duc de *Neucastle*, & de réparer sa faute. L'ambassadeur convaincu qu'il n'en avoit point fait, obéit & écrivit que *s'il avait manqué, c'était un malheur inséparable de la condition humaine.* Il pouvait avoir manqué aux loix de la politique, mais non à celles de l'humanité. Le Ministere anglais & les Etats-généraux devaient savoir combien le roi de France était en droit d'intercéder pour les écossais : ils devaient savoir que quand *Louis XIII*

Digitized by Google

eut pris la Rochelle, secouru, en vain par les armées navales du roi d'Angleterre *Jacques premier*, ce roi envoya le chevalier *Montaigu* au roi de france, pour le prier de faire grace aux rochellois rebelles, & *Louis XIII* eut égard à cette prière. Le ministère anglais n'eut pas la même clémence. CHAP. XXV.

Il commença par tâcher de rendre le prince *Charles Edouard* mépriſable aux yeux du peuple, parce qu'il avait été terrible. On fit porter publiquement dans Edimbourg les drapeaux pris à la journée de Culloden; le Bourreau portait celui du prince; les autres étaient entre les mains des ramoneur de cheminées, & le bourreau les brula tous dans la place publique. Cette farce était le prélude des tragédies ſanglantes qui ſuivirent. Supplices ſanglans.

On commença le dix auguſte 1746 par exécuter dix-ſept officiers. Le plus conſidérable était le colonel du régiment de Manchester, nommé *Tounley*; il fut traîné avec huit officiers ſur la claye au lieu du ſupplice, dans la plaine de Kennengton, près de Londres, & après qu'on les eut pendus on leur arracha le cœur dont on leur battit les joues, & on mit leurs membres en quartiers. Ce ſupplice eſt un reſte d'une ancienne barbarie. On arrachait le cœur autrefois aux criminels condamnés, quand ils reſpiraient encore. On ne fait aujourd'hui cette exécution ſanglante que quand ils ſont étranglés. Leur mort eſt moins cruelle, & l'appareil ſanguinaire qu'on y ajoute ſert à effrayer la multitude. Il n'y eut aucun d'eux qui ne proteſtât avant de mourir, qu'il périſſait pour une juſte cauſe, & qui n'exci-

Digitized by Google

CHAP XXV.

tât le peuple à combattre pour elle. Deux jours après trois pairs écoſſais furent condamnés à perdre la tête.

On ſait qu'en Angleterre les loix ne conſidérent comme nobles, que les lords, c'eſt-à-dire, les pairs. Ils ſont jugés pour crime de haute-trahiſon, d'une autre manière que le reſte de la nation. On choiſit pour préſider à leur jugement un pair à qui on donne le titre de *Grand-Stuard* du royaume. Ce nom répond à peu-près à celui de grand *Sénéchal*. Les pairs de la grande Bretagne reçoivent alors ſes ordres. Il les convoque dans la grande ſalle de Weſtminſter par des lettres ſcellées de ſon ſceau, & écrites en latin. Il faut qu'il y ait au moins douze pairs avec lui pour prononcer l'arrêt. Les ſéances ſe tiennent avec le plus grand apareil; il s'aſſied ſous un dais; le clerc de la couronne délivre ſa commiſſion à un roi d'armes, qui la lui préſente à genoux; Six maſſiers l'accompagnent toujours, & ſont aux portières de ſon carroſſe, quand il ſe rend à la ſalle, & quand il en ſort; & il a cent guinées par jour pendant l'inſtruction du procès. Quand les pairs accuſés ſont amenés devant lui, & devant les pairs leurs juges, un ſergent d'armes crie trois fois, *oyez*, en ancienne langue françaiſe. Un huiſſier porte devant l'accuſé une hache, dont le tranchant eſt tourné vers le *Grand-Stuard*; & quand l'arrêt de mort eſt prononcé, on tourne alors la hache vers le coupable.

Ce fut avec ſes cérémonies lugubres qu'on amena de la tour de Weſtminſter les trois lords *Balmerino*, *Kilmarnock*, *cromarty*. Le chancelier faiſait les fonctions de

Digitized by Google

Stuard : ils furent tous trois convaincus d'avoir porté les armes pour le prétendant, & condamnés à être pendus & écartelés selon la loi. Le *Grand Stuard* qui leur prononça l'arrêt, leur annonça en même tems, que le roi en vertu de la prérogative de sa couronne, changeoit ce supplice en celui de perdre la tête. L'épouse du lord *Cromarty* qui avait huit enfans & qui était enceinte du neuvième, alla avec sa famille se jetter aux pieds du roi, & obtint la grace de son mari. CHAP. XXV. Le 12 Août 1746.

Les deux autres furent exécutés. *Kilmarnock* monté sur l'échaffaut sembla témoigner du repentir. *Balmerino* y porta une intrépidité inébranlable. Il voulu mourir dans le même habit uniforme sous lequel il avoit combattu. Le gouverneur de la tour ayant crié selon l'usage, vive le roi *George*, *Balmerino* répondit hautement, vive le roi *Jacques* & son digne fils. Il brava la mort comme il avait bravé ses juges. 29 Août.

On voyait presque tous les jours des exécutions, on remplissait les prisons d'accusés. Un secretaire du prince *Edouard*, nommé *Murrai*, racheta sa vie en découvrant au gouvernement des secrets, qui firent connaître au roi le danger qu'il avait courru. Il fit voir qu'il avait en effet dans Londres & dans les provinces un parti caché; & que ce parti avoit fourni d'assez grandes sommes d'argent. Mais soit que ces aveux ne fussent pas assez circonstanciés, soit plutôt que le gouvernement craignît d'irriter la nation par des recherches odieuses, on se contentât de poursuivre ceux qui avaient une part évidente à la rebellion. Dix furent exécutés à York, dix à Carliste,

Digitized by Google

CHAP. XXV.

quarante-sept à Londre ; au mois de novembre, on fit tirer au sort des soldats & des bas officiers, dont le vingtième subit la mort, & le reste fut transporté dans les colonies. On fit mourir encor au même mois soixante & dix personnes à Penrith, à Brumpton, & à Yorck, dix à Carliste, neuf à Londres. Un prêtre anglican qui avait eu l'imprudence de demander au prince *Edouard* l'évêché de Carliste, tandis que ce prince était en possession de cette ville, y fut mené à la potence en habits pontificaux ; il harangue fortement le peuple en faveur de la famille du roi *Jacques*, & il pria DIEU pour tous ceux qui périssaient comme lui dans cette querelle.

Celui dont le sort parut le plus à plaindre fut le lord *Derenwater*. Son frère aîné avoit eu la tête tranchée à Londres en 1715, pour avoir combattu dans la même cause ; ce fut lui qui voulut que son fils, encore enfant, montât sur l'échafaut, & qui lui dit, *Soyez couvert de mon sang, & apprenez à mourir pour vos rois.* Son frère puîné qui s'échappa alors, & alla servir en France, avoit été enveloppé dans la condamnation de son frère aîné. Il repassa en Angleterre dès qu'il sut qu'il pouvait être utile au prince *Edouard* ; mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué avec son fils, & plusieurs officiers, des armes, & de l'argent, fut pris par les anglais. Il subit la même mort que son frère, avec la même fermeté : en disant que le Roi de France aurait soin de son fils. Ce jeune gentilhomme qui n'était point né sujet du roi d'Angleterre, fut rélaché & revint en France, où le roi exécuta en effet ce que son pere s'é-

Digitized by Google

tait promis en lui donnant une pension à lui & à sa sœur.

CHAP. XXV.

Le dernier pair qui mourut par la main du bourreau, fut le lord *Lovat*, âgé de quatre-vingts ans; c'était lui qui avait été le premier moteur de l'entreprise. Il en avait jetté les fondemens dès l'année 1740; les principaux mécontens s'étaient assemblés secrétement chez lui; il devait faire soulever des clans en 1643, lorsque le prince *Charles Edouard* s'embarqua. Il employa autant qu'il le put les subterfuges des loix à défendre un reste de vie qu'il perdit enfin sur l'échaffaut; mais il mourut avec autant de grandeur d'ame, qu'il avait mis dans sa conduite de finesse & d'art; il prononça tout haut ce vers d'*Horace* avant de recevoir le coup.

Dulce & decorum est pro patria mori.

Ce qu'il y eut de plus étrange, & ce qu'on ne peut guères voir qu'en Angleterre, c'est qu'un jeune étudiant d'Oxford, nommé *Painter*, dévoué au parti Jacobite, & enyvré de ce fanatisme, qui produit tant de choses extraordinaires dans les imaginations ardentes, demanda à mourir à la place du vieillard condamné. Il fit les plus pressantes instances, qu'on n'eut garde d'écouter. Ce jeune homme ne connoissait point *Lovat*; mais il savait qu'il avait été le chef de la conspiration, & le regardait comme un homme respectable & nécessaire.

Le gouvernement joignit aux vengeances du passé, des précautions pour l'avenir; il établit un corps de milices toujours subsistant vers les frontières d'Ecosse. On dépouilla tous les seigneurs écossais de leurs

Digitized by Google

CHAP. XXV.

droits de juriſdiction, qui leur attachaient leurs tribus : & les chefs, qui étaient demeurés fidèles, furent indemniſés par des penſions, & par d'autres avantages.

Dans les inquiétudes où l'on était en France ſur la deſtinée du prince *Edouard*, on avait fait partir dès le mois de juin deux petites frégates qui abordèrent heureuſement ſur la côte occidentale d'écoſſe, où ce prince était deſcendu, quand il commença cette entrepriſe malheureuſe. On le chercha inutilement dans ce pays & dans pluſieurs îles voiſines de la côte du Lockaber. Enfin le 29 ſeptembre le prince arriva par des chemins détournés & au travers de mille périls nouveaux ; au lieu où il était attendu. Ce qui eſt étrange, & ce qui prouve bien que tous les cœurs étaient à lui, c'eſt que les anglais ne furent avertis ni du débarquement, ni du ſéjour, ni du départ de ces deux vaiſſeaux. Ils ramenèrent le prince juſqu'à la vue de Breſt ; mais ils trouvèrent vis-à-vis le port une eſcadre anglaiſe. On retourne alors en haute mer, & on revint enſuite vers les côtes de Brétagne, du côté de Morlais. Une autre flotte anglaiſe s'y trouve encore ; on hazarde de paſſer à travers les vaiſſeaux ennemis ; & enfin le prince après tant de malheurs & de dangers, arriva le 10 octobre 1746, au port de St. Paul de Léon, avec quelques-uns de ſes partiſans échappés comme lui à la recherche des vainqueurs. Voilà où aboutit une avanture qui eût réuſſi dans les tems de la chevalerie, mais qui ne pouvoit avoir de ſuccès dans un tems où la diſcipline militaire, l'artillerie & ſur-tout l'argent, décide de tout à la longue.

Digitized by Google

CHAP. XXV.

Pendant que le prince *Edouard* avait erré dans les montagnes & dans les îles d'Ecoſſe, & que les échaffauts étaient dreſſés de tous côtés pour ſes partiſans, ſon vainqueur le duc de Cumberland avoit été reçu à Londres en triomphe ; le parlement lui aſſigna vingt-cinq mille pièces de rente, c'eſt-à-dire environ cinq cens cinquante mille livres monnoie de France, outre ce qu'il avoit déja. La nation anglaiſe fait elle-même ce que font ailleurs les ſouverains.

Le prince *Edouard* ne fut pas alors au terme de ſes calamités ; car étant refugié en France, & ſe voyant obligé à la fin d'en ſortir pour ſatisfaire les anglais, qui l'exigèrent dans le traité de paix, ſon courage aigri par tant de ſecouſſes ne voulut pas plier ſous la néceſſité. Il réſiſta aux remontrances, aux prieres, aux ordres, prétendant qu'on devait lui tenir la parole de ne le pas abandonner. On ſe crut obligé de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Il fut arrêté, garroté, mis en priſon, conduit hors de France ; ce fut là le dernier coup dont la deſtinée accabla une génération de rois pendant trois cens années.

Charles Edouard, depuis ce tems, ſe cacha au reſte de la terre. Que les hommes privés, qui ſe plaignent de leurs petites infortunes, jettent les yeux ſur ce prince & ſur ſes ancêtres. *

* Toutes ces particularités furent écrites en 1748 ſous la dictée d'un homme qui avait accompagné long-tems le prince *Edouard* dans ſes proſpérités & dans ſes infortunes. L'hiſtoire de ce prince entrait dans les mémoires de la guerre de 1741. Elle a échapé entièrement aux recherches de ceux qui ont volé, défiguré & vendu une partie du manuſcrit.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Le roi de France n'ayant pu parvenir à la paix qu'il propose, gagne la bataille de Laufeld. On prend d'assaut Berg-Op-Zoom. Les Russes marchent enfin au secours des Alliés.

CHAP. XXVI.

LOrsque cette fatale scène tendait à sa catastrophe en Angleterre, *Louis XV.* achevait ses conquêtes. Malheureux alors par-tout où il n'était pas, victorieux par-tout où il étoit avec le maréchal, il proposait toujours une pacification nécessaire à tous les partis, qui n'avaient plus de prétexte pour se détruire. L'intérêt du nouveau Stadhouder ne paroissait pas de continuer la guerre dans les commencemens d'une autorité qu'il falloit affermir, & qui n'était encore soutenue d'aucun subside réglé. Mais l'animosité contre la cour de France alloit si loin, les anciennes défiances étaient si invétérées, qu'un député des états, en présentant le Stadhouder aux états-généraux le jour de l'installation, avait dit dans son discours, *Que la république avoit besoin d'un chef contre un voisin ambitieux & perfide qui se jouait de la foi des traités.* Paroles étranges, pendant qu'on traitait encore, & dont *Louis XV.* ne se vengea qu'en n'abusant pas de ses victoires; ce qui doit paroître encore plus surprenant.

Cette aigreur violente était entretenue

Digitized by Google

dans tous les esprits par la cour de Vienne, toujours indignée qu'on eût voulu dépouiller *Marie Thereſe* de l'héritage de ſes pères, malgré la foi des traités : on s'en répentait ; mais les alliés n'étaient pas ſatisfaits d'un répentir. La cour de Londres, pendant les conférences de Breda, remuait l'Europe pour faire de nouveaux ennemis à *Louis XV.* CHAP. XXVI.

Enfin le miniſtère de *George ſecond* fit paraître dans le fond du nord un ſecours formidable. L'impératrice des ruſſes *Eliſabeth Pétrouna*, fille du Czar *Pierre*, fit marcher cinquante mille hommes en Livonie, & promit d'équiper cinquante galères. Cet armement devait ſe porter par-tout où voudrait le roi d'Angleterre, moyennant cent mille livres ſterling ſeulement. Il en coutait quatre fois autant pour les dix-huit mille hanovriens qui ſervaient dans l'armée anglaiſe. Ce traité entamé long-tems auparavant, ne put être conclu que le mois de Juin 1747.

Il n'y a point d'exemple d'un ſi grand ſecours venu de ſi loin, & rien ne prouvait mieux que le Czar *Pierre le grand*, en changeant tout dans ſes vaſtes états, avait préparé de grands changemens dans l'Europe. Mais pendant qu'on ſoulevait ainſi les extrêmités de la terre, le roi de France avançoit ſes conquêtes : la Flandre hollandaiſe fut priſe auſſi rapidement que les autres places l'avaient été ; le grand objet du maréchal de *Saxe* étoit toujours de prendre Maſtrick. Ce n'eſt pas une de ces places qu'on puiſſe prendre aiſément, après de victoires, comme preſque toutes les villes d'Italie. Après la priſe de Maſtrick, on

Digitized by Google

CHAP. XXVI.

allait à Nimègue ; & il était probable qu'alors les hollandois auraient demandé la paix avant qu'un russe eût pu paraître pour les secourir ; mais on ne pouvait assiéger Mastrick qu'en donnant une grande bataille & en la gagnant complettement.

Le roi étoit à la tête de son armée, & les alliés étaient campés entre lui & la ville. Le duc de *Cumberland* les commandait encore. Le maréchal *Bathiani* conduisait les autrichiens, le prince de *Valdeck* les hollandais.

Bataille de Laufelt bagnée par le roi de France & par le maréchal de Saxe. 2 Juillet 1747.

Le roi voulut la bataille, le maréchal de *Saxe* la prépara, l'événement fut le même qu'à la journée de Liège. Les françois furent vainqueurs, & les alliés ne furent pas mis dans une déroute assez complette, pour que le grand objet du siége de Mastrick pût être rempli. Ils se retirèrent sous cette ville après avoir été vaincus, & laissèrent à *Louis XV*, avec la gloire d'une seconde victoire, l'entière liberté de toutes ses opérations dans le Brabant hollandais. Les anglais furent encor dans cette bataille ceux qui firent la plus brave résistance. Le maréchal de *Saxe* chargea lui-même à la tête de quelques brigades. Les François perdirent le Comte de *Baviere*, frère naturel de l'Empereur *Charles VII*, le marquis de *Froulai*, maréchal de camp, jeune homme, qui donnait les plus grandes espérances, le colonel *Dillon*, nom célèbre dans les troupes Irlandaises, le brigadier d'*Erlack*, excellent officier, le marquis d'*Autricham*, le comte d'*Aubeterre*, frère de celui qui avoit été tué au siége de Bruxelles : le nombre des morts fut considérable : le marquis de *Bo-*

nac,

Digitized by Google

nac, fils d'un homme qui s'était acquis une grande réputation dans ses ambassades, y perdit une jambe. Le jeune marquis de *Ségur* eut un bras emporté. Il avoit été longtemps sur le point de mourir des blessures qu'il avoit reçues auparavant, & à peine était-il guéri, que ce nouveau coup le mit encore en danger de mort. Le roi dit au comte de *Ségur* son pere : votre fils méritait d'être invulnérable. La perte fut à-peu-près égale des deux côtés. Cinq à six mille hommes tués ou blessés de part & d'autre, signalèrent cette journée. Le roi de France la rendit célèbre par le discours qu'il tint au général *Ligonier* qu'on lui amena prisonnier. *Ne vaudroit-il pas mieux*, lui dit-il, *songer sérieusement à la paix que de faire périr tant de braves gens.*

CHAP. XXV.

Paroles mémorables du roi de France au général Ligonier son prisonnier & né son sujet.

Cet officier général des troupes anglaises était né son sujet, il le fit manger à sa table : & des écossais officiers au service de France avoient péri par le dernier supplice en Angleterre dans l'infortune du prince *Charles Edouard*.

En vain à chaque victoire, à chaque conquête *Louis XV.* offrait toujours la paix, il ne fut jamais écouté. Les alliés comptaient sur le secours des russes, sur des succès en Italie, sur le changement du gouvernement en Hollande, qui devait enfanter des armées, sur les cercles de l'Empire, sur la supériorité des flottes anglaises, qui menaçaient toujours les possessions de la France en Amérique & en Asie.

Il falait à Louis *XV.* un fruit de la victoire : on mit le siége devant Berg-Op-Zoom, place réputée imprenable, moins parce que

Siege de Berg op-Zoom.

Digitized by Google

CHAP. XXVI.

le célèbre *Cohorn* y avait épuisé son art, que parce qu'elle était continuellement rafraichie par l'Escaut, qui forme un bras de mer derrière elle. Outre ces défenses, outre une nombreuse garnison, il y avait des lignes auprès des fortifications; & dans ces lignes, un corps de troupes qui pouvait à tout moment secourir la ville.

De tous les sieges qu'on a jamais faits, celui-ci peut-être a été le plus difficile. On en chargea le comte de *Lovendal*, qui avait déja pris une partie du Brabant hollandois. Ce général né en Dannemarck, avoit servi l'Empire de Russie. Il s'était signalé aux assauts d'Otzakou, quand les russes forcèrent les janissaires dans cette ville. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, connoissait toutes les cours, leur génie, celui des peuples, leur maniere de combattre: & il avoit enfin donné la préférence à la France, où l'amitié du maréchal de *Saxe* le fit recevoir en qualité de lieutenant-général.

Les alliés & les françois, les assiégés & les assiégeans même crurent que l'entreprise échouerait. *Lovendal* fut presque le seul qui compta sur le succès. Tout fut mis en œuvre par les alliés, garnison renforcée, secours de provisions de toute espèce par l'Escaut, artillerie bien servie, sorties des assiégés, attaques faites par un corps considérable qui protégeait les lignes auprès de la place; mines qu'on fit jouer en plusieurs endroits. Les maladies des assiégeans campés dans un terrein mal sain, secondaient encore la résistance de la ville. Ces maladies contagieuses mirent plus de vingt mille hommes hors d'état de servir; mais ils

Digitized by Google

furent aisément remplacés. Enfin après trois semaines de tranchée ouverte, le comte de *Lovendal* fit voir qu'il y avait des occasions où il faut s'élever au dessus des régles de l'art. Les brêches n'étaient pas encore praticables. Il y avait trois ouvrages faiblement endommagés, le ravelin d'Edem & deux bastions, dont l'un s'appellait la Pucelle, & l'autre cohorn. Le général résolut de donner l'assaut à la fois à ces trois endroits, & d'emporter la ville.

CHAP. XXV.

Berg-op-Zoom pris d'assaut. 17. Sept. 1747.

Les français en bataille rangée trouvent des égaux & quelquefois des maîtres dans la discipline militaire; ils n'en ont point dans ces coups de mains & dans ces entreprises rapides où l'impétuosité, l'agilité, l'ardeur renversent en un moment les obstacles. Les troupes commandées en silence, tout étant prêt au milieu de la nuit; les assiégés se croyant en sureté, on descend dans le fossé; on court aux trois brêches; douze grenadiers seulement se rendent maîtres du fort d'Edem, tuent ce qui veut se défendre, font mettre bas les armes au reste épouvanté. Les bastions la Pucelle & Cohorn sont assaillis & emportés avec la même vivacité, les troupes montent en foule. On emporte tout, on pousse aux remparts, on s'y forme, on entre dans la ville la bayonnette au bout du fusil; le marquis de *Lugeac* se saisit de la porte du port; le commandant de la forteresse de ce port se rend à lui à discrétion: tous les autres forts se rendent de même. Le vieux baron de *Comstrom* qui commandait dans la ville, s'enfuit vers les lignes; le prince de *Hesse-Philipstadt* veut faire quelque résistance dans les rues avec deux régimens, l'un écossais,

Digitized by Google

CHAP XXVI.

l'autre fuiſſe ; ils ſont taillés en piéces ; le reſte de la garniſon fuit vers ces lignes qui devaient les proteger ; ils y portent l'épouvante, tout fuit, les armes, les proviſions, le bagage, tout eſt abandonné ; la ville eſt en pillage au ſoldat vainqueur. On s'y ſaiſit au nom du Roi de dix-ſept grandes barques chargées dans le port de munitions de toute eſpèce, & de rafraichiſſemens que les villes de Hollande envoyaient aux aſſiégés. Il y avait ſur les coffres en gros caractères, *à l'invincible garniſon de Berg-Op-Zoom.* Le Roi en apprenant cette nouvelle, fit le comte de *Lovendal* maréchal de France. La ſurpriſe fut grande à Londres, la conſternation extrême dans les Provinces-unies. L'armée des alliés fut découragée.

Malgré tant de ſuccès, il était encore très-difficile de faire la conquête de Maſtricht. On reſerva cette entrepriſe pour l'année ſuivante 1748. *La paix eſt dans Maſtricht*, diſait le maréchal de *Saxe*.

La campagne fut ouverte par les préparatifs de ce ſiége important. Il fallait faire la même choſe à peu-près que lorſqu'on avait aſſiégé Namur, s'ouvrir & s'aſſurer tous les paſſages, forcer une armée entière à ſe retirer, & la mettre dans l'impuiſſance d'agir. Ce fut la plus ſavante manœuvre de toute cette guerre. On ne pouvait venir à bout de cette entrepriſe ſans donner le change aux ennemis. Il était à la fois néceſſaire de les tromper & de laiſſer ignorer ſon ſecret à ſes propres troupes. Les marches devaient être tellement combinées, que chaque marche abusât l'ennemi, & que toutes réuſſiſſent à point nommé :

Digitized by Google

c'eſt-là ce qui fut imaginé par le maréchal *de Saxe*, & arrangé par M. de *Cremille*.

CHAP XXVI.

On fait d'abord croire aux ennemis qu'on en veut à Bréda. Le maréchal va lui-même conduire un grand convoi à Berg-Op-Zoom, à la tête de vingt-cinq mille hommes, & ſemble tourner le dos à Maſtricht. Une autre diviſion marche en même tems à Tirlemont ſur le chemin de Liége, une autre eſt à Tongres, une autre menace Luxembourg, & toutes enfin marchent vers Maſtricht à droite & à gauche de la Meuſe.

Marche admirable du maréchal de Saxe, commencée vers le 5 Avril 1748.

Les alliés ſéparés en pluſieurs corps, ne voient le deſſein du maréchal que quand il n'eſt plus tems de s'y oppoſer. La ville ſe trouve inveſtie des deux côtés de la riviere; nul ſecours n'y peut plus entrer. Les ennemis au nombre de près de quatre-vingts mille hommes ſont à Mazieck, à Ruremonde. Le duc de *Cumberland* ne peut plus qu'être témoin de la priſe de Maſtricht.

Maſtricht inveſtie le 13.

Pour arrêter cette ſupériorité conſtante des français, les autrichiens, les anglais & les hollandais attendaient trente-cinq mille ruſſes, au lieu de cinquante mille ſur leſquels ils avaient d'abord compté. Ce ſecours venu de ſi loin arrivait enfin. Les ruſſes étaient déjà dans la Franconie. C'étaient des hommes infatigables, formés à la plus grande diſcipline. Ils couchaient en plein champ, couverts d'un ſimple manteau, & ſouvent ſur la neige. La plus ſauvage nourriture leur ſuffiſait. Il n'y avait pas quatre malades alors par régiment dans leur armée; ce qui pouvait encor rendre ce ſecours plus important, c'eſt que les ruſſes ne déſertent jamais. Leur réligion différente de toutes

Arrivée d'une armée de trente-cinq mille ruſſes au ſecours des alliés.

Digitized by Google

CHAP. XLVI.

les communions latines, leur langue qui n'a aucun raport avec les autres, leur aversion pour les étrangers, rendent inconnue parmi eux la déſertion, qui eſt ſi fréquente ailleurs. Enfin, c'était cette même nation qui avait vaincu les turcs & les ſuédois : mais les ſoldats ruſſes devenus ſi bons manquaient alors d'officiers. Les nationaux ſavaient obéir, mais leurs capitaines ne ſavaient pas commander ; & ils n'avaient plus ni un *Munich*, ni un *Laſci*, ni un *Keil*, ni un *Lovendal* à leur tête.

Tandis que le maréchal de *Saxe* aſſiégeait Maſtricht, les alliés mettaient toute l'Europe en mouvement. On allait recommencer vivement la guerre en Italie, & les anglais avaient attaqué les poſſeſſions de la France en Amérique & en Aſie. Il faut voir les grandes choſes qu'ils faiſaient alors avec peu de moyens, dans l'ancien & le nouveau monde.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Voyage de l'amiral Anſon autour du Globe.

CHAP. XXVII.

LA France, ni l'Eſpagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette ſecouſſe donnée à l'Europe ne ſe faſſe ſentir aux extrêmités du monde. Si l'induſtrie & l'audace de nos nations modernes ont un avantage ſur le reſte de la terre, & ſur toute l'antiquité, c'eſt par nos expéditions maritimes. On n'eſt pas aſſez étonné peut-être de voir ſortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civiliſées, des flottes dont un ſeul vaiſſeau eût détruit tous les navires des anciens grecs & des romains. D'un côté ces flottes vont au-délà du Gange ſe livrer des combats à la vue des plus puiſſans Empires, ſpectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore paſſé juſqu'à eux. De l'autre elles vont au-délà de l'Amérique ſe diſputer des eſclaves dans un nouveau monde.

Rarement le ſuccès eſt-il proportionné à ces entrepriſes, non-ſeulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obſtacles, mais parce qu'on n'emploie preſque jamais d'aſſez grands moyens.

L'expédition de l'amiral *Anſon* eſt une preuve de ce que peut un homme intelligent & ferme, malgré la faibleſſe des préparatifs & la grandeur des dangers.

Digitized by Google

CHAP. XXVII.

On se souvient que quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne en 1739, le ministère de Londres envoya l'amiral *Vernon* vers le Mexique, qu'il y détruisit Portobello, & qu'il manqua Carthagène. On destinait dans le même tems *George Anson* à faire une irruption dans le Pérou, par la mer du sud, afin de ruiner si on pouvait, ou du moins d'affaiblir par les deux extrêmités le vaste empire que l'Espagne a conquis dans cette partie du monde. On fit *Anson* commodore, c'est-à-dire chef d'escadre : on lui donna cinq vaisseaux, une espèce de petite frégate de huit canons, portant environ cent hommes, & deux navires chargés de provisions & de marchandises ; ces deux navires étaient destinés à faire le commerce à la faveur de cette entreprise ; car c'est le propre des anglais de mêler le négoce à la guerre. L'escadre portait quatorze cens hommes d'équipage, parmi lesquels il y avait des vieux invalides, & deux cens jeunes gens de recrue ; c'était trop peu de forces, & on les fit encore partir trop tard. Cet armement ne fut en haute mer qu'à la fin de septembre 1740. Il prend sa route par l'île de Madere, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux îles du Cap-verd, & range les côtes de Brezil. On se reposa dans une petite île, nommée Ste. Catherine, couverte en tout tems de verdure & de fruits, à 27 dégré de latitude australe ; & après avoir ensuite cotoyé le pays froid & inculte des Patagons, sur lequel on a débité tant de fables, le commodore entra sur la fin de février 1741, dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent dégrés de latitude, franchis en moins

moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée *le Tryal*, *l'Epreuve*, fut le premier navire de cette espèce, qui osa doubler le Cap-Horn. Elle s'empara depuis dans la mer du sud, d'un bâtiment espagnol de six cens tonneaux, dont l'équipage ne pouvait comprendre comment il avait été pris par une barque venue d'Angleterre dans l'Océan pacifique.

CHAP. XXVII. Singulière avanture.

Cependant en doublant le Cap-Horn, après avoir passé le détroit de le Maire, des tempêtes terribles battent les vaisseaux d'*Anson* & les dispersent. Un scorbut d'une nature affreuse fait périr la moitié de l'équipage; le seul vaisseau du commodore aborde l'île déserte de Fernandez, dans la mer du sud, en remontant vers le tropique du capricorne.

Un lecteur raisonnable qui voit avec quelque horreur ces soins prodigieux que prennent les hommes pour se rendre malheureux eux & leurs semblables, apprendra peut-être avec satisfaction, que *George Anson* trouvant dans cette île déserte le climat le plus doux, & le terrein le plus fertile, y sema des légumes & des fruits, dont il avait apporté les semences, & les noyaux, & qui bientôt couvrirent l'île entiere. Des espagnols qui y relâchèrent quelques années après, ayant été faits depuis prisonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y avait qu'*Anson* qui eût pû réparer par cette attention généreuse, le mal que fait la guerre; & ils le remercièrent comme leur bienfaiteur.

On trouva sur la côte beaucoup de lions de mer, dont les mâles se battent entr'eux pour les femelles; & on fut étonné d'y voir dans les pleines des chèvres qui avaient

Digitized by Google

CHAP. XXVII.

les oreilles coupées, & qui par-là servirent de preuve aux avantures d'un anglais, nommé *Shelkirst*, qui, abandonné dans cette île, y avait vécu seul plusieurs années. Qu'il soit permis d'adoucir par ces petites circonstances la tristesse d'une histoire qui n'est qu'un récit de meurtres & de calamités. Une observation plus intéressante fut celle de la variation de la boussole, qu'on trouva conforme au système de *Halley*. L'aiguille aimantée suivait exactement la route que ce grand astronome lui avait tracée; il donna des loix à la matière magnetique, comme *Neuton* en donna à toute la nature. Et cette petite escadre, qui n'allait franchir des mers inconnues que dans l'espérance du pillage, servoit la philosophie sans le sçavoir.

Belle observation.

Avanture plus singulière encore.

Anson qui montait un vaisseau de soixante canons, ayant été rejoint par un autre vaisseau de guerre & par cette chaloupe, nommée l'*épreuve*, fit en croisant vers cette île de Fernandez, plusieurs prises assez considérables. Mais bientôt après s'étant avancé jusques vers la ligne équinoxiale, il osa attaquer la ville de Paita, sur cette même côte de l'Amérique. Il ne se servit ni de ses vaisseaux de guerre, ni de tout ce qui lui restait d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante soldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition; ils abordent pendant la nuit; cette surprise subite, la confusion & le désordre que l'obscurité redouble, multiplient & augmentent le danger. Le gouverneur, la garnison, les habitans fuient de tous côtés. Le gouverneur va dans les terres rassembler trois cens hommes de cavalerie, & la milice des envi-

Digitized by Google

rons. Les cinquante anglais cependant font transporter paisiblement pendant trois jours les trésors qu'ils trouvent dans la douane & dans les maisons. Des esclaves négres qui n'avaient pas fui, espèce d'animaux appartenant au premier qui s'en saisit, aident à enlever les richesses de leurs anciens maîtres. Les vaisseaux de guerre abordent. Le gouverneur n'eut ni la hardiesse de redescendre dans la ville & d'y combattre, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville & des effets qui restaient encore. *Anson* fit réduire Paita en cendre & partit, ayant dépouillé aussi aisément les espagnols que ceux-ci avaient autrefois dépouillé les américains. La perte pour l'Espagne fut de plus de quinze cens mille piastres, le gain pour les anglais, d'environ cent quatre-vingt-mille. Ce qui joint aux prises précédentes enrichissait déja l'escadre. Le grand nombre enlevé par le scorbut, laissait encore une plus grande part aux survivans. Cette petite escadre remonta ensuite vis-à-vis Panama, sur la côte où l'on pêche les perles, & s'avança devant Acapulcho, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne savait pas alors le danger qu'il courait de perdre cette grande partie du monde.

CHAP. XXVII. Nov. 1741.

Si l'amiral *Vernon* qui avait assiégé Cartagène sur la mer oppolée, eût réussi, il pouvait donner la main au commodore *Anson*. l'istme de Panama étoit pris à droite & à gauche par les anglais, & le centre de la domination espagnole perdu. Le ministère de Madrid averti long-tems auparavant, avait pris des précautions, qu'un malheur presque sans exemple rendait inutiles. Il

Digitized by Google

CHAP. XXVII.

prévint l'escadre d'*Anson* par une flotte nombreuse, plus forte d'hommes & d'artillerie, sous le commandement de *Don Joseph Pizarro*. Les mêmes tempêtes qui avaient assailli les anglais, dispersèrent les espagnols avant qu'ils pussent atteindre le détroit de le Maire. Non-seulement le scorbut qui fit périr la moitié des anglais, attaqua les espagnols avec la même furie, mais des provisions qu'on attendait de Buenos-airès n'étant point venues, la faim se joignit au scorbut. Deux vaisseaux espagnols, qui ne portoient que des mourans, furent fracassés sur les côtes, deux autres échouèrent. Le commandant fut obligé de laisser son vaisseau amiral à Buenos-airès; il n'y avait plus assez de mains pour le gouverner, & ce vaisseau ne put être reparé qu'au bout de trois années; de sorte que le commandant de cette flotte retourna en Espagne en 1746, avec moins de cent hommes, qui restaient de deux mille sept cens dont sa flotte était montée: événement funeste qui sert à faire voir que la guerre sur mer est plus dangereuse que sur terre; puisque sans combattre on y essuie presque toujours les dangers & les extrêmités les plus horribles.

Les malheurs de *Pizarro* laissèrent *Anson* en pleine liberté dans la mer du Sud; mais les pertes qu'*Anson* avoit faites de son côté, le mettaient hors d'état de faire de grandes entreprises sur les terres, & sur-tout depuis qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Cartagène, & que le Mexique était rassuré.

Anson réduisit donc ses entreprises & ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoie tous les

Digitized by Google

ans dans les mers de la Chine à l'île de Manille, capitale des Philippines, ainsi nommées parce qu'elles furent découvertes sous le règne de *Philippe second*. CHAP. XXVII.

Ce galion chargé d'argent ne serait point parti, si on avait vu les anglais sur les côtes, & il ne devait mettre à la voile que long-tems après leur départ. Le commodore va donc traverser l'Océan pacifique, & tous les climats opposés à l'Afrique, entre notre tropique & l'équateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue & le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guerre. Le scorbut poursuit encore l'équipage sur ces mers, & l'un des deux vaisseaux faisant eau de tous côtés, on est obligé de l'abandonner, & de le brûler au milieu de la mer, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques îles des espagnols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui restait de matelots & de soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'*Anson* & le commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons, suivi de deux especes de chaloupes. Le Centurion échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-même, & ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des îles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte; peuplée naguere de trente mille ames, mais dont la plupart des habitans avaient péri par une maladie épidémique; & dont le reste avait été transporté dans une autre île par les espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette île plus fertile que celle de Fernandez, offrait de tous côtés en bois, en eau pure,

Digitized by Google

CHAP. XXVII.

en animaux domestiques, en fruits, en légumes, & tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, est un arbre dont le fruit ressemble pour le goût au meilleur pain; trésor réel qui transplanté, s'il se pouvait, dans nos climats, serait bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette île on rangait celle de Formose: il cingle vers la Chine à Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le seul vaisseau qui lui reste.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux portugais. L'empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite île qui n'est qu'un rocher, mais qui leur était nécessaire pour leur commerce. Les chinois n'ont jamais violé depuis ce tems les privilèges accordés aux portugais. Cette fidélité devait, ce me semble, désarmer l'auteur anglais, qui a donné au public l'histoire de l'expédition de l'amiral *Anson*. Cet historien, d'ailleurs judicieux, instructif & bon citoyen, ne parle des chinois que comme d'un peuple méprisable, sans foi, & sans industrie. Quant à leur industrie, elle n'est en rien de la nature de la nôtre; quant à leurs mœurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puissante nation par ceux qui sont à la tête, que par la populace des extrémités d'une province. Il me paraît que la foi des traités, gardée par le gouvernement pendant un siècle & demi, fait plus d'honneur aux chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité & de la fourberie d'un vil peu-

Digitized by Google

ple d'une côte de ce vaſte empire. Faut-il insulter la nation la plus ancienne & la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des anglais, par des larcins & par des gains illicites, la vingt-milliéme partie tout au plus de ce que les anglais allaient voler par force aux eſpagnols dans la mer de la chine? Il n'y a pas long-temps que les voyageurs éprouvaient des vexations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'aurait dit un chinois, ſi ayant fait naufrage ſur les côtes de l'Angleterre, il avait vu les habitans courir en foule s'emparer avidement à ſes yeux de tous ſes effets naufragés? CHAP. XXVII.

Le commodore ayant mis ſon vaiſſeau en très-bon état à Macao, par le ſecours des chinois, & ayant reçu ſur ſon bord quelques matelots indiens? & quelques hollandais qui lui parurent des hommes de ſervice; il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le diſant même à ſon équipage; mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la pourſuite de ce galion, qu'il préſumait être alors dans ces parages. Dès qu'il fut en pleine mer, il fait part de ſon projet à tout ſon monde. L'idée d'une ſi riche priſe les remplit de joie & d'eſpérance, & redoubla leur courage.

Enfin le 9 Juin 1743, on découvre ce vaiſſeau tant deſiré; il avançait vers Manille, monté de ſoixante & quatre canons, donc ving-huit n'étaient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cent cinquante hommes de combat compoſaient l'équipage. Le tréſor qu'il portait n'était que d'environ quinze cent mille piaſtres en ar-

Digitized by Google

CHAP. XXVII.

gent, avec de la cochenille; parce que tout trésor, qui est d'ordinaire le double, ayan été partagé, la moitié avait été portée sur un autre galion.

Le commodore n'avait sur son vaisseau le Centurion, que deux cens quarante hommes. Le capitaine du galion ayant apperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le trésor, que de perdre sa gloire en fuyant devant un anglais, & fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richesses, plus forte que le devoir de les conserver pour son roi, l'expérience des anglais, & les manœuvres savantes du commodore, lui donnerent la victoire. Il n'eut que deux hommes tués dans le combat: le galion perdit soixante sept hommes tués sur les ponts, & il eut quatre vingts quatre blessés. Il lui restait encore plus de monde qu'au commodore. Cependant il se rendit. Le vaiqueur retourna à Canton avec cette riche prise. Il y soutint l'honneur de sa nation en refusant de payer à l'empereur de la Chine les impôts que doivent tous les navires étrangers.

Il prétendait qu'un vaisseau de guerre n'en devait pas: sa conduite en imposa. Le gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers de deux haies de soldats: au nombre de dix mille; après quoi il retourna dans sa patrie par les îles de la Sonde, & par le cap de Bonne-espérance. Ayant ainsi fait le tour du monde en victorieux: il aborda en Angleterre le 4 Juin 1644, après un voyage de trois ans & demi.

Il fit porter à Londres en triomphe sur trente-deux chariots, au son des tambours

Digitized by Google

& des trompettes, & des acclamations de la multitude, les richeſſes qu'il avoit conquiſes. Ses priſes ſe montaient, en argent & en or, à dix millions monnoie de France, qui furent le prix du commodore, de ſes officiers, des matelots & des ſoldats, ſans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Ces richeſſes, circulant bientôt dans la nation, contribuèrent à lui faire ſupporter les frais immenſes de la guerre. CHAP. XXVIII

De ſimples corſaires firent des priſes encore plus conſidérables. Le capitaine *Talbot* prit avec ſon ſeul vaiſſeau deux navires français, qu'il crut d'abord venir de la Martinique, & ne porter que des marchandiſes communes. Mais ces deux bâtimens malouins avaient été frétés par les eſpagnols, avant que là guerre eût été déclarée entre la France & l'Angleterre, ils croyaient revenir en ſûreté. Un eſpagnol qui avait été gouverneur du Pérou, était ſur l'un de ces vaiſſeaux & tous les deux rapportaient des tréſors, en or, en argent, en diamants & en marchandiſes précieuſes. Cette priſe était eſtimée vingt-ſix millions de livres. L'équipage du corſaire fut ſi étonné de ce qu'il voyait, qu'il ne daigna pas prendre les bijoux que chaque paſſager eſpagnol portait ſur ſoi. Il n'y en avoit preſque aucun qui n'eût une épée d'or, & un diamant au doigt; on leur laiſſa tout. Et quant *Talbot* eut amené ſes priſes au port de Kingſale en Irlande, il fit préſent de vingt guinées à chacun des matelots, & des domeſtiques eſpagnols. Le butin fut partagé entre deux vaiſſeaux corſaires, donc l'un qui était compagnon de *Talbot*, avait pourſuivi en vain un autre vaiſ-

Digitized by Google

CHAP. XXVII.

seau nommé l'Espérance ; les plus riches des trois. Chaque matelot de ces deux corsaires eut huit cent cinquante guinées pour sa part les deux capitaines eurent chacun trois mille cinq cens guinées. Le reste fut partagé entre les associés, après avoir été porté en triomphe de Bristol à Londres, sur quarante-trois chariots. La plus grande partie de cet argent fût prêtée au roi même qui en fit une rente aux propriétaires. Cette seule prise valait au-delà d'une année de revenu de la Flandre entière. On peut juger si de telles aventures encourageaient les anglais à aller en course, & relevaient les espérances d'une partie de la nation, qui envisageait dans les calamités publiques, des avantages si prodigieux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

Louisbourg. Combats de mer : prises immenses que font les anglais.

CHAP. XXVIII.

UNe autre entreprise commencée plus tard que celle de l'amiral *Anson*, montre bien de quoi est capable une nation commerçante à la fois & guerrière. Je veux parler du siège de Louisbourg ; ce ne fut point une opération du cabinet des Ministres de Londres, ce fut le fruit de la hardiesse des marchands de la nouvelle Angleterre. Cette colonie, l'une des plus florissantes de la nation anglaise, est éloignée d'environ quatre-vingts lieues de l'île de Louisbourg ou du Cap-Breton, île alors importante pour les français, située vers l'embouchure du fleuve St. Laurent, la clef de leurs possessions dans le Nord de l'Amérique. Ce territoire avoit été confirmé à la France par la paix d'Utrech. La pêche de la morue qui se fait dans ces parages était l'objet d'un commerce utile, qui employait par an plus de cinq cens petits vaisseaux de Bayonne, de St. Jean de Luz, du Havre de Grace, & d'autres villes : on en rapportait au moins trois mille tonneaux d'huile, nécessaire pour les manufactures de toute espèce. C'était une école de matelots ; & ce commerce joint à celui de la morue faisait travailler dix mille hommes, & circuler dix millions.

Un négociant nommé *Vaugean*, propose à ses concitoyens de la nouvelle Angleterre

Digitized by Google

CHAP. XXVIII.

de lever des troupes pour assiéger Louisbourg. On reçoit cette idée avec acclamation. On fait une lotterie, dont le produit soudoie une petite armée de quatre mille hommes. On les arme, on les approvisionne, on leur fournit des vaisseaux de transport, tout cela aux dépens des habitans. Ils nomment un général; mais il leur fallait l'agrément de la cour de Londres; il leur fallait sur-tout des vaisseaux de guerre. Il n'y eut de perdu que le tems de demander. La cour envoie l'amiral *Waren* avec quatre vaisseaux protéger cette entreprise de tout un peuple.

Louisbourg est une place qui pouvait se défendre, & rendre tous ces efforts inutiles, si on avait eu assez de munitions: mais c'est le sort de la plupart des établissemens éloignés, qu'on leur envoie rarement d'assez bonne heure ce qui leur est nécessaire. A la premiere nouvelle des préparatifs contre la colonie, le ministre de la marine de France fait partir un vaisseau de soixante-quatre canons, chargé de tout ce qui manquait à Louisboug. Le vaisseau arrive pour être pris à l'entrée du port par les anglais. Le commandant de la place, après une vigoureuse défense de cinquante jours, fut obligé de se rendre. Les anglais lui firent les conditions: ce fut d'emmener eux-mêmes en France la garnison & tous les habitans au nombre de deux mille. On fut étonné à Brest de recevoir quelques mois après une colonie entiere de français, que des vaisseaux anglais laisserent sur le rivage.

La prise de Louisbourg fut encore fatale à la compagnie française des Indes; elle avait pris à ferme le commerce des pelle-

Digitized by Google

nies de Canada, & ses vaisseaux au retour des grandes Indes, venaient souvent mouiller à Louisbourg. Deux gros vaisseaux de la compagnie y abordent immédiatement après sa prise, & se livrent eux-mêmes. Ce ne fut pas tout; une fatalité non moins singulière enrichit encore les nouveaux possesseurs du Cap-Breton. Un gros bâtiment espagnol, nommé l'Espérance, qui avait échappé à des armateurs, croyait trouver sa sûreté dans le port de Louisbourg, comme les autres; il y trouva sa perte comme eux. La charge de ces trois navires, qui vinrent ainsi se rendre eux-mêmes du fond de l'Asie & de l'Amérique, allait à vingt-cinq millions de livres. Si dès long-temps on a appellé la guerre un jeu de hazard, les anglais en une année gagnèrent à ce jeu environ trois millions de livres sterlings. Non seulement les vainqueurs comptaient garder à jamais Louisbourg, mais ils firent les préparatifs pour s'emparer de toute la nouvelle France. CHAP. XXVIII.

Il semble que les anglais dussent faire de plus grandes entreprises maritimes. Ils avaient alors six vaisseaux de cent pieces de canon, treize de 90, quinze de 80, vingt-six de 70, trente-trois de 60. Il y en avait trente-sept de 50 à 54 canons; & au-dessous de cette forme, depuis les frégates de 40 canons jusqu'aux moindres, on en comptait jusqu'à 115. Ils avaient encore quatorze galiottes à bombes, & dix brulots. C'était en tout deux cens soixante-trois vaisseaux de guerre, indépendamment des corsaires, & des vaisseaux de transport. Cette marine avait le fonds de quarante mille matelots. Jamais aucune nation n'a eu de pareilles

Digitized by Google

CHAP. XXVIII.

forces. Tous ces vaisseaux ne pouvaient être armés à la fois, il s'en fallait beaucoup. Le nombre des soldats était trop disproportionné; mais enfin en 1746 & 1747, les anglais avaient à la fois une flotte dans les mers d'Ecosse & d'Irlande, une à Spitead, une aux Indes Orientales, une vers la Jamaïque, une à Antigoa, & ils armaient de nouvelles selon le besoin.

Il fallut que la France resistât pendant toute la guerre, n'ayant en tout qu'environ trente-cinq vaisseaux du roi à opposer à cette puissance formidable. Il devenait plus difficile de jour en jour de soutenir les colonies. Si on ne leur envoyait pas de gros convois, elles demeuraient sans secours à la merci des flottes anglaises. Si les convois partaient ou de France, ou des îles, ils couraient risque étant escortés, d'être pris avec leurs escortes. En effet les français essuyèrent quelque fois de pertes terribles; car une flotte marchande de quarante voiles, venant en France de la Martinique, sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre, fut rencontrée par une flotte anglaise; il y en eut trente de pris, coulés à fond, ou échoués, deux vaisseaux de l'escorte, dont l'un était de 80 canons, tomba au pouvoir de l'ennemi.

Octobre 1747.

En vain on tenta d'aller dans l'Amérique septentrionale, pour essayer de reprendre le Cap-Breton, ou pour ruiner la colonie anglaise d'Anapolis dans la nouvelle Ecosse. Le duc d'*Anville*, de la maison de *la Rochefoucault*, y fut envoyé avec quatorze vaisseaux. C'était un homme d'un grand courage, d'une politesse & d'une douceur de mœurs que les français seuls conservent dans

Juin 1746.

Digitized by Google

la rudeſſe attachée au ſervice maritime ; mais la force de ſon corps ne ſecondait pas celle de ſon ame. Il mourut de maladie ſur le rivage barbare de Chiboctou, après avoir vu ſa flotte diſperſée par une violente tempête. Pluſieurs vaiſſeaux périrent, d'autres écartés au loin, tombérent entre les mains des anglais.

CHAP. XXVIII.

Cependant il arrivait ſouvent que des officiers habiles qui eſcortaient les flottes marchandes françaiſes, ſavaient les conduire en ſureté, malgré les nombreuſes flottes ennemies.

On en vit un exemple heureux dans les manœuvres de Mr. *du Bois de la Motte*, alors capitaine de vaiſſeau, qui conduiſant un convoi d'environ quatre-vingts voiles aux îles françaiſes de l'amérique, attaqué par une eſcadre entière, ſut en attirant ſur lui tout le feu des ennemis, leur dérober le convoi, le rejoindre & le conduire au fort royal à St. Domingue, combattre encore & ramener plus de ſoixante voiles en France, mais il fallait bien qu'à la longue la marine anglaiſe anéantit celle de France, & ruinât ſon commerce.

Un de leurs plus grands avantages ſur mer fut le combat naval de Finiſterre ; combat où ils prirent ſix gros vaiſſeaux du roi, & ſept de la compagnie des Indes armés en guerre, dont quatre ſe rendirent dans le combat, & trois autres enſuite ; le tout portant quatre mille hommes d'équipage.

Londres eſt remplie de négocians, & de gens de mer qui s'intéreſſent beaucoup plus aux ſuccès maritimes, qu'à tout ce qui ſe paſſe en Allemagne ou en Flandres. Ce fut dans la ville un tranſport de joie inoui,

Digitized by Google

CHAP. XXIX.

quand on vit arriver dans la Tamise le même vaisseau le Centurion, si fameux par son expédition autour du monde; il apportait la nouvelle de la bataille de Finisterre gagnée par ce même *Anson*, devenu à juste titre vice-amiral général, & par l'amiral *Waren*. On vit arriver vingt-deux chariots chargés de l'or, de l'argent, & des effets pris sur la flotte de France. La perte de ces effets & de ces vaisseaux fut estimée plus de vingt millions de France. De l'argent de cette prise, on frappa quelques espèces sur lesquelles on voyait pour légende *Finisterre*, monument flatteur à la fois & encourageant pour la nation, & imitation glorieuse de l'usage qu'avaient les romains de graver ainsi sur la monnaie courante, comme sur les médailles, les grands événemens de leur empire. Cette victoire était plus heureuse & plus utile qu'étonnante. Les amiraux *Anson* & *Waren* avaient combattu avec dix-sept vaisseaux de guerre, contre six vaisseaux du roi, dont le meilleur ne valait pas pour la construction, le moindre navire de la flotte anglaise.

16 Mai 1747.

Ce qu'il y avait de surprenant, c'est que le marquis de la *Jonquiere*, chef de cette escadre, eût soutenu long-tems le combat & donné encore à un convoi qu'il amenait de la Martinique, le tems d'échapper. Le capitaine du vaisseau le Vindsor, s'exprimait ainsi dans sa lettre sur cette bataille: *Je n'ai jamais vu une meilleure conduite que celle du commodore français, & pour dire la vérité, tous les officiers de cette nation ont montré un grand courage; aucun d'eux ne s'est rendu que quand il leur a été absolument impossible de manœuvrer.*

Il

Il ne restait plus aux français sur ces mers, que sept vaisseaux de guerre pour escorter les flottes marchandes aux îles de l'Amérique, sous le commandement de M. de l'*Estanduere*. Ils furent rencontrés par quatorze vaisseaux anglais. On se battit comme à Finisterre, avec le même courage & la même fortune. Le nombre l'emporta, & l'amiral *Havvks* amena dans la Tamise six vaisseaux de sept qu'il avait combattus. CHAP. XXVII. 14 Oct. 1747.

La France n'avait plus alors qu'un seul vaisseau de guerre. On connut dans toute son étendue la faute du cardinal de *Fleuri*, d'avoir négligé la mer; cette faute est difficile à réparer. La marine est un art & un grand art. On a vu quelquefois de bonnes troupes de terre formées en deux ou trois années par des généraux habiles & appliqués; mais il faut un long-tems pour se procurer une marine redoutable.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

De l'Inde, de Madraſs, de Pondichéri. Expédition de la Bourdonnaie. Conduite de du Pleix, &c.

CHAP. XXIX.

PEndant que les anglais portoient leurs armes victorieuſes ſur tant de mers, & que tout le globe était le théatre de la guerre, ils en reſſentirent enfin les effets dans leur colonie de Madraſs. Un homme à la fois négociant & guerrier, nommé *Mahé de la Bourdonnaie*, vengea l'honneur du pavillon français au fonds de l'Aſie.

Pour rendre l'événement plus ſenſible, il eſt néceſſaire de donner quelque idée de l'Inde du commerce des européans dans cette vaſte & riche contrée, & de la rivalité qui regna entr'eux; rivalité ſouvent ſoutenue par les armes.

Les nations européanes ont inondé l'Inde. On a ſu y faire de grands établiſſemens, on y a porté la guerre, pluſieurs y ont fait des fortunes immenſes; peu ſe ſont appliqués à connaître les antiquités de ce pays plus renommé autrefois pour ſa religion, ſes ſciences & ſes loix, que pour ſes richeſſes qui ont fait de nos jours l'unique objet de nos voyages.

Un anglais * qui a demeuré trente ans dans le Bengale, & qui ſait les langues modernes & anciennes des brames, détruit tout ce vain amas d'erreurs, dont ſont remplies

* Mr. *Holwell.*

Digitized by Google

nos histoires des Indes, & confirme ce que le petit nombre d'hommes instruits en a pensé ¶. Ce pays est, sans contredit, le plus anciennement policé qui soit dans le monde ; les savans chinois même lui accordent cette supériorité. Les plus anciens monumens que l'empereur *Camhi* avait recueillis dans son cabinet de curiosités, étaient tous indiens. Le docte & infatigable anglais, qui a copié en 1754 leur plus ancienne loi écrite, nommée le *Shasta*, antérieure au *Veidan*, assure que cette loi a quatre mille deux cens soxante & six ans d'antiquité dans le temps qui la copie. Long-temps avant ce monument, le plus ancien de la terre, s'il faut l'en croire, cette loi était consacrée par la tradition & par des hyérogliphes antiques. CHAP. XXIX.

On ne fait d'ordinaire aucune difficulté dans toutes les rélations de l'Inde, copiées sans examen les unes sur les autres, de diviser toutes les nations des indiens en mahométans & en idolâtres ; mais il est avéré que les brames & les banians, loin d'être idolâtres, ont toujours reconnu un seul *Dieu* créateur, que leurs livres appellent toujours *l'Eternel* ; ils le reconnaissent encore au milieu de toutes les superstitions qui défigurent leur ancien culte. Nous avons cru en voyant les figures monstrueuses, exposées dans leurs temples à la vénération publique, qu'ils adoraient les diables, quoique ces peuples n'aient jamais entendu parler du diable. Ces repré-

¶ *J'ai étudié*, dit-il, *tout ce qui a été écrit sur les indiens depuis Arrien jusqu'à l'abbé Guion même ; & je n'ai trouvé qu'erreur & mensonge* (Page 5. de la Préface.)

CHAP. XXIX.

sentations symboliques n'étaient autre chose que les emblèmes des vertus. La vertu en général est figurée comme une belle femme qui a dix bras pour résister aux vices. Elle porte une couronne, elle est montée sur un dragon; & tient du premier de ses bras droits une pique, dont la pointe ressemble à une fleur-de-lys. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de toutes leurs antiques cérémonies qui se sont conservées jusqu'à nos jours, ni de discuter le Shatabad & le Veidan, ni de montrer à quel point les brames d'aujourd'hui ont dégénéré de leurs ancêtres; mais quoique leur asservissement aux tartares, l'horrible cupidité & les débauches des européans, établis sur leurs côtes, les aient rendus pour la plupart fourbes & méchans; cependant l'auteur qui a vécu si long-temps avec eux, dit, que les brames qui n'ont point été corrompus par aucune fréquentation avec les commerçans d'Europe ou par les intrigues des cours de nabab, *sont le modèle le plus pur de vraie piété qu'on puisse trouver sur la face de la terre.* *

Le climat de l'Inde est sans contredit le plus favorable à la nature humaine. Il n'est pas rare d'y voir des vieillards de six vingts ans. Les tristes mémoires de notre compagnie des Indes, nous apprennent que dans une bataille livrée par un viceroi tyran de

* Le grand prêtre de l'île Chérignan, dans la province d'Arcate, qui justifia le chevalier *Lasi* contre les accusations du gouverneur *du Pleix*, était un vieillard de cent années, respecté par sa vertu incorruptible. Il savoit le françois, & rendit de grands services à la compagnie des Indes. C'est lui qui traduisit l'Ezour Veidan, dont j'ai remis le manuscrit à la bibliothéque du roi.

Digitized by Google

ce pays contre un autre tyran, l'un des deux nommé *Anaverdikan*, que nous fîmes assassiner dans le combat, par un traître de ses suivans, était âgé de cent sept années, & qu'il avait ramené trois fois ses soldats à la charge. L'empereur *Aurengzeb* vécut plus de cent ans. *Nisan Elmoulut* grand chancelier de l'Empire sous *Mahomet-Scha*, détrôné & rétabli par *Sha-Nadir*, est mort à l'âge de cent ans révolus. Quiconque est sobre dans ces pays, jouit d'une vie longue & saine. CHAP. XXIX.

Les indiens auraient été les peuples du monde les plus heureux, s'ils avaient pu demeurer inconnus aux tartares & à nous. L'ancienne coutume immémoriale de leurs philosophes, de finir leurs jours sur un bûcher, dans l'espoir de recommencer une nouvelle carrière; celle des femmes de se brûler sur le corps de leurs maris pour renaître avec eux sous une forme différente, prouve une grande superstition, mais aussi un grand courage dont nous n'approchons pas. Ces peuples autrefois avaient horreur de tuer leurs semblables, & ne craignaient point de se tuer eux-mêmes. Les femmes, dans les castes des brames, se brûlent encore, mais plus rarement qu'autrefois. Nos dévotes affligent leurs corps, celles-ci le détruisent; & toutes vont contre le but de la nature, dans l'idée que ce corps sera plus heureux.

L'horreur de répandre le sang des bêtes augmenta chez cette antique nation celle de répandre le sang des hommes. La douceur de leurs mœurs en fit toujours de très-mauvais soldats. C'est une vertu qui a causé leurs malheurs & qui les a fait esclaves.

Digitized by Google

CHAP. XXIX.

Le gouvernement tartare qui eſt préciſément celui de nos anciens grands fiefs, ſoumet preſque tous ces peuples à de petits brigands nommés par des vicerois, leſquels ſont inſtitués par l'empereur. Tous ces tyrans ſont très-riches, & le peuple très-pauvre. C'eſt une adminiſtration qui fut établie dans l'Europe, dans l'Aſie & dans l'Afrique, par les goths, les vendales, les francs, les turcs, tous originaires de la Tartarie, gouvernement entièrement contraire à celui des anciens romains, & encore plus à celui des chinois, le meilleur qui ſoit ſur la terre, après celui du petit nombre de peuplades policées qui ont conſervé leur liberté.

Les marattes dans ces vaſtes pays, ſont preſque les ſeuls qui ſoient libres. Ils habitent des montagnes derrière la côte de Malabar, entre Goa & Bonbai, dans l'eſpace de plus de ſept cent milles. Ce ſont les ſuiſſes de l'Inde, auſſi guerriers, moins policés, mais plus nombreux, & par-là plus redoutables. Les vicerois qui ſe font ſouvent la guerre, achetent leurs ſecours, les paient & les craignent.

La prodigieuſe ſupériorité de génie & de force qu'ont les européans ſur les aſiatiques orientaux, eſt aſſez prouvée par les conquêtes que nos peuples ont faites chez ces nations, & qu'ils ſe diſputent encore tous les jours. Les portugais établis les premiers ſur les côtes de l'Inde, portèrent leurs armes & leur religion dans l'étendue de plus de deux mille lieues, depuis le cap de Bonne-eſpérance juſqu'à Malaca, ayant des comptoirs & de forts qui ſe ſécouraient les uns les autres. *Philippe II*, maître du Por-

Digitized by Google

tugal aurait pu former dans l'Inde une domination aussi avatageuse pour le moins que celle du Pérou & du Mexique ; & sans le courage & l'industrie des hollandais, & ensuite des anglais, le pape aurait donné plus d'Evêchés réels dans ces vastes contrées, qu'il n'en confère en Italie, & en aurait tiré plus d'argent qu'il n'en léve sur les peuples devenus ses sujets. CHAP. XXIX.

On n'ignore pas que les hollandais sont ceux qui ont les plus grands établissemens dans cette partie du monde, depuis les îles de la Sonde jusqu'à la côte de Malabar. Les anglais viennent après eux. Ils sont puissans sur les deux côtes de la presqu'île de l'Inde, & jusques dans la Bengale. Les français arrivés les derniers ont été les plus mal partagés. C'est leur sort dans l'Inde orientale comme dans l'occidentale.

Leur compagnie, établie par *Louis XIV*, anéantie en 1612, renaissante en 1720 dans Pondicheri, paraissait, ainsi qu'on l'a déjà dit, très-florissante ; elle avait beaucoup de vaisseaux, de commis, de directeurs, & même des canons & des soldats ; mais elle n'a jamais pu fournir le moindre dividende à ses actionnaires, du produit de son commerce. C'est la seule compagnie commerçante de l'Europe qui soit dans ce cas ; & au fonds ses actionnaires & ses créanciers n'ont jamais été payés que de la concession faite par le roi d'une partie de la ferme du tabac, absolument étrangère à son négoce. Par cela même elle florissait à Pondicheri : car l'argent de ses retours était employé à augmenter ses fonds, à fortifier la ville, à l'embellir, à se ménager dans l'Inde des alliés utiles.

CHAP. XXIX.

Du Pleix, homme auſſi actif qu'intelligent, & auſſi méditatif que laborieux, avait dirigé long-tems le comptoir de Chandernagor ſur le Gange, dans la fertile & riche province de Bengale, à treize cent milles de pondichéri, y avait formé un vaſte établiſſement, bâti une ville, équipé quinze vaiſſeaux. C'était une conquête de génie & d'induſtrie, bien préférable à toutes les autres. La compagnie trouva bon que chaque particulier fît alors le commerce pour ſon propre avantage. L'adminiſtrateur en la ſervant, acquit une immenſe fortune. Chacun s'enrichit. Il créa encore un autre établiſſement à Patna, en remontant le Gange juſqu'à trente lieues de Benares, cette antique école des bracmanes.

Tant de ſervices lui méritèrent le gouvernement général des établiſſemens français à Pondichéri en 1742. Ce fut alors que la guerre s'alluma entre l'Angleterre & la France. On a déjà remarqué que le contre-coups de ces guerres ſe fait toujours ſentir aux extrêmités du monde en Aſie & en Amérique.

Le anglais ont à quatre-vingt dix milles de Pondichéri la ville de Madraſs dans la province d'Arcate. Cet établiſſement eſt pour l'Angleterre ce que Pondichéri eſt pour la France. Ces deux villes ſont rivales; mais le commerce eſt ſi vaſte de ce monde au nôtre, l'induſtrie européane eſt ſi active, ſi ſupérieure à celle des indiens, que ces deux colonies pouvaient s'enrichir ſans ſe nuire.

Du Pleix, gouverneur de Pondichéri, & chef de la nation françaiſe dans les Indes, avait propoſé la neutralité à la compagnie anglaiſe,

Digitized by Google

anglaise. Rien n'était plus convénable à des commerçans qui ne doivent point vendre des étoffes, & du poivre à main armée. Le commerce est fait pour être le lien des nations, pour consoler la terre, & non pour la dévaster. L'humanité & la raison avaient fait ces offres; la fierté & l'avarice les refusèrent. Les anglais se flattoient, non sans vraisemblance, d'être aisément vainqueurs sur les mers de l'Inde comme ailleurs & d'anéantir la compagnie de France. CHAP. XXIX.

Mahé de la Bourdonnaie étoit comme les *Du Quêne*, les *Bart*, les *du Gué-Trouin*, capable de faire beaucoup avec peu, & aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il étoit gouverneur des îles de Bourbon & de Maurice nommé à ces emplois par le roi, & gérant au nom de la compagnie. Ces îles étaient devenues florissantes sous son administration: Il sort enfin de l'île de Bourbon avec neuf vaisseaux armés par lui en guerre, chargés d'environ deux mille trois cens blancs & de huit cens noirs qu'il a disciplinés lui-même, & dont il a fait de bons canoniers. Une escadre angloise, sous l'amiral *Barnet*, croisait dans ces mers, défendoit Madras, inquiétoit Pondichéri, & faisoit beaucoup de prises. Il attaque cette escadre, il la disperse, & se hâte d'aller mettre le siége devant Madras. 1746. 6 Juillet.

Des députés vinrent lui représenter qu'il n'étoit pas permis d'attaquer les terres du grand Mogol. Ils avoient raison; c'est le comble de la foiblesse asiatique de le souffrir, & de l'audace Européane de le tenter. Les français débarquent sans résistance; leur canon est amené devant les murailles de

Digitized by Google

la ville mal fortifiée, défendue par une garnison de cinq cens soldats. L'établissement anglois consistait dans le fort St. George, où étaient tous les magasins; dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les européans, & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négocians & d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, juifs, banians, arméniens, mahométans, idolâtres, négres de différentes espèces, indiens rouges, indiens de couleur bronzée; cette multitude alloit à cinquante mille ames. Le gouverneur fut bientôt obligé de se rendre. La rançon de la ville fut évaluée à onze cens mille pagodes, qui valent environ neuf millions de France.

CHAP. XXIX.

La Bourdonnaie avoit un ordre exprès du ministère, *de ne garder aucune des conquêtes qu'il pourroit faire dans l'Inde*; ordre peut-être inconsidéré comme tous ceux qu'on donne de loin, sur des objets qu'on n'est pas à portée de connaître. Il exécuta ponctuellement cet ordre, & reçut des ôtages & des sûretés pour le paiement de cette conquête qu'il ne gardoit pas. Jamais on ne fut ni mieux obéir, ni rendre un plus grand service. Il eut encore le mérite de mettre l'ordre dans la ville de calmer les frayeurs des femmes, toutes réfugiées dans des temples & dans des pagodes, de les faire reconduire chez elles avec honneur, & de rendre enfin la nation victorieuse, respectable & chère aux vaincus.

Le sort de la France a presque toujours été que ses entreprises & même ses succès hors de ses frontières, lui sont devenus funestes. *Du Pleix* gouverneur de la compagnie des Indes eut le malheur d'être jaloux.

Digitized by Google

de la *Bourdonnaie*. Il cassa la capitulation, s'empara de ses vaisseaux & voulut même le faire arrêter. Les anglais & les habitans de Madrass qui comptaient sur le droit des gens, demeurerent interdits quand on leur annonça la violation du traité & de la parole d'honneur, donnée par la *Bourdonnaie*. Mais l'indignation fut au comble quand *du Pleix* s'étant rendu le maître détruisit la ville noire de fond en comble. Cette barbarie fit beaucoup de mal aux colons innocens, sans faire aucun bien aux français. La rançon qu'on devait recueillir fut perdue, & le nom françois fut en horreur dans l'inde. CHAP. XXIX.

Au milieu des aigreurs, des reproches, des voies de fait, qu'une telle conduite produisait, *du Pleix* fit signer par le conseil de Pondichéri & par les principaux citoyens qui étaient à ses ordres, les mémoires les plus outrageans contre son rival. On l'accusoit d'avoir exigé de Madrass une rançon trop foible & d'avoir reçu pour lui des présens trop considérables.

Enfin pour prix du plus signalé service le vainqueur de Madrass en arrivant à Paris fut enfermé à la Bastille. Il y resta trois ans & demi, pendant qu'on envoyait chercher des témoins contre lui dans l'Inde. La permission de voir sa femme & ses enfans lui fut refusée. Cruellement puni sur le soupçon seul, il contracta dans la prison une maladie mortelle. Mais avant que cette persécution terminât sa vie, il fut déclaré innocent par la commission du conseil, nommée pour le juger. On douta si dans cet état c'était une consolation ou une douleur de plus, d'être justifié si tard & si inutilement. 3 Février 1761.

Digitized by Google

CHAP. XXIX.

nulle récompense pour sa famille de la part de la cour. Tout le public lui en donnait une flatteuse en nommant la *Bourdonnaie* le vengeur de la France, & la victime de l'envie.

Mais bientôt le public pardonna à son ennemi *du Pleix*, quand il défendit Pondichéri contre les anglais qui l'assiégèrent par terre & par mer. L'amiral *Boscaven* vint l'assiéger avec environ quatre mille soldats anglais ou hollandais, & autant d'indiens, renforcés encore de la plupart des matelots de la flotte, composée de vingt-une voiles. M. *du Pleix* fut à la fois commandant, ingénieur, artilleur, munitionnaire : ses soins infatigables furent sur-tout, secondés par Mr. *de Bussi*, qui repoussa souvent les assiégeans à la tête d'un corps de volontaires. Tous les officiers y signalèrent un courage qui méritait la reconnoissance de la patrie. Cette capitale des colonies Françaises qu'on n'avoit pas cru en état de résister, fut sauvée cette fois. Ce fut une des opérations qui valurent enfin à Mr. *du Pleix* le grand cordon de St. Louis, honneur qu'on n'avait jamais fait à aucun homme hors du service militaire. Nous verrons comme il devint le protecteur & le vainqueur des vicerois de l'Inde & quelle catastrophe suivit trop de gloire.

1748. 1750.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

DAns ce flux & reflux de succès & de pertes, commune à presque toutes les guerres, *Louis XV.* ne cessait d'être victorieux dans les Pays-bas. Déja Mastricht était prêt à se rendre au Marechal de *Saxe*, qui l'assiégeoit après la plus savante marche que jamais général eût faite, & de-là on alloit droit à Nimègue. Les hollandois étaient consternés; il y avoit en France près de trente-cinq mille de leurs soldats prisonniers de guerre. Des désastres plus grands que ceux de l'année 1672. semblaient menacer cette république; mais ce que la France gagnoit d'un côté, elle le perdait de l'autre; ses colonies étaient expolées, son commerce périssoit, elle n'avoit plus de vaisseaux de guerte. Toutes les nations souffraient, & toutes avaient besoin de la paix, comme dans les guerres précédentes. Près de sept mille vaisseaux marchands, soit de France, soit d'Espagne, ou d'Angleterre, ou de Hollande, avoient été pris dans le cours de ces dépradations réciproques: & de-là on peut conclure que plus de cinquante mille familles avoient fait de grandes pertes. Joignez à ces désastres la multitude des morts, la difficulté des recrues: c'est le sort de toute guerre. La moitié de l'Allemagne & de l'Italie, les Pays-bas étaient ravagés, & pour accroître & prolonger tant de malheurs, l'argent de l'Angleterre

Digitized by Google

CHAP. XXX.

& de la Hollande faiſoit venir trente-cinq mille ruſſes qui étaient déja dans la Franconie. On alloit voir vers les frontières de la France les mêmes troupes qui avoient vaincu les turcs & les ſuédois.

Ce qui caractériſoit plus particuliérement cette guerre, c'eſt qu'à chaque victoire que *Louis XV.* avoit remportée, il avoit offert la paix, & qu'on ne l'avoit jamais acceptée. Mais enfin, quand on vit que Maſtricht alloit tomber après Berg-Op-Zoom, & que la Hollande était en danger, les ennemis demandèrent auſſi cette paix devenue néceſſaire à tout le monde.

16 Oct. 1748. Le marquis de *St. Sévérin*, l'un des plénipotentiaires de France au congrès d'Aix-la-Chapelle, commença de déclarer qu'il venait accomplir les paroles de ſon Maître; *qui voulait faire la paix, non en marchand, mais en roi.*

Louis XV. ne voulut rien pour lui; mais il fit tout pour ſes alliés; il aſſurait par cette paix le royaume des deux Siciles à *Don Carlos*, prince de ſon ſang; il établit dans Parme, Plaiſance & Guaſtalle, *Don Philippe* ſon gendre; le duc de Modène ſon allié, & le gendre du duc d'Orléans régent, fut remis en poſſeſſion de ſon pays, qu'il avoit perdu pour avoir pris les intérêts de la France. Gènes rentra dans tous ſes droits. Il parut plus beau, & même plus utile à la cour de France, de ne penſer qu'au bonheur de ſes alliés, que de ſe faire donner deux ou trois villes de Flandre, qui auroient été un éternel objet de jalouſie.

L'angleterre qui n'avoit eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre univerſelle que celui d'un vaiſſeau, y perdit beaucoup

Digitized by Google

de trésors & de sang, & la querelle de ce vaisseau resta dans le même état où elle était auparavant. Le roi de Prusse fut celui qui retira les plus grands avantages ; il conserva la conquête de la Silésie, dans un tems où toutes les puissances avaient pour maxime de ne souffrir l'agrandissement d'aucun prince. Le duc de Savoie roi de Sardaigne fut après le roi de Prusse celui qui gagna le plus, la reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une partie du Milanais. CHAP. XXX.

Après cette paix, la France se rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encore plus florissante. Alors l'Europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soutenait chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assurer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, composaient une de ces grandes factions. L'autre était formée par la France, l'Espagne, les deux Siciles, la Prusse, la Suède. Toutes les puissances restèrent armées ; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcèrent les autres princes à faire les mêmes efforts ; de sorte qu'après la paix d'Aix-la-chapelle en 1748, les puissances chrétiennes de l'Europe eurent environ un million d'hommes sous les armes, au détriment peut-être des arts & des professions nécessaires, sur-tout de l'agriculture : on se flatta que de long-

Digitized by Google

tems il n'y aurait aucun agresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre: mais on se flatta en vain.

CHAPITRE XXXI.

ÉTAT DE L'EUROPE EN 1756.

Lisbonne détruite. Conspirations & supplices en Suède. Guerres funestes pour quelques territoires vers le Canada. Prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu.

CHAP. XXXI.

L'Europe entière ne vit jamais luire de si beaux jours que depuis la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, jusques vers l'an 1755. Le commerce florissait de Petersbourg jusqu'à Cadix; les beaux arts étaient par-tout en honneur; on voyait entre toutes les nations une correspondance mutuelle; l'Europe ressemblait à une grande famille réunie après ses différens. Les malheurs nouveaux de l'Europe semblèrent être annoncés par des tremblemens de terre qui se firent sentir en plusieurs provinces, mais d'une manière plus terrible à Lisbonne qu'ailleurs. Un grand tiers de cette ville fut renversé sur ses habitans; il y périt plus de trente mille hommes: ce fléau s'étendit en Espagne; la petite ville de Sétubal fut presque détruite, d'autres endommagées; la mer s'élevant au-dessus de la chaussée de Cadix, engloutit tout ce qui se trouva sur le chemin; les secousses de la terre qui ébranlaient l'Europe se

Digitized by Google

firent sentir de même en Afrique ; & le même jour que les habitans de Lisbonne périssaient, la terre s'ouvrit auprès de Maroc ; une peuplade entière d'arabes fut ensevelie dans des abîmes ; les villes de Fez & de Méquinez furent encore plus maltraitées que Lisbonne. CHAP. XXXI.

Ce fléau semblait devoir faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur faire sentir qu'ils ne sont en effet que des victimes de la mort qui doivent au moins se consoler les uns les autres. Les portugais crurent obtenir la clemence de Dieu en faisant brûler des Juifs & d'autres hommes dans ce qu'ils appellent un *auto da fé*, acte de foi, que les autres nations regardent comme un acte de barbarie. Mais dès ce tems-là même, on prenait des mesures dans d'autres parties de l'Europe pour ensanglanter cette terre qui s'écroulait sous nos pieds. 20 Juin 1756.

La premiere catastrophe funeste se passa en Suède. Ce royaume était devenu une république, dont le roi n'était que le premier magistrat. Il était obligé de se conformer à la pluralité des voix du sénat : les états composés de la noblesse, de la bourgeoisie, du clergé & des paysans, pouvaient reformer les loix du sénat, mais le roi ne le pouvait pas.

Quelques seigneurs plus attachés au roi qu'aux nouvelles loix de la patrie, conspirèrent contre le senat en faveur du monarque : tout fut découvert ; les conjurés furent punis de mort : ce qui dans un état purement monarchique aurait passé pour une action vertueuse, fut regardé comme une trahison infame dans un pays devenu libre ; ainsi les mêmes actions sont crimes ou vertus, selon les lieux & selon le tems. Juin 1756.

Digitized by Google

CHAP. XXXI.

Cette avanture indispoſa la Suède contre ſon roi, & contribua enſuite à faire déclarer la guerre (comme nous le verrons) à *Frédéric* roi de Pruſſe, dont la ſœur avait épouſé le roi de Suède.

Les révolutions que ce même roi de Pruſſe & ſes ennemis préparaient dès-lors, était un feu qui couvait ſous la cendre; ce feu embraſa bientôt l'Europe, mais les premières étincelles vinrent de l'Amerique.

Une légère querelle entre la France & l'Angleterre, pour quelques terreins ſauvages vers l'Acadie, inſpira une nouvelle politique à tous les ſouverains de l'Europe. Il eſt utile d'obſerver que cette querelle était le fruit de la négligence de tous les miniſtres qui travaillèrent en 1712 & en 1713 au traité d'Utrecht. La France avait cédé à l'Angleterre par ce traité l'Acadie voiſine du Canada, avec toutes ſes anciennes limites; mais on n'avait pas ſpécifié qu'elles étaient ces limites; on les ignorait: c'eſt une faute qu'on n'a jamais commiſe dans des contrats entre particuliers. Des démêlés ont réſulté néceſſairement de cette omiſſion. Si la philoſophie & la juſtice ſe mêlaient des querelles des hommes, elles leurs feraient voir que les français & les anglais ſe diſputaient un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit: mais ces premiers principes n'entrent point dans les affaires du monde. Une pareille diſpute élevée entre de ſimples commerçans aurait été appaiſée en deux heures par des arbitres; mais entre des couronnes il ſuffit de l'ambition ou de l'humeur d'un ſimple commiſſaire pour bouleverſer vingt états. On accuſait les anglais de ne chercher qu'à détruire entièrement le commerce de la

Digitized by Google

France dans cette partie de l'Amérique. Ils étaient très-supérieurs, par leurs nombreuses & riches colonies, dans l'Amérique septentrionale ? ils l'étaient encore plus sur mer par leurs flottes ; & ayant detruit la marine de France dans la guerre de 1741, ils se flattaient que rien ne leur résisterait, ni dans le nouveau monde, ni sur nos mers : leurs espérances furent d'abord trompées. CHAP. XXXI.

Ils commencèrent en 1755 par attaquer les français vers le Canada ; & sans aucune déclaration de guerre, ils prirent plus de trois cens vaisseaux marchands, comme on saisirait de barques de contrebande ; ils s'emparèrent même de quelques navires des autres nations, qui portaient aux français des marchandises. Le roi de France dans ces conjonctures eut une conduite toute différente de celle de *Louis XIV* : Il se contenta d'abord de demander justice ; il ne permit pas seulement alors à ses sujets d'armer en course. *Louis XIV* avait parlé souvent aux autres cours avec supériorité. *Louis XV* fit sentir dans toutes les cours la supériorité que les anglais affectaient. On avait réproché à Louis *XIV* une ambition qui tendait sur la terre à la monarchie universelle : *Louis XV* fit connaître la supériorité réelle que les anglais prenaient sur les mers.

Cependant *Louis XV* s'assurait quelque vengeance : ses troupes battaient les anglais en 1755 vers le Canada ; il préparait dans ses ports une flotte considérable, & il comptait attaquer par terre le roi d'Angleterre *George II* dans son électorat d'Hanovre. Cette irruption en Allemagne menaçait l'Europe d'un embrasement, allumé dans le nouveau monde. Ce fut alors que toute

Digitized by Google

CHAP. XXXI.

la politique de l'Europe fut changée. Le roi d'Angleterre appella une seconde fois du fonds du Nord trente mille russes qu'il devait soudoyer. L'empire de russie était l'allié de l'empereur & de l'impératrice reine de Hongrie. Le roi de Prusse devait craindre que les russes, les impériaux & les hanovriens ne tombassent sur lui. Il avait environ cent quarante mille hommes en armes; il n'hésita pas de se liguer avec le roi d'Angleterre pour empêcher d'une main que les russes n'entrassent en Allemagne, & pour fermer de l'autre le chemin aux français. Voilà donc encore toute l'Europe en armes, & la France réplongée dans de nouvelles calamités qu'on aurait pu éviter, si on pouvait se dérober à sa destinée.

Le roi de France eut avec facilité, & en un moment, tout l'argent dont il avait besoin, & par une de ces promptes ressources qu'on ne peut connaître que dans un royaume aussi opulent que la France. Vingt places nouvelles de fermiers généraux, & quelques emprunts, suffirent pour soutenir les premières années de la guerre. Facilité funeste qui ruina bientôt le royaume.

On feignit de menacer les côtes de l'Angleterre. Ce n'était plus le tems où la reine *Elisabeth* avec le secours de ses seuls anglais, ayant l'Ecosse à craindre, & pouvant à peine contenir l'Irlande, soutint les prodigieux efforts de *Philippe II*. Le roi d'Angleterre *George II* se crut obligé de faire venir des hanovriens & des hessois pour défendre ses côtes. L'Angleterre qui n'avait pas prévu cette suite de son entreprise, murmura de se voir inondée d'étrangers; plusieurs citoyens passerent de la fierté à la

Digitized by Google

crainte, & tremblèrent pour leur liberté.

CHAP. XXXI.

Le gouvernement anglais avait pris le change sur les desseins de la France : il craignait une invasion, & il ne songeait pas à l'île de Minorque, ce fruit de tant de dépenses prodiguées dans l'ancienne guerre de la succession d'Espagne.

Le maréchal de Richelieu prend Minorque.

Les anglais avaient pris, comme on a vu, Minorque sur l'Espagne. La possession de cette conquête assurée par tous les traités, leur était plus importante que Gibraltar, qui n'est point un port, & leur donnait l'empire de la méditerranée. Le roi de France envoya dans cette île sur la fin d'Avril 1756 le maréchal duc de *Richelieu*, avec environ vingt bataillons, escortés d'une douzaine de vaisseaux du premier rang, & quelques frégates que les anglais ne croyaient pas être sitôt prêtes : tout le fut à point nommé, & rien ne l'était du côté des anglais. Ils tentèrent au moins, mais trop tard d'attaquer au mois de Juin 1756, la flotte française, commandée par le marquis de *la Galissonniere*. Cette bataille ne leur eût pas conservé l'île de Minorque, mais elle pouvait sauver leur gloire. L'entreprise fut infructueuse ; le marquis de *la Galissonniere* mit leur flotte en désordre & la repoussa. Le ministère anglais vit quelque tems avec douleur qu'il avoit forcé la France à établir une marine redoutable.

Il restait aux anglais l'espérance de défendre la citadelle du Port-Mahon, qu'on regardait après Gibraltar comme la place de l'Europe la plus forte, par sa situation, par la nature de son terrein, & par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier : c'était par-tout un roc uni ; c'étaient de fossés

Digitized by Google

CHAP. XXXI.

profonds de vingt pieds, & en quelques endroits de trente, taillés dans le roc; c'étaient quatre-vingt mines sous des ouvrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la tranchée: tout était impénétrable au canon, & la citadelle était entourée par tout de ces fortifications extérieures taillées dans le roc vif.

Le maréchal de *Richelieu* tenta une entreprise plus hardie que n'avait été celle de Berg-Op-Zoom; ce fut de donner à la fois un assaut à tous les ouvrages qui défendaient le corps de la place. Il fut secondé dans cette entreprise audacieuse, par le marquis de *Maillebois*, qui dans cette guerre déploya toujours de grands talens.

On fut si indigné à Londres de n'avoir pu l'emporter sur mer contre des français, que l'amiral *Bing*, qui avait combattu le marquis de *la Galissonniere*, fut condamné par une cour martiale à être arquebusé, en vertu d'une ancienne loi portée du tems de *Charles II.* En vain le maréchal de *Richelieu*, qui du haut d'un terre-plain, avait vu toute la bataille & qui en pouvait juger, envoya à l'auteur de cette histoire une déclaration qui justifiait l'amiral *Bing*, déclaration parvenue bien-tôt au roi d'Angleterre; en vain les juges mêmes recommandèrent fortement le condamné à la clémence du roi, qui a le droit de faire grace; cet amiral fut exécuté. Il était fils d'un autre amiral qui avait gagné la bataille de Messine en 1718. Il mourut avec une grande fermeté; & avant d'être frappé, il envoya son mémoire justificatif à l'auteur, & ses remercimens au maréchal de *Richelieu*.

On descendit dans les fossés malgré le feu

Digitized by Google

de l'artillerie anglaise ; on planta des échelles hautes de treize pieds : les officiers & les soldats parvenus au dernier échellon s'élançaient sur le roc en montant sur les épaules les uns des autres : c'est par cette audace difficile à comprendre qu'ils se rendirent maîtres de tous les ouvrages extérieures. Les troupes s'y portèrent avec d'autant plus de courage, qu'elles avaient à faire à près de trois mille anglais, secondés de tout ce que la nature & l'art avaient fait pour les défendre. CHAP. XXXII.

Le lendemain la place se rendit. Les anglais ne pouvaient comprendre comment les soldats français avaient escaladés ses fossés, dans lesquels il n'était guère possible à un homme de sang froid de descendre. Cette action donna une grande gloire au général & à la nation, mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre. 20 Juin 1750.

CHAPITRE XXXII.

Guerre en Allemagne. Un électeur de Brandebourg résiste à la maison d'Autriche, à l'Empire allemand, à celui de Russie, à la France.

ÉVENEMENS MEMORABLES.

ON avait admiré *Louis XIV.* d'avoir seul résisté à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Italie, à la Hollande, réunis contre lui. Nous avons vu un événement plus extraordinaire, un électeur de Brandebourg te- CHAP. XXXII.

Digitized by Google

nir seul contre les forces de la maison d'Autriche, de la France, de la Russie, de la Suède & de la moitié de l'empire.

CHAP. XXXII.

C'est un prodige qu'on ne peut attribuer qu'à la discipline de ses troupes, à la supériorité du capitaine. Le hazard peut faire gagner une bataille, mais quand le faible resiste aux forts sept années dans un pays tout ouvert, & répare les plus grands malheurs, ce ne peut être l'ouvrage de la fortune. C'est en quoi cette guerre diffère de toutes celles qui ont jamais désolé le monde. On a déjà vu que le second roi de Prusse étant le seul prince de l'Europe qui eut un trésor, & le seul qui ayant mis dans ses armées une vraie discipline, avait établi une puissance nouvelle en Allemagne. On a vu combien les préparatifs du père avaient enhardi le fils à braver seul la puissance autrichienne, & à s'emparer de la Silésie.

L'impératrice reine attendait que les conjonctures lui fourniſſent des moyens de rentrer dans cette province. C'eût été autrefois un objet indifférent pour l'Europe, qu'un petit pays annexé à la Bohême, appartînt à une maison ou à une autre; mais la politique, s'étant rafinée plus que perfectionnée en Europe, ainsi que tous les autres objets de l'esprit humain, cette petite querelle a mis sous les armes plus de cinq cens mille hommes. Il n'y eut jamais tant de combattans effectifs ni dans les croisades, ni dans les irruptions des conquérans de l'Asie. Voici comment cette nouvelle scène s'ouvrit.

Elisabeth, impératrice de Russie, était liée avec l'impératrice *Marie-Thérèse* par d'anciens traités, par l'intérêt commun qui les unissait contre l'empire Ottoman, & par une

une inclination réciproque, *Auguſte III*, roi de Pologne & électeur de Saxe, reconcilié avec l'impératrice reine, & attachée à la Ruſſie à laquelle il devait le titre de roi de Pologne, était intimement uni avec ces deux ſouveraines. Ces trois puiſſances avaient chacune leurs griefs contre le roi *Fréderic-Marie-Thérèſe* voyait la Siléſie arrachée à ſa maiſon; *Auguſte* & ſon conſeil ſouhaitaient un dédommagement pour la Saxe ruinée par le roi de Pruſſe dans la guerre de 1741, & il y avait entre *Eliſabeth* & *Fréderic* des ſujets de plainte perſonnels, qui ſouvent influent plus qu'on ne penſe ſur la deſtinée des états. CHAP. XXXII.

Ces trois puiſſances animées contre le roi de Pruſſe, avaient entr'elles une étroite correſpondance dont ce prince craignait les effets. l'Autriche augmentait ſes troupes, celles d'*Eliſabeth* étaient prêtes, mais le roi de Pologne électeur de Saxe était hors d'état de rien entreprendre; les finances de ſon électorat étaient épuiſées; nulle place conſidérable ne pouvait empêcher les pruſſiens de marcher à Dreſde. Autant l'ordre & l'économie rendaient le Brandebourg formidable, autant la diſſipation avait affaibli la Saxe. Le conſeil ſaxon du roi de Pologne héſitait beaucoup d'entrer dans des meſures qui pouvaient lui devenir funeſtes.

Le roi de Pruſſe n'héſita pas, & dès l'année 1755 il prit ſeul, & ſans conſulter perſonne, la réſolution de prévenir les puiſſances dont il avait de ſi grands ombrages. Il ſe ligua d'abord avec le roi d'Angleterre électeur d'Hanovre, s'aſſura du landgrave de Heſſe, & de la maiſon de Brunſvik, & renonça ainſi à l'alliance de France. 16 Janv. 1756.

CHAP XXXII. Ce fut alors que l'ancienne inimitié entre les maisons de France & d'Autriche, fomentée depuis *Charles-Quint* & *Francois I*, fit place à une amitié qui parut sincèrement établie, & qui étonna toutes les nations. Le roi de France qui avait fait une guerre si cruelle à *Marie-Thérèse*, devint son allié, & le roi de Prusse qui avait été allié de la France, devint son ennemi. La France & l'Autriche s'unirent après trois cens ans d'une discorde toujours sanglante. Ce que n'avaient pu tant de traités de paix, tant de mariages, un mécontentement reçu d'un électeur, le fit en un moment. Le parlement d'Angleterre appella cette union monstrueuse; mais étant nécessaire, elle était très-naturelle. On pouvait même espérer que ces deux maisons puissantes réunies, secondées de la Russie, de la Suède, & de plusieurs états de l'Empire, pourraient contenir le reste de l'Europe.

Le traité fut signé à Versailles entre *Louis XV* & *Marie-Thérèse*. L'abbé de *Bernis*, depuis cardinal eut seul l'honneur de ce fameux traité, qui détruisait tout l'édifice du cardinal de *Richelieu*, & qui semblait en élever un autre plus haut & plus vaste. Il fut bientôt après ministre d'état & presqu'aussi-tôt disgracié. On ne voit que des révolutions dans les affaires publiques & particulières.

Mai 1756.

Le roi de Prusse menacé de tous côtés n'en fut que plus prompt à se mettre en campagne. Il fait marcher ses troupes dans la Saxe qui était presque sans défense, comptant de faire de cette province un rempart contre la puissance autrichienne, & un chemin pour aller jusqu'à elle. Il s'empara d'abord de Leipsik; une partie de son

Digitized by Google

armée se présente devant Dresde ; le roi *Auguste* se retire comme son père devant *Charles XII* ; il quitte la capitale & va occuper le camp de Pirna près de Kœnigstein, sur le chemin de Bohême, & sur la rive de l'Elbe, où il se croit en sûreté. CHAP. XXXII.

Frédéric entre dans Dresde en maître, sous le nom de protecteur. La reine de Pologne, fille de l'empereur *Joseph* n'avoit pas voulu fuir ; on lui demanda les clefs des archives. Sur le refus qu'elle fit de les donner, on se mit en devoir d'ouvrir les portes ; la reine se plaça au devant, se flattant qu'on respecteroit sa personne & sa fermeté : on ne respecta ni l'un ni l'autre ; elle vit ouvrir ce dépôt de l'état. Il importait au roi de Prusse d'y trouver des preuves des desseins de la Saxe contre lui ; il trouva en effet des témoignages de la crainte qu'il inspirait ; mais cette même crainte qui auroit dû forcer la cour de Dresde à se mettre en défense, ne servit qu'à la rendre la victime d'un voisin puissant. Elle sentit trop tard qu'il eût fallu, dans la situation où était la Saxe depuis tant d'années, donner tout à la guerre, & rien aux plaisirs. Il est des positions où l'on n'a d'autre parti à prendre que celui de se préparer à combattre, à vaincre ou à périr.

Au bruit de cette invasion, le conseil aulique de l'empereur déclara le roi de Prusse perturbateur du repos public, & rebelle. Il était difficile de faire valoir cette déclaration contre un prince qui avoit près de cent cinquante mille combattans à ses ordres. Il répondit aux loix par une bataille ; elle se donna entre lui & l'armée autrichienne, qu'il alla chercher à l'entrée de

la Bohême près d'un bourg nommé Lovositz.

CHAP. XXXII. Cette première bataille fut indécise par le nombre des morts ; mais elle ne le fut point par les suites qu'elle eut. On ne peut empêcher le roi de bloquer les saxons dans le camp de Pirna même ; les autrichiens ne purent jamais leur prêter la main ; & cette petite armée du roi de Pologne, composée d'environ treize à quatorze mille hommes, se rendit prisonniere de guerre sept jours après la bataille.

Auguste, dans cette capitulation singulière, seul événement militaire entre lui & le roi de Prusse, demanda seulement qu'on ne fît point ses gardes prisonniers. *Frédéric* répondit, *qu'il ne pouvoit écouter cette prière, que ces gardes serviraient infailliblement contre lui, & qu'il ne voulait point avoir la peine de les prendre une seconde fois.* Cette réponse fut une terrible leçon à tous les princes, qu'il faut se rendre puissant quand on a un voisin puissant.

Le roi de Pologne ayant perdu ainsi son électorat & son armée, demanda de passeports à son ennemi pour aller en Pologne ; ils lui furent aisément accordés ; on eut la politesse insultante de lui fournir des chevaux de poste. Il alla de ses états héréditaires dans son royaume électif, où il ne trouva personne qui proposât même de s'armer pour secourir son roi. Tout l'électorat fut mis à contribution, & le roi de Prusse, en faisant la guerre, trouva dans les pays envahis de quoi la soutenir. La reine de Pologne ne suivit point son mari, elle resta dans Dresde, le chagrin y termina bientôt sa vie. L'Europe plaignit cette famille infortunée ; mais dans le cours de ces calami-

Digitized by Google

tés publiques, un million de familles essuyaient des malheurs non moins grands, quoique plus obscurs. Les magistrats municipaux de Leipsik firent des remontrances sur les contributions que le vainqueur leur imposait, ils se dirent dans l'impuissance de payer, on les mit en prison, & ils payèrent. CHAP. XXXII.

Jamais on ne donna tant de batailles que dans cette guerre. Les russes entrèrent dans les états prussiens par la Pologne. Les français devenus auxiliaires de la reine d'Hongrie, combattirent pour lui faire rendre cette même Silésie, dont ils avoient contribué à la dépouiller quelques années auparavant, lorsqu'ils étaient les alliés du roi de Prusse. Le roi d'Angleterre, qu'on avait vu le partisan le plus déclaré de la maison d'Autriche, devint un de ses plus dangereux ennemis. La Suède, qui autrefois avoit porté de si grands coups à cette maison impériale d'Autriche, la servit alors contre le roi de Prusse moyennant neuf cent mille francs que le ministere français lui donnait, & ce fut elle qui causa le moins de ravages.

L'Allemagne se vit déchirée par beaucoup plus d'armées nationnales & étrangères, qu'il n'y en eut dans la fameuse guerre de trente ans.

Tandis que les russes venaient au secours de l'Autriche par la Pologne, les français entraient par le duché de Clèves, & par Vesel, que les prussiens abandonnèrent; ils prirent toute la Hesse; ils marchèrent vers le pays de Hanovre, contre une armée d'anglais, d'hanovriens, d'hessois, conduite par ce même duc de *Cumberland* qui

Digitized by Google

avait attaqué *Louis XV.* à Fontenoy.

CHAP. XXXII. Le roi de Prusse alloit chercher l'armée autrichienne en Bohême ; il opposait un corps considérable aux russes. Les troupes de l'empire, que l'on appelloit les troupes d'exécution, étoient commandées pour pénétrer dans la Saxe, tombée toute entière au pouvoir du prussien. Ainsi l'Allemagne étoit en proie aux six armées formidables qui la dévoraient en même tems.

6 Mai 1757. D'abord le roi de Prusse court attaquer le prince *Charles* de Lorraine, frère de l'empereur, & le général *Broun* auprès de Prague. La bataille fut sanglante ; le prussien la gagna, & une partie de l'infanterie autrichienne fut obligée de se jetter dans Prague, où elle fut bloquée plus de deux mois par le vainqueur. Une foule de princes était dans la ville, les provisions commençaient à manquer ; on ne doutait pas que Prague ne subît bientôt le joug, & que l'Autriche ne fût plus accablée par *Frédéric* que par *Gustave Adolphe*.

Le vainqueur perdit tout le fruit de sa conquête en voulant tout emporter à la fois. Le Comte de *Kaunits* premier ministre de *Marie Thereſe*, homme aussi actif dans le cabinet que le roi de Prusse l'étoit en campagne, avoit déja fait rassembler une armée sous le commandement du maréchal *Daun*. Le roi de Prusse ne balança pas à courir attaquer cette armée, que la réputation de ses victoires devoit intimider. Cette armée une fois dissipée, Prague bombardée depuis quelque temps alloit se rendre à discrétion. Il devenoit le maître absolu de l'Allemagne. Le maréchal *Daun* retrancha ses troupes sur la croupe d'une colline. Les

Digitized by Google

Prussiens y montèrent jusqu'à sept fois, comme à un assaut général ; ils furent sept fois repoussés & renversés. Le roi perdit environ vingt-cinq mille hommes en morts, en blessés, en fuyards, en déserteurs. Le prince *Charles* de Lorraine renfermé dans Prague en sortit & poursuivit les prussiens. La révolution fut aussi grande que l'avoient été auparavant les exploits & les espérances du roi de Prusse.

CHAP. XXXII.

Bataille de Kolin ou de Prague. 18 Juillet 1757.

Les françois de leur côté secondaient puissamment *Marie Thereſe*. Le maréchal d'*Estrées* qui les commandait avoit déja passé le Veser : il suivit pas à pas le duc de *Cumberland* vers Minden, il l'atteignit vers Hastinbek, lui livra bataille & remporta une victoire complette. Les princes de *Condé*, & *de la Marche Conty* signalèrent dans cette journée leurs premieres armes, & le sang de France soutenait la gloire de la patrie contre le sang d'Angleterre. On y perdit un Comte de *Laval Montmorenci* & un brave officier de la maison de *Bussi*. Un coup de fusil qu'on crut long-tems mortel, perça le comte *du Châtelet* de la maison de *Lorraine*, fils de cette célébre marquise *du Châtelet* dont le nom ne périra jamais parmi ceux qui savent qu'une dame française a commenté le grand *Newton*.

Bataille d'Hastinbek. 92 Juillet 1757.

Remarquons ici que des intrigues de cour avoient déja ôté le commandement au maréchal d'*Estrées*. Les ordres étaient partis pour lui faire cet affront, tandis qu'il gagnait une bataille. On affectait à la cour, de se plaindre qu'il n'eût pas encore pris tout l'électorat d'Hanovre, & qu'il n'eût pas marché jusqu'à Magdebourg. On pensait que tout devait se terminer en une campa-

Digitized by Google

CHAP. XXXII.

gne. Telle avoit été la confiance des françois, quand ils firent un empereur, & qu'ils crurent disposer des états de la maison d'Autriche en 1741. Telle elle avoit été, quand au commencement du siecle de *Louis XIV* & *Philippe V*, maîtres de l'Italie & de la Flandre, & secondés de deux électeurs, pensaient donner des loix à l'Europe, & l'on fut toujours trompé. Le maréchal d'*Estrées* disait, que ce n'était pas assés de s'avancer en Allemagne, qu'il fallait se préparer des moyens d'en sortir. Sa conduite & sa valeur prouvèrent que lorsqu'on envoie une armée on doit laisser faire le général. Car si on la choisi, on a eu confiance en lui.

CHAPITRE XXXIII.

SUITE DES EVENEMENS MEMORABLES.

L'armée anglaise obligée de capituler. Journée de Rosbac. Révolutions.

CHAP. XXXIII.

LE ministère de France avoit déja fait partir le maréchal de *Richelieu* pour commander l'armée du maréchal d'*Estrées*, avant qu'on eût su la victoire importante de ce général. Le maréchal de *Richelieu*, long-tems célébre par les agrémens de sa figure & de son esprit, & devenu plus célèbre par la défense de Gènes & par la prise de Minorque, alla combattre le duc de *Cumberland*; il le poussa jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, & là il le força à capituler avec toute son armée. Cette capitulation plus singuliere qu'une bataille gagnée, était non moins glorieuse. L'armée du duc de *Cumberland* fut obligée par écrit de se reti-

8. Sept. 1757.

Digitized by Google

rer au-delà de l'Elbe, & de laisser le champ libre aux français contre le roi de Prusse. Il ravageait la Saxe, mais on ruinait aussi son pays. Le général autrichien *Haddik* avait surpris la ville de Berlin, & lui avait épargné le pillage, moyennant huit cent mille de nos livres. CHAP. XXXIII.

Alors la perte de ce monarque paraissait inévitable. Sa grande déroute auprès de Prague, ses troupes battues près de Laudshut à l'entrée de la Silésie, une bataille contre les russes indécise, mais sanglante; tout l'affoiblissait.

Il pouvait être envelopé d'un côté par l'armée du maréchal de *Richelieu*, & de l'autre par celle de l'empire, tandis que les autrichiens & les russes entraient en Silésie. Sa perte paraissait si certaine, que le conseil aulique n'hesita pas à déclarer qu'il avoit encouru la peine du ban de l'empire, & qu'il était privé de tous ses fiefs, droits, graces, privileges, &c. Il sembla lui-même désespérer pour lors de sa fortune, & n'envisage plus qu'une mort glorieuse. Il fit une espece de testament philosophique; telle était la liberté de son esprit au milieu de ses malheurs, qu'il l'écrivit en vers français. Cette anecdote est unique. 22 Août 1757.

Le prince de *Soubize*, général d'un courage tranquille & ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mésurée, marchait contre lui en Sagaxe, à la tête d'une forte armée, que le ministère avait encor renforcée d'une partie de celle du maréchal de *Richelieu*. Cette armée était jointe à celle des cercles, commandée par le prince d'*Hibourghausen*.

Féderic entouré de tant d'ennemis prit le parti d'aller mourir les armes à la main dans les rangs de l'armée du prince de *Soubize*,

Digitized by Google

CHAP. XXXIII.

& cependant il prit toutes les mesures pour vaincre. Il alla reconnaître l'armée de France & des cercles, & se retira d'abord devant elle pour prendre une position avantageuse.

Bataille de Rosbac Nov. 1757.

Le prince d'*Hibourghausen* voulut absolument attaquer. Son sentiment devait prévaloir, parce que les français n'étaient qu'auxiliaires. On marcha près de Rosbac & de Maisbourc à l'armée prussienne qui semblait être sous ses tentes. Voilà tout d'un coup les tentes qui s'abaissent; l'armée prussienne paraît en ordre de bataille, entre deux collines garnies d'artillerie.

Ce spectacle frappa les yeux des troupes françaises & impériales. Il y avait quelques années qu'on avoit voulu exercer les soldats français à la prussienne, ensuite on avait changé plusieurs évolutions dans cet exercice; le soldat ne savait plus où il en était; son ancienne maniere de combattre était changée, il n'était pas affermi dans la nouvelle. Quand il vit les prussiens avancer dans cet ordre singulier, inconnu presque par-tout ailleurs, il crut voir ses maîtres. L'artillérie du roi de Prusse était aussi mieux servie, & bien mieux postée que celle de ses ennemis. Les troupes des cercles s'enfuirent sans presque rendre de combat. La cavalerie française fut dissipée en un instant par le canon prussien. Une terreur panique se répandit par tout; l'enfanterie française se retira en desordre devant six bataillons prussiens. Ce ne fut point une bataille, ce fut une armée entiére qui se présenta au combat, & qui s'en alla. L'histoire n'a guère d'exemples d'une pareille journée; il ne resta que deux régimens suisses sur le champ de battaille; le prince de *Soubize* alla

Digitized by Google

à eux au milieu du feu, & les fit retirer au petit pas.

CHAP. XXXIII.

Le regiment de *Diesbak* eſſuya ſurtout très-long-tems le feu du canon & de la mouſquetterie, & les approches de la cavalerie. Le prince de *Soubize* empêcha qu'il ne fût entamé en partageant toujours ſes dangers. * Cette étrange journée changea entiérement la face des affaires. Le murmure fut univerſel dans Paris. Le même général remporta une victoire ſur les hanovriens & les heſſois l'année ſuivante, & on en a parlé à peine. On a déja obſervé que tel eſt l'eſprit d'une grande ville heureuſe & oiſive dont on ambitionne le ſuffrage.

Dans ce tems-là même, de nouveaux déſaſtres accablaient l'armée du maréchal de *Richelieu* que le miniſtere avait diminuée. Ce miniſtère n'avoit point voulu ratifier la convention & les loix que le maréchal de *Richelieu* avait impoſées au duc de *Cumberland*. Les anglais ſe crurent (non ſans raiſon) dégagés de leur parole. La ratification de Verſailles n'arriva que cinq jours après l'infortune de Rosbac. Les Anglais réprirent bientôt l'électorat d'Hanovre.

Si la journée de Rosbac était inouie, ce que fit le roi de Pruſſe après cette victoire ineſpérée, fut encor plus extraordinaire. Il vole en Siléſie, où les autrichiens vainqueurs avaient défait ſes troupes & s'étaient emparés

* C'eſt contre le colonel *Diesbak* qu'il a plu au nommé la *Beaumelle* de ſe déchainer dans un libelle intitulé *mes Penſées*, ainſi que contre les *d'Erlac*, les *Sinner* & toutes les illuſtres familles de la Suiſſe, qui prodiguent leur ſang depuis deux ſiécles pour les rois de France. La groſſiéreté impudente de ce miſerable doit être réprimée dans toutes les occaſions.

Digitized by Google

CHAP. XXXIII.

de Schweidnitz & de Breslau. Sans son extrême diligence, la Silésie était perdue pour lui; & la bataille de Rosbac lui devenait inutile.

Il arrive au bout d'un mois vis-à-vis les autrichiens. A peine arrivé il les attaque avec furie. On combattit pendant cinq heures. *Féderic* fut pleinement victorieux; il rentra dans Schweidnitz & dans Breslau. Ce ne fut depuis qu'une vicissitude continuelle de combats fréquens gagnés ou perdus. Les français seuls furent presque toujours malheureux; mais le gouvernement ne fut jamais découragé, & la France s'épuisa à faire marcher continuellement des armées en Allemagne.

Le roi de Prusse s'affaiblissant en combattant: les russes lui prirent tout le royaume de Prusse, & dévasterent sa Poméranie, tandis qu'il dévastait la Saxe. Les autrichiens & ensuite les russes entrerent dans Berlin. Presque tous les trésors de son pere, & ceux qu'il avait lui-même amassés, étaient nécessairement dissipés dans cette guerre ruineuse pour tous les partis; il fut obligé de recourir aux subsides de l'Angleterre. Les autrichiens, les français & les russes ne se découragerent jamais, & le poursuivirent toujours. Sa famille n'osait plus rester à Berlin continuellement exposée; elle était réfugiée à Magdebourg; & pour lui, après tant de succès divers, il était en 1762 retranché sous Breslau. *Marie Thérese* semblait toucher au moment de recouvrer la Silésie. Il n'avoit plus Dresde, ni rien de la partie de la Saxe touche à la Bohême. Le Roi de Pologne espérait de rentrer dans ses états héréditaires, lorsque la mort d'*Elisabeth* impératrice de Russie donna encor une nouvelle face aux affaires qui changérent si souvent.

Digitized by Google

CHAP. XXXIII.

Le nouvel empereur *Pierre III* était l'ami secret du roi de Prusse depuis long-tems. Non seulement il fit la paix avec lui dès qu'il fut sur le trône, mais il devint son allié, contre cette même impératrice reine, dont *Elisabeth* avait été l'amie la plus constante. Ainsi on vit tout d'un coup le roi de Prusse, qui était auparavant si pressé par les russes & les autrichiens, se préparer à entrer en Bohême à l'aide d'une armée de ces mêmes russes qui combattaient contre lui quelques semaines auparavant.

Mort de Pierre III, empereur de Russie.

Cette nouvelle situation fut aussi promptement dérangée qu'elle avait été formée; une révolution subite changea les affaires de la Russie.

Pierre III voulait répudier sa femme, & indisposait contre lui la nation. Il avait dit un jour étant yvre, au regiment *Préobasinski* à la parade, qu'il le battrait avec cinquante prussiens. Ce fut ce régiment qui prévint tous ses desseins & qui le détrôna. Les soldats & le peuple se déclarèrent contre lui. Il fut poursuivi, pris & mis dans une prison où il ne se consola qu'en buvant du punch pendant huit jours de suite, au bout desquels il mourut. L'armée & les citoyens proclamerent d'une commune voix sa femme *Catherine Anhalt* impératrice, quoiqu'elle fut étrangère, étant de cette maison d'*Ascanie*, l'une des plus anciennes de l'Europe. C'est elle qui depuis est devenue la véritable législatrice de ce vaste Empire. Ainsi la Russie a été gouvernée par cinq femmes de suite, *Catharine* veuve de *Pierre le grand*, *Anne* niéce de ce monarque, la duchesse de *Brunsvik* régente sous le court empire de son malheureux fils le prince *Ivan*, *Elisabeth* fille du Czar *Pierre le grand* & de *Catherine premiere*, & enfin cette *Catherine seconde* qui s'est

Digitized by Google

CHAP. XXXIII.

fait en si peu de tems un si grand nom. Cette succession de cinq femmes sans interruption est une chose unique dans l'histoire du monde.

Le roi de Prusse privé du secours de l'empereur russe qui voulait combattre sous lui, n'en continua pas moins la guerre contre la maison d'Autriche, la moitié de l'empire, la France & la Suede.

Il est vrai que les exploits des suédois n'étaient pas ceux de *Gustave Adolphe*. Sa sœur femme du roi de Suéde n'avait nulle envie de lui faire du mal. Ce n'était pas la cour de Stokolm qui armait contre lui ; c'était le sénat, & le sénat n'armait que parce que la France lui donnait de l'argent. La cour qui n'était pas assez puissante pour empêcher ce sénat d'envoyer des troupes en Poméranie, l'était assez pour les rendre inutiles ; & dans le fond les suédois faisaient semblant de faire la guerre pour le peu d'argent qu'on leur donnait.

Ce fut en Allemagne principalement que le sang fut toujours répandu. Les frontiéres de France ne furent jamais entamées. L'Allemagne devint un gouffre qui engloutissait le sang & l'argent de la France. Les bornes de cette histoire qui n'est qu'un précis ne permettent pas de raconter ce nombre prodigieux de combats, livrés depuis les bords de la mer Baltique jusqu'au Rhin ; presque aucune bataille n'eut de grandes suites, parce que chaque puissance avait toujours des ressources. Il n'en était pas de même en Amérique & dans l'Inde où la perte de douze cent hommes est irréparable. La journée même de Rosbac ne fut suivie d'aucune révolution. La bataille que les français perdirent auprès de Minden en 1759, & les autres échecs qu'ils essuyérent,

Digitized by Google

les firent rétrograder ; mais ils restèrent toujours en Allemagne. Lorsqu'ils furent battus encore à Crevelt, entre Clèves & Cologne, ils restèrent pourtant encore les maîtres du duché de Clèves, & de la ville de Gueldres. Ce qui fut le plus remarquable dans cette journée de Crevelt, ce fut la perte du comte de *Gisors*, fils unique du maréchal de *Belle-Isle*, blessé en combattant à la tête des carabiniers. C'était le jeune homme de la plus grande espérance, également instruit dans les affaires & dans l'art militaire, capable des grandes vues & des détails, d'une politesse égale à sa valeur, cheri à la cour & à l'armée. Le prince héréditaire de *Brunsvik* qui le prit prisonnier, en eut soin comme de son frere, ne le quitta point jusqu'à sa mort, qu'il honora de ses larmes. Il l'aima d'autant plus qu'il retrouvait en lui son caractère. C'est ce même prince de *Brunsvik* qui voyagea depuis en France & dans une grande partie de l'Europe, que j'ai vû jouir si modestement de sa renommée, & des sentimens qu'on lui devait. Il combattait alors tantôt sous le prince de *Brunsvik* son oncle, beau-frere du roi de Prusse, qui acquit une grande réputation, & qui avait la même modestie, compagne de la véritable gloire, & appanage de sa famille. Le prince héréditaire commandait dans plusieurs occasions des corps séparés, & il fut souvent aussi heureux qu'audacieux.

CHAP. XXXIII.

25 Juin 1758.

La bataille de Crevelt dont on ne parlait à Paris qu'avec le plus grand découragement n'empêcha pas le duc de *Broglie* de remporter une victoire complette à Bergen vers Francfort, contre ces mêmes princes de *Brunsvik*, victorieux ailleurs, & de mériter la dignité de maréchal de France à l'exemple

13 Avril 1759.

Digitized by Google

CHAP. XXXIII.

de son père & de son grand-père. Ce fut ce même prince qui gagna la bataille de Varbourg où furent blessés le marquis de *Castre*, le prince de *Rohan-Rochefort*, son cousin le marquis de *Bétisi*, le comte de la *Tour du pin*, le marquis de *Valence* & une quantité prodigieux d'officiers français. Leur malheur était une preuve de leur courage.

16 Juil. 1759.

Ces succès divers du jeune prince héréditaire, n'empêcherent pas non plus que le prince de *Condé*, à peu-près de son âge & rival de sa gloire, n'eût sur lui un avantage à six lieues de Francfort vers la Vétéranie; c'est là que le prince de *Brunsvik* fut blessé, & qu'on vit tous les officiers français s'intéresser à sa guérison comme les siens propres.

30 Août 1762.

Quel fut le résultat de cette multitude innombrable de combats dont le récit même ennuie aujourd'hui ceux qui s'y sont signalés? que reste-il de tant d'efforts? rien que du sang inutilement versé dans des pays incultes & désolés, des villages ruinés, des familles réduites à la mendicité, & rarement même un bruit sourd de ces calamités perçait-il jusques dans Paris, toujours profondément occupé de plaisirs ou de disputes également frivoles.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

Les Français malheureux dans les quatre parties du monde. Déſaſtres du gouverneur du Pleix. ſupplice du général Lally.

CHAP. XXXIV.

LA France alors ſemblait plus épuiſée d'hommes & d'argent dans ſon union avec l'Autriche, qu'elle n'avait paru l'être dans deux cens ans de guerre contre elle. C'eſt ainſi que ſous *Louis XIV* il en avait couté pour ſecourir l'Eſpagne, plus qu'on n'avait prodigué pour la combattre depuis *Louis XII*. Les reſſources de la France ont fermé ces playes; mais elles n'ont pu réparer encor celles qu'elle a reçues en Aſie, en Afrique & en Amérique.

Elle parut d'abord triomphante en Aſie. La compagnie des Indes était devenue conquérante pour ſon malheur. L'empire de l'Inde, depuis l'irruption de *Sha-Nadir* n'était plus qu'une anarchie. Les ſuobab qui ſont des vicerois ou plutôt des rois tributaires, achetaient leurs royaumes à la porte du grand Padisha-Mogol & revendaient leurs provinces à des nabab qui cédaient à prix d'argent des diſtricts à des raia. Souvent les Miniſtres du Mogol ayant donné une patente de roi, donnaient la même patente à qui en payait davantage; ſoubab, nabab, raia en uſaient de même. Chacun ſoutenait par les armes un droit chérement acheté. Les marattes ſe déclaraient pour celui qui les payait le mieux;

Digitized by Google

CHAP. XXXIV

& pillaient amis & ennemis. Deux bataillons français ou anglais pouvaient battre ces multitudes indisciplinées qui n'avaient nul art, & qui même aux marattes près manquaient de courage. Les plus faibles imploraient donc pour être souverains dans l'Inde la protection des marchands venus de France & d'Angleterre: qui pouvaient leur fournir quelques soldats & quelques officiers d'Europe. C'est dans ces occasions qu'un simple capitaine pouvait quelquefois faire une plus grande fortune dans ces pays qu'aucun général parmi nous.

Pendant que les Princes de la presqu'ile se battaient entr'eux, on a vu que ces marchands anglais & français se battaient aussi parce que leurs rois étaient ennemis en Europe.

Après la paix de 1748, le gouverneur du Pleix conserva le peu de troupes qu'il avait, tant les soldats d'Europe, qu'on appelle blancs, que les noirs des îles transplantés dans l'Inde, & les capaies & pions indiens.

Un des sous-tyrans de ces contrées, nommé *Chandasaeb*, avanturier arabe né dans le desert qui est au Sud-Est de Jerusalem, transplanté dans l'Inde pour y faire fortune, était devenu gendre d'un Nabab d'Arcate. Cet arabe assassina son beau-pere, son frère & son neveu. Ayant éprouvé des revers peu proportionnés à ses crimes, il eut recours au gouverneur du Pleix pour obtenir la Nababie d'Arcate, dont dépend Pondicheri. Du Pleix lui prêta d'abord secretement dix mille louis d'or qui joint au débris de la fortune de ce scélérat, lui valurent cette viceroyauté d'Arcate. Son argent & ses intrigues lui obtinrent le diplome de viceroi d'Arcate. Dès qu'il en est en possession, du Pleix lui prête des troupes. Il combat avec ces troupes réunies aux

Digitized by Google

siennes le véritable viceroi d'Arcate. C'était ce même *Anaverdikan*, âgé de cent sept ans dont nous avons déja parlé, qui fut tué à la tête de son armée. CHAP. XXXIV.

Le vainqueur *Chandasaeb*, devenu possesseur des trésors du mort, distribua la valeur de deux cent mille francs aux soldats de Pondicheri, combla les officiers de présens, & fit ensuite une donation de trente-cinq aldées à la compagnie des Indes. *Aldée* signifie *village*; c'est encor le terme dont on se sert en Espagne depuis l'invasion des Arabes, qui dominérent également dans l'Espagne & dans l'Inde, donc la langue a laissé des traces dans plus de cent provinces.

Ce succès éveilla les anglais. Ils prirent aussi-tôt le parti de la famille vaincue. Il y eut deux nabab; & comme le Soubab ou roi de Décan était lié avec le gouverneur de Pondichéri, un autre roi son compétiteur s'unit avec les anglais. Voilà donc encor une guerre sanglante allumée entre les comptoirs de France & d'Angleterre sur les côtes de Coromandel, pendant que l'Europe jouissait de la paix. On consumait de part & d'autre dans cette guerre tous les fonds destinés au commerce, & chacun espérait se dédommager sur les trésors des princes indiens.

On montra des deux côtés un grand courage. Messieurs d'*Auteuil*, de *Bussi*, *Lass* & beaucoup d'autres se signalerent par des actions qui auraient eu de l'éclat dans les armées du maréchal de *Saxe*. Il y eut sur-tout un exploit aussi surprenant qu'il est indubitable; c'est qu'un officier nommé Mr. de *la Touche*, suivi de trois cent françois, entouré d'une armée de quatre-vingt mille hommes qui menaçait Pondichéri pénétra la nuit dans leur camp, tua

Trois cent français défont une armée.

Digitized by Google

CHAP XXXIV.

douze cens ennemis sans perdre plus de deux soldats, jetta l'épouvante dans cette grande armée & la dispersa toute entière. C'était une journée supérieure à celle de trois cent spartiates au pas des Thermopiles, puisque ces spatiates y périrent & que les français furent vainqueurs. Mais nous ne savons peut-être pas célébrer assez ce qui mérite de l'être & la multitude innombrable de nos combats étouffe la gloire.

Le roi protégé par les français s'appellait *Mouza-Ferfingue*. Il était néveu du roi favorisé par les anglais. L'oncle avait fait le neveu prisonnier, & cependant il ne l'avait point encor mis à mort, malgré les usages de la famille. Il le traînait chargé de fers à la suite de ses armées avec une partie de ses trésors. Le gouverneur *du Pleix* négocia si bien avec les officiers de l'armée ennemie, que dans un second combat le vainqueur de *Mouza-Ferfingue* fut assassiné. Le captif fut roi, & les trésors de son ennemi furent sa conquête. Il y avait dans le camp dix-sept millions d'argent comptant. *Mouza-Ferfingue* en promit la plus grande partie à la compagnie des Indes, la petite armée française partagea douze cent mille francs. Tous les officiers furent mieux récompensés qu'ils ne l'auraient été d'aucune puissance de l'Europe.

Du Pleix reçut *Mouza-Ferfingue* dans Pondichéri, comme un grand roi fait les honneurs de sa cour à un monarque voisin. Le nouveau soubab, qui lui devait sa couronne, donna à son protecteur quatre vingt aldées, une pension de deux cent quarante mille livres pour lui, autant pour madame *du Pleix*, une de quarante mille livres pour une fille de madame *du Pleix* du premier lit. *Chandasaeb*

Digitized by Google

bienfaiteur & protégé fut nommé viceroi d'Arcate. La pompe de *du Pleix* égalait au moins celle des deux princes. Il alla au-devant d'eux, porté dans un palanquin, escorté de cinq cent gardes, précédés d'une musique guerrière, & suivi d'éléphans armés. CHAP. XXXVI.

Après la mort de son protégé, *Mouza-Fersingue*, tué dans une sédition de ses troupes il nomma encor un autre roi, & il en reçut quatre petites provinces en don pour la compagnie. On lui disait de toutes parts qu'il ferait trembler le grand Mogol avant un an. Il était souverain en effet, car ayant acheté une patente de viceroi Carnate à la chancellerie du grand Mogol même pour la somme modique de deux cent quarante mille livres, il se trouvait égal à sa créature *Chandasaed*, & très-supérieur par son crédit, Marquis en France & décoré du grand ordre de St. Louis, ces faibles honneurs étaient fort peu de chose, en comparaison de ses dignités & de son pouvoir dans l'Inde. Jai vu des lettres où sa femme était traitée en reine. Tant de succès & de gloire éblouirent alors les yeux de la compagnie, des actionnaires & même du ministère; la chaleur de l'enthousiasme fut presque aussi grandes que dans les commencemens du système, & les espérances étaient bien autrement fondées : car il paraissait que les seules terres concédées à la compagnie rapportaient environ trente-neuf millions annuels. On vendoit, année commune, pour vingt millions d'effets en France au port de l'Orient; il semblait que la compagnie dût compter sur cinquante millions par année tout frais faits. Il n'y a point de souverain en Europe, ni peut-être sur la terre, qui ait un tel revenu quand toutes les charges son acquittées. L'excès même de

Digitized by Google

CHAP. XXXVI

cette richeſſe devait la rendre ſuſpecte. Auſſi toutes ces grandeurs & toutes ces proſpérités s'évanouirent comme un ſonge ; & la france pour la ſeconde fois s'apperçut qu'elle n'avait été opulente qu'en chimères.

Le marquis *du Pleix* voulu faire aſſiéger la capitale du Maduré dans le voiſinage d'Arcate. Les anglais y envoyerent du ſecours. Les officiers lui repréſenterent l'impoſſibilité de l'entrepriſe ; il s'y obſtina, & ayant donné des ordres plutôt en roi qui veut être obéi, qu'en homme chargé du maintien de la compagnie, il arriva que les aſſiégeans furent vaincus par les aſſiégés. La moitié de ſon armée fut tuée, l'autre captive. Les dépenſes immenſes prodiguées pour ces conquêtes furent perdues, & ſon protégé *Chandeſaeb* ayant été pris dans cette déroute, eut la tête tranchée. Ce fut le fameux lord *Clive* qui eut la part principale à la victoire. C'eſt par-là qu'il commença ſa glorieuſe carrière, qui a valu depuis à la compagnie anglaiſe preſque tout le Bengale. Il acquit & conſerva la grandeur & les richeſſes que *du Pleix* avait entrevues. Enfin, depuis ce jour la compagnie françaiſe tomba dans la plus triſte décadence.

Mars 1752.

Du Pleix fut rappellé en 1723. A celui qui avait joué le role d'un grand roi, on donna un ſucceſſeur qui n'agit qu'en bon marchand. *Du Plaix* fut réduit à diſcuter à Paris les triſtes reſtes de ſa fortune contre la compagnie des Indes, & à ſolliciter des audiences dans l'antichambre de ſes Juges. Il en mourut bien-tôt de chagrin, mais Pondichéri était réſervé à des plus grands malheurs.

La guerre funeſte de 1756 ayant éclaté en Europe, le miniſtere français craignant avec trop juſte raiſon pour Pondichéri & pour tous

Digitized by Google

les établissemens de l'Inde, y envoya le lieutenant-général comte de *Lally*. C'était un irlandais, de ces familles qui se transplantèrent en France avec celle de l'infortuné *Jacques second*. Il s'était si distingué à la bataille de Fontenoi, où il avait pris de sa main plusieurs officiers anglais, que le roi le fit colonel sur le champ de bataille. C'était lui qui avait formé le plan plus audacieux que praticable, de débarquer en Angleterre avec dix mille hommes, lorsque le prince *Charles Edouard* y disputait la couronne. Sa haine contre les anglais, & son courage, le firent choisir de préférence pour aller les combattre sur les côtes de Coromandel. Mais malheureusement il ne joignait pas à sa valeur la prudence, la modération, la patience nécessaires dans une commission si épineuse. Il s'était figuré qu'Arcate étoit encor le pays de la richesse, que Pondichéri était bien pourvu de tout, qu'il serait parfaitement secondé de la compagnie & des troupes, & sur-tout de son ancien régiment irlandais qu'il menait avec lui. Il fut trompé dans toutes ses espérances. Point d'argent dans les caisses, peu de munitions de toute espèce, des noirs, & des cipayes pour armée, des particuliers riches, & la colonie pauvre; nulle subordination. Ces objets l'irritèrent & allumèrent en lui cette mauvaise humeur qui sied si mal à un chef, & qui nuit toujours aux affaires. S'il avait ménagé le conseil, s'il avait caressé les principaux officiers, qu'il auroit pu se procurer des secours d'argent, établir l'union & mettre en sureté Pondichéri. CHAP. XXXIV

La direction de la compagnie des Indes à Paris l'avait conjuré à son départ de *réformer les abus sans nombre, la prodigalité outrée*, &

CHAP. XXXIX.

le grand déſordre qui abſorbait tous les revenus. Il ſe prévalut trop de cette prière & ſe fit des ennemis de tous ceux qui lui devaient obéir.

Lally arrive à Pondicheri le 28 Avril 1758.

Malgré le triſte aſpect ſous lequel il enviſageait tous les objets, il eut d'abord des ſuccès heureux. Il prit aux anglais le fort St. David à quelques lieues de Pondichéri, & en raſa les murs. Si on veut bien connaître la ſource de ſa cataſtrophe ſi intéreſſante pour tout le militaire, il faut lire la lettre qu'il écrivit du camp devant St. David à Mr. de *Leyrit* qui était gouverneur de la ville de Pondichéri pour la compagnie.

28 Mai 1758.

„ Cette lettre, Monſieur, ſera un ſecret „ éternel entre vous & moi, ſi vous me fourniſſez les moyens de terminer mon entrepriſe. Je vous ai laiſſé cent mille livres de mon „ argent pour vous aider à ſubvenir aux frais „ qu'elle exige. Je n'ai pas trouvé en arrivant „ la reſſource de cent ſous dans votre bourſe ni „ dans celle de tout votre conſeil. Vous m'avez refuſez les uns & les autres d'y employer „ votre crédit. Je vous crois cependant tous „ plus redevable à la compagnie que moi, qui „ n'ai malheureuſement l'honneur de la connaître que pour avoir perdu la moitié de „ mon bien en 1720. Si vous continuez à me „ laiſſer manquer de tout, & expoſé à faire „ face à un mécontentement général, non-ſeulement j'inſtruirai le roi & la compagnie „ du beau zèle que ſes employés témoignent ici „ pour leur ſervice; mais je prendrai des meſures efficaces pour ne pas dépendre, dans le „ court ſéjour que je déſire faire dans ce pays, „ de l'eſprit de parti & des motifs perſonnels, „ dont je vois que chaque membre paraît occupé au riſque total de la compagnie. „

Une telle lettre ne devait ni lui faire des amis,

Digitized by Google

amis, ni lui procurer de l'argent. il ne fut pas concussionnaire, mais il montra publiquement une telle envie contre tous ceux qui s'étaient enrichis, que la haine publique en augmenta. Toutes les opérations de la guerre en souffrirent. Je trouve dans un Journal de l'Inde fait par un officier principal, ces propres paroles. „ il ne parle que de chaînes & de cachots sans avoir égard à la distinction & à „ l'âge des personnes. Il vient de traiter ainsi „ Mr. de *Moracin* lui-même. Mr. de *Lally* se „ plaint de tout le monde, & tout le monde „ se plaint de lui. Il a dit à Mr. le comte de... „ je sens qu'on me déteste & qu'on voudrait „ me voir bien loin. Je vous engage ma parole „ d'honneur & je vous la donnerai par écrit, „ que si Mr. de *Leyrit* veut me donner cinq „ cens mille francs, je me démets de ma charge, & je passe en France sur la frégate. „

CHAP. XXXIV.

Le journal dit ensuite. „ On est aujourd'hui „ à Pondichéri dans le plus grand embarras. „ On n'y a pas pu ramasser cent mille roupilles, les soldats menacent hautement de „ passer en corps chez l'ennemi. „

Malgré cette horrible confusion, il eut le courage d'aller assiéger Madrass, & s'empara d'abord de toute la ville noire; mais ce fut précisément ce qui l'empêcha de réussir devant la ville haute, qui est le fort St. George. Il écrivait de son camp devant ce fort le 11 Février 1759: „ Si nous manquons Madrass, „ comme je le crois, la principale raison à laquelle il faudra l'attribuer, est le pillage de „ quinze millions au moins, tant de dévasté que de répandu dans le soldat, & j'ai honte „ de le dire, dans l'officier qui n'a pas craint „ de se servir même de mon nom en s'emparant des cipayes chelingues & autres pour

Déc. 1758.

CHAP. XXXIV.

„ faire paſſer à Pondichéri un butin que vous „ auriez dû faire arrêter, vu ſon énorme „ quantité.

J'ai le Journal d'un officier-général que j'ai déjà cité. L'auteur n'eſt pas l'ami du comte de *Lally*; il s'en faut beaucoup; ſon témoignage n'en eſt que plus recevable quand il atteſte les mêmes griefs qui faiſaient le déſeſpoir de *Lally*. Voici notamment comme il s'exprime.

„ Le pillage immenſe que les troupes „ avaient fait dans la ville noire, avait mis „ parmi elles l'abondance. De grands maga„ zins de liqueurs fortes y entretenaient l'ivro„ gnerie, & tous les maux dont elle eſt le ger„ me. C'eſt une ſituation qu'il faut avoir vue. „ Les travaux, les gardes de la tranchée „ étaient faits par des hommes yvres. Le régi„ ment de Lorraine fut ſeul exempt de cette „ contagion; mais les autres corps s'y diſtin„ guèrent. Le régiment de *Lally* ſe ſurpaſſa. „ De-là les ſcènes les plus honteuſes & les „ plus deſtructives de la ſubordination & „ de la diſcipline. On a vu des officiers ſe co„ leter avec des ſoldats, & mille autres ac„ tions infâmes, dont le détail renfermé dans „ les bornes de la vérité la plus exacte paraî„ trait une exagération monſtrueuſe. „

27 Déc. 1759. Le comte de *Lally* écrivait avec encor plus de déſeſpoir cette lettre funeſte. „ L'en„ fer m'a vomi dans ce pays d'iniquités, & „ j'attends comme *Jonas* la baleine qui me

28 Févr. 1759. „ recevra dans ſon ventre.

Dans un tel déſordre rien ne pouvait réuſſir. On leva le ſiége après avoir perdu une partie de l'armée. Les autres entrepriſes furent encor plus malheureuſes ſur terre & ſur mer. Les troupes ſe révoltent, on les appaiſe à

Digitized by Google

peine. Le général le méne deux fois au combat dans une petite île nommée Vandavachi, où il s'eſt retiré. Il eſt entièrement défait dans le ſecond combat. Le maréchal de camp *Buſſi* l'homme le plus néceſſaire dans l'Inde pour la guerre & pour les négotiations, eſt fait priſonnier. Le général *Lally* reſta ſeul quelque tems ſur le champ de bataille, abandonné de toutes les troupes. Ce furent des marates qui remportèrent cette victoire : & cela même prouva encor combien ces républicains de l'Inde ſont redoutables. (*)

CHAP. XXXIV. 22 Janv. 1760.

Après bien d'autres pertes il fallut enfin ſe retirer dans Pondichéri. Une eſcadre de ſeize vaiſſeaux anglais obligea l'eſcadre françaiſe, envoyée au ſecours de la colonie, de quitter la rade de Pondicheri après une bataille indéciſe, pour ſe radouber dans l'île de Bourbon.

Il y avait dans la ville ſoixante mille habitans noirs, & cinq à ſix cens familles d'Europe, avec très-peu de vivres. Le général propoſa d'abord de faire ſortir les noirs qui affamaient Pondichéri ; mais comment chaſſer ſoixante mille hommes ? le conſeil n'oſa l'entreprendre. Le général ayant réſolu de ſoutenir le ſiége juſqu'à l'extrêmité, & ayant publié un ban par lequel il était défendu ſous peine de mort de parler de ſe rendre, fut forcé d'ordonner une recherche rigoureuſe des proviſions dans toutes les maiſons de la ville. Elle fut faite ſans ménagement juſques chez l'intendant, tout le conſeil & les principaux officiers. Cette démarche acheva d'irriter tous

* Pluſieurs écrivains diſent qu'ils ont un roi mais ils n'ont qu'un chef qu'ils éliſent.

Digitized by Google

CHAP. XXXIV.

les esprits, déjà trop alienés. On ne savait que trop avec quel mépris & quelle dureté il avait traité tout le conseil. Il avait dit publiquement dans une de ses expéditions : „ Je ne „ veux pas attendre plus long-tems l'arrivée „ des munitions qu'on m'a promises. J'y attelerai, s'il le faut, le gouverneur *Leyrit* & „ tous les conseillers. „ Ce gouverneur *Leyrit* montrait aux officiers une lettre adressée depuis long-tems à lui-même, dans laquelle étaient ces propres paroles : „ J'irais plutôt „ commander les caffres que de rester dans „ cette Sodome qu'il n'est pas possible que le „ feu des anglais ne détruise tôt où tard au „ défaut de celui du ciel. „

Ainsi, par ses plaintes & ses emportemens atroces *Lally* s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait d'officiers & d'habitans dans Pondicheri. On lui rendoit outrage pour outrage, on affichait à sa porte des placards plus insultans encor que ses lettres & ses discours. Il en fut tellement ému que sa tête en parut quelque tems dérangée. La colère & l'inquiétude produisent souvent ce triste effet. Un fils de Nabab *Chandasaeb* était alors refugié dans Pondichéri auprès de sa mère. Un officier débarqué depuis peu avec la flotte française, qui s'en était retournée, homme aussi impartial que véridique, rapporte que cet indien ayant vu souvent sur son lit le général français absolument nud, chantant la messe & les pseaumes, demanda sérieusement à un officier fort connu, si c'était l'usage en France que le roi choisît un fou pour son grand visir. L'officier étonné lui dit : pourquoi me faites-vous une question aussi étrange ? C'est, repliqua l'indien, parce que votre

Digitized by Google

grand visir nous a envoyé un fou pour rétablir les affaires de l'Inde.

CHAP. XXXIV.

Deja les anglais bloquaient Pondichéri par terre & par mer. Le général n'avait plus d'autre ressource que de traiter avec les marates qui l'avaient battu. Ils lui promirent un secours de dix-huit mille hommes; mais sentant qu'on n'avait point d'argent à leur donner, aucun marate ne parut. On fut obligé de se rendre. Le conseil de Pondichéri somma le comte de *Lally* de capituler. Il assembla un conseil de guerre. Les officiers de ce conseil conclurent à se rendre prisonniers de guerre suivant les cartels établis. Mais le général *Coote* voulut avoir la ville à discrétion. Les français avaient démoli St. David : les anglais étaient en droit de faire un désert de Pondichéri. Le comte de *Lally* eut beau réclamer le cartel de vive voix & par écrit. On périssait de faim dans la ville : elle fut livrée aux vainqueurs qui bientôt après rasèrent les fortifications, les murailles, les magasins, tous les principaux logemens.

14 Janv. 1761.

16 Janv.

Dans le temps même que les anglais entraient dans la ville, les vaincus s'accablaient réciproquement de reproches & d'injures. Les habitans voulurent tuer leur général. Le commandant anglais fut obligé de lui donner une garde. On le transporta malade sur un palanquin. Il avait deux pistolets dans les mains & il en menaçait les séditieux. Ces furieux respectant la garde anglaise, coururent à un commissaire des guerres, intendant de l'armée, ancien officier, chevalier de St. Louis. Il met l'épée à la main. Un des plus échauffés s'avance à lui, en est blessé & le tue.

Il s'appellait Dubois.

Tel fut le sort déplorable de Pondichéri dont les habitans se firent plus de mal qu'ils

Digitized by Google

CHAP. XXXIV.

n'en reçurent des vainqueurs. On transporta le général & plus de deux mille prisonniers en Angleterre. Dans ce long & pénible voyage ils s'accusaient encore les uns les autres de leurs communs malheurs.

A peine arrivés à Londres ils écrivirent contre *Lally* & contre le très-petit nombre de ceux qui lui avaient été attachés. *Lally* & les siens écrivaient contre le conseil, les officiers & les habitans. Il était si persuadé qu'ils étaient tous repréhensibles & que lui seul avait raison, qu'il vint à Fontainebleau tout prisonnier qu'il était encor des anglais, & qu'il offrit de se rendre à la Bastille. On le prit au mot. Dès qu'il fut enfermé, la foule de ses ennemis que la compassion devait diminuer, augmenta. Il fut quinze mois en prison sans qu'on l'interrogeât.

Nov. 1762.

En 1764 il mourut à Paris un jésuite nommé *Lavaur*, long-tems employé dans ces missions des Indes où l'on s'occupe des affaires profanes sous le prétexte des spirituelles, & où l'on a souvent gagné plus d'argent que d'ames : ce jésuite demandait au ministère une pension de quatre cent livres pour aller faire son salut dans le Périgord sa patrie, & on trouva dans sa cassette environ onze cent mille livres d'effets, soit en billets, soit en or ou en diamans. C'est ce qu'on avait vu depuis peu à Naples à la mort du fameux jésuite *Peppe*, qu'on fut prêt de canoniser. On ne canonisa point *Lavaur* ; mais on séquestra ses trésors. Il y avait dans une cassette un long mémoire détaillé contre *Lally*, dans lequel il était accusé de péculat & de lèze-majesté. Les écrits des jésuites avaient alors aussi peu de crédit que leurs personnes proscrites dans toute la

Digitized by Google

France ; mais ce mémoire parut tellement circonstancié, & les ennemis de *Lally* le firent tant valoir, qu'il servit de témoignage contre lui. CHAP. XXXIV.

L'accusé fut d'abord traduit au châtelet & bientôt au parlement. Le procès fut instruit pendant deux années. De trahison, il n'y en avait point, puisque s'il eût été d'intelligence avec les anglais, s'il leur eût vendu Pondichéri, il serait resté parmi eux. Les anglais d'ailleurs ne sont point absurdes ; & c'eût été l'être que d'acheter une place affamée qu'ils étaient sûrs de prendre, étant maîtres de la terre & de la mer. De péculat, il n'y en avait pas davantage, puisqu'il ne fut jamais chargé ni de l'argent du roi, ni de celui de la compagnie. Mais des duretés, des abus de pouvoir, des oppressions, les juges en virent beaucoup dans les dépositions unanimes de ses ennemis.

Toujours fermement persuadé qu'il n'avait été que rigoureux & non coupable, il poussa son imprudence jusqu'à insulter dans ses mémoires juridiques des officiers, qui avaient l'approbation générale. Il voulut les deshonorer eux & tout le conseil de Pondicheri. Plus il s'obstinait à vouloir se laver à leurs dépens, plus il se noircissait. Ils avaient tous de nombreux amis, & il n'en avait point. Le cri public sert quelquefois de preuve, ou du moins fortifie les preuves. Les juges ne purent prononcer que suivant les allégations. Ils condamnèrent le lieutenant-général *Lally à être décapité comme dûement atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions.* 6 Mai 1766

Digitized by Google

CHAP. XXXV.

Il eſt néceſſaire de remarquer que ces mots *trahi les intérêts du roi* ne ſignifient pas ce qu'on appelle en Angleterre haute trahiſon & parmi nous lèze-majeſté. *Trahir les intérêts* ne ſignifie dans notre langue, que mal conduire, oublier les intérêts de quelqu'un, nuire à ſes intérêts, & non pas être perfide & traitre. Quand on lui lut ſon arrêt, ſa ſurpriſe & ſon indignation furent ſi violentes, qu'ayant par hazard dans la main un compas dont il s'était ſervi dans ſa priſon pour faire des cartes de la côte de Coromandel, il voulut s'en percer le cœur. On l'arrêta. Il s'emporta contre ſes juges avec plus de fureur encor qu'il n'en avait étalé contre ſes ennemis. C'eſt peut-être une nouvelle preuve de la forte perſuaſion où il fut toujours qu'il méritait desrécompenſes plutôt que des châtimens. Ceux qui connaiſſent le cœur humain ſavent que d'ordinaire les coupables ſe rendent juſtice eux-mêmes au fond de leur ame, qu'ils n'éclatent point contre les juges, qu'ils reſtent dans une confuſion morne. Il n'y a pas un ſeul exemple d'un condamné avouant ſes fautes qui ait chargé ſes juges d'injures & d'opprobres. Je ne prétens pas que ce ſoit une preuve que *Lally* fut entiérement innocent. Mais c'eſt une preuve qu'il croyait l'être. On lui mit dans la bouche un baillon qui débordait ſur les lèvres. C'eſt ainſi qu'il fut conduit à la Gréve dans un tombereau. Les hommes ſont ſi légers que ce ſpectacle hideux attira plus de compaſſion que ſon ſupplice.

L'arrêt confiſca ſes biens en prévalant une ſomme de cent mille écus pour les pauvres de Pondichéri. On m'a écrit que cette ſomme ne put ſe trouver. Je n'aſſure point ce que j'ignore

Digitized by Google

j'ignore *. Si quelque chose peut nous convaincre de cette fatalité qui entraîne tous les événemens dans ce cahos des affaires politiques du monde; c'est de voir un irlandais chassé de sa patrie avec la famille de son roi, commandant à six milles lieues des troupes françaises dans une guerre de marchands, sur des rivages inconnus aux *Alexandres*, aux *Gengis* & aux *Tamerlans*, mourant du dernier supplice sur le bord de la Seine, pour avoir été pris par des anglais dans l'ancien golfe du Gange. CHAP. XXXIV.

Cette catastrophe qui m'a semblé digne d'être transmise à la postérité dans toutes ses circonstances, ne m'a pas permis de détailler tous les malheurs que les français éprouvèrent dans l'Inde & dans l'Amérique. En voici un triste résumé.

CHAPITRE XXXV.

Pertes des Français.

LA première perte des français dans l'Inde fut celle Chandernagor, poste important dont la compagnie française des Indes était en possession vers les embouchures du Gange. C'était de là qu'elle tirait ses plus belles marchandises. Mai 1757.

* Presque tous les journaux ont débité que le parlement de Paris avait deputé au roi pour le supplier de ne point accorder de grace au condamné. Cela est très-faux. Un tel acharnement incompatible avec la justice & avec l'humanité, aurait couvert le parlement d'un opprobre éternel.

Digitized by Google

CHAP. XXXV.

Depuis la prise de la ville & du fort de Chandernagor, les anglais ne cessèrent de ruiner le commerce des français dans l'Inde. Le gouvernement de l'empereur était si faible & si mauvais, qu'il ne pouvait empêcher des marchands d'Europe de faire des ligues & des guerres dans ses propres états. Les anglais eurent même la hardiesse de venir attaquer Surate une des plus belles villes de l'Inde, & la plus marchande, appartenante à l'empereur. Ils la prirent, ils la pillèrent, & ils y détruisirent les comptoirs de France, & en remportèrent des richesses immenses, sans que la cour aussi imbécile que pompeuse du grand Mogol parût se ressentir de cet outrage qui eût fait exterminer dans l'Inde tous les anglais sous l'empire d'un Aurengsee.

Mars 1756.

Enfin il n'est resté aux français dans cette partie du monde, que le regret d'avoir dépensé pendant plus de quarante ans de sommes immenses pour entretenir une compagnie qui n'a jamais fait le moindre profit, qui n'a jamais rien payé aux actionnaires & à ses créanciers du produit de son commerce, qui dans son administration indienne n'a subsisté que d'un secret brigandage, & qui n'a été soutenue que par une partie de la ferme du tabac que le roi lui accordait; exemple mémorable & peut-être inutile du peu d'intelligence que la nation française a eu jusqu'ici du grand & ruineux commerce de l'Inde.

Tandis que les flottes & les armées anglaises ont ainsi ruiné les français en Asie, ils les ont aussi chassés de l'Afrique. Les français étaient Maîtres du fleuve du Sénégal, qui est une branche du Niger; ils y avaient des forts, ils y faisaient un grand commerce de dents d'éléphants, de poudre d'or, de gomme ara-

Mai 1757

Digitized by Google

bique, d'ambre gris, & sur-tout de ces nègres que tantôt leurs princes vendent comme des animaux, & qui tantôt vendent leurs propres enfans, ou se vendent eux-mêmes pour aller servir des européans en Amérique. Les anglais ont pris tous les forts bâtis par les français dans ces contrées, & plus de trois millions tournois en marchandises précieuses. CHAP. XXXV.

Le dernier établissement que les françois avaient dans ces parages de l'Afrique, était la Gorée; elle s'est rendue à discrétion, & il ne leur est rien resté alors dans l'Afrique. 29. Dec. 1758.

Ils ont fait de bien plus grandes pertes en Amérique. Sans entrer ici dans le détail de cent petits combats, & de la perte de tous les forts l'un après l'autre, il suffit de dire que les anglais ont pris Louisbourg pour la seconde fois, aussi mal fortifiée, aussi mal provisionnée que la premiere. Enfin, tandis que les anglais entraient dans Surate à l'embouchure du fleuve Indus, ils prenaient Quebec & tout le Canada au fond de l'Amerique septentrionale; les troupes qui ont hazardé un combat pour sauver Quebec ont été battues & presque détruites malgré les efforts du général *Montcalm* tué dans cette journée & très-regretté en France. On a perdu ainsi en un seul jour quinze cent lieues de pays. 26 Juil. 1758. 2 Mars 1759. 18 Sept. 1760.

Ces quinze cent lieues dont les trois quarts sont des déserts glacés, n'étaient pas peut-être une perte réelle. Le Canada coutait beaucoup & rapportait très-peu. Si la dixiéme partie de l'argent englouti dans cette colonie avoit été employé à défricher nos terres incultes en France, on aurait fait un gain considérable; mais on avait voulu soutenir le Canada, & on a perdu cent années de peines avec tout l'argent prodigué sans retour.

Digitized by Google

CHAP. XXXV.

Pour comble de malheur on accusait des plus horribles brigandages presque tous ceux qui étaient employés au nom du roi dans cette malheureuse colonie. Ils ont été jugés au châtelet de Paris tandis que le parlement informait contre *Lally*. Celui-ci après avoir cent fois exposé sa vie, l'a perdue par la main d'un bourreau, tandis que les concussionnaires du Canada n'ont été condamnés qu'à des restitutions & des amendes, tant il est de différence entre les affaires qui semblent les mêmes.

Dans le tems que les anglais attaquaient ainsi les français dans le continent de l'Amérique, ils se sont tournés du côté des îles. La Guadaloupe, petite, mais florissante, où se fabriquait le meilleur sucre, est tombée entre leurs mains sans coup férir.

Enfin ils ont pris la Martinique, qui était la meilleure & la plus riche colonie qu'eût la France.

Ce royaume n'a pu essuyer de si grands désastres, sans perdre encore tous les vaisseaux qu'elle envoyait pour les prévenir; à peine une flotte était-elle en mer qu'elle était prise ou détruite: on construisait, on armait des vaisseaux à la hâte, c'était travailler pour l'Angleterre dont ils devenaient bientôt la proie.

Quand on a voulu se venger de tant de pertes, & faire une descente en Irlande, il en a coûté des sommes immenses pour cette entreprise infructueuse; & dès que la flotte destinée pour cette descente est sortie de Brest, elle a été dispersée en partie, ou prise, ou perdue dans la vase d'une rivière nommée la Vilaine, sur laquelle elle a cherché un vain refuge. Enfin les anglois ont pris Belle-Isle à

Digitized by Google

la vue des côtes de France qui ne pouvait la secourir.

CHAP. XXXV.

Le seul duc d'*Aiguillon* vengea les côtes de la France de tant d'affronts & de tant de pertes. Une flotte anglaise avoit fait encor une descente à St. Cast près de St. Malo, tout le pays était exposé. Le duc d'*Aiguillon* qui commandait dans le pays marche sur le champ à la tête de la noblesse bretonne, & quelques bataillons & des milices qu'il rencontre en chemin. Il force les anglais de se rembarquer ; une partie de leur arrière-garde est tuée, l'autre faite prisonniere de guerre ; mais les françois ont été malheureux partout ailleurs.

1 Sept. 1758.

Jamais les anglais n'ont eu tant de supériorité sur mer; mais ils en eurent sur les français dans tous les temps. Ils avaient détruit la marine de la France dans la guerre de 1741 ; ils avoient anéanti celle de *Louis XIV.* dans la guerre de la succession d'Espagne ; ils étaient les maîtres des mers du tems de *Louis XIII*, de *Henri IV*, & encor plus dans les tems infortunés de la ligue. Le roi d'Angleterre *Henri VIII.* eut le même avantage sur *François I.*

Si vous remontez aux tems antérieurs, vous trouverez que les flottes de *Charles VI.* & de *Philippe de Valois*, ne tiennent pas contre celle des rois d'Angleterre *Henri V.* & *Edouard III.*

Quelle est la raison de cette supériorité continuelle? N'est-ce pas que les anglais ont un besoin essentiel de la mer, dont les français peuvent à toute force se passer, & que les nations réussissent toujours, comme on l'a déja dit, dans les choses qui leur sont absolument nécessaires? N'est-ce pas aussi parce que

Digitized by Google

CHAP. XXXV.

la capitale d'Angleterre est un port de mer, & que Paris ne connaît que les bateaux de la Seine? Seroit-ce enfin que le climat & le sol anglais produisent des hommes d'un corps plus vigoureux & d'un esprit plus constant que celui de France, comme il produit de meilleurs chevaux & de meilleurs chiens de chasse? Mais depuis Bayonne jusqu'aux côtes de Picardie & de Flandre, la France a des hommes d'un travail infatigable, & la Normandie seule a subjugué autrefois l'Angleterre.

Les affaires étaient dans cet état déplorable sur terre & sur mer, lorsqu'un homme d'un génie actif & hardi, mais sage, ayant d'aussi grandes vues que le maréchal de *Belle-Isle*, avec plus d'esprit, sentit que la France seule pouvait à peine suffire à réparer des pertes si énormes. Il a su engager l'Espagne à soutenir la querelle; il a fait une cause commune de toutes les branches de la maison de *Bourbon*. Ainsi l'Espagne & l'Autriche ont été jointes avec la France par le même intérêt. Le Portugal était en effet une province de l'Angleterre, dont elle tirait cinquante millions par ans; il a fallu la frapper par cet endroit, & c'est ce qui a déterminé *Don Carlos* roi d'Espagne, par la mort de son frère *Ferdinand*, à entrer dans le Portugal. Cette manœuvre est peut-être le plus grand trait de politique dont l'histoire moderne fasse mention. Elle a encor été inutile. Les anglais ont résisté à l'Espagne, & ont sauvé le Portugal.

Autrefois l'Espagne seule était redoutée de toute l'Europe sous *Philippe II*; & maintenant réunie avec la France, elle ne peut rien contre les anglais. Le comte de *la Lippe Shombourg*, l'un des seigneurs de Westphalie encor jeune, qui n'avait commandé jusqu'a-

Digitized by Google

lors aucune troupe, qui même avoit servi à peine, envoyé au secours du Portugal par le roi d'Angleterre à la tête de quelques hanovriens & de très-peu d'anglais, repoussé toujours les espagnols au-delà de leurs frontières, & une flotte d'Angleterre leur a fait payer cher en Amérique leur déclaration tardive en faveur de la France. CHAP. XXXV.

La Havane bâtie sur la côte septentrionale de Cuba, la plus grande isle de l'Amérique, à l'entrée du Golfe du Mexique, est le rendez-vous de ce nouveau monde. Le port aussi immense que sûr peut contenir mille vaisseaux. Il est défendu par trois forts, dont part un feu croisé qui rend l'abord impossible aux ennemis. Le comte d'*Albermale* & l'amiral *Pocok* viennent attaquer l'isle; mais ils se gardent bien de tenter les aproches du port; ils descendent sur une plage éloignée, qu'on croyait inabordable. Ils assiègent par terre le fort le plus considérable, ils le prennent & forcent la ville, les forts & toute l'isle à se rendre, avec douze vaisseaux de guerre qui étaient dans le port, & vingt-sept navires chargés de trésors. On trouva dans la ville vingt-quatre de nos millions en argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs, qui mirent à part la seizième partie du butin pour les pauvres. Les vaisseaux de guerre furent pour le roi, les vaisseaux marchands pour l'amiral & pour tous les officiers de la flotte. Tout ce butin montoit à plus de quatre-vingt millions. On a remarqué que dans cette guerre & dans la précédente l'Espagne avait perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années. 1758. 13. Aug. 1762. 13. Aug.

Les anglais non contens de leur avoir pris la Havane dans la mer du Mexique & l'isle

Digitized by Google

de Cuba, coururent leur prendre dans la mer
CHAP. des Indes les Isles Philippines, qui sont à-peu-
XXXV. près les antipodes de Cuba. Ces Isles Philippines ne sont guère moins grandes que l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, & seraient plus riches si elles étaient bien administrées, une de ces isles ayant des mines d'or & leurs côtes produisant des perles. Le grand vaisseau d'Acapulco chargé de la valeur de trois millions de piastres, arrivait dans Manille la capitale.
31 Oct. On prit Manille, les isles & le vaisseau sur-
1762. tout, malgré les assurances données par un jésuite de la part de *Ste. Potamienne*, patrone de la ville, que Manille ne serait jamais prise. Ainsi la guerre qui appauvrit les autres nations, enrichissait une partie de la nation anglaise, tandis que l'autre gemissait sous le poids des impôts les plus rigoureux, aussi bien que tous les peuples engagés dans cette guerre.

La France alors était plus malheureuse. Toutes les ressources étaient épuisées; presque tous les citoyens à l'exemple du roi avaient porté leur vaisselle à la monnoie. Les principales villes & quelques communautés fournissaient des vaisseaux de guerre à leurs frais; mais ces vaisseaux n'étaient pas construits encor; & quand même ils l'auroient été, on n'avait pas assez d'hommes de mer exercés.

Les malheurs passés en faisaient craindre de nouveaux. La capitale qui n'est jamais exposée aux fléaux de la guerre, jettait plus de cris que les provinces souffrantes. Plus de secours, plus d'argent, plus de crédit. Ceux qu'on choisissait pour régir les finances étaient renvoyés après quelques mois d'administration. Les autres refusaient cet emploi, dans lequel on ne pouvait alors que faire du mal.

Dans cette triste situation qui décourageait

Digitized by Google

tous les ordres de l'état, le duc de *Praslin* ministre alors des affaires étrangères, fut assez habile & assez heureux pour conclure la paix, dont le duc de *Choiseul*, ministre de la guerre, avait entamé les négociations. CHAP. XXXV. 10 Fév. 1763.

Le roi de France échangea Minorque qu'il rendit au roi d'Espagne contre Belle-île que l'Angleterre lui remit; mais l'on perdit & probablement pour jamais tout le Canada, avec ce Louisbourg, qui avait couté tant d'argent & des soins pour être si souvent la proie des anglais. Toutes les terres sur la gauche du grand fleuve Missisipi, leur furent cédées. L'Espagne pour arrondir leurs conquêtes, leur donna encor la Floride. Ainsi du vingt-cinquième degré jusques sous le Pôle, presque tout leur appartint. Ils partagèrent l'hémisphère amériquain avec les Espagnols. Ceux-ci ont les terres qui produisent les richesses de convention, ceux-là ont les richesses réelles qui s'achètent avec l'or & l'argent, toutes les denrées nécessaires, tout ce qui sert aux manufactures. Les côtes anglaises dans l'espace de six cens lieues sont traversées par des fleuves navigables qui leur portent leurs marchandises jusqu'à quarante & cinquante lieues dans leurs terres. Les peuples d'Allemagne se sont empressés d'aller peupler ces pays où ils trouvent une liberté dont ils ne jouissaient point dans leur patrie. Ils sont devenus anglais; & si toutes ces colonies demeuraient unies à leur métropole, il n'est pas douteux que cet établissement ne fasse un jour la plus formidable puissance. La guerre avait commencé pour deux ou trois chétives habitations, & ils ont gagné deux mille lieues de terrein.

Les petites îles de St. Vincent, les Grenades, Tabago, la Dominique, leur furent en-

Digitized by Google

CHAP XXXV.

cor acquises ; & c'est par le moyen de ces îles, ainsi que par la Jamaïque, qu'ils font un commerce immense avec les espagnols, commerce sévérement prohibé, & toujours exercé, parce qu'il est favorable aux deux nations, & que la loi de la nécessité est toujours la première.

La France ne put obtenir qu'avec beaucoup de difficulté le droit de pêche vers Terre Neuve, & une petite île inculte, nommée Michelon, pour y faire sécher la morue, sans pouvoir y faire le moindre établissement ; triste droit sujet à des fréquentes avanies.

La France fut exclue dans l'inde de ses établissemens sur le Gange, elle céda ses possessions sur le Sénégal en Afrique ; on fut encor obligé de démolir toutes les fortifications de Dunkerque du côté de la mer.

L'état perdit dans le cours de cette funeste guerre, la plus florissante jeunesse, plus de la moitié de l'argent comptant qui circulait dans le royaume, sa marine, son commerce, son crédit. On a cru qu'il eût été très-aisé de prévenir tant de malheurs en s'accommodant avec les anglais, pour un petit terrein litigieux vers le Canada. Mais quelques ambitieux pour se faire valoir & se rendre nécessaires, précipitèrent la France dans cette guerre fatale. Il en avait été de même en 1741. L'amour-propre de deux ou trois personnes suffit pour désoler l'Europe. La France avait un si pressant besoin de cette paix qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaiteurs de la patrie. Les dettes dont l'état demeurait surchargé, étaient plus grandes encor que celles de *Louis XIV*. La dépense seule de l'extraordinaire des guerres avait été en une année de quatre cens millions. Qu'on juge par-là du reste. La France aurait beaucoup perdu quand même elle eût été victorieuse.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

Gouvernement intérieur de la France. Querelles & avantures depuis 1750 jusqu'à 1762.

CHAP. XXXVI.

LOng-tems avant cette guerre funeste, & pendant son cours, l'intérieur de la France fut troublé par cette autre guerre si ancienne & si interminable, entre la juridiction séculière & la discipline ecclésiastique; leurs bornes n'ayant jamais été bien marquées comme elles le sont aujourd'hui en Angleterre, dans tant d'autres pays, & surtout en Russie, il en résultera toujours des dissensions dangereuses, tant que les droits de la monarchie, & ceux des différens corps de l'état seront contestées.

Il se trouva vers l'an 1750 un ministre des finances assez hardi pour faire ordonner que le clergé & les religieux donneraient un état de leurs biens, afin que le roi pût voir, par ce qu'ils possédaient, ce qu'ils devaient à l'état. Jamais proposition ne fut plus juste, mais les conséquences en parurent sacrilèges. Un vieil évêque de Marseille écrivit au contrôleur général. *Ne nous mettez pas dans la nécessité de désobéir à Dieu ou au roi, vous savez lequel des deux aurait la préférence.* Cette lettre d'un évêque affaibli par l'âge, & incapable d'écrire, était d'un jésuite nommé *Le Maire*, qui le dirigeait lui & sa maison. Ce jésuite était un fanatique de bonne foi, espèce d'hommes toujours dangereuse.

Le ministère fut obligé d'abandonner une

Digitized by Google

CHAP. XXXVI.

entreprise qu'il n'eût pas fallu hazarder, si on ne pouvait la soutenir. Quelques membres du clergé imaginèrent alors d'occuper le gouvernement par une diversion embarrassante, & de le mettre en allarmes sur le spirituel, pour faire respecter le temporel. Ils savaient que la fameuse bulle *Unigenitus* était en exécration aux peuples. On résolut d'exiger des mourans des billets de confession : il fallait que ses billets fussent signés par des prêtres adhérans à la bulle, sans quoi point d'extrême-onction; point de viatique; on refusait sans pitié ces deux consolations aux appellans, & à ceux qui se confessaient à des appellans. Un archevêque de Paris entra surtout dans cette manœuvre, plus par le zèle de théologien, que par esprit de cabale.

Alors toutes les familles furent allarmées, le schisme fut annoncé : plusieurs de ceux qu'on appelle janséniste commençaient à dire hautement que si on rendait les sacremens si difficiles, on saurait bientôt s'en passer à l'exemple de tant de nations. Ces minuties bourgeoises occupèrent plus les parisiens que tous les grands intérêts de l'Europe. C'étaient des insectes sortis du cadavre du molinisme & du jansénisme, qui en bourdonnant dans la ville, piquaient tous les citoyens. On ne se souvenait plus ni de Metz, ni de Fontenoi, ni des victoires, ni des disgraces, ni de tout ce qui avait ébranlé l'Europe. Il y avait dans Paris cinquante mille énergumènes, qui ne savent pas en quels pays coulent le Danube & l'Elbe; & qui croyaient l'univers bouleversé pour des billets de confession. Tel est le peuple.

Un curé de St. Etienne du mont, petite paroisse de Paris, ayant refusé les sacremens à un

Digitized by Google

conseiller du châtelet, le parlement mit en prison le curé.

CHAP. XXXVI.

Le roi voyant cette petite guerre civile, excitée entre les parlemens & les évêques, défendit à ses cours de judicature de se mêler des affaires concernant les sacremens, & en réserva la connaissance à son conseil privé. Les parlemens se plaignirent qu'on leur ôtât ainsi l'exercice de la police générale du royaume, & le clergé souffrit impatiemment que l'autorité royale voulut pacifier des querelles de religion. Les animosités s'aigrirent de tous côtés.

Une place de supérieure dans l'hôpital des filles, acheva d'allumer la discorde. L'archevêque voulut seul nommer à cette place; le parlement de Paris s'y opposa, & le roi ayant jugé en faveur du prélat, le parlement cessa de faire ses fonctions, & de rendre la justice; il fallut que le roi envoyât par ses mousquetaires à chaque membre de ce tribunal, des lettres de cachet, portant ordre de reprendre leurs fonctions, sous peine de désobéissance. Les chambres siégèrent donc comme de coutume; mais quand il fallut plaider, il ne se trouva point d'avocats. Ce tems ressemblait en quelque manière au tems de la fronde, mais dépouillé des horreurs de la guerre civile; il ne se montrait que sous une forme susceptible de ridicule.

Ce ridicule était pourtant embarrassant. Le roi résolut d'éteindre, par sa modération, ce feu qui faisait craindre un incendie; il exhorta le clergé à ne point user de rigueurs dangereuses; le parlement reprit ses fonctions.

Mais bientôt après les billets de confession reparurent: de nouveaux refus de sacremens irritèrent tout Paris. Le même curé de St. Etienne trouvé coupable d'une seconde préva-

Février 1732.

Digitized by Google

CHAP. XXXVI.

rication, fut mandé par le parlement, qui lui défendit à lui & à tous les curés, de donner un pareil scandale, sous peine de la saisie du temporel. Le même arrêt invita l'archevêque de faire cesser lui-même le scandale. Ce terme d'*Invitation* paraissait entrer dans les vues de la modération du roi. L'archevêque ne voulant pas même que la justice séculière eût le droit de lui faire une invitation, alla se plaindre à Versailles. Il était soutenu par un ancien évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, chargé du ministère de présenter au roi les sujets pour des bénéfices. Cet homme autrefois théatin, puis évêque, & devenu ministre, au département des bénéfices, était un esprit fort borné, mais zélé pour les immunités de l'église; il regardait la bulle comme un article de foi; & ayant tout le crédit attaché à sa place, il persuada que le parlement touchait à l'encensoir. L'arrêt du parlement fut cassé; ce corps fit des remontrances fortes & patétiques.

Le roi lui ordonna de s'en tenir à lui rendre compte de toutes les dénonciations qu'on ferait sur ces matières, se reservant à lui-même le droit de punir les prêtres dont le zèle scandaleux pourrait faire naître des semences de schisme. Il défendit par un arrêt de son conseil d'état, que ses sujets se donnassent les uns aux autres les noms de novateurs, de jansénistes, & de sémi-pelagiens: c'était ordonner à des foux d'être sages.

Les curés de Paris, excités par l'archevêque, présentèrent une requête au roi en faveur des billets de confession. Sur le champ le parlement décréta le curé de St. Jean en grève, qui avait formé la requête. Le roi cassa encor cette procédure de justice; le parlement cessa encor ses fonctions; il continua à faire des re-

Digitized by Google

monstrances, & le roi persista à exhorter les deux partis à la paix. Ses soins furent inutiles. CHAP. XXXVI.

Une lettre de l'évêque de Marseille dénoncée au parlement, fut brulée par la main du bourreau; un écrit de l'évêque d'Amiens condamné. Le clergé étant assemblé pour lors à Paris, comme il s'assemble tous les cinq ans pour payer au roi ses subsides, résolut de lui aller porter ses plaintes en habits pontificaux; mais le roi ne voulut point de cette cérémonie extraordinaire.

D'un autre côté le parlement condamna un Août 1752. porte-Dieu à l'amende, à demander pardon à genoux, & à être admonesté, & un vicaire de paroisse au banniſſement. Le roi cassa encor cet arrêt.

Les affaires de cette espèce se multiplièrent. Le roi recommanda toujours la paix, sans que les ecclésiastiques cessassent de refuser les sacremens, & sans que le parlement cessât de procéder contre eux.

Enfin, le roi permit aux parlemens de ju- 1752. ger des sacremens, en cas qu'il y eût un procès à leur sujet; mais il leur défendit de chercher à juger, lorsqu'il n'y aurait pas de parties plaignantes. Le parlement reprit une se- Nov. conde fois ses fonctions, & les plaideurs qu'on 1752. avait négligés pour ces affaires, eurent la liberté de se ruiner à l'ordinaire.

Le feu couvait toujours sous la cendre. Dec. L'archevêque avait ordonné de refuser le sa- 1752. crement à deux pauvres vieilles religieuses de *Ste Agathe*, qui ayant entendu dire autrefois à leur directeur que la bulle *Unigenitus* est un ouvrage diabolique, craignaient d'être damnées si elles recevaient cette bulle en mourant; elles craignaient d'être damnées aussi en manquant d'extrême-onction. Le par-

Digitized by Google

CHAP. XXXVI.

lement envoya son greffier à l'archevêque, pour le prier de ne pas refuser à ces deux filles les secours ordinaires ; & le prélat ayant répondu selon sa coutume, qu'il ne devait compte qu'à DIEU seul, son temporel fut saisi : les princes du sang & les pairs furent invités à venir prendre séance au parlement.

La querelle alors pouvait devenir sérieuse : on commença à craindre le tems de la fronde & de la ligue. Le roi défendit aux princes & aux pairs d'aller opiner dans le parlement de Paris sur des affaires dont il attribuait la connoissance à son conseil privé. L'archevêque de Paris eut même le crédit d'obtenir un arrêt du conseil pour dissoudre la petite communauté de *Ste. Agathe*, où les filles avaient si mauvaise opinion de la bulle *Unigenitus*.

Janvier 1753.

Tout Paris murmura. Ces petits troubles s'étendirent dans plus d'une ville du royaume. Les mêmes scandales, les mêmes refus de sacremens partagaient la ville d'Orleans ; le parlement rendait les mêmes arrêts pour Orléans que pour Paris ; le schisme allait se former. Un curé de Rosain villers, diocèse d'Amiens, s'avisa de dire un jour à son prône, *que ceux qui étaient jansénistes eussent à sortir de l'église, & qu'il serait le premier à tremper ses mains dans leur sang.* Il eut l'audace de désigner quelques-uns de ses paroissiens, à qui les plus fervens constitutionnaires jettèrent des pierres pendant la procession, sans que les lapidés & les lapidans eussent la moindre connoissance de ce que c'est que la bulle & le jansénisme.

Une telle violence pouvait être punie de mort. Le parlement de Paris, dans le ressort duquel est Amiens, se contenta de bannir à perpétuité ce prêtre factieux & sanguinaire ;

&

Digitized by Google

& le roi approuva cet arrêt, qui ne portait pas sur un délit purement spirituel, mais sur le crime d'un séditieux, perturbateur du repos public. CHAP. XXXVI.

Dans ces troubles, *Louis XV.* était comme un père occupé de séparer ses enfans qui se battent. Il défendait les coups & les injures; il reprimandait les uns, il exhortait les autres; il ordonnait le silence, défendant au parlement de juger du spirituel, recommandant aux évêques la circonspection, regardant la bulle comme une loi de l'église, mais ne voulant point qu'on parlât de cette loi dangereuse. Ses soins paternels pouvaient peu de chose sur des esprits aigris & allarmés. Les parlemens prétendaient qu'on ne pouvait séparer le *spirituel* du *civil*, puisque les querelles *spirituelles* entrainaient nécessairement après elles des querelles d'état.

Il assigna l'évêque d'Orléans à comparaître pour des sacremens. Il fit bruler par le bourreau tous les écrits dans lesquels on lui contestait sa juridiction, excepté les déclarations du roi. Il envoya des conseillers faire enregistrer ses arrêts en Sorbonne, malgré les ordres du roi. On voyait tous les jours le bourreau occupé à bruler des mandemens d'évêques, & les records de la justice faisant communier des malades la bayonette au bout du fusil. Le parlement dans toute ces démarches ne consultait que ses loix & le maintien de son autorité. Le roi voyait au-delà, il considérait les convenances qui demandent souvent que les loix plient. Mais 1753.

Enfin pour la troisième fois, le parlement cessa de rendre la justice aux citoyens, pour ne s'occuper que des refus des sacremens qui troublaient la France entière.

Digitized by Google

CHAP. XXXVI.

Le roi lui envoya aussi pour la troisième fois des lettres de jussion, qui lui ordonnaient de remplir ses devoirs, & de ne plus faire souffrir ses sujets plaideurs de ces querelles étrangères, les procès des particuliers n'ayant aucun rapport à la bulle *Unigenitus*.

6 Mai 1753.

Le parlement répondit qu'il violerait son serment s'il reconnaissait les lettres patentes du roi, & qu'il ne pouvait *obtempérer*. (Vieux mot tiré du latin qui signifie *obéir*.)

Alors le roi se crut obligé d'exiler tous les membres des *Enquêtes*, les uns à Bourges, les autres à Poitiers, quelques-uns en Auvergne: & d'en faire enfermer quatre qui avaient parlé avec plus de force.

Parlement exilé.

On épargna la grand-chambre; mais elle crut qu'il y allait de son honneur de n'être point épargnée. Elle persista à ne point rendre la justice au peuple, & à procéder contre les réfractaires. Le roi l'envoya à Pontoise, bourg à six lieues de Paris, où le duc d'Orléans l'avait déjà envoyé pendant sa régence.

L'Europe s'étonnait qu'on fît tant de bruit en France pour si peu de chose; & les français passaient pour une nation frivole, qui faute de bonnes loix reconnues, mettait tout en feu pour une dispute méprisée par-tout ailleurs. Quand on a vu cinq cens mille hommes en armes pour l'élection d'un empereur, l'Europe, l'Inde & l'Amérique désolées, & qu'on retombe ensuite dans cette petite guerre de plume, on croit entendre le bruit d'une pluie après les éclats d'un tonnerre. Mais on devait se souvenir que l'Allemagne, la Suède, la Hollande, la Suisse avaient autrefois éprouvé des secousses bien plus violentes pour des inepties; que l'inquisition d'Espagne était pire que des troubles civils, & que chaque nation a ses folies & ses malheurs.

Digitized by Google

Le parlement de Normandie imita celui de Paris sur les sacremens. Il ajourna l'évêque d'Evreux : il cessa aussi de rendre la justice. Le roi envoya un officier de ses gardes biffer les registres de ce parlement, qui fut à la fin plus docile que celui de Paris. La justice distributive interrompue dans la capitale eût été un grand bonheur si les hommes étaient sages & justes : mais comme ils ne sont ni l'un ni l'autre, & qu'il faut plaider, le roi commit des membres de son conseil d'état pour vuider les procès en dernier ressort. On voulut faire enregistrer l'érection de cette chambre au châtelet, comme s'il était nécessaire qu'une justice inférieure donnât l'autenticité à l'autorité royale. L'usage de ses enregistremens avait eu presque toujours ses inconveniens : mais ce défaut de formalité en aurait eu peut-être de plus grands encore. Le châtelet refusa l'enregistrement, on l'y força par des lettres de jussion. La chambre royale s'assembla, mais les avocats ne voulurent point plaider ; on se moqua dans Paris de la chambre royale ; elle en rit elle-même ; tout se tourna en plaisanterie, selon le génie de la nation, qui rit toujours le lendemain de ce qui l'a consternée ou animée la veille. Les ecclésiastiques riaient aussi, mais de la joie de leur triomphe.

CHAP. XXXVI.

Juillet 1753.

Chambre royale.

Nov.

Boyer ancien évêque de Mirepoix, qui avait été le premier auteur de tous ces troubles sans le savoir, étant tombé en enfance par son grand âge, & par la constitution de ses organes, tout parut tendre à la conciliation. Les ministres négocièrent avec le parlement de Paris. Ce corps fut rappellé, & revint à la satisfaction de toute la ville, & au bruit de la populace qui criait, vive le parlement. Son retour fut un triomphe. Le roi qui était

Juillet 1754.

Digitized by Google

CHAP. XXXVI.

aussi fatigué de l'inflexibilité des ecclésiastiques que de celle des parlemens, ordonna le silence & la paix, & permit aux juges séculiers de procéder contre ceux qui troubleraient l'un ou l'autre.

Août.

Sept.

Le schisme éclatait de tems en tems à Paris & dans les provinces; & malgré les mesures que le roi avait prises pour empêcher les refus de sacremens, plusieurs évêques cherchaient à se faire un mérite de ces refus auprès de la cour de Rome. Un évêque de Nantes ayant donné dans sa ville cet exemple de rigueur ou de scandale, fut condamné par le simple présidial de Nantes, à payer six mille francs d'amende, & les paya, sans quoi le roi le trouvât mauvais, tant il était las de ses disputes.

De pareilles scènes arrivaient dans tout le royaume, & en attristant quelques intéressés, amusaient la multitude oisive. Il y avait à Orléans un vieux chanoine janséniste qui se

Octobre.

mourait, & à qui ses confrères refusaient la communion. Le parlement de Paris les condamna à douze mille livres d'amende, & ordonna que le malade serait communié. Le lieutenant criminel en conséquence arrangea tout pour cette cérémonie, comme pour une exécution, les chanoines firent tant que leur confrère mourut sans sacremens, & ils l'enterrèrent le plus mesquinement qu'ils purent.

Rien n'était devenu plus commun dans le royaume que de communier par arrêt du

t.

parlement. Le roi, qui avait exilé ses juges séculiers, pour n'avoir pas *obtempéré* à ses ordres, voulut tenir la balance égale, & exiler aussi ceux du clergé qui s'obstineraient au schisme. Il commença par l'archevêque de Paris. Il fut relégué à sa maison de Conflans à

Digitized by Google

trois lieues de la ville ; exil doux qui ressemblait plus à un avertissement paternel qu'à une punition. CHAP. XXXVI.

Les évêques d'Orléans & de Troyes furent pareillement exilés à leurs maisons de plaisance, avec la même douceur. L'archevêque de Paris étant aussi inflexible dans sa maison de Conflans que dans sa demeure épiscopale, fut relégué plus loin.

Le parlement pouvant alors agir en liberté réprimait la Sorbonne, qui ayant autrefois regardé la bulle avec horreur, la regardait maintenant comme une règle de foi. Elle menaçait de cesser ses leçons ; & le parlement qui avoit lui-même cessé ses fonctions plus importantes, ordonnait à la faculté de continuer les siennes ; il soutenait les libertés de l'Eglise gallicane, & le roi l'approuvait : mais quand il allait trop loin, le roi l'arrêtait, & en confirmant la partie des arrêts qui tendaient au bien public, il cassait celle qui lui paraissait trop peu mesurée. Ce monarque se voyait toujours entre deux grandes factions animées, comme les empereurs romains entre les bleus & les verds ; il était occupé de la guerre maritime que l'Angleterre commençait à lui faire ; celle de terre paraissait inévitable ; ce n'était guère le tems de parler d'une bulle.

Il lui falait encore appaiser les contestations du grand conseil & de ses parlemens ; car presque rien n'étant determiné en France par des loix précises, les bornes, les privilèges de chaque corps étant incertains, le clergé ayant toujours voulu étendre sa juridiction, les chambres des comptes ayant disputé aux parlemens beaucoup de prérogatives, les pairs ayant souvent plaidé pour les leurs contre le parlement de Paris, il n'était pas étonnant

Digitized by Google

que le grand conſeil eût avec lui quelques querelles.

CHAP. XXXVI.

Ce grand conſeil était originairement le conſeil des rois, & les accompagnait dans tous leurs voyages. Tout changea peu à peu dans l'adminiſtration publique, & le grand conſeil changea auſſi. Il ne fut plus qu'une cour de judicature ſous *Charles VIII.* Il décide des évocations, de la compétence des juges, de tous les procès concernant tous les bénéfices du royaume, excepté de la régale; il a droit de juger ſes propres officiers. Un conſeiller de cette cour fut appellé au Châtelet pour ſes dettes. Le grand conſeil revendiqua la cauſe, & caſſa la ſentence du Châtelet. Auſſi-tôt le parlement s'émeut, & caſſa l'arrêt du grand conſeil, & le roi caſſa l'arrêt du parlement. Nouvelles remontrances, nouvelles querelles; tous les parlemens s'élèvent contre grand conſeil, & le public ſe partage. Le parlement de Paris convoque encor les pairs pour cette diſpute de corps, & le roi défend encor aux pairs *cette aſſociation* : l'affaire enfin reſte indéciſe comme tant d'autres.

1756 Janvier, Février & Mars.

Cependant le roi avoit des occupations plus importantes. Il falait ſoutenir contre les anglais ſur terre & ſur mer une guerre onéreuſe; il faiſait en même tems cette mémorable fondation de l'école militaire, le plus beau monument de ſon regne, que l'impératrice *Marie-Thérèſe* a imité depuis. Il falait des ſecours de finance, & le parlement ſe rendait difficile ſur l'enrégiſtrement des édits qui ordonnaient la perception de deux vingtiémes. (On a été depuis obligé d'en payer trois, parce que lorſqu'on a la guerre, il faut que les citoyens combattent, ou qu'ils payent ceux qui combattent; il n'y a pas de milieu.)

Digitized by Google

Le roi tint un lit de justice à Versailles où il convoqua les princes & les pairs, avec le parlement de Paris; il y fit enrégistrer ses édits; mais le parlement de retour à Paris protesta contre cet enrégistrement. Il prétendait que non-seulement il n'avoit pas eu la liberté nécessaire de l'examen, mais que cet édit demandait des modifications qui ne blessassent ni les intérêts du roi ni ceux de l'état qui étaient les mêmes & qu'il avoit fait serment de maintenir; & il disait que son devoir n'était pas de plaire, mais de servir: ainsi le zèle combattait l'obéissance. CHAP. XXXVI. 2 Août 1756.

Les épines du schisme se mêlaient à l'importante affaire des impôts. Un conseiller du parlement malade à sa campagne, dans le Diocèse de Meaux, demanda ses sacremens; un curé les lui refusa comme à un ennemi de l'église, & le laissa mourir sans cette cérémonie; on procéda contre le curé, qui prit la la fuite.

L'archevêque d'Aix avait fait un nouveau formulaire sur la bulle, & la parlement d'Aix l'avait condamné à donner dix mille livres aux pauvres; il fut obligé de faire cette aumône, & il en fut pour son formulaire & pour son argent. L'évêque de Troyes avoit troublé son diocèse; le roi l'envoya prisonnier chez des moines en Alzace. L'archevêque de Paris, à qui l'on avait permis de revenir à Conflans, déclara excommuniés ceux qui liraient les arrêts & remontrances des parlemens sur la bulle, & sur les billets de confession. Septemb.

Louis XV. que tant d'animosités embarrassaient, poussa la circonspection jusqu'à demander l'avis du pape *Lambertini Benoît XIV.* homme aussi modéré que lui, aimé de la

CHAP. XXXVI.

chrétienté pour la douceur & la gayeté de son caractère, & qui est aujourd'hui regretté de plus en plus. Il ne se mêla jamais d'aucune affaire que pour recommander la paix. C'étoit son secrétaire des brefs, le cardinal *Passionei* qui faisoit tout. Ce cardinal, le seul alors dans le sacré collège qui fut homme de lettres, étoit un génie assez élevé pour mépriser les disputes dont il s'agissait. Il haïssait les jesuites qui avaient fabriqué la bulle, il ne pouvait se taire sur la fausse démarche qu'on avait faite à Rome de condamner dans cette bulle des maximes vertueuses, d'une vérité éternelle, qui appartiennent à tous les tems, & à toutes les nations; celle-ci, par exemple: *La crainte d'une excommunication injuste, ne doit point empêcher de faire son devoir.*

Cette maxime est dans toute la terre la sauve garde de la vertu. Tous les anciens, tous les modernes ont dit que le devoir doit l'emporter sur la crainte du supplice même.

Mais quelque étrange que parut la bulle en plus d'un point, ni le cardinal *Passionei*, ni le pape ne pouvaient rétracter une constitution regardée comme une loi de l'église. *Benoît XIV* envoya au roi une lettre circulaire pour tous les évêques de France, dans laquelle il regardoit à la vérité cette bulle comme une loi universelle à laquelle on ne peut résister, *sans se mettre en danger de perdre son salut éternel*; mais enfin, il décidait que, *pour éviter le scandale, il faut que le prêtre avertisse les mourans soupçonnés de Jansenisme qu'ils seront damnés; & les communier à leurs risques & périls.*

Le même pape dans sa lettre particulière au roi lui recommandait les droits de l'épiscopat. Quand on consulte un pape, quel qu'il soit,

on

Digitized by Google

on doit bien s'attendre qu'il écrira comme un pape doit écrire.

CHAP. XXXVI.

Mais *Benoît XIV.* en rendant ce qu'il devait à sa place, donnait aussi tout ce qu'il pouvait à la paix, à la bienséance, à l'autorité du monarque. On imprima le bref du pape adressé aux évêques. Le parlement eut le courage ou la témérité de le condamner & de le supprimer par un arrêt. Cette démarche choqua d'autant plus le roi, que c'était lui-même qui avait envoyé aux évêques ce bref condamné par son parlement. Il n'était point question dans ce bref des libertés de l'église gallicane & des droits de la monarchie, que le parlement a soutenus & vengés dans tous les tems. La cour vit dans la censure du parlement plus de mauvaise humeur que de modération.

9. Déc. 1756.

Le conseil croyait avoir un autre sujet de réprouver la conduite du parlement de Paris; plusieurs autres cours supérieures qui portent le nom de parlement, s'intitulaient *classes du parlement du royaume;* c'est un titre que le chancelier *de l'Hôpital* leur avait donné; il ne signifiait que l'union des parlemens dans l'intelligence & le maintien des loix; les parlemens ne prétendaient pas représenter l'état entier, divisé en différentes compagnies, qui toutes faisant un seul corps, constituaient les états généraux perpétuels du royaume. Cette idée eût été grande; mais elle eût été trop grande, & l'autorité royale en était irritée.

Ces considérations jointes aux difficultés qu'on faisait sur l'enrégistrement des impôts, déterminerent le roi à venir réformer le parlement de Paris dans un lit de justice.

Quelque secret que le ministère eût gardé, il perça dans le public. Le roi fut reçu dans

Digitized by Google

CHAP. XXXVI.

Paris avec un morne silence. Le peuple ne voit dans un parlement que l'ennemi des impôts ; il n'examine jamais si ces impôts sont nécessaires ; il ne fait pas même réflexion qu'il vend sa peine & ses denrées plus cher à proportion des taxes, & que le fardeau tombe sur les riches. Ceux-ci se plaignent eux-mêmes, & encouragent les murmures de la populace.

Les anglais dans cette guerre ont été plus chargés que les français ; mais en Angleterre la nation se taxe elle-même ; elle sait sur quoi les emprunts seront remboursés. La France est taxée, & ne sait jamais sur quoi seront assignés les fonds destinés au payement des emprunts. Il n'y a point en Angleterre de particuliers qui traitent avec l'état des impôts publics, & qui s'enrichissent aux dépens de la nation ; c'est le contraire en France. Les parlemens de France ont toujours fait des remontrances aux rois contre ces abus ; mais il y a des tems où ces remontrances, & sur-tout les difficultés d'enrégistrer sont plus dangereuses que ces impôts mêmes, parce que la guerre exige des secours présens, & que l'abus de ces secours ne peut être corrigé qu'avec le tems.

Le roi vint au parlement faire lire un édit par lequel il supprimait deux chambres de ce corps, & plusieurs officiers. Il ordonna qu'on respectât la bulle *Unigenitus*, défendit que les juges séculiers prescrivissent l'administration des sacremens, en leur permettant seulement de juger des abus & des délits commis dans cette administration, enjoignant aux évêques de prescrire à tous les curés la modération & la discrétion, & voulant que toutes les querelles passées *fussent ensévelies dans l'oubli*. Il

Digitized by Google

ordonna que nul conseiller n'aurait voix délibérative avant l'âge de vingt-cinq ans, & que personne ne pourrait opiner dans l'assemblée des chambres qu'après avoir servi dix années. Il fit enfin les plus expresses *inhibitions d'interrompre, sous quelque prétexte que ce pût être, le service ordinaire.*

CHAP. XXXVI. 13 Déc. 1756.

Le chancelier alla aux avis pour la forme; le parlement garda un profond silence; le roi dit qu'il voulait être obéi, & *qu'il punirait quiconque oserait s'écarter de son devoir.*

Le lendemain quinze conseillers de la grand'-chambre remirent leur démission sur le bureau. Cent quatre-vingt membres du parlement se démirent bientôt de leurs charges. Les murmures furent grands dans toute la ville.

Parmi tant d'agitations qui troublaient tous les esprits, au milieu d'une guerre funeste, dans le dérangement des finances, qui rendait cette guerre plus dangereuse & qui irritait l'animosité des mécontens; enfin parmi les épines des divisions, semées de tous côtés entre les magistrats & le clergé, dans le bruit de toutes ces clameurs, il était très-difficile de faire le bien, & il ne s'agissait presque plus que d'empêcher qu'on ne fît beaucoup de mal.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVII.

Attentat contre la perſonne du roi.

CHAP. XXXVII. 1757.

CEs émotions du peuple furent bientôt enſévelies dans une conſternation générale par l'accident le plus imprévu & le plus effroyable. Le roi fut aſſaſſiné le 5. Janvier dans la cour de Verſailles en préſence de ſon fils, au milieu de ſes gardes & des grands officiers de ſa couronne. Voici comment cet étrange événement arriva.

Un miſérable de la lie du peuple, nommé *Robert-François Damiens*, né dans un village auprès d'Arras, avait été long-tems domeſtique à Paris dans pluſieurs maiſons ; c'était un homme dont l'humeur ſombre & ardente avait toujours reſſemblé à la démence.

Les murmures généraux qu'il avait entendus dans les places publiques, dans la grande ſalle du palais & ailleurs, allumerent ſon imagination. Il alla à Verſailles comme un homme égaré ; & dans les agitations que lui donnait ſon deſſein inconcevable, il demanda à ſe faire ſaigner dans ſon auberge. Le phyſique a une ſi grande influence ſur l'ame des hommes, qu'il proteſta depuis dans ſes interrogatoires, *que s'il avait été ſaigné comme il le demandait, il n'aurait pas commis ſon crime.*

Son deſſein était le plus inoui qui fût jamais tombé dans la tête d'un monſtre de cette eſpêce ; il ne prétendait pas tuer le roi, comme en effet il le ſoutint depuis, & comme malheureuſement il l'aurait pu ; mais il voulait le bleſſer ; & c'eſt ce qu'il déclara en effet

Digitized by Google

dans son procès criminel devant le parlement.

CHAP. XXXVIII

» Je n'ai point eu intention de tuer le roi ; » je l'aurais tué si j'avais voulu ; je ne l'ai fait » que pour que Dieu pût toucher le roi, & le » porter à remettre toutes choses en place, & » la tranquillité dans ses états ; & il n'y a que » l'archevêque de Paris seul qui est cause de » tous ces troubles.

Interrogatoire du 1f. Janvier art. 144. pag. 132. du procès de Damiens in-4°.

Cette idée avait tellement échauffé sa tête, que dans un autre interrogatoire il dit :

» J'ai nommé des conseillers au parlement, » parce que j'en ai servi un, & parce que » presque tous sont furieux de la conduite de » Mr. l'archevêque. En un mot, le fanatisme avait troublé l'esprit de ce malheureux au point que dans les interrogatoires qu'il subit à Versailles, on trouve ces propres paroles :

Interrogatoire du 6. Mars, pag. 285.

» Interrogé quels motifs l'avaient porté à » attenter à la personne du roi ? a dit, que » c'est *à cause de la religion.* pag. 45.

Tous les assassinats des princes chrétiens ont eu cette cause. Le roi de Portugal n'avait été assassiné qu'en vertu de la décision de trois jésuites. On sait assez que les rois de France *Henri III.* & *Henri IV.* ne périrent que par des mains fanatiques ; mais il y avait cette différence, que *Henri III.* & *Henri IV.* furent tués parce qu'ils paraissaient ennemis du pape, & que *Louis XV.* fut assassiné parce qu'il semblait vouloir complaire au pape.

L'assassin s'était muni d'un couteau à ressort, qui d'un côté portait une longue lame pointuë, & de l'autre un canif à tailler les plumes d'environ quatre pouces de longueur. Il attendait le moment où le roi devait monter en carrosse pour aller à Trianon. Il était près de six heures ; le jour ne luisait plus ; le froid était excessif ; presque tous les courtisans portaient

Digitized by Google

CHAP. XXXVIII

de ces manteaux qu'on nomme par corruption *Redingotes*. L'assassin ainsi vêtu pénétre vers la garde, heurte en passant le *Dauphin*, se fait place à travers la garniture des gardes du corps & des cent suisses, aborde le roi, le frappe de son canif à la cinquiéme côte, remet son couteau dans sa poche, & reste le chapeau sur la tête. Le roi se sent blessé, se retourne, & à l'aspect de cet inconnu qui était couvert, & dont les yeux étaient égarés, il dit : *C'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête, & qu'on ne lui fasse point de mal.*

Tandis que tout le monde était saisi d'effroi & d'horreur, qu'on portait le roi dans son lit, qu'on cherchait les chirurgiens, qu'on ignorait si la blessure était mortelle, si le couteau était empoisonné, le parricide répéta plusieurs fois : *Qu'on prenne garde à Mgr. le Dauphin, qu'il ne sorte pas de la journée.*

A ces paroles, l'alarme universelle redouble ; on ne doute pas qu'il n'y ait une conspiration contre la famille royale : chacun se figure les plus grands périls, les plus grands crimes & les plus médités.

Heureusement la blessure du roi était légére, mais le trouble public était considérable, & les craintes, les défiances, les intrigues se multipliaient à la cour. Le grand prévôt de l'hôtel, à qui appartenait la connaissance du crime commis dans le palais du roi, s'empara d'abord du parricide, & commença les procédures, comme il s'était pratiqué à *S. Cloud* dans l'assassinat de *Henri III.* Un exempt des gardes de la prévôté ayant obtenu un peu de confiance, ou apparente ou vraye, dans l'esprit aliéné de ce misérable, l'engagea à oser dicter de sa prison une lettre au roi même.

Digitized by Google

Damiens * écrire au roi ! Un assassin écrire à celui qu'il avait assassiné !

* SIRE,

Je suis bien faché † *d'avoir eu le malheur de vous approcher, mais si vous ne prenez pas le parti de votre peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, vous & monsieur le Dauphin, & quelques autres périront ; il serait fâcheux qu'un aussi bon prince, par la trop grande bonté qu'il a pour les ecclésiastiques dont il accorde toute sa confiance, ne soit pas sûr de sa vie ; & si vous n'avez pas la bonté d'y remédier sous peu de tems, il arrivera de très grands malheurs, votre royaume n'étant pas en sureté ; par malheur pour vous que vos sujets vous ont donné leur démission, l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté pour votre peuple, d'ordonner qu'on leur donne les sacremens à l'article de la mort, les ayant refusés depuis votre lit de justice, dont le Châtelet a fait vendre les meubles du prêtre qui s'est sauvé, je vous réitère que votre vie n'est pas en sureté, sur l'avis qui est très-vrai que je prends la liberté de vous informer par l'officier porteur de la présente, auquel j'ai mis toute ma confiance. L'archevêque de Paris est la cause de tout le trouble, par les sacremens qu'il a fait refuser. Après le crime cruel que je viens de commettre contre votre personne sacrée, l'aveu sincère que je prends la liberté de vous faire, me fait espérer la clémence des bontés de votre majesté. Signé*, Damiens.

† Cette lettre se trouve page 69 du procès de *Damiens*, donné au public par le greffier criminel du Parlement avec la permission de ses supérieurs.

Digitized by Google

Au dos de ladite lettre eſt écrit, paraphé ne varietur ; *ſuivant, & au deſir de l'interrogatoire du nommé* François Damiens, *en date du neuf Janvier mil ſept cent cinquante-ſept, à Verſailles, le roi y étant. Signé,* Damiens.

Le Clerc du Brillet, & Duvoigne, avec paraphe.

Et plus bas eſt écrit :

Au ROI.

Suit la teneur d'un écrit ſigné Damiens.

Copie du billet.

MESSIEURS,
Chagrange, Seconde.
Baiſſe de Liſſe. *
De la Guiomye.
Clément.
Lambert.
Le préſident de Rieux Bonnainvilliers.
Préſident du Maſſy, & preſque tous.

Il faut qu'il remette ſon parlement, & qu'il le ſoutienne avec promeſſe de ne rien faire aux ci-deſſus & compagnie. Signé, Damiens.

Plus bas eſt écrit.

Paraphé, ne varietur, *ſuivant, & au deſir de l'interrogatoire de ce jour neuf Janvier mil ſept cent cinquante-ſept. Signé,* Damiens.

Le Clerc du Brillet, & Duvoigne, avec paraphe.

Ladite lettre, ainſi que ledit écrit, annexés à la minute dudit interrogatoire.

* Ce miſérable eſtropie preſque tous les noms de ceux dont il parle.

Digitized by Google

CHAP. XXXVII.

Sa lettre est insensée & conforme à l'abjection de son état, mais elle découvre l'origine de sa fureur : on y voit que les plaintes du public contre l'archevêque avaient dérangé le cerveau du criminel, & l'avaient excité à son attentat. Il paraissait par les noms des membres du parlement cités dans sa lettre, qu'il les connaissait, ayant servi un de leurs confreres ; mais il eût été absurde de supposer qu'ils lui eussent expliqué leurs sentimens, encor moins qu'ils lui eussent jamais dit, ou fait dire un mot qui pût l'encourager au crime.

Aussi le roi ne fit aucune difficulté de remettre le jugement du coupable à ceux de la grand-chambre qui n'avaient pas donné leur démission. Il voulut même que les princes & les pairs rendissent par leur présence le procès plus solemnel, & plus autentique dans tous ses points aux yeux d'un public aussi défiant que curieux exagérateur, qui voit toujours dans ces avantures effrayantes au-delà de la vérité. Jamais en effet la vérité n'a paru dans un jour plus clair. Il est évident que cet insensé n'avait aucun complice : il déclara toujours qu'il n'avait point voulu tuer le roi, mais qu'il avait formé le dessein de le blesser depuis l'exil du parlement.

Interrogatoire au parlement, pag. 132. & 135.

D'abord dans son premier interrogatoire, il dit que *la religion seule l'a déterminé à cet attentat.*

Pag. 131.

Il avouë qu'il n'a *dit du mal que des molinistes & de ceux qui refusent les sacremens, que ces gens là croyent apparemment deux Dieux.*

Pag. 145. Pag. 405.

Il s'écria à la question, *qu'il avait cru faire une œuvre méritoire pour le ciel ; c'est ce que j'entendais dire à tous ces prêtres dans le palais.* Il persista constamment à dire que c'étaient l'archevêque de Paris, les refus de sacremens, les disgraces du parlement qui l'avaient porté à ce

Digitized by Google

CHAP. XXXVII.

parricide ; il le déclara encor à ſes confeſſeurs. Ce malheureux n'était donc qu'un inſenſé fanatique, moins abominable à la vérité que *Ravaillac* & *Jean-Châtel*, mais plus fou, & n'ayant pas plus de complices que ces deux énergumenes. Les ſeuls complices pour l'ordinaire de ces monſtres ſont des fanatiques, dont les cervelles échauffées allument ſans le ſavoir un feu qui va embraſer des eſprits faibles, inſenſés & atroces. Quelques mots dits au hazard ſuffiſent à cet embraſement. *Damiens* agit dans la même illuſion que *Ravaillac*, & mourut dans les mêmes ſupplices.

21. Mars.

Quel eſt donc l'effet du fanatiſme, & le deſtin des rois ! *Henri III.* & *Henri IV.* ſont aſſaſſinés parce qu'ils ont ſoutenu leurs droits contre les prêtres. *Louis XV.* eſt aſſaſſiné parce qu'on lui reproche de n'avoir pas aſſez ſévi contre un prêtre. Voilà trois rois ſur leſquels ſe ſont portées des mains parricides dans un pays renommé pour aimer ſes ſouverains.

Le pere, la femme, la fille de *Damiens*, quoiqu'innocens, furent bannis du royaume, avec défenſe d'y revenir, ſous peine d'être pendus. Tous ſes parens furent obligés par le même arrêt, de quitter leur nom de *Damiens* devenu exécrable.

Cet événement fit rentrer en eux-mêmes pour quelques tems ceux qui par leur malheureuſes querelles eccléſiaſtiques avaient été la cauſe d'un ſi grand crime. On voyait trop évidemment ce que produiſent l'eſprit dogmatique, & les fureurs de religion. Perſonne n'avait imaginé qu'une bulle & des billets de confeſſion, puſſent avoir des ſuites ſi horribles ; mais c'eſt ainſi que les démences & les fureurs des hommes ſont liées enſemble. L'eſprit des *Poltrot* & des *Jacques Clément* qu'on avait cru

Digitized by Google

anéanti subsiste donc encor dans les ames féroces & ignorantes ! La raison penétre en vain chez les principaux citoyens : le peuple est toujours porté au fanatisme ; & peut-être n'y a-t'il d'autre remède à cette contagion que d'éclairer enfin le peuple même, mais on l'entretient quelquefois dans des superstitions ; & on voit ensuite avec étonnement ce que ces superstitions produisent. CHAP. XXXVII.

Cependant seize conseillers qui avaient donné leurs démissions étaient envoyés en exil ; & l'un d'eux * qui était clerc & qui fut depuis conseiller d'honneur, célébre pour son patriotisme & pour son éloquence, fonda une messe à perpétuité pour remercier Dieu d'avoir conservé la vie du roi qui l'exilait.

On confina aussi plusieurs officiers du parlement de Besançon dans différentes villes, pour avoir refusé l'enrégistrement d'un second vingtiéme ; & pour avoir donné un décret contre l'intendant de la province.

Le roi malgré l'attentat commis sur sa personne, malgré une guerre ruineuse, s'occupait toujours du soin d'étouffer les querelles des parlemens & du clergé, essayant de contenir chaque état dans ses bornes, exilant encor l'archevêque de Paris, pour avoir contrevenu à ses loix dans la simple élection de la supérieure d'un couvent ; rappellant ensuite ce prélat, & rendant toujours par la modération la fermeté plús respectable. Enfin, les affaires mêmes du parlement de Paris s'accommoderent ; les membres de ce corps qui avaient donné leur démission, reprirent leurs charges & leurs fonctions : tout a paru tranquille au dedans, jusqu'à ce que le faux zele, & l'esprit de parti, fasse naître de nouveaux troubles.

* L'Abbé de *Chauvelin*.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

Assassinat du roi de Portugal. Jésuites chassés du Portugal, & ensuite de la France.

CHAP. XXXVIII.

UN ordre religieux ne devrait pas faire partie de l'histoire. Aucun historien de l'antiquité n'est entré dans le détail des établissemens des prêtres de *Cibéle*, ou de *Junon*. C'est un des malheurs de notre police européane, que les moines destinés par leur institut à être ignorés, ayent fait autant de bruit que les princes, soit par leurs immenses richesses, soit par les troubles qu'ils ont excités depuis leur fondation.

Les Jésuites étaient, comme on sait, les souverains véritables du Paraguai, en reconnaissant le roi d'Espagne. La cour d'Espagne avait cédé, par un traité d'échange, quelques districts de ces contrées au roi de Portugal *Joseph*, de la maison de *Bragance*. On accusa les jésuites de s'y être opposés, & d'avoir fait révolter les peuplades qui devaient passer sous la domination portugaise. Ce grief, joint à beaucoup d'autres, fit chasser les jésuites de la cour de Lisbonne.

Quelque tems après la famille *Tavora*, & sur-tout, le duc d'*Aveiro*, oncle de la jeune comtesse *Ataïde d'Atouguia*; le vieux marquis & la marquise de *Tavora*, pere & mere de la jeune comtesse; enfin le comte *Ataïde* son époux, & un des freres de cette comtesse infortunée, croyant avoir reçu du roi un outrage irréparable, ils résolurent de s'en venger. La

Digitized by Google

vengeance s'accorde très bien avec la superstition. Ceux qui méditent un grand attentat cherchent parmi nous des casuistes & des confesseurs qui les encouragent. La famille qui pensait être outragée, s'adressa à trois jésuites, *Malagrida*, *Alexandre* & *Mathos* Ces casuistes décidérent que ce n'était pas seulement un péché qu'ils appellent *véniel*, de tuer le roi. * CHAP. XXXXIII

Il est bon de savoir, pour l'intelligence de cette décision, que les casuistes distinguent entre les péchés qui menent en enfer, & les péchés qui conduisent en purgatoire pour quelque tems; entre les péchés que l'absolution d'un prêtre remet, moyennant quelques priéres, ou quelques aumônes, & les péchés qui sont remis sans aucune satisfaction. Les premiers sont *mortels*, les seconds sont *véniels*.

La confession auriculaire causa un parricide en Portugal, ainsi qu'elle en avait produits dans d'autres pays. Ce qui a été introduit pour expier les crimes, en a fait commettre. Telle est, comme on l'a déja vu si souvent dans cette histoire, la déplorable condition humaine.

Les conjurés munis de leurs pardons pour l'autre monde, attendirent le roi qui revenait à Lisbonne d'une petite maison de campagne, seul sans domestiques, & la nuit: ils tirérent sur son carrosse, & blessérent dangereusement le monarque. 3. Sept. 1758.

Tous les complices, excepté un domestique, furent arrêtés. Les uns périrent par la roue, les autres furent décapités. La jeune comtesse *Ataïde*, dont le mari fut exécuté,

* C'est ce qui est raporté dans l'*acordao* ou déclaration autentique du conseil royal de Lisbonne.

Digitized by Google

CHAP. XXXVIII

alla par ordre du roi pleurer dans un couvent tant d'horribles malheurs dont elle paſſait pour être la cauſe. Les ſeuls jéſuites qui avaient conſeillé & autoriſé l'aſſaſſinat du roi par le moyen de la confeſſion, moyen auſſi dangereux que ſacré, échapérent alors au ſupplice.

Le Portugal n'ayant pas encor reçu dans ce tems-là les lumieres qui éclairent tant d'états en Europe, était plus ſoumis au pape qu'un autre. Il n'était pas permis au roi de faire condamner à la mort par ſes juges un moine parricide ; il fallait avoir le conſentement de Rome. Les autres peuples étaient dans le dix-huitiéme ſiécle, mais les portugais ſemblaient être dans le douziéme.

La poſtérité aura peine à croire que le roi de Portugal fit ſolliciter à Rome pendant plus d'un an la permiſſion de faire juger chez lui des jéſuites ſes ſujets, & ne put l'obtenir. La cour de Lisbonne & celle de Rome furent long-tems dans une quérelle ouverte ; on alla même juſqu'à ſe flatter que le Portugal ſecouerait un joug que l'Angleterre ſon alliée & ſa protectrice avait foulé aux pieds depuis ſi long-tems ; mais le miniſtère portugais avait trop d'ennemis pour oſer entreprendre ce que Londres avait exécuté ; il montra à la fois une grande fermeté & une extrême condeſcendance.

Les jéſuites les plus coupables étaient en priſon à Lisbonne ; le roi les y laiſſa, & prit le parti d'envoyer à Rome tous les jéſuites de ſes états. On les déclara bannis pour jamais du royaume ; mais on n'oſait livrer à mort les trois jéſuites accuſés & convaincus de parricide. Le roi fut réduit à l'expédient de livrer du moins *Malagrida* à l'inquiſition, comme ſuſpect d'avoir autrefois avancé quelques pro-

Digitized by Google

positions téméraires qui sentaient l'hérésie.

CHAP. XXXVIII

Les dominicains qui étaient juges du saint office, & assistans du grand inquisiteur, n'ont jamais aimé les jésuites : ils servirent le roi mieux que n'avait fait Rome. Ces moines déterrerent un petit livre de la *vie héroïque de Ste. Anne, mere de Marie, dictée au reverend pere Malagrida par Ste. Anne elle-même.* Elle lui avait déclaré que l'immaculée conception lui appartenait comme à sa fille, qu'elle avait parlé & pleuré dans le ventre de sa mere, & qu'elle avait fait pleurer les chérubins. Tous les écrits de *Malagrida* étaient aussi sages ; de plus il avait fait des prédictions & des miracles ; & celui d'éprouver à l'âge de soixante & quinze ans des pollutions dans sa prison, n'était pas un des moindres. Tout cela lui fut reproché dans son procès ; & voilà pourquoi il fut condamné au feu, sans qu'on l'interrogeât seulement sur l'assassinat du roi, parce que ce n'est qu'une faute contre un séculier, & que le reste est un crime contre DIEU. Ainsi l'excès du ridicule & de l'absurdité fut joint à l'excès d'horreur. Le coupable ne fut mis en jugement que comme un prophète, & ne fut brûlé que pour avoir été fou, & non pas pour avoir été parricide.

Malagrida jésuite brûlé le 21. Sept. 1761.

Tandis qu'on chassait les jésuites du Portugal, cette avanture réveillait la haine qu'on leur portait en France, où ils ont été toujours puissans & détestés. Il arriva qu'un profès de leur ordre nommé *la Valette*, qui était le chef des missions à la Guadeloupe, & le plus fort commerçant des isles, fit une banqueroute de plus de trois millions. Les intéressés se pourvurent au parlement de Paris. On crut découvrir alors que le général jésuite résidant à Rome, gouvernait despotiquement les biens de la so-

Banqueroute des jésuites en France.

Digitized by Google

CHAP. XXXVIII

ciété. Le parlement de Paris condamna ce général & tous les freres jésuites solidairement, à payer la banqueroute de *la Valette*.

Les parlemens abolissent l'ordre.

Ce procès qui indigna la France contre les jésuites, conduisit à examiner cet institut singulier qui rendait ainsi un général italien maître absolu des personnes & des fortunes d'une société de français. On fut surpris de voir que jamais l'ordre des jésuites n'avait été formellement reçu en France par la plûpart des parlemens du royaume ; on déterra leurs constitutions, & tous les parlemens les trouverent incompatibles avec les loix. Ils rappellerent alors toutes les anciennes plaintes faites contre cet ordre, & plus de cinquante volumes de leurs décisions théologiques contre la sureté de la vie des rois. Les jésuites ne se défendirent qu'en disant que les jacobins & *Saint Thomas* en avaient écrit autant. Ils ne prouvaient par cette réponse autre chose, sinon que les jacobins étaient répréhensibles comme eux. A l'égard de *Thomas d'Aquin*, il est canonisé ; mais il y a dans sa somme ultramontaine des décisions que les parlemens de France feraient brûler le jour de sa fête, si on voulait s'en servir pour troubler l'état. Comme il dit en divers endroits, que l'église a le droit de déposer un prince infidéle à l'église, il permet en ce cas le parricide. On peut avec de telles maximes gagner le paradis & la corde.

Le roi daigna se mêler de l'affaire des jésuites, & pacifier cette querelle comme les autres. Il voulut par un édit réformer paternellement les jésuites en France ; mais on prétend que le pape *Clément XIII.* ayant dit qu'il fallait ou qu'ils restassent comme ils étaient, ou qu'ils n'existassent pas, cette réponse du pape est ce qui les a perdus. On leur reprochait

Digitized by Google

chait encor des assemblées secrettes. Le roi les abandonna alors aux parlemens de son royaume, qui tous l'un après l'autre, leur ont ôté leurs collèges & leurs biens. CHAP. XXXVIII.

Les parlemens ne les ont condamnés que sur quelques régles de leur institut que le roi pouvait réformer; sur des maximes horribles, il est vrai, mais mépriſées; publiées pour la plûpart par des jésuites étrangers, & désavouées formellement depuis peu par les jésuites français.

Il y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant, & une cause véritable qu'on dissimule. Le prétexte de la punition des jésuites, était le danger prétendu de leurs mauvais livres que personne ne lit: la cause était le crédit dont ils avaient longtems abusé. Il leur est arrivé dans un siécle de lumiere & de modération, ce qui arriva aux templiers dans un siécle d'ignorance & de barbarie; l'orgueil perdit les uns & les autres; mais les jésuites ont été traités dans leur disgrace avec douceur, & les templiers le furent avec cruauté. Enfin le roi par un édit solemnel en 1764. abolit dans ses états cet ordre, qui avait toujours eu des personnages estimables, mais plus de brouillons; & qui fut pendant deux cent ans un sujet de discorde.

Ce n'est ni *Sanchez*, ni *Lessius*, ni *Escobar*, ni des absurdités de casuistes qui ont perdu les jésuites, c'est *le Tellier*, c'est la bulle qui les a exterminés dans presque toute la France. La charruë que le jésuite *le Tellier* avait fait passer sur les ruines de Port-Royal, a produit au bout de soixante ans les fruits qu'ils recueillent aujourdhui: la persécution que cet homme violent & fourbe avait excitée contre des hommes entêtés, a rendu les jésuites

Digitized by Google

CHAP. XXXVIII

exécrables à la France : exemple mémorable, mais qui ne corrigera aucun confesseur des rois, quand il sera ce que sont presque tous les hommes à la cour, ambitieux & intriguants, & qu'il dirigera un prince peu instruit, affaibli par la vieillesse.

L'ordre des jésuites fut ensuite chassé de tous les états du roi d'Espagne en Europe, en Asie, en Amérique, chassé des deux Siciles, chassé de Parme & de Malte, preuve évidente qu'ils n'étaient pas aussi grands politiques qu'on le croyait. Jamais les moines n'ont été puissans, que par l'aveuglement des autres hommes : & les yeux ont commencé à s'ouvrir dans ce siécle. Ce qu'il y eut d'assez étrange dans leur désastre presqu'universel ; c'est qu'ils furent proscrits dans le Portugal, pour avoir dégénéré de leur institut ; & en France pour s'y être trop conformés. C'est qu'en Portugal on n'osait pas encor examiner un institut consacré par les papes, & on l'osait en France. Il en résulte qu'un ordre religieux parvenu à se faire haïr de tant de nations, est coupable de cette haine.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIX.

Des progrès de l'esprit humain dans le siécle de Louis XV.

UN ordre entier aboli par la puissance séculiére ; la discipline de quelques autres ordres reformée par cette puissance ; les divisions mêmes entre toute la magistrature & l'autorité épiscopale, ont fait voir combien de préjugés se sont dissipés, combien la science du gouvernement s'est étenduë, & à quel point les esprits se sont éclairés. Les semences de cette science utile furent jettées dans le dernier siécle, elles ont germé de tous côtés dans celui-ci, jusqu'au fonds des provinces, avec la véritable éloquence, qu'on ne connaissait gueres qu'à Paris, & qui tout d'un coup a fleuri dans plusieurs villes ; témoin les discours sortis ou du parquet, ou de l'assemblée des chambres de quelques parlemens, discours qui sont des chefs-d'œuvre (*a*) de l'art de penser & de s'exprimer, du moins à beaucoup d'égards. Du tems des *Daguesseau*, les seuls modèles étaient dans la capitale, & encor très-rares. Une raison supérieure s'est fait entendre dans nos derniers jours du pied des pirenées au nord de la France. La philosophie en rendant l'esprit plus juste, & en bannissant le ridicule d'une parure recherchée, a rendu plus d'une province l'émule de la capitale.

(*a*) Voyez les discours de Mrs. de *Monclar*, de *la Chalotais*, de *Castillon*, de *Servan* & d'autres.

Digitized by Google

CHAP. XXXIX.

En général le barreau a mieux connu cette jurisprudence universelle, puisée dans la nature, qui s'éléve au-dessus de toutes les loix de convention, ou de simple autorité, loix souvent dictées par les caprices ou par des besoins d'argent; ressources dangereuses plus que loix utiles, qui se combattent sans cesse, & qui forment plûtôt un chaos qu'un corps de législation.

Les académies ont rendu service en accoutumant les jeunes gens à la lecture, & en excitant par des prix leur génie avec leur émulation. La saine physique a éclairé les arts nécessaires; & ces arts ont commencé déja à fermer les plaies de l'état, causées par deux guerres funestes. Les étoffes se sont manufacturées à moins de fraix par les soins d'un des plus célébres mécaniciens (*b*). Un académicien encor plus utile (*c*) par les objets qu'il embrasse, a perfectionné beaucoup l'agriculture, & en ministre éclairé a rendu enfin les bleds exportables, commerce nécessaire défendu trop long tems, & qui doit être contenu peut-être autant qu'encouragé.

Un autre académicien (*d*) a donné le moyen le plus avantageux de fournir à toutes les maisons de Paris l'eau qui leur manque, projet qui ne peut être rejetté que par la pauvreté, ou par la négligence, ou par l'avarice.

Un médecin (*e*) a trouvé enfin le secret long-tems cherché de rendre l'eau de la mer potable. Il ne s'agit plus que de rendre cette

(*b*) Mr. *Vaucanson.*
(*c*) Mr. *Duhamel.*
(*d*) Mr. *Deparcieux.*
(*e*) Mr. *Poissonier.*

Digitized by Google

expérience assez facile pour qu'on en puisse profiter en tout tems sans trop de frais.

Si quelque invention peut suppléer à la connaissance qui nous est refusée des longitudes sur la mer, c'est celle du plus habile horloger de France (*f*) qui dispute cette invention à l'Angleterre. Mais il faut attendre que le tems mette son sceau à toutes ces découvertes. Il n'en est pas d'une invention qui peut avoir son utilité & ses inconvéniens ; d'une découverte qui peut être contestée, d'une opinion qui peut être combattuë, comme de ces grands monumens des beaux arts en poësie, en éloquence, en musique, en architecture, en sculpture, en peinture qui forcent tout d'un coup le suffrage de toutes les nations, & qui s'assurent ceux de la postérité par un éclat que rien ne peut obscurcir.

Nous avons déjà parlé du célébre dépôt des connaissances humaines, qui a paru sous le titre de dictionnaire encyclopédique. C'est une gloire éternelle pour la nation que des officiers de guerre sur terre & sur mer, d'anciens magistrats, des médecins qui connaissent la nature, de vrais doctes quoique docteurs, des hommes de lettres dont le goût a rafiné les connaissances ; des géométres, des physiciens ayent tous concouru à ce travail aussi utile que pénible, sans aucune vuë d'intérêt, sans même rechercher la gloire, puisque plusieurs cachaient leurs noms ; enfin ; sans être ensemble d'intelligence, & par conséquent exempts de l'esprit de parti.

Mais ce qui est encor plus honorable pour la patrie, c'est que dans ce recueil immense, le

(*f*) Mr. *Le Roi.*

Digitized by Google

CHAP. XXXIX.

bon l'emporte sur le mauvais, ce qui n'était pas encor arrivé. Les persécutions qu'il a essuyées ne sont pas si honorables pour la France. Ce même malheureux esprit de formes, mêlé d'orgueil, d'envie & d'ignorance, qui fit proscrire l'imprimerie du tems de *Louis XI.*, les spectacles sous le grand *Henri IV.*, les commencemens de la saine philosophie sous *Louis XIII.*, enfin l'émétique & l'inoculation: ce même esprit, dis-je, ennemi de tout ce qui instruit, & de tout ce qui s'élève, porta des coups presque mortels à cette mémorable entreprise; il est parvenu même à la rendre moins bonne qu'elle n'aurait été, en lui mettant des entraves, dont il ne faut jamais enchaîner la raison; car on ne doit réprimer que la témérité & non la sage hardiesse, sans laquelle l'esprit humain ne peut faire aucun progrès. Il est certain que la connaissance de la nature, l'esprit de doute sur les fables anciennes honorées du nom d'histoires, la saine métaphysique dégagée des impertinences de l'école, sont les fruits de ce siècle, & que la raison s'est perfectionnée.

Il est vrai que toutes les tentatives n'ont pas été heureuses. Des voyages au bout du monde pour constater une vérité que *Newton* avait démontrée dans son cabinet, ont laissé des doutes sur l'exactitude des mesures. L'entreprise du fer brut forgé, ou converti en acier, celle de faire éclore des animaux à la manière de l'Egypte dans des climats trop différens de l'Egypte, beaucoup d'autres efforts pareils, ont fait perdre un tems précieux & ruiné même quelques familles. Des systèmes trop hazardés ont défiguré des travaux qui auraient été très utiles. On s'est fondé sur des expériences trompeuses, pour faire revivre cette

Digitized by Google

ancienne erreur, que des animaux pouvaient naître sans germes. De là sont sorties des imaginations plus chimériques que ces animaux. Les uns ont poussé l'abus de la découverte de *Neuton* sur l'attraction, jusqu'à dire, que les enfans se forment par attraction dans le ventre de leurs meres. Les autres ont inventé des molécules organiques. On s'est emporté dans ses vaines idées jusqu'à prétendre que les montagnes ont été formées par la mer: ce qui est aussi vrai que de dire, que la mer a été formée par les montagnes. CHAP. XXXIX.

Qui croirait que des géomètres ont été assez extravagans pour imaginer qu'en exaltant son ame, on pouvait voir l'avenir comme le présent. Plus d'un philosophe, comme on l'a déjà dit ailleurs, a voulu, à l'exemple de *Descartes*, se mettre à la place de DIEU, & créer comme lui un monde avec la parole: mais bientôt toutes ces folies de la philosophie sont réprouvées des sages; & même ces édifices fantastiques détruits par la raison, laissent dans leurs ruines des matériaux, dont la raison même fait usage.

Une extravagance pareille a infecté la morale. Il s'est trouvé des esprits assez aveugles pour sapper tous les fondemens de la société, en croyant la réformer. On a été assez fou, pour soutenir que le *tien & le mien* sont des crimes, & qu'on ne doit point jouir de son travail, que non-seulement tous les hommes sont égaux, mais qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant, que l'homme est né pour être isolé comme une bête farouche; que les castors, les abeilles & les fourmis dérangent les loix éternelles, en vivant en république.

Digitized by Google

CHAP. XXXIX.

Ces impertinences dignes de l'hôpital des fous, ont été quelque tems à la mode, comme des singes qu'on fait danser dans des foires.

La théologie n'a pas été à couvert de ces excès : des ouvrages dont la nature est d'être édifians, sont devenus des libelles diffamatoires, qui ont même éprouvé la sévérité des parlemens, & qui devaient aussi être condamnés par toutes les académies, tant ils sont mal écrits.

Plus d'un abus semblable a infecté la littérature ; une foule d'écrivains s'est égarée dans un stile recherché, violent, inintelligible, ou dans la négligence totale de la grammaire. On est parvenu jusqu'à rendre *Tacite* ridicule. On a beaucoup écrit dans ce siécle ; on avait du génie dans l'autre. La langue fut portée sous *Louis XIV.* au plus haut point de perfection, dans tous les genres, non pas en employant des termes nouveaux, inutiles ; mais en se servant avec art de tous les mots nécessaires qui étaient en usage. Il est à craindre aujourdhui que cette belle langue ne dégénére par cette malheureuse facilité d'écrire, que le siécle passé a donnée aux siécles suivans ; car les modèles produisent une foule d'imitateurs ; & ces imitateurs cherchent toujours à mettre en paroles ce qui leur manque en génie. Ils défigurent le langage, ne pouvant l'embélir. La France sur-tout s'était distinguée dans le beau siécle de *Louis XIV.*, par la perfection singuliére à laquelle *Racine* éleva le théâtre, & par le charme de la parole qu'il porta à un dégré d'élégance, & de pureté inconnu jusqu'à lui. Cependant on applaudit après lui à des piéces écrites aussi barbarement que ridiculement construites.

C'est

C'eſt contre cette décadence que l'académie françaiſe lutte continuellement ; elle préſerve le bon goût d'une ruine totale, en n'accordant du moins des prix qu'à ce qui eſt écrit avec quelque pureté, & en réprouvant tout ce qui péche par le ſtile. Mais enfin, la littérature quoique ſouvent corrompue, occupe preſque toute la jeuneſſe bien élevée ; elle ſe répand dans les conditions qui l'ignoraient. C'eſt à elle qu'on doit l'éloignement des débauches groſſieres, & la conſervation de la politeſſe, introduite dans la nation par *Louis XIV* & Par ſa mere. Cette littérature utile dans toutes les conditions de la vie, conſole même des calamités publiques, en arrêtant ſur des objets agréables l'eſprit qui ſeroit trop accablé de la contemplation des miſeres humaines.

Fin de la ſeconde Partie.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans la seconde partie du Siècle de LOUIS XV.

CH. XXIV. *ENTREPRISE, victoires, défaites, malheurs déplorables du Prince* Charles-Edouard Stuart. page 1

CH. XXV. *Suite des avantures du Prince* Charles Edouard. *Sa défaite, ſes malheurs, & ceux de ſon parti.* 17

CH. XXVI. *Le Roi de France n'ayant pû parvenir à la paix qu'il propoſe, gagne la bataille de Laufeld. On prend d'aſſaut Bergopzom. Les Ruſſes marchent enfin au ſecours des alliés.* 38

CH. XXVII. *Voyage de l'amiral* Anſon *autour du Globe.* 47

CH. XXVIII. *Louisbourg. Combats de mer : priſes immenſes que font les Anglais.* 59

Digitized by Google

CH. XXIX. *De l'Inde, de Madrafs, de Pondichéri. Expédition de* la Bourdonnaie. *Conduite de* du Pleix, *&c.* 66

CH. XXX. *Paix d'Aix-la-Chapelle.* 77

CH. XXXI. *Etat de l'Europe en* 1756. *Lisbonne détruite. Conſpiration & ſupplices en Suéde. Guerres funeſtes pour quelques territoires vers le Canada. Priſe de Port-Mahon par le Maréchal de* Richelieu. 80

CH. XXXII. *Guerres en Allemagne. Un Electeur de Brandebourg reſiſte à la maiſon d'Autriche, à l'Empire Allemand, à celui de Ruſſie, à la France. Evénemens mémorables.* 87

CH. XXXIII. *Suite des événemens mémorables. L'armée anglaiſe obligée de capituler. Journée de Roſbac. Révolutions.* 96

CH. XXXIV. *Les Français malheureux dans les quatre parties du Monde. Déſaſtres du Gouverneur* du Pleix. *Supplice du Général* Lally. 105

CH. XXXV. *Pertes des Français.* 121

CH. XXXVI. *Gouvernement intérieur de la France. Querelles & avantures depuis* 1750 *juſqu'à* 1762 131

Digitized by Google

CH. XXXVII. *Attentat contre la perſonne du Roi.* 148

CH. XXXVIII. *Aſſaſſinat du Roi de Portugal. Jéſuites chaſſés du Portugal, & enſuite de la France.* 156

CH. XXXIX. *Des progrès de l'eſprit humain dans le Siécle de* LOUIS XV. 165

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

75764444
Digitized by Google

UDD

Digitized by Google

Digitized by Google

V7. P5. 1769 (1)

Digitized by Google